ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

La Jeune Revue littéraire, Bruxelles, Décembre 1880-Novembre 1881; 1883.

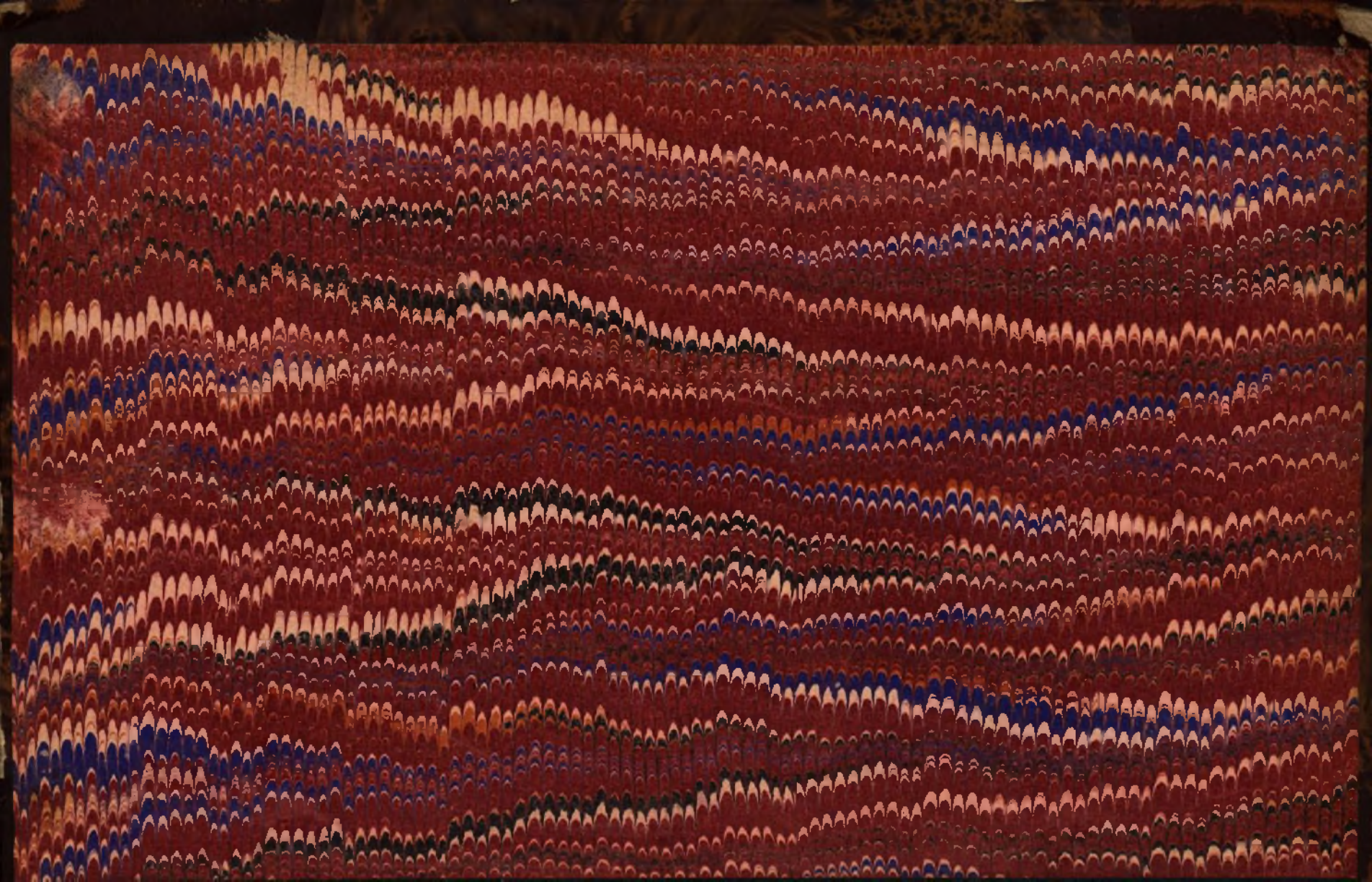
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire de la Réserve Précieuse de l'ULB complété par un volume de la Bibliothèque Royale.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/



52388

LA

JEUNE REVUE

LITTÉRAIRE

LA

JEUNE REVUE

LITTÉRAIRE

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
81, RUE DE LA MADELEINE, 81

1880

1re Année — N° 1. Deuxième tirage Décembre 1880.

LA

JEUNE REVUE

LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

2,50 fr. par an, fr. 2,50

SOMMAIRE :

Au Lecteur	La Rédaction.
Le Naturalisme.	Théophile.
La pipe du Zouave (nouvelle).	Georges-Henri.
Chronique Rimée	Vlan.
Le Diable à Bruxelles	Asmodée.
Minutes perdues par un Clerc de notaire. .	Sylvius.
L'honnête homme (chanson)	***

BUREAUX : Librairie universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine.

ON S'ABONNE : Chez Mayolez, place de l'Université ; à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine; à la Librairie polytechnique Decq, rue de la Madeleine, 9; à la librairie Boitte, rue de l'Hôpital; chez Sardou, galerie du Roi, et aux bureaux du Petit Journal, rue de l'Ecuyer.

25 centimes LE NUMÉRO 25 centimes

Aux Librairies ci-dessus, et dans les principales aubettes

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BRUXELLES

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE XAVIER HAVERMANS

GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1880

Librairie de A. BOITTE, Éditeur

38, RUE DE L'HOPITAL, A BRUXELLES

VIENT DE PARAITRE :

L'ORDRE DE LEOPOLD ET LES MARQUES D'HONNEUR

créées en Belgique depuis 1830

HISTOIRE ET LÉGISLATION

d'après les documents officiels

PAR LÉOPOLD VAN HOLLEBEKE

1 beau vol. gr. in-4° imprimé sur vélin, caractère elzévirien, illustré de 2 grandes planches chromolithographiées, rehaussées d'or et d'argent et de gravures sur bois nombreuses.

Cet ouvrage est d'une exécution remarquable et fait honneur à l'art typographique belge.

Prix de l'exemplaire : broché 7 fr. 50
— — relié 10 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

POÉSIES CHAMPETRES D'HORACE

suivies de Poésies diverses

Traduites en vers par Édouard DE LINGE avec une préface par Alfred MICHIELS

1 joli vol. in-32, d'environ 160 pages, impression en caractère diamant très-soignée

Prix : 2 fr.

Premier volume d'une série d'ouvrages que nous nous proposons d'éditer pour faire suite et compléter la *Collection Laurent.*

DEMANDEZ LE CATALOGUE DE CETTE COLLECTION

ALFRED MICHIELS

HISTOIRE

DE LA

PEINTURE FLAMANDE

depuis ses débuts jusqu'en 1834

L'ART FLAMAND

DANS

L'EST ET LE MIDI DE LA FRANCE

Cet ouvrage contient l'histoire de la peinture hollandaise jusqu'à la séparation des deux écoles.
Ensemble 11 beaux volumes in-8°, compactes d'environ 500 pages.

50 francs

Au lecteur.

Le titre de toute publication est généralement censé en résumer le contenu. Nous disons censé, car il est bien rare qu'un titre réponde à sa destination. Tel est le cas pour nous. « Celui que nous avons choisi tout en paraissant dire beaucoup, laisse le public dans l'incertitude, C'est pourquoi, nous conformant à l'usage antique et solennel, nous croyons devoir débiter au lecteur notre « Bagatelle de la porte. »

Ecrire dans un journal, dans une revue! voir nos vers, notre prose imprimés, n'est ce pas notre rêve, notre chimère caressée par notre imagination, à nous tous jeunes gens ?

Tous nous nous piquons peu ou prou de littérature; tous nous désirons avoir l'occasion de publier nos œuvres... voilà en deux lignes notre raison d'être.

Notre programme sera facile à résumer : Nos prétentions sont peu élevées ; nous ne demandons qu'une petite place au soleil des lettres, nous essayant dans cette carrière, nous réservant, si nous réussissons, d'y suivre quelque jour les traces de nos aînés ; pour le moment nous ne leur demandons qu'une main secourable pour diriger nos premiers pas.

Modestes sont nos débuts : nous ne nous posons pas dès l'abord en pourfendeurs d'abus en redresseurs de torts ; rien de celà : la publication que nous fondons aujourd'hui est toute spéciale : Elle est réservée à ceux de nos amis qui ont l'ambition de briller dans le domaine des lettres ; nous les convions ici à se joindre à nous dans notre tentative ; nos colonnes leur sont ouvertes, nous publierons leurs œuvres, pourvu toutefois, qu'elles aient la fo..orme si chère à Brid'oison.

Politique, beaux-arts, science même, trouveront également place dans LA JEUNE REVUE.

Notre couleur politique est aisée à définir : Nous sommes libéraux, notre devise est EXCELSIOR. *Notre revue est une tribune libre, nous y admettons toutes les opinions, mais nous laissons à l'auteur de chaque article la responsabilité de ce qu'il écrit.*

Notre entreprise est audacieuse, nous le savons. Nous en avons calculé l'importance et nous nous y sommes engagés avec confiance. Nous brûlons nos vaisseaux, mais c'est avec l'espoir que nous n'aurons pas à le regretter. Nous sommes convaincus que notre œuvre est de celles qui méritent encouragement et que le public auquel elle s'adresse nous prêtera son appui.

LA RÉDACTION.

Le Naturalisme.

Naturalisme ! Voilà un mot qui a le pouvoir de faire bondir à la fois et les classiques à perruque et les romantiques chevelus.

Prononcez ce mot devant Monsieur de Bornier, et il se voilera la face ! Prononcez ce mot devant Victor Hugo et vous le verrez pâlir de colère !

Que renferme-t-il donc de si terrible ce « naturalisme » dont l'annonce met en fuite ceux-là mêmes que l'on croirait inaccessibles à tout préjugé ?

Examinons. — Le Naturalisme, comme son nom l'indique, prend pour tâche l'étude de la « nature ». Mais, entendons-nous.

Il ne se borne pas à la nature physique; son domaine est plus vaste; il comprend en outre le monde moral et l'infinie variété de ses manifestations.

Ainsi, le Naturalisme est éternel, légitime, nécessaire.

Homère est naturaliste quand il nous montre Ulysse désirant « revoir la fumée légère qui s'élève du toit de son palais ! ».

Lucrèce est naturaliste quand il décrit, en termes magnifiques, la venue du printemps répendant dans l'univers entier une sève nouvelle et de mystérieuses ardeurs !

A ce point de vue, nous appelerons naturalistes tous les génies qui, saisis fortement par une grande conception, ont dépeint les splendeurs et les bouleversements du monde physique, et fouillé les effrayants mystères de la conscience humaine. —

Nous avons expliqué de quelle façon nous entendons le Naturalisme.

Mais, nous rencontrons une autre conception qui a singulièrement amoindri et déformé la grande théorie littéraire qui nous occupe.

Sous prétexte de « naturalisme, » quelques écrivains se sont avisés de nier l'idéal, de se renfermer dans l'observation acharnée des laideurs et des malpropretés, de se cantonner dans le vice et l'ordure. —

C'est Balzac qui, le premier, a astreint ses personnages à se mouvoir au milieu des lâchetés et des crimes. — Nul, mieux que lui,

n'a décrit les évolutions de ce Protée, le Mal, qui devient une sirène avec Séraphita et un vampire avec le père Goriot et Vautrin. —

Un souffle de désolation passe sur tous ses paysages; il n'est pas jusqu'à la glorieuse image de la Nature qui ne se transforme, sous sa griffe impitoyable, en une sorte de sorcière vieillotte et rabougrie!

La tentative de Balzac était une réaction contre les écarts de l'école romantique.

Le public commençait à être blasé sur les vitraux gothique, et sur les chevaliers sans peur et sans reproche.

On avait tant contemplé de cathédrales et de manoirs, tant frôlé de pourpoints et de cuirasses que l'on se sentait heureux de courir les bals exentriques, d'y faire grand bruit et grand scandale et de jeter loin derrière soi les hanaps d'hydromel et de malvoisie pour courir aux comptoirs chargés de brocs, de pintes et de cruchons!

Balzac était l'adversaire de Hugo, comme Hugo était celui d'Esménard et de Baour-Lormian. —

Mais, le mouvement du Romantisme passé était d'une telle force d'expansion, que le Naturalisme ne pouvait enrayer sa course triomphante. — Hugo, Sainte-Beuve, les deux Deschamps, Gautier, Gérard de Nerval, Dumas! Quel débordement d'enthousiasme! — Ces néophytes volaient au combat comme les preux du moyen-âge, et terrassaient leurs ennemis à coups de chefs-d'œuvre!

Il se produit donc un temps d'arrêt dans le développement du Naturalisme.

Il attend que la forteresse romantique croule pierre par pierre et que le son du cor d'Hernani se soit éteint là-bas, derrière les montagnes!

Hélas, son attente ne devait point être longue! Cinquante ans se sont écoulés depuis la première représentation d'Hernani, cinquante ans seulement; et de l'armée romantique un seul est resté, le vieux chef, avec l'intégrité de son génie, avec la sereine lucidité de son intelligence!

Une autre école est entrée en scène : Gustave Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, Claretie, Zola. —

Les Naturalistes marchent serrés à l'assaut de la suprématie littéraire; leurs rangs sont épais, leur marche nette et décidée!

Nous examinerons, dans un prochain article, leurs procédés, leurs innovations et leurs chances de succès. THÉOPHILE.

La pipe du Zouave.

SOUVENIR DE 1870.

. . . . . .

« Le zouave dont je vais vous parler, commença l'officier, s'appelait Pierre. Pierre était bien connu au régiment. C'était le modèle du soldat : robuste poitrine, vrai cœur de Français. Combien de ses camarades lui durent la vie. Le premier au feu, le dernier quand il s'agissait de battre en retraite ; toujours prêt à partager sa ration et son tabac. Pauvre Pierre !

Il était fort comme un lion, magnanime comme un héros. A Gravelotte, lorsque la chance tournait déjà et tendait les bras à nos ennemis, dans une escarmouche d'avant-poste, combattant corps-à-corps avec un éclaireur, il le désarma d'un coup de la crosse de son flingot.

— Grâce, cria son adversaire en français.

Il l'examina; c'était un enfant du Rhin, tout jeune encore, blond et rose. Pierre eut pitié. Il le saisit par le bras.

— Tu ne nous fera pas grand mal, va, mon fils, et dis à ces cochons que pas un seul d'entre-eux ne remettra les pieds sur le chemin qu'il a pris pour venir.

Misanthrope et célibataire, Pierre n'avait qu'une passion, qu'un amour.

L'Othello le mieux conditionné n'eut pas trouvé un mot à redire à la fidélité de sa maîtresse, car cette maîtresse c'était sa pipe, sa bouffarde, comme il l'appelait dans son pittoresque argot parisien.

Et, de fait, c'était une belle pipe, bien digne d'inspirer une passion aussi violente. C'était sa compagne inséparable : elle le distrayait la nuit pendant les longues factions et rivalisait de fumée avec son fusil dans les batailles.

Pierre, à ce que disaient ses compagnons de chambrée, fumait même en dormant. Il laissait dire, mais un point sur lequel il ne transigeait pas, c'était la nationalité de sa bouffarde chérie.

— C'est une pipe française, répétait-il avec orgueil.

Et même, quelqu'un s'étant un jour aisé d'avancer que c'était une pipe allemande, et d'alléguer comme preuve le tuyau recourbé et le couvercle d'argent retenu par une chaînette, Pierre pocha un œil et cassa deux dents à ce malotru.

Quand le tabac manquait, quel deuil ! Alors notre zouave combattait comme un tigre : il comptait bien trouver ce dont il avait besoin dans la poche du premier officier. Car son patriotisme n'allait pas jusqu'à la haine du tabac allemand.

C'est dans cette douce camaraderie que ce zouave et sa pipe firent toute cette malheureuse campagne qui coûta tant de sang et valut tant de honte à la France.

Vint Sedan. Blessé assez grièvement, Pierre languit deux jours sans connaissance dans une ambulance prussienne. Quand il revient à lui, il se vit prisonnier.

Assis sur son matelas, il atteignit péniblement la chaise ou se trouvaient déposés les lambeaux de son uniforme : haillons aussi glorieux que le peuvent être des haillons. Il fouilla dans les poches de son dolman soutaché... Vous avez deviné ce qu'il cherchait... Rien... Dans les poches de son pantalon sac, rien encore. Quelle ne fut pas la douleur du pauvre garçon : on avait volé sa pipe. Il essaya d'interroger le soudard qui remplissait les fonctions d'infirmier, lui qui ne pouvait adresser la parole à un soldat prussien sans avoir des nausées, mais il ne tira de cette plate figure, encadrée de favoris épais et rutilants qu'un impossible :

— *Kann nicht verstehen.*

Et, comme il avait le geste trop démonstratif, l'infirmier, croyant sans doute à un accès de fièvre, se fit assister par deux solides Bavarois et le recoucha de force dans ce lit dont il venait de sortir.

A peine convalescent, Pierre fut dirigé vers l'Allemagne avec les autres prisonniers de Sedan.

On voyait ces malheureux, mourant de faim et de soif, hâves, déguenillés, manquant de tout, passer le long des routes par bandes, je devrais dire troupeaux, de douze, vingt-cinq ou cinquante, sous la conduite d'un détachement de hussards ou de uhlans. Surveillés de près, traités rigoureusement, il leur était impossible de fuir ; d'ailleurs, la moindre mutinerie, la plus petite désobéissance était

punie avec cruauté. C'est ainsi que bien des nôtres firent cette route qu'ils avaient rêvé de parcourir en conquérants.

Hélas ! Celui qui n'a pas assisté à ces scènes de désolation ne peut s'en faire une idée. Le désespoir était peint sur la figure de tous ces braves ; parfois un éclair de colère et d'indignation venait illuminer leurs yeux, mais le sentiment de la réalité les replongeait aussitôt dans leur morne abattement.

Je faisais partie, dans ce triste voyage, du même détachement que Pierre. Quelques zouaves qui s'y trouvaient aussi me firent faire connaissance avec lui et me contèrent l'histoire de la pipe.

On nous dirigeait vers la Saxe, où nous devions être internés dans une ville dont nous ignorions le nom. Comme nous allions à grandes journées, la fatigue venait encore accroître notre découragement. Pierre seul ne décolérait pas. Chaque fois que le commandant du détachement passait à ses côtés, il crachait d'un air de mépris et de dégoût.

Nous changions d'escorte assez souvent. Déjà nous n'étions plus loin de notre destination ; un matin qu'un de ces changements avait eu lieu, je ne sais quelle influence mystérieuse se faisait sentir en nous, l'espérance renaissait, les visages se faisaient moins sombres ; une sorte d'exaltation farouche se remarquait chez tous. Pierre, selon sa coutume, était le plus turbulent.

Il s'attira ainsi du sous-officier qui conduisait la troupe plusieurs remontrances accompagnées de menaces et de jurons.

Tout en le gourmandant, pendant une halte, l'allemand fouilla dans sa poche et en tira une pipe...

Pierre pousse un hurlement, il avait reconnu sa bouffarde.

— Voleur ! s'écria-t-il.

S'élancer et terrasser l'officier fut pour lui l'affaire d'un instant. Mais il fut aussitôt entouré de soldats ; vingt crosses de fusils se levèrent sur sa tête...

Il dut se laisser garotter.

Quant au Tudesque, il s'était relevé, froissé et meurtri. Blême de honte et de fureur, il prit son revolver et s'avança vers le prisonnier.

Nous poussâmes un cri...

Heureusement, un coup d'œil jeté sur nous à la dérobée,

fit réfléchir le misérable qui s'aperçut qu'il allait avoir une révolte sur les bras. Sur un signe de lui les soldats nous entourèrent de nouveau.

Six hommes poussèrent Pierre contre un mur voisin, apprêtèrent leurs armes et firent feu. Comme il tomba, il remuait; un sergent, je le vois encore, un grand diable à cheveux roux, rechargea son fusil et donna le coup de grâce dans l'oreille.

Nous étions restés muets, pétrifiés.

La résistance était inutile : Tous le comprirent. Jetant un regard d'adieu sur le corps de notre camarade, nous primes tristement le chemin de la terre de servitude. De toutes les atrocités qui furent commises sous mes yeux dans ces jours néfastes, ce fut celle-là qui m'indigne le plus, car ce fut peut-être la plus inutile.

. . . . . .

— A la revanche ! dit-il, en ôtant son képi. Et il vida son verre d'un trait, et tous les assistants l'imitèrent.

GEORGES-HENRI.

Chronique Rimée

Comment c'en devait être une —
Comment c'en fut une. — Comment ce n'en fut pas une.

Hem!... le commencement c'est le plus difficile...
Mais le premier pas fait, rimes, phrases et mots,
En tourbillons confus accourant à la file,
De mon cerveau chargé d'abondance stérile,
Soudain, s'échappent à longs flots.

C'est ainsi que d'un vaste fleuve
Une écluse parfois suspendant les progrès,
Durant un jour entier met son onde aux arrêts,
Sans que flot qui monte ou l'ébranle, ou l'émeuve;
Mais que d'un faible bras alors le faible effort
Entr'ouvre ses parois, le flot s'élance et sort...

Furieux, mugissant, blanc d'écume et de rage
Il court, torrent impétueux
Que l'obstacle a grandi, sur un lointain rivage
Y reprendre son cours calme et majestueux.

... Du temps vous trouvez que j'abuse
Pour faire des comparaisons
Qui sont de mauvaises raisons,
Plates comme des oraisons;
Ah, ne me traitez pas de buse
Et sachez que c'est une ruse
Dont, chez Phébus, toujours on use
Pour d'Hippocrène ouvrir l'écluse.
Un autre eut invoqué sa muse,
Pour se tirer de l'embarras
Où le jette le premier pas;
Mais, plaignez-moi, je n'en ai pas,
Etant pour de si vieux appas
Amant trop jeune encore, hélas !..

Ayant accouché de ces riches et nobles rimes, je m'interrompis pour revoir mon œuvre, de l'air superlatif du voyageur qui se retourne, au milieu d'une pénible ascension, pour contempler d'un œil satisfait le chemin parcouru. J'étais en effet assez content de moi : chargé de pondre tous les mois une chronique en vers dans la la *Jeune Revue*. A l'inverse de maître Petit-Jean, une chose m'embarrassait surtout : c'était mon commencement.

Et voilà que, sans presque y songer, je me trouvais avoir aligné bel et bien, l'un derrière l'autre, une trentaine de bons vers.

— Bons ?

— Sans doute : j'avais beaucoup parlé et je n'avais rien dit !

— Or, c'est là, comme chacun sait, le *nec plus ultra* de toute bonne chronique. Déjà charmé de mon petit morceau, j'allais continuer,

Et retaillant ma plume au canif du génie,
Verser sur les humains des torrents d'harmonie;
Déjà même.....

Mais ici maître Bon Sens (qui devrait toujours être banni de ce genre d'élucubrations) intervint et d'un ton patelin :

— « Mais, sans vous offenser, cher rimeur, dit-il, ne venez-vous « pas de déclarer tout naïvement que vous n'entreteniez aucune « espèce de commerce avec les Muses ? (ce dont on se serait bien « aperçu d'ailleurs). Il me semble que dès lors, il ne vous reste « plus qu'à parler en vile prose, comme le premier faiseur de cause- « ries venu. »

Quoique visiblement démonté par cette brusque apostrophe :

— « Hé, hé, répondis-je, ignorez-vous donc, papa La Raison, que ce qui ne vaut la peine d'être dit, on le chante. »

— « Et ce qui ne vaut pas la peine d'être chanté, on le tait. »

Du coup, votre pauvre chroniquer était terrassé : que vouliez vous qu'il fit contre un bon sens qui avait de l'esprit ?

— « Qu'il se tût ! »

Ainsi fis-je, me rendant à ces raisons. Le lecteur me pardonnera : je n'étais chroniquer que de la veille. J'avais à peine renoncé à la chronique rimée que je vis entrer mon rédacteur en chef :

Long personnage encore imberbe,
Très convaincu d'être un grand journaliste en herbe ;
Il avait l'air vraiment superbe
Et le verbe
Si haut qu'au seul son de sa voix
Et les vitres et moi tremblâmes à la fois !
— « Eh bien, dit-il, et la chronique?
« Je me pique
« De voir qu'on a trouvé moyen
« De faire bien !
« Hein? »
— « Rien ! »

Répondis-je (mais je crois que je rimais encore ; j'en demande pardon au lecteur : la majesté du sujet m'entraînait !) Il est inutile, je pense, d'insister sur le pathétique de la situation, car mon directeur, à l'égal de quelques grands personnages, mais de tous les personnages subalternes, était littéralement inabordable. Je pris cependant mon courage à deux mains et d'un ton à la fois insinuant et respectueux, comme il convient lorsqu'on s'adresse à une aussi haute personnalité :

— « Monsieur le rédacteur en chef », dis-je. J'appuyai sur ces mots parce qu'ayant récemment reçu ce titre, il devait en être fier

comme de sa première culotte : cela n'est rien en soi, et cependant cela fait plaisir ; effectivement, son baromètre.... je veux dire sa physionomie.... qui flottait au plus fort des tempêtes, gagna incontinent cette zône mixte, connue sous le nom de « *variable* » (ce qu'en politique on pourrait nommer le centre.) Fort de ce premier succès :

— « Monsieur le directeur, » ajoutai-je, — du coup, le baromètre marquait « *beau-fixe* », — « j'aurais une petite requête à vous adresser. »

— « Parle, mon cher Vlan, que demandes-tu ? »

— « C'est, que je ne sais en vérité comment exprimer ma pensée.... »

— « Hé ! exprime la comme bon te semble, mais exprime la, que diable ! »

— « Je n'en demande pas davantage, cher directeur, je l'exprimerai donc en prose ! »

Le tour était joué ! j'étais sauvé, et toi aussi, cher lecteur : sauvé de mon directeur, sauvé de mes vers, sauvé de moi, sauvé !.... jusqu'au prochain numéro. VLAN.

Le diable à Bruxelles en 1880.

AVANT PROPOS ; COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LE BRILLANT 1880.

Beaucoup d'entre vous me reconnaîtront sans doute ; le diable ne vieillit pas, c'est un des avantages qu'il a sur les simples mortels.

Vous souvient-il de ma dernière apparition à Bruxelles ? Vous étiez jeune alors ; depuis, trente années ont passé sur votre tête.

Vos cheveux ont blanchi, fillette, qui lisiez, palpitante, les histoires d'amour que je vous contais. — Etudiant déluré qui vous délectiez alors de mes plaisanteries, n'est ce pas vous que je vois, perclus de rhumatismes, promener par les fêtes — et Dieu sait s'il y en a par le temps qui court — votre uniforme brodé de sénateur.

Comme tout change ! moi seul excepté. Je suis toujours le même

bon diable riant de tous les ridicules, fustigeant les travers de l'humanité et prêt à pleurer sur les misères du pauvre monde.

Mais, quelle mouche t'a piquée, me direz-vous, de revenir parmi nous après une si longue absence?

Vous vous attendez, sans doute, à une réponse catégorique. Oh que nenni, vous connaissez mal ma nature de diable retors et malin. Je pourrais vous donner en deux mots la raison de mes pérégrinations en Brabant; je pourrais vous dire que je suis venu, moi aussi, faire un tour à l'Exposition, voir les solennités (?) du cinquantenaire... Mais il est convenu que le diable est fait pour exciter toutes les mauvaises passions et c'est pourquoi je me tairai à seule fin d'aiguillonner votre curiosité. Je vous dirai seulement que je ne suis pas un de ces diables à ressorts que l'on enferme dans une boîte; non, je suis libre comme l'air; j'erre partout où il me plaît d'aller et je n'ai sur ce point de comptes à rendre à personne.

Mais, voilà ma nature diabolique qui reprend le dessus. Décidément, les voyages ne m'ont pas formé. Peut-être celà tient-il à ce qu'un diable qui se respecte n'a jamais été jeune, et, si j'en crois un proverbe célèbre, les voyages ne forment guère que la jeunesse.

Je vous entends d'ici vous impatienter : « Ami Satan, Belzébuth ou autrement, voilà bien des mots pour ne rien dire. A quoi bon tant tourner autour du pot? —

Eh mais, ne vous l'ai-je pas dit; je ne serais point diable si je ne vous faisais endêver quelque peu. Mais, je veux me dépouiller une bonne fois de tout ce qui sent le roussi et me comporter en homme du monde; tant pis si l'on s'aperçoit que mes pieds sont fourchus et ne portent nulle trace de bottines vernies.

Dans mes flâneries à Bruxelles, j'ai vu bien des choses; et j'entreprends ici de vous communiquer mes impressions. Tout bons Bruxellois que vous êtes, vous ne vous doutez pas de tout ce que renferme votre ville; vous n'avez pas, comme moi, la faculté de pénétrer partout; je ne vous en fais pas de reproches; n'est pas diable qui veut.

J'eus d'abord assez de peine à me reconnaître dans votre capitale; pendant mon premier séjour, j'avais eu la bonne fortune d'être piloté par deux de vos concitoyens, joyeux jeunes gens, francs camarades, que j'avais bien l'intention d'aller voir assitôt débarqué.

Mais, je me suis laissé dire que l'un d'eux était devenu un jour-

naliste célèbre... dans son pays ; que même il avait été quelque peu député ; et que, pour finir, il siégeait à la Chambre en qualité de rédacteur de je ne sais quel compte-rendu analytique et fabriquait des cantates à ses moments perdus.

Quant à l'autre, il est, ma foi, bel et bien à la tête d'une administration importante. Après mûre réflexion, je me suis dit, que d'aussi grands personnages ne pourraient être flattés de recevoir un pauvre diable comme moi. Je n'ai d'ailleurs jamais aimé faire antichambre : Que voulez vous, c'est l'orgueil qui a causé la chute des anges et qui les a fait démons.

Je me suis donc décidé à me passer de guide et, muni d'un plan, je me suis assez proprement tiré d'affaire ; un diable a des ressources que n'a point un quidam.

Ce qui m'a le plus étonné dans mes excursions, c'est la disparition de certain ruisseau infect et bourbeux qu'on appelait, je crois, la Senne. Le premier passant auquel je m'adressai pour savoir ce qu'on en avait fait, me rit au nez. Je dois vous dire, par parenthèses, que je ne me sers que dans les plus graves circonstances de mes facultés occultes.

Je finis d'ailleurs par me reconnaître, grâce à une ancienne église, vieille bicoque respectée, on ne sait pourquoi, par « la pioche des démolisseurs » ; il me souvint que, du temps de mon premier voyage à Bruxelles, cette masure qui porte le nom de temple des Augustins, servait à un tas de choses, mais le plus clair de son utilité était de n'en point avoir. Jugez de ma stupéfaction, lorsque je me trouvai en face de la dite baraque revêtue d'une manière de décoration rappelant assez exactement l'entrée d'une ménagerie ou d'un cirque forain. Mais, une statue qui surmontait le tout, m'intrigua au point que j'interrogeai un agent de police — ce pouvait tout aussi bien être un officier d'administration :— «Quelle est donc, demandai-je, la dame à laquelle on a élevé ce singulier monument? » L'agent... ou l'officier se mit à rire. Je commençais à trouver les Bruxellois singulièrement jovials quand on les questionnait. Fort heureusement, mon joyeux interlocuteur me tira de mon incertitude en me désignant au pied de la statue le mot : *Pax* écrit en lettres dorées. Cette vue ne fit qu'ajouter à mes perplexités. « Les Bruxellois en seraient-ils revenus au paganisme » me demandai-je ;

et voyant la foule entrer et sortir du fameux édifice, je pris mon courage à deux mains, car je n'ai jamais eu qu'un médiocre penchant pour les temples, et j'entrai. Oh déception ! le présumé temple de la paix n'était qu'un vulgaire bureau de postes.

En sortant, j'aperçus avec ébahissement un individu occupé avec le plus grand sérieux à placarder une affiche annonçant le programme des festivités qui devaient avoir lieu le 15 Juin à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition. Vous m'objecterez que celà n'a rien d'extraordinaire. — J'avais oublié de vous dire que nous étions en plein mois d'Août.

Une fanfare triomphale vint me tirer de mes réflexions... je vis s'avancer un groupe de cavaliers soufflant dans de gigantesques trompettes;... la *Calvacade*, criait-on, autour de moi. C'était, en effet, le cortége historique qui allait défiler à mes yeux. Le premier groupe représentant la période communale me fit tréssaillir d'aise : je me disais avec ravissement que tous les personnages de ce groupe une fois les fêtes terminées, allaient être *ex-communiés* et par conséquent viendraient grossir le nombre des habitants de l'enfer. Cette part faite à mon amour-propre... professionnel, je jouis en simple badeau des magnificences étalées à ma vue.

Le cortége passé, je suivis la foule... la nuit était venue, la multitude s'entassait sur les boulevards extérieurs. Je demandai le motif de cette affluence extraordinaire : On allait tirer le feu d'artifice.

Feu et flammes m'ont toujours plu. Je me préparai à prendre ma part de ce spectacle qui promettait, à ce que l'on disait autour de moi, monts et merveilles. Hélas ! vous savez ce que fut cette partie des fêtes.

Depuis, j'ai vu en détail l'Exposition... j'y ai même pris des billets de loterie, pour mon malheur; bien heureux que je sois immortel et que j'aie le temps d'attendre.

Les fêtes sont finies, mon séjour touche à sa fin. Le « Brillant » 1880 expire. Mon retour aux enfers va me sembler bien dur : ce n'est plus une sinécure que la fonction de diable, le nombre des damnés doit être énorme si j'en crois les journaux cléricaux. La loi de malheur, qui a plongé la Belgique dans des calamités sans nombre, doit avoir garni nos rôtissoires !

Mais, en abandonnant les douceurs de mon *far niente*, je veux, en bon prince, laisser aux Bruxellois un souvenir de mon séjour chez

eux : L'on m'a refusé l'honneur de signer au livre d'or de l'Hôtel de ville, j'ai fait pour mon compte un livre d'or. J'y ai consigné vos faits et gestes, ô Bruxellois! J'y ai décrit vos monuments, vos gloires et vos usages.

Vous allez voir se dérouler devant vous, comme un panorama mouvant, les dessins pris par mon diabolique crayon.

Au rideau... l'on commence. ASMODÉE.

Minutes perdues par un clerc de notaire.

Des chansons par un clerc de notaire ! Voilà la curiosité que nous t'offrons, ami lecteur. Est-elle assez rare ?

Il est vrai que celui-là était un clerc de notaire comme on en voit peu : poête et pétillant d'esprit. Du matin au soir, il chansonnait, chansonnait. Sa verve impitoyable n'épargnait personne, ni les honnêtes bourgeois ni les prêtres. Tous devaient passer par ses refrains endiablés : les rois coudoyaient les cocus, et sa rime de prédilection était *cuistre* et *ministre*. Sans vergogne, il se moquait des faux dieux, de tous les saints et même... de son maître le notaire. Après quoi, le verre en main, il chantait les gueux et les grisettes. Et l' « étude » ?... Ma foi, les heures se passaient et les *minutes* se perdaient.

Un jour pourtant, il fut nommé notaire. Notaire, lui ! Il allait aussi mettre les lunettes d'or et le faux ventre bourré de phrases toutes faites ? Converti du jour au lendemain, il serait obligé d'étouffer entre les pages de son livre de prière, tout battant neuf, les souvenirs de cet heureux temps où il était presque athée ?

Allons donc ! Et de même qu'il avait été un clerc comme on en vit peu, il fut un notaire comme on n'en voit pas beaucoup.

Il jeta par dessus les moulins ses lunettes et son faux ventre professionnels, si tant est qu'il les ait jamais portés, ce que je ne crois pas, et reparut dans toute la jeunesse de ses vingt ans. Il essaya même, en frédonnant une de ses chères chansons, de rappeler la Muse d'autrefois. Mais la Muse était partie, et elle ne revint pas. Que voulez-vous qu'une Muse fasse chez Monsieur le notaire?

Il se résigna, ramassa au fond d'un vieux tiroir ses *minutes perdues*, comme il appelait spirituellement ses œuvres, et vint me les porter.

C'est une véritable enfilée de perles, que nous allons égrener pour vous, chers lecteurs. SILVIUS.

L'honnête homme.

(AIR) *Tout le long de la rivière.*

1

Un jour qu'une loupe à la main,
J'envisageais le genre humain,
Je vis l'intrigue aux mains puissantes
Asservir des masses pensantes,
Et jusques au cœur de l'enfant,
Partout le vice triomphant! ...
De loin en loin j'aperçus un atôme :
Mes amis, c'était..... c était un honnête homme!
Mes amis, c'était un honnête homme!

2

Je vis, grâce à mon appareil,
Les adorateurs du soleil
Plus répandus qu'on ne le pense,
J'en vis des quantités en France
Tourner à chaque coup de vent
Du côté du soleil levant!....
Leurs noms, parbleu, l'histoire m'en assomme;
Dieu, qu'il est honteux, honteux d'être honnête homme,
Dieu, qu'il est honteux d'être honnête homme!

3

Je vis dans la société,
L'orgueil avec la vanité
Usurper les droits du mérite,
Tandis qu'un savant émérite,
Avec l'aumône d'un brutal,
Allait mourir à l'hôpital !...
Je vis le bien en si petite somme,
Que je fus honteux, honteux d'être honnête homme,
Que je fus honteux d'être honnête homme !

4

Je vis un Lion, un dandy.
Jouir d'un immense crédit ;
Mais toujours un créancier glose :
Il n'était pas jusques à Rose,

La pauvre lingère du coin,
A qui ce Monsieur ne dût point !
Ce dandy là,... c'était un gentilhomme.
Dieu, qu'il est honteux, honteux d'être honnête homme,
Dieu, qu'il est honteux d'être honnête homme!

5

Je vis les rodins de nos jours,
Dans les églises, dans les cours,
Accaparant, par leurs allures,
Des biens de toutes les natures,
Fonder leurs congrégations
Avec l'or des captations !....
La probité n'est plus qu'un vain fantôme :
Dieu, qu'il est honteux, honteux d'être honnête homme,
Dieu, qu'il est honteux d'être honnête homme!

6

Je vis, parmi les tonsurés,
Des hypocrites saturés,
Du haut des chaires catholiques,
Dans des discours hyperboliques,
Tendre, au nom de la vérité,
Des piéges à l'humanité....
Et ces gens-là sont les soutiens de Rome !
Dieu, qu'il est honteux, honteux d'être honnête homme,
Dieu, qu'il est honteux d'être honnête homme!

7

Enfin, je vis bandits, escrocs,
Banqueroutiers et faux dévots,
Flatteurs, intrigants, hypocrites,
Prudes, coquettes, favorites,
Fats, libertins, n'importe quoi,
Passer le front haut devant moi !...
J'en ai rougi, c'est un fatal symptôme :
Dieu, qu'il est honteux, honteux d'être honnête homme,
Dieu, qu'il est honteux d'être honnête homme !

8

Bref, abîmé de désespoir,
J'eusse voulu ne plus y voir,
Lorsque des portes de Carthage (1)
Vous m'avez livré le passage ;
J'entre, qu'y vois-je ?... des amis !
Ah ! messieurs, qu'il me soit permis
De m'épancher et de vous dire comme
Je me sens heureux, heureux d'être honnête homme,
Je me sens heureux d'être honnête homme !

(1) Carthage est le nom d'une petite société en ruines aujourd'hui.

Librairie de A. BOITTE, Éditeur

38, RUE DE L'HOPITAL, A BRUXELLES

Beaux volumes in-12° de 300 à 400 pages

1 FR. LE VOLUME AU LIEU DE 3 ET 3-50

BUCHON	Scènes Franc-Comtoises, 1 vol.
D. A. P.	Le dernier des papes (roman), 1 vol.
DELAVIGNE	Manuel du Baccalauréat ès-lettres 1 vol.
GODIMUS	L'Esprit de famille, 1 vol.
GOLDSMITH	Abrégé de l'histoire Romaine, 1 vol.
LANFREY	Histoire politique des papes, 1 vol.
LARROQUE	De la guerre et des armées permanentes, 1 vol.
LE HARDY DE BEAULIEU	Catéchisme de la Mère, 1 vol.
MANCEL	Les paysans de Paris, 1 vol.
MÉMOIRE	des loges belges sur l'instruction obligatoire, 1 vol.
MIRAGLIA	Cinq Nouvelles Calabraises, 1 vol.
PASSMORE	Un voyage à Londres — dialogue Français-Anglais, 1 vol.
PROUDHON	La guerre et la paix, 2 vol.
SUE	La Faucille d'or, 1 vol,
THIERCELIN	Principes de Droit, 1 vol.
ULBACH	Mr et Me Fernel, 1 vol. in-8°.

Mêmes éditions — 1 fr. 50 le volume.

BERNARDI	L'art de donner des bals et soirées, 1 vol.
CHEVALIER	La monnaie, 1 vol.
DELRIEU	Le Rhin, 1 vol.
DEULIN	Contes d'un buveur de bière, 1 vol.
—	Les Amours de petites villes — Chardonnette, 1 vol.
VILLEMAIN	Cromwell, 1 vol.

Librairie de A. BOITTE, Éditeur

38, RUE DE L'HOPITAL, A BRUXELLES

AYCART	La Renardière 4 vol, in-18°	1-00
BABEL	littéraire 3 vol. in-18°	1-50
BALZAC	Scènes de la vie privée, 5 vol. in-18°.	5-00
BARTHÉLEMY	L'Enéïde, 2 vol. in-8°	6-00
BEAULIEU (Le Hardy de)	Traité d'économie politique, 1 vol. in-12°	3-00
—	L'Education de la femme, 1 vol. in-12°	1-50
BERRYER	Souvenirs, 2 vol. in-18°	1-00
CHEVALIER	Lettres sur l'Amérique du Nord, 3 vol. iu-18°	1-50
DE MAISTRE	Œuvres, 2 vol. in-18°	1-00
GAY (Sophie)	Ellénore, 5 vol. in-18°	1-25
GIOBERTI	Essai sur le beau, 1 vol. in-8°.	5-00
GUIZOT (Mme)	L'Ecolier ou Raoul et Victor, 3 vol. in 18°.	0-75
HUGO	Les Misérables, 10 vol. in-12°	20-00
—	La légende des siècles, 2 vol. in-8°.	7-00
KRUDNER	Valerie, 2 vol. in-18°	0-50
SILVIO PELLICO	Devoirs des hommes, 1 vol. in-18°	0-50
SUE	Les Mystères du peuple, 12 vol. in-8°	60-00
—	Martin l'enfant trouvé, 8 vol. in-18°.	5-00
—	Gilbert et Gilberte, 5 vol. in-18°	2-50
THIERS	Histoire de la Révolution Française, 2 vol. in-8°	10-00
—	Id. du Consulat et de l'Empire, 6 vol. in-8°	20-00
—	Waterloo (Extrait du Consulat et Empire), 1 vol. in-8°	3-00
WILLEMS	Le Roman du Renard, 1 vol. in-8°.	4-00

Grand choix de livres à prix réduits

2e Année — N° 1. 15 Janvier 1881

LA

JEUNE REVUE

LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

2,50 fr. par an, fr. 2,50

SOMMAIRE :

Le Naturalisme.	Théophile.
Au presbytère de ***	***
Blanc partout	Sylvius.
La bride sur le cou	Albert Grésil.
Le Diable à Bruxelles	Asmodée.
Minutes perdues par un Clerc de notaire. .	***
Les Livres	V. W.

BUREAUX : Librairie universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine.

ON S'ABONNE : Chez Mayolez, place de l'Université; à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine; à la Librairie polytechnique Decq, rue de la Madeleine, 9; à la librairie Boitte, rue de l'Hôpital; chez Sardou, galerie du Roi, et aux bureaux du Petit Journal, rue de l'Ecuyer.

25 centimes LE NUMÉRO 25 centimes

Aux Librairies ci-dessus, et dans les principales aubettes

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BRUXELLES

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE XAVIER HAVERMANS

GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1881

V° 2

Le Naturalisme.

(SUITE.)

Un coup d'œil jeté sur l'œuvre des écrivains que nous pouvons appeler « naturalistes » nous donnera la mesure de leur influence et de leur talent.

Balzac occupe, et à juste titre, une place immense dans la littérature moderne. Sa *Comédie humaine* est un monument, et le critique le plus inféodé au classicisme ne saurait lire sans admiration le « Lys dans la vallée » et le « Roman de deux jeunes mariés. »

Il a fouillé minutieusement Paris, il a sondé ses plaies et compté les pulsations de son cœur. Il a étudié avec une conscience inouïe la vie de province, et il n'a fallu rien moins que son génie pour faire assister les spectateurs parisiens à ce repoussant défilé de basses vengeances, de petites calomnies, de convoitises hypocrites et de potins empoisonnés.

Combien il est regrettable qu'un pareil maître se soit permis de graves incorrections de style et qu'il ait perdu tant de verve et de temps à écrire ces « Contes drôlatiques » anachronisme incompréhensible, badinage archéologique qui n'ajoute rien à sa gloire !

Flaubert, lui aussi, a demandé au passé le sujet d'un de ses romans. Mais il réunissait toutes les conditions nécessaires à une véritable reconstitution : une érudition d'antiquaire dirigée par un flair merveilleux d'artiste, un long séjour sur le théâtre même de son épopée, une imagination vive sachant utiliser les moindres détails, et un amour passionné de la belle langue, du beau style correct.

Ce qui caractérise Gustave Flaubert c'est un perpétuel souci de la forme, une constante préoccupation du bien dire. L'auteur de *Madame Bovary* ne s'est point contenté d'être un profond psychologue, il a voulu être un incomparable styliste.

Emile Zola nous a initiés à ces scrupules, à ces perplexités qui

assiégeaient Flaubert, et lui faisaient raturer vingt fois la même phrase. Noble défiance de soi-même, glorieuse lenteur qui enfantait des chefs-d'œuvre !

Les frères de Goncourt nous offrent un exemple unique : deux intelligences hors ligne parvenant à se fondre en un puissant tempérament littéraire : rien qui détonne dans la parfaite homogénéité de l'ensemble. Ils collaboraient naturellement, sans gêne, sans embarras, à ce point que ni l'un ni l'autre n'eût su déterminer la part qui lui revenait. Ils éprouvaient les mêmes sensations en présence des mêmes spectacles, et tous deux, paraît-il, étaient minés par une sourde maladie d'estomac, ce qui expliquerait en grande partie cette émotion intense et poignante qui se dégage de leurs productions, cette sympathie douloureuse qu'éveillait chez eux le spectacle de nos infirmités et de nos misères !

Leurs études sur le dix-huitième siècle ont été une véritable révélation : guidés par leur double intuition, ils ont tout compulsé : chroniques, journaux, mémoires, pamphlets, caricatures, et de cet examen minutieux et intelligent sont sortis des tableaux achevés unissant le mérite d'une scrupuleuse vérité historique au charme souverain d'une vibrante originalité.

Ils ne se sont point contentés de faire du naturalisme rétrospectif, et l'on retrouve dans leurs études modernes, telles que la *Fille Elisa*, *Manette Salomon*, *Renée Mauperin*, au milieu des peintures les plus crues, la même nervosité, maladive à force de délicatesse.

Alphonse Daudet est l'écrivain le plus *sentimental* de l'école contemporaine. Chacun de ses romans renferme un personnage dans lequel il s'est incarné momentanément et dont la vie retentit dans son âme : c'est cette souplesse infinie, cette assimilation complète qui donnent tant de charme à ses moindres productions et amènent des effets saisissants sans recourir à des complications extérieures.

Voyez *Jack*, l'œuvre préférée de Daudet : il s'agit d'un malheureux harcelé, traqué, broyé par l'hypocrite méchanceté d'un ancien surveillant de collége, tigre aux allures de prophète qui règne despotiquement sur la mère du pauvre Jack.

Le sujet est d'une banalité journalière.

Mais le simple déroulement de ces tortures est si navrant, les caractères s'enlèvent avec un tel relief que l'on dévore, haletant, les péripéties du drame, et qu'arrivé à la scène de l'agonie de Jack, une émotion vous étreint à la gorge, âpre sanglot où il y a une immense pitié pour le martyr, une haine immense contre le bourreau !

Tout autre est Léon Cladel. Il abhorre les demi-teintes, les raffinements de la sensibilité ; son style est martelé et raboteux. Il se plaît aux peintures osées, aux tonalités violentes. Sa palette rend mieux le flamboiement que le clair-obscur.

Il a les témérités naturalistes, mais il n'affiche pas un mépris superbe pour Victor Hugo. Loin de là, il lui donne le nom « d'Homère moderne ».

Il y a chez Cladel quelque chose à la fois d'attirant et de brutal, une frondaison touffue d'épithètes qui en fait, à bien des égards, un disciple du romantisme.

Nous terminerons la fois prochaine en étudiant le sens spécial que le Naturalisme a pris depuis l'avènement de Zola et de son école.

THÉOPHILE.

Au presbytère de ***

Le 16 août 18..., sur la route qui monte de Spa vers les hautes fagnes, au sommet desquelles domine l'auberge qui a nom *Houte-si-plou*, cheminait d'un pas allègre un jeune homme d'environ 17 ans, une valise à la main gauche, contenant quelques effets d'habillement, les œuvres de Virgile, d'Horace et d'Homère, et une tranche épaisse de gros pain réservée pour la faim à venir ; à la main droite une forte trique coupée au bord du chemin. Ses souliers garnis de clous retentissaient sur le pavé, car il avait le pas rapide et ferme. Il était élancé, maigre, mais solide. Les traits rudes de son visage et toutes ses allures annonçaient un jeune paysan dégourdi et

déterminé, tout prêt à répondre à qui lui chercherait noise. Il prit à droite et gagna Géronstère. Il était cinq heures : le soleil était encore brûlant, bien qu'il s'inclinât déjà à l'horizon. Le voyageur s'arrêta là, saisit un gobelet à l'usage de tout le monde, le rinça, puisa dans le bassin un peu de cette eau si connue, ouvrit sa valise et fit un léger repas à l'ombre des grands arbres. Puis, en avant ! Il avait encore à parcourir un chemin de six lieues après en avoir déjà fait vingt en chemin de fer et à pied. Il disparut dans un sentier à peine frayé qui serpentait entre d'épais buissons, embarrassé par d'énormes cailloux et servant de lit à un petit filet d'eau limpide. Trois quarts d'heure après il émergea des taillis au haut de la colline et se dirigea à travers les bruyères, ayant la *Gleize* à droite et *Francorchamps* à gauche.

Ce jeune gars, c'était moi, qui vous parle. Le matin, à quatre heures, j'avais quitté mon collége au fond du Limbourg, traversé Liége et Spa ; je devais atteindre au soir le hameau de J... qu'habitaient mes parents et où j'allais passer mes six semaines de vacances. J'avais le cœur gai, tout étudiant sait ce qu'il en est.

De la hauteur où je me trouvais en ce moment, je dominais le cours de l'Amblève et je plongeais presque jusqu'à la cascade de Coo. En face j'avais la montagne dont le flanc sud abrite Stavelot, à mes pieds se creusait une vallée au fond de laquelle j'apercevais un village de 150 feux au plus, avec sa petite église grisâtre et son presbytère délabré. Je devais y descendre et le traverser. Je l'avais fait bien souvent déjà avec répugnance, mais jamais avec d'aussi noirs pressentiments que ce soir là. Il y avait là un homme qui me faisait peur, mais, coûte que coûte, il fallait passer. Le désir d'arriver chez moi vers dix heures me poussait irrésistiblement et me défendait de faire un détour de plus de deux lieues. Je me laissai donc glisser dans une déchirure de la pente qui servait de lit aux torrents des eaux pluviales et que les piétons seuls pouvaient fréquenter, tant l'inclinaison était raide. Arrivé au fond, je traversai un ruisseau limoneux sur un pont fait d'un tronc d'arbre à moitié pourri et dépourvu d'appui. J'enfilai à droite un sentier à travers

prés et champs, laissant à gauche le centre du village et le presbytère. Seulement, un chien de ferme lâché par hasard voulut me mordre aux mollets, sans compter sur ma trique qui veillait et qui lui caressa désagréablement le museau. Déjà je me dirigeais vers la vallée de Coo, jetant derrière moi des regards furtifs. Je respirais ; mes pieds m'enlevaient comme des ailes. J'échappais au spectre... Je me voyais déjà en rêve au milieu de ma famille... Horreur ! Au détour du chemin apparaît un vaste tricorne... C'était lui !

— Hé ! garnement, te voilà ! Je te tiens cette fois, tu ne m'échapperas plus.

Sa voix éraillée sortait d'une gorge ravagée par le peket et le vin des *conférences*. Ses petits yeux verdâtres étaient allumés déjà par un commencement d'ivresse, sur son énorme nez bourgeonné s'équilibrait une paire de lunettes; des cheveux grisonnants et assez longs encadraient malproprement sa figure osseuse et sinistre. Hauts-de-chausses en velours, redingote descendant jusqu'aux talons et volant au vent, boucles d'argent sur souliers plats, gilet de drap entr'ouvert pour la commodité d'un estomac gonflé qui rejetait ses vapeurs alcooliques, voilà l'homme. — Viens avec moi, dit-il, en me donnant le bras. Je sentis qu'il titubait. Le dégoût me causait des haut-le-cœur; les idées les plus noires s'agitaient dans ma tête. Son haleine m'empestait. — Avons-nous lampé ! Etaient-ils lancés mes six curés ! Tu ne peux pas comprendre cela, toi, jeune blanc-bec. C'est égal, tu pourras boire et t'amuser à ton tour. J'avais une furieuse envie de m'enfuir à travers champs et de le planter là ; mais il connaissait ma famille et il aurait pu me créer des ennuis. D'ailleurs, dans les Ardennes, on a tous les égards pour un curé, fût-il saoul comme un Polonais. Nous voici au presbytère, maison basse construite en moëllons dont les interstices sont crépis d'un ciment gris. Porte et volets verts.

— Catherine, Catherine, je t'amène le déserteur ; tu sais, ce drôle qui passe tous les six mois à côté de la maison sans vouloir y mettre les pieds. La nièce accourut. C'était une bonne fille que je connaissais depuis l'âge de huit ans, brune, svelte, physionomie chiffonnée où plus d'un chagrin avait laissé des traces. Nous avions été à

l'école ensemble. Elle revit avec joie son ancien condisciple, et me débarrassa de mes effets qu'elle déposa dans un coin. — Deux bouteilles du n° 3 à gauche, nous avons soif, murmura le curé, en jetant son tricorne sur une chaise. Je mourais de faim ; l'espoir seul d'avoir un bon morceau à mettre sous la dent me consolait de ma déconvenue. Catherine reparut avec les bouteilles et les verres. Je n'osai ni demander à manger ni extraire le crouton séché mis en réserve entre mon Virgile et mon Homère. Le curé fit sauter le bouchon vaillamment, les verres s'emplirent, on trinqua, lui gaîment, moi assez inquiet. En effet, j'avais surpris dans le coin de son œil verdâtre un regard oblique qui me donnait le frisson. Je vidai trois verres par convenance, lui, il avalait passionnément. Il me pressait fort, mais je défendais pied à pied mon cerveau contre les atteintes du vin. Il s'en fâchait. Pour ne pas le vexer, je tirai mon mouchoir et le suspendis par un coin au bord de ma chaise : j'y versai ensuite adroitement chaque verre après avoir humecté mes lèvres. Grâce à cette ruse, je pus tenir tête à mon partenaire qui humait, humait, et dont la cervelle s'alourdissait de plus en plus. Dix bouteilles y passèrent. Une mare de vin s'étendait sous ma chaise, mes pieds y clapotaient. Minuit sonna. Dieu sait si mon curé avait déraisonné ! Mes yeux se fermaient, un sommeil irrésistible envahissait tout mon être. Je n'avais revu la nièce qu'à des intervalles irréguliers, quand elle venait recevoir l'ordre d'apporter une nouvelle bouteille et faisait à la dérobée un geste de frayeur. Pauvre enfant, elle ne savait pas combien elle m'inquiétait par là ! Bientôt elle revint tenant deux bougies allumées. — Mon oncle, dit-elle timidement, je vais me coucher, il est bien tard déjà. — Allez, mon enfant, et que Dieu vous bénisse. Je saisis ce moment pour prendre congé de lui, du mieux que je pus. Il resta assis et je sentis que son regard me suivait, en même temps que sa bouche murmurait de gros mots confus semblables à des grognements. Ma chambre à coucher se trouvait au premier étage, en face de celle de Catherine et à côté de celle de son oncle. J'entendis la fille tourner doucement la clef dans la serrure et s'enfermer. Il doit y avoir du danger ici, me dis-je, fermons aussi notre porte. (*A continuer.*)

***

Blanc partout!

La neige ! Voilà bien longtemps qu'elles l'attendaient, les rues, assombries et maussades à force de refléter un ciel toujours gris dans leurs pavés battus d'une pluie incessante !

Les premiers flocons commencent à tomber; par terre s'étale un épais tapis blanc. Brr... il fait froid, on se presse, on court. Il faut voir trottiner les dames, leur petit nez rougi derrière la voilette, toutes grelottantes malgré la chaude pelisse de fourrure que la neige saupoudre de blanc. Là-bas les messieurs passent, le cigare allumé, les mains dans les poches de leur paletot boutonné jusqu'au cou. La rue, hier si triste, s'égaie et s'anime. Des cochers battent la semelle ; plus loin, des équipages se suivent ou se croisent dans la foule des piétons ; des traîneaux filent sur la neige, laissant après eux le tintin de leurs sonnettes.

C'est un va-et-vient qui augmente d'instant en instant. Il est midi. Des écoles s'échappent des essaims de joyeux bambins. A les voir, le vermillon sur les joues, courir dans la neige, ne dirait-on pas de jolies poupées de porcelaine peinte prenant leurs ébats dans l'ouate qui leur sert de maison ? Mais il ne sont ni en porcelaine, ni en carton : il n'y a qu'à regarder avec qu'elle vigueur il pétrissent la neige. La bataille est commencée : les boules blanches sifflent, se croisent et s'entrecroisent au milieu des rires et des cris, s'écrasant contre les serviettes de cuir métamorphosées en boucliers, ou venant frapper celui qui est derrière.

Quel mouvement, et quel entrain !

Le fond clair dessine nettement les contours, et fait valoir les nuances, variées à l'infini : aux taches sombres qu'y mettent les voitures et les hommes, s'opposent l'or, l'argent, les plus vives couleurs qui étincellent aux vitrines des magasins, car c'est le jour de l'an. Le blanc, qui domine, met sa note fraîche et vigoureuse dans ce fouillis de tous les tons et de toutes les couleurs.

On sent partout je ne sais quel air de jeunesse. C'est l'année nouvelle qui se montre, tout de blanc parée, comme un nouveau né dans ses langes.

Blanc partout !

Aux champs comme à la ville. Les gazons et les prairies disparaissent sous la neige. Les arbres détachent sur le ciel clair leurs fines branches noires, chargées de grappes de givre et d'épais bouquets blancs. Au bord de la route, les chaumières s'emmitouflent dans leur capuche de neige. Partout, à gauche, à droite, s'étendent à perte de vue d'immenses laines blanches. Lorsque le soleil perce les nuages, tout cela resplendit : la neige fait miroiter ses mille et une facettes comme autant de diamants.

Je ne sais qui a inventé cette phrase que l'on répète tous les jours : « La neige est le linceul de la nature ». — N'est-elle pas plutôt la toile vierge sur laquelle le maître-peintre va tout à l'heure, le printemps venu, peindre un tableau débordant de sève et de vie, le plus beau qui fût jamais ? SYLVIUS.

La bride sur le cou.

— « Qu'est-ce que cela prouve ? qu'est-ce que cela prouve ? »

— « Une action bien enlevée, un dialogue alerte et piquant!... »

— « Qu'est-ce que cela prouve? »

— « Des scènes ravissantes, de l'esprit, de la gaité, de l'entrain d'un bout à l'autre de la pièce !..... »

— « D'accord, d'accord! Mais à quoi bon tout cela, si, en sortant de là, le spectateur est *en droit* de se demander : « qu'est-ce que cela prouve ? »

Ainsi devisaient deux amis, tout en revenant bras dessus, bras dessous, de la première de « *Divorçons* ! », au *Palais Royal*, à Paris.

. . . . . .

« Qu'est-ce que cela prouve ? », c'est le mot du siècle. C'est l'expression à la mode, l'objection ordinaire à tout ce qui parait. Pour être, il faut prouver. Comédie, roman, poésie même, tout sert de tribune, tout est matière à discussion, tout doit prouver. On n'écrit plus pour charmer et pour intéresser; on écrit pour soutenir une

thèse et pour prouver. Malheur à l'imprudent qui voudrait se soustraire au sort commun. La fatale question est là, menaçante : « qu'est ce que cela prouve? » Que d'esprits sont allés échouer, jeunes et pleins d'illusions, contre ce mot là !

Chaque siècle ainsi, a eu son mot. Au 18me, on disait : « faites des perruques, maître André ». Les Romains, eux, avaient leur « ne sutor ». Le « sutor » et les perruques ont passé de mode. Mais l'idée est restée. La forme seule a changé.

Comme son mot, chaque siècle a eu son homme, en quelque sorte sa personnification. Voltaire, l'auteur du « faites des perruques », fut l'homme du 18eme. Celui qui a inventé le « qu'est-ce que cela prouve ? » devrait bien se faire connaître. Son nom mérite de passer à la postérité : n'est-il pas l'expression la plus parfaite de notre époque. Ce pourrait bien être certain géomètre dont on m'a conté l'histoire que voici. C'était à Paris, en 1854. On jouait le *Prés-aux-Clercs*; madame Miolan chantait le célèbre « *rendez-moi ma patrie* » comme elle seule savait le chanter. Tout le monde pleurait. Mais lui, froid, l'œil sec, se tournant à demi vers son voisin, « qu'est-ce que cela prouve ? » dit-il.

Un autre, un enthousiaste, vint d'Allemagne exprès pour entendre le même air par la même chanteuse, et l'ayant entendu, mourut. Celui-là, l'émotion l'avait tué. Même cause, effets contraires !

Certes, ni l'air, ni la chanteuse ne méritaient

« Ni cet excès d'honneur ni cette indignité ».

Et cependant s'il m'eut fallu choisir entre ces deux hommes..... Mais soyons de notre siècle !

Positif jusque dans ses plaisirs, il introduit la politique partout, dans les arts comme dans les lettres. Pour certaines gens, hors de la politique, point de salut ! Ils ne voient, n'entendent, ne connaissent que cela. Bien heureux quand ils le connaissent ! Mettez-les sur toute autre question, ils n'en peuvent dire deux mots sans demeurer cois. Parlez-leur du naturalisme, de la dernière réception à l'Académie ou des beautés de la Suisse, ils vous regardent, l'œil vague, tous les traits béants d'interrogation. En vérité, de pareilles futilités sont-elles dignes d'occuper un esprit sérieux ?

De telles gens sont plus nombreux qu'on ne le pourrait croire, répandus jusque dans nos écoles. Il est tel petit bonhomme que vous croiriez plongé dans les délices du « de Viris » ou des « Selectae », et qui rendrait des points, pour la politique, aux plus graves contrebasses du concert européen. Là où vous, Monsieur, homme d'autre fois, qui avez pesé, mûri, réfléchi, ne vous aventurez que d'un pied incertain et tâtonnant, il se trouve comme chez lui et vous y attend de pied ferme. A l'en croire, le ministère n'est qu'un banc de moules, et si on le voulait seulement laisser faire (lui le bambin!) vous verriez comme d'une poigne solide il balayerait tout cela et comme la machine ronde tournerait autrement qu'elle ne fait !

En ce temps ci, chacun veut se mêler de gérer les affaires publiques, d'où vient peut-être qu'elles le sont si mal. Petits et grands, chacun veut « arriver », chacun veut « être quelque chose », ne fût-ce, comme le dit la fable, qu'une borne au milieu du chemin. De là un manque de confiance, de franchise. On se tient sur ses gardes. Il n'y a plus d'amis. Il y a les gens qui vous sont utiles, ceux qui vous l'ont été et ceux qui vous le seront un jour. Trois échelons qu'on repousse du pied à mesure qu'on s'en est servi !

L'ambition de chacun devient la ruine de tous.

Autrefois, les fonctions étaient la propriété d'une caste. On était parqué. En ce temps-là, il semblait tout naturel que le fils restât ce qu'avait été son père. Comme l'accès des places n'était pas libre, il n'y avait point de rivalité, partant, point de haine, plus de confiance, d'abandon et de charité !

A Dieu ne plaise que je veuille faire ici l'éloge de l'ancien régime ! Mais on l'a tout battu, lacéré et rompu, que vous me pardonnerez, j'en suis sûr, d'avoir laissé tomber, par hasard, deux mots en sa faveur.

Mais tandis que je laisse bénévolement trotter ma plume, *la bride sur le cou*, l'espace assigné à ma causerie se remplit, et force m'est de terminer sans avoir conclu, au risque de vous entendre vous écrier : « *Qu'est-ce que cela prouve ?* »

ALBERT GRÉSIL.

Le Diable à Bruxelles

LES ÉLECTIONS.

Je ne pense pas qu'il existe au monde, un peuple chez qui les divisions politiques soient plus marquées qu'en Belgique; on y est généralement tout l'un ou tout l'autre : catholique ou libéral.

Bruxelles, comme capitale, se trouve tout naturellement à la tête du mouvement progressiste et il est bien rare que la réaction ose y entrer en lutte. Aussi les élections à Bruxelles ont-elles pris un caractère tout spécial : elles se font dans le sein de l'Association libérale. Une fois que celle-ci a parlé, tout est dit : le corps électoral n'a qu'à se taire. — Roma locuta, causa finita.

Les opérations légales du scrutin ne sont plus guère qu'une formalité (1).

C'est pourquoi c'est une grave affaire qu'une élection préparatoire à la « Maison des Brasseurs. »

Pour mettre en deux mots au fait le lecteur peu au courant des us et coutumes Bruxelloises il importe de lui faire savoir que la Maison des brasseurs n'est autre chose que le local de l'Association libérale. Disons en passant qu'à côté de ce local se trouve une cave où l'on débite des pommes de terres frites et des moules, cette cave porte pour enseigne : « A l'Enfer; » de l'Association libérale à l'Enfer il n'y a donc qu'un pas.

C'est donc à la Maison des Brasseurs que se mijottent les élections. C'est là qu'on peut voir chaque fois que se produit une vacance au conseil communal, à la chambre ou au sénat, un spectacle unique en son genre et digne d'attirer l'attention sur la façon dont on décroche un mandat, dans la capitale de la Belgique.

S'agit il d'une élection communale, les habitués des réunions électorales y voient une occasion de s'amuser d'une façon bien aimable... C'est dans cette occasion qu'on les voit reprendre leur instincts naturels de *Zwanzerie* (2).

(1) Sous le régime de la nouvelle législation électorale Belge, il suffit en l'absence de toute lutte, du vote d'un seul électeur pour que les candidats soient élus.

(2) Inutile de chercher dans Littré la signification de ce mot. Le seul équivalent qu'on pourrait lui donner en français serait « Rigolade. »

Des meetings préparatoires sont organisés par l'Association libérale dans chaque section de la ville ; les électeurs peuvent y venir conférer avec ceux qui briguent un mandat : ah ne soyez jamais réduit à cette extrémité ! La torture est abolie n'est-ce pas?... ou du moins vous le croyez ; détrompez vous, elle subsiste ; elle continue à vivre chez nous, à l'abri de nos « libres institutions » et elle a ceci de particulièrement odieux qu'elle ne s'applique ni à des conpables, ni même à des inculpés, mais bien à des imprudents dont le seul crime est de s'être hasardé dans l'une de ces galères qu'on appelle : Le *Jardin joyeux* (!), le *Navalorama* ou le *petit Paris* (1).

A peine le malheureux paraît-il à la tribune, qu'une partie de l'assemblée applaudit à outrance pendant que le reste pousse de sourds grognements ou se borne à proférer des « chut » indignés.

Il ouvre la bouche... on l'interrompt avant qu'il ait parlé :

— L'orateur est-il partisan du déplacement du marché aux poissons ?.... Quelle sera son attitude si la création d'un abattoir central venait à être mise en question?....

L'aspirant candidat — car notez bien que le patient sorti victorieux de ces épreuves ne sera encore que candidat proposé par l'Association libérale pour le siége de conseiller communal, — l'aspirant candidat répond invariablement : J'allais précisément aborder le point sur lequel vient de m'interpeller l'honorable préopinant — l'honorable préopinant serait le pire des escrocs ou des banqueroutiers, l'épithète d'honorable ne lui en serait pas moins généreusement octroyée.

L'orateur explique alors ses intentions. Ceux qui ne partagent pas sa manière de voir manifestent bruyamment leur opposition ; les autres l'approuvent. S'il tâche de ménager la chèvre et le chou on le somme de mettre brutalement les pieds dans le plat. Les interruptions se croisent, soulignées par des huées ou des acclamations selon le cas. Le malheureux candidat cherche en vain à se

(1) Ce sont les salles d'Estaminet ou se tiennent habituellement les Réunions électorales.

faire entendre... bien heureux quand il en est quitte pour un enrouement.

Ceci n'est rien.... mais il n'est presque pas d'élection communale où un groupe plus ou moins considérable d'électeurs ne présente un candidat « des intérêts communaux. » Ce candidat, c'est une des inventions les plus originales de l'esprit des bruxellois ; elle prouve leur fécondité d'imagination lorsqu'il s'agit de rire.

Pour faire un civet il faut un lièvre, dit le proverbe ; pour faire un candidat des intérêts communaux, il ne faut qu'un bon lapin, bien niais, bien idiot, bien disposé à se « la laisser faire. » Les farceurs qui mettent l'idée en avant vont trouver leur homme — le lapin en question — et lui offrent une candidature « en presence des intérêts des contribuables indignement lésés. » Neuf fois sur dix le pauvre diable s'imagine que « c'est arrivé » et accepte avec une abnégation digne des temps antiques. Ses parrains le trimballent de meeting en meeting, le soutiennent, l'acclament, se font payer des verres et..... au jour de l'Élection leur candidat réunit une demi douzaine de voix!.... la bonne farce !

Un jour pourtant, il est arrivé qu'un de ces candidats — il est resté légendaire à Bruxelles — a été élu. A-t-on ri pendant tout le temps qu'il a siégé à l'hôtel de ville. On se tient encore les côtes en y pensant.

Un autre de ces candidats pour rire est si bien convaincu de la sainteté de sa mission, que depuis dix ans il n'a pas manqué de se faire buser à chacune des élections communales. Il saisit toutes les occasions de prononcer dans des meetings d'estaminet — qu'il organise — des philippiques foudroyantes contre les administrations passées, présentes et futures.

Passons aux élections législatives. Là les candidats sont plus nombreux et le choix par conséquent plus difficile. Et puis un mandat législatif est chose importante, en l'acceptant on prend un engagement d'honneur envers le corps électoral.

Quittons s'il se peut ce ton badin et entonnons une note plus grave. *Paulo majora canamus.*

C'est encore dans le sein de l'Association libérale que s'entame la

lutte.... lutte ardente s'il en fut entre hommes du même bord. Tous font assaut de discours. L'un s'intitule candidat de l'enseignement, un autre candidat des intérêts de la ville de Bruxélles, un troisième candidat des faubourgs, un quatrième candidat de l'enseignement, etc.

Qui arrivera bon premier dans ce steeple-chasse fantastique, où chacun se fait un étrier de ses aptitudes et de ses mérites personnels pour enfourcher son dada favori ?

Away, away... les voilà partis semant sur leur route programmes, professions de foi évitant ici une interpellation malencontreuse, sautant là-bas de tout cœur au-dessus d'une affirmation antérieure....

Plus vite... plus vite, un des concurrents tient la corde, un second le suit de près, les autres sont déjà distancés... le but est proche.... encore un coup d'éperon le premier va toucher le but.... ses amis, acclament.... il est à deux longueurs du poteau, lorsqu'un obstacle se dresse devant lui, il l'aperçoit trop tard, impossible de sauter, il faut reculer et reprendre un nouvel élan... hélas il perd du terrain.... hue donc.... sa bête surmenée tente un dernier effort.... trop tard; l'adversaire plus habile à tourné les difficultés, a triomphé!

Le voilà candidat de l'Association libérale, et à Bruxelles candidat veut dire élu.... i gnia qu' lui! Désormais oubliant les fatigues, les terreurs, les programmes passés comme il a oublié les convictions trop ardentes d'autrefois, il pourra aller sommeiller sur la basane, mollement bercé par l'éloquence monotone de quelque honorable confrère, jouissant du repos des élus dans cet empyrée où le grog tient lieu de nectar. Il est député « du peuple, » entendez-vous bien; représentant de la ville de Bruxelles, la tête et le cœur du pays.

Ah! que la représentation nationale ainsi comprise est donc une belle chose; que le choix des électeurs est donc intelligent et libre... allons je voulais chanter quelque chose de noble, de grand, de sérieux, j'ai fait fausse route. Rions donc, amis, tout à la joie, gaudeamus!

ASMODÉE.

Minutes perdues par un clerc de notaire

LE CHAMBERTIN OU LES GLOUS GLOUS.

(AIR : *Dou dou*)

1

Moi j'aime la folie !
Moi j'aime le fracas !
Ce qui fait que j'oublie
Mes peines, mes tracas,
C'est l'glou glou (bis)
De ces bouteilles vermeilles,
C'est l'tintin (bis)
C'est l'tintin du verre à vin !

2

Qui fait qu'en son délire
Maint homme de bonne sens
Boit jusques à maudire
L'activité du temps ?
C'est l'glou glou (etc)

3

Qui prête à la vieillesse
Le charme du printemps,
L'ardeur de la jeunesse
Et le trouble des sens ?
C'est l'glou glou (etc)

4

Bacchus qu'en mon extase
Je fêterai toujours,
Permets qu'à cette place
Se terminent mes jours,
Au glou glou (etc)

5

Qui donne à ma cervelle
L'esprit qu'elle n'a pas ?
Qui fait à la donzelle
Faire un premier faux-pas ?
C'est l'glou glou (etc)

6

Quoi, mourir de tristesse !
Amis, y pensons-nous ?
Mieux vaut mourir d'ivresse :
Ne périssons que soûls
Sous les coups
Des glou glou (etc)

7

Que l'on mette ma bière
Dans un vaste tonneau !
J'entends au cimetière
Posséder un caveau
Et glou glou glou (bis)
Plein de bouteilles vermeilles,
Et t'intin (bis)
Avec un grand verre à vin !

8

Ni cloches, ni prières,
Ni larmes, ni chagrin ;
Je veux que l'on m'enterre
En chantant ce refrain,
Aux glou glou (etc)

9

Pour pierre tumulaire,
Ni colonne, ni croix ;
Un verre, un simple verre
Cullenté, comme moi,
Sous les coups
Du glou glou (etc)

10

Sur le cul de ce verre
Tracez tout bonnement :
Ci gît... Clerc de notaire
Qui mourut en chantant
Ses glou glou (bis)

Les Livres

Mêli-mêlo dramatique par M.C. Michaëls.—Bruxelles, 1880. 1 *v. in-*12.

C'est de France aujourd'hui que nous vient la lumière ; le fait est vrai surtout en ce qui concerne la littérature et le théâtre : les ouvrages français sont seuls goûtés, et jamais un directeur ne commettrait l'insigne maladresse de faire représenter une pièce d'auteur belge.

Il faut bien en prendre son parti : c'est ce que fait M. Clément Michaëls en publiant son Mêli-mêlo dramatique.

M. Clément Michaëls n'est pas un inconnu. Sa première œuvre date, si nous ne nous trompons pas, de 1851; il se plaît lui-même à se donner le titre de vieux; puisse l'appréciation d'un « jeune » ne pas lui sembler trop présomptueuse.

Si jamais titre fut justifié c'est celui que M. Michaëls a donné à son livre, qui comprend :

Une tragédie : *Cléopâtre ;*
Une opérette : *Arlequin-docteur ;*
Un drame biblique : *Judith ;*
Une comédie vaudeville : *La tulipe bleue ;*
Une pièce pastorale : *la filleule du bailli ;*
Un drame historique : *Gustave Wasa ;*
Et un opéra comique : *Spadillo le tavernier.*

L'auteur n'a pas, pensons nous, la prétention d'avoir excellé dans chacun de ces genres si disparates. Il réussit beaucoup mieux dans le comique que dans le tragique. Constatons néanmoins la correction et l'ampleur du vers de *Cléopâtre.*

C'est dans le genre badin et surtout dans la *Tulipe bleue* que nous pouvons apprécier le mieux les qualités de l'auteur; son dialogue est vif et piquant, l'action ne languit pas.

Les couplets dont il a diapré chacune de ses piécettes sont agréablement tournés.

Formulons, en terminant, l'espoir de voir quelque jour l'œuvre de M. Michaëls représentée : nous avons la conviction que le feu de la rampe ne pourra que la faire valoir avec tous ses avantages.

V. W.

SALLE Ste-GUDULE

9, Petite Rue de l'Ecuyer, 9, BRUXELLES

VENTES PUBLIQUES

DE

Tableaux, Antiquités, Livres, Mobiliers, etc.

EXPERTISES

LOCATION DE LA SALLE POUR VENTES, EXPOSITIONS, CONFÉRENCES, ETC.

Mercredi 26 Janvier et jours suivants, à 6 h. du soir

Vente publique

D'UNE

BELLE COLLECTION DE LIVRES

GRAVURES, MUSIQUES, &a

provenant de divers Bibliophiles

On accepte à partir de ce jour, des Tableaux, Antiquités, Livres, pour les ventes prochaines

1re Année — N° 3. 15 Février 1881

LA

JEUNE REVUE

LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

2,50 fr. par an, fr. 2,50

SOMMAIRE :

Le Naturalisme (fin)	THÉOPHILE.
Fumée d'ambre gris	MARIO.
Au presbytère de *** (fin)	***
Etre grand	ALBERT GRÉSIL.
Souvenir (Nouvelle)	V. WITT.
La Halte	VIATOR.
Les livres	***

BUREAUX : Librairie universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine.

ON S'ABONNE : Chez MAYOLEZ, place de l'Université; à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, rue de la Madeleine; à la Librairie polytechnique DECQ, rue de la Madeleine, 9; à la librairie BOITTE, rue de l'Hôpital; chez SARDOU, galerie du Roi, et aux bureaux du PETIT JOURNAL, rue de l'Ecuyer.

25 centimes LE NUMÉRO 25 centimes

Aux Librairies ci-dessus, et dans les principales aubettes

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BRUXELLES

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE XAVIER HAVERMANS

GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1881

Le Naturalisme.

(FIN.)

Il est difficile d'aborder sans passion cette question palpitante du Naturalisme.

Les écrivains romantiques et idéalistes en veulent terriblement à Émile Zola parce qu'il va droit devant lui, bousculant Victor Hugo, Cherbuliez, Feuillet.

Les catholiques l'abominent à leur tour. Songez donc que ce diable d'homme ne croit ni à Satan ni à la Trinité, et qu'il se permet d'attaquer Louis Veuillot et Barbey d'Aurevilly.

Écartons ces préjugés et tâchons de nous prononcer avec impartialité.

Remarquons d'abord que Zola ne prétend pas se poser en prophète. Peut-être cette modestie est-elle exagérée. « On a fait de moi une caricature grotesque, en me représentant comme un pontife, comme un chef d'école (*Le roman expérimental*).

Qu'il le veuille ou non, Zola est chef d'école : que sont Paul Alexis, Céard, Huysmans, Hennique, Maupassant, si ce n'est des imitateurs, des disciples du Maître? Celui-ci a raison de se payer parfois un peu de modestie. Il devra en écouler encore beaucoup pour effacer des choses comme celles-ci : « Il est évident qu'un romancier naturaliste est un excellent critique, — reproches bêtes, arguments imbéciles, — c'est nous qui avons la force, — c'est nous qui avons la morale.

Voilà de la franchise. Franche aussi cette déclaration :

« La force est tout dans la bataille des lettres. »

Tant que vous êtes inconnu, ayez du talent, de l'originalité; vous les dépenserez en pure perte. Dès que vous êtes arrivé, il suffit d'une forte dose d'aplomb. — Question de muscles. —

Tirons un voile sur ces tristes théories, affirmées dans un siècle prétendûment progressiste par un écrivain qui se dit dévoué au progrès.

Pour Zola, le Naturalisme n'est pas une doctrine éclose spontané-

ment comme le Romantisme qu'il appelle « une pure émeute de rhétoriciens, » c'est la conclusion d'un vaste mouvement accentué déjà au dix-huitième siècle, une évolution nécessaire de l'esprit littéraire et scientifique. « Le Roman expérimental substitue à l'étude de l'homme abstrait, l'étude de l'homme naturel soumis aux lois physico-chimiques. »

La littérature s'aggrandit : au lieu de rester un agréable passe-temps destiné à charmer les loisirs des hommes du nomde, elle devient une enquête sérieuse basée sur la science.

Zola, qui se souvient de ses premières études, s'appuie sur l'autorité d'un savant pour instituer son système.

Il applique à la littérature ce que Claude Bernard a dit de la médecine expérimentale :

« Le Naturalisme est l'application de la méthode expérimentale à l'étude de la nature et de l'homme. »

Rien de mieux, un roman ne sera plus un tissu d'aventures échevelées, mais l'exposé logique des sentiments et des passions qui nous mènent.

La difficulté sera d'éviter la sécheresse, l'abus des termes techniques.

Rien d'agaçant comme d'entendre revenir à chaque instant ces mots : « enquête, » « documents, » « combinaison passionnelle, etc. »

Une œuvre littéraire n'est pas un traité de physiologie, et l'écrivain doit être plus que le commissaire-priseur. Voilà ce que Zola affecte d'ignorer. Comment, c'est lui, le maître styliste, l'auteur « d'Une page d'amour, » qui vient nous dire gravement :

« Nous ne faisons encore que dresser des procès-verbaux, nous autres romanciers et critiques. »

Des procès-verbaux *Nana* et l'*Assommoir* ! Je ne me doutais pas que la police eût tant de littérature.

Nous exposons les faits, nous ne les jugeons pas, dit ailleurs Zola.

Voilà une inconséquence : vous repoussez l'art pour l'art, vous voulez que la littérature marche de pair avec la science, et en même temps vous défendez d'enfermer un enseignement moral dans une œuvre littéraire.

Il n'est point permis à l'écrivain de contempler avec une superbe indifférence le bien et le mal et de s'écrier en guise de justification : les vices et les vertus sont des faits bons à cataloguer et non à blâmer ou à louer.

D'ailleurs si vous vous abstenez de juger, pourquoi ceci :

Nous terrifions, *et une partie de notre moralité est là.* (*Le Marquis de Sade. Figaro* du 24 janvier 1881).

Nous décrivons des faits, nous étudions la société sans réticences. Mais n'y a-t-il dans la société que des débauchés et des criminels, et tout organisme humain doit-il nécessairement se détraquer sous l'influence d'une névrose héréditaire ?

Claude Bernard a écrit cette pensée : La science de la vie est un salon superbe dans lequel on ne peut parvenir qu'en passant par une longue et affreuse cuisine.

Vous nous décrivez la cuisine et même d'autres endroits, mais, de grâce, le salon où est-il? Sommes-nous condamnés à faire perpétuellement antichambre?

Le naturalisme a tort de proscrire l'idéal. La réalité sera-t-elle déformée parce qu'on la rapportera à un type supérieur? Est-il glorieux de s'incliner devant tous les faits? Mais que devient la conscience? Serait-t-elle une hypothèse elle aussi, un expédient de l'idéalisme?

Le naturalisme a raison de dépeindre les défauts de l'homme ; il a tort de cacher ses qualités !

Il y a d'autres documents humains que la méchanceté, l'ivrognerie, les verrues et les bosses, et il n'est pas besoin, pour être véridique, de plonger obstinément jusqu'au cou ses personnages dans la matérialité bête de l'existence. THÉOPHILE.

Fumée d'ambre gris.

à M. R. B.

Horizon pâle à la Watteau :
Pierrots et Crispins et Pierrettes
Montent dans le tendre bateau.

Chapeaux pointus, fières aigrettes,
Tout est rose, tout est joyeux.
On lève l'ancre pour Cythère.

Le bruit des baisers sur les yeux,
Les aveux remplis de mystère
Vont jusqu'aux cieux comme un encens.

Sur l'éternel et charmant thème
Des amants jeunes et décents,
On brode les plus doux « je t'aime ! »

« Terre ! » Le rivage embaumé
Apparaît, de Vénus superbe
Dont l'autel jamais n'a chômé.

Aspirant l'air et foulant l'herbe,
Admirant tout, parfum, reflet,
Ils vont, les beaux imaginaires.

Pierrot lui-même n'est plus laid,
Crispin prend des airs débonnaires.
Pour toi, Cydalise, qui ris,

Dans l'eau gentiment tu te mires;
Tout est fort bien : poudre de riz
Et mouches font que tu t'admires.

Voici qu'il signor Arlequin,
Sans craindre ni coups ni bataille,
Pince à travers ton casaquin

Les fines rondeurs de ta taille .
Mais, sérieuse, tu ne veux
— Beauté que l'on dit peu farouche —

Laisser baiser que tes cheveux ;
Les éclairs de ton œil, ta bouche
Moqueuse arrêtent le plaisant :

Il contera demain fleurette
Et se fera très-séduisant
Aux pieds mignons d'une pierrette.

« Allons! qu'on serve le dîner! »
Sur l'herbe on prend toutes ses aises,
On continue à badiner.

Menu : des pêches et des fraises.
Dans l'île où meurent tous les maux,
Pierrot met de côté sa ruse;

Tandis qu'Arlequin fait des mots,
Les bergères sous la céruse
Toutes rouges, baissent les yeux.

On demeure longtemps à table :
Les mets sont si délicieux,
Et la cuisine inimitable !

Chaque couple bavarde à part,
Le voisin avec la voisine,
Et ne songe guère au départ....

— Soudain l'antique Mélusine
D'un coup de magique bâton,
Fait disparaître toute l'île.

D'Arlequin, de Pierrot glouton
Il n'est plus qu'une ardeur subtile
Qui s'envole jusqu'au fronton.

Septembre 1880.
MARIO.

Au presbytère de ***

(SUITE)

J'avais eu soin de monter mon sac, j'aurais peut-être bien fait de prendre aussi mon bâton. D'une main avide je saisis mon crouton racorni et tordu par la chaleur : ce fut un festin de dieux! A ce moment le chat-huant gémissait mélancoliquement dans la montagne. Les moucherons et les papillons nocturnes voltigeaient autour de ma chandelle. Un lit moëlleux et blanc m'attirait, me

promettant l'oubli des maux et des fatigues de la journée. Quoique jeune, j'avais assez expérimenté les hommes pour n'avoir en eux qu'une très-médiocre confiance. Dormir d'un œil, veiller de l'autre, se tenir toujours prêt à faire face à l'ennemi à la première alerte, voilà qui est pratique et sûr. Aussi restai-je assis dans un fauteuil, sommeillant assez pour me reposer, non pour me laisser surprendre. Bien m'en prit, comme on le verra. Le silence régnait dans la cure. Silence trompeur.... – Au secours, Catherine, au secours, je suis mort! La pauvre fille tremblante redescendit. Son oncle était étendu sur le sol, sa lampe brisée gisait à côté de lui. D'une blessure profonde à la tête s'échappaient des flots de sang. Il s'était cogné contre un chambranle. Le pansement fut fait en un clin d'œil. L'ivrogne vomissait contre moi des torrents d'injures et proférait d'horribles menaces, car dans son ivresse il me croyait cause du mal qui lui arrivait.

—Bon, dis-je en moi-même, l'orage approche et va éclater. La nièce remonta; il resta en bas, grommelant, hurlant, monologuant. Quelques minutes après, des pas lourds et chancelants firent craquer les marches de l'escalier; en même temps un objet dur heurtait le mur et la rampe tour à tour. La lumière s'était encore éteinte, mais l'instinct guidait le misérable. Je soufflai ma chandelle dont la clarté sortant par le trou de la serrure et les joints de la porte aurait pu attirer son attention. Je le voyais sur le palier, en arrêt. Dans une vive surexcitation des nerfs, l'oreille semble voir et l'œil entendre : tous les sens se remplacent plus ou moins. Debout, j'attendais. — Scélérat, tu y passeras cette fois-ci! — Deux coups violents ébranlèrent la porte. Je tournai doucement la clef et j'ouvris pour ne pas provoquer un nouvel assaut, et de manière à laisser croire que la serrure avait cédé d'elle-même. L'obscurité me vint en aide. Je me blottis derrière la porte entr'ouverte et je pus voir la silhouette du saint homme se dessiner sur la fenêtre. Il était armé d'une hachette qui servait à fendre et à couper le bois à brûler. Droit au lit... Il croyait m'y trouver et il le laboura des pieds à la tête de coups terribles dont un seul eût pu me donner la mort. Ne sentant rien remuer, n'entendant pas un soupir, ou plutôt un râle, il me crut

sans doute caché sous le lit. Il allongea alors quelques coups dans le sens horizontal, comme un moissonneur qui fauche le grain. Toujours rien. Irrité de frapper à faux, il hurlait et bondissait comme une bête fauve. Je compris qu'il allait fouiller tous les coins et qu'il était grand temps de déguerpir.

Sans bruit je me glissai dehors et allai me réfugier dans la place d'à côté, oubliant que c'était le gîte de l'hyène. Là je me tapis encore derrière la porte. Quand il eut tailladé les murs, les meubles, tout renversé, tout cassé, le doux pasteur regagna son repaire à tâtons. Aussitôt j'en sortis à pas de loup et rentrai chez moi où je me barricadai de plus belle. Un moment de répit, c'était bien nécessaire. Pas n'est besoin d'expliquer les secousses que j'avais éprouvées. Que le lecteur se mette à ma place! Pendant ce court instant de repos, la stupeur en moi s'était changée en colère. J'étais bien bon, moi, avec mes bras de dix-sept ans, de fuir devant un ivrogne qui cherchait à m'assassiner et que j'aurais pu d'un coup réduire à l'impuissance! Mais je n'étais pas en légitime défense, et, tant qu'on peut fuir, la loi interdit de frapper; je voulais aussi éviter le scandale. A bout de forces, sans doute, il reprenait haleine ou méditait un nouveau plan d'attaque. Effectivement, il se mit à crier : — Catherine, Catherine, de la lumière! il faut que je retrouve ce pendard et que j'en finisse! Catherine ne dormait pas, comme bien on pense. Elle avait encore plus peur que moi, mais il eût été dangereux de faire la sourde oreille et d'exaspérer son oncle. Elle se leva donc et lui apporta une bougie allumée, puis rentra chez elle, épouvantée d'avoir vu la hachette à terre à côté de lui. Quelque chose remua encore. C'était lui qui venait cette fois à la douce. Il frappa du doigt en disant : — Ouvre, mon cher ami, je ne te ferai pas de mal. Ce ton amical ne me rassurait pas trop : il pouvait déguiser une ruse, un retour offensif d'autant plus dangereux qu'à la lumière les coups porteraient juste. Nous parlementâmes l'un devant, l'autre derrière la porte. Je consentis à capituler, mais en dictant mes conditions, car le vaincu c'était lui. Il promettait d'être sage et surtout de quitter sa hachette. Serment d'ivrogne, je m'y fiais guère. Je pris mon bassin plein d'eau fraîche pour lui administrer une douche

au moindre signe d'emportement : cela calme les fous et les hommes ivres, dit-on. De plus, j'avais à ma portée un lourd tire-botte qui n'aurait pas manqué, en cas d'attaque, de faire connaissance avec son crâne. Enfin j'ouvris. Il n'avait que son bougeoir. J'étais donc maître de la place. Sa face était pourpre et luisante d'une sueur visqueuse. J'eus la nausée en revoyant à la lumière cette tête osseuse, ce front dénudé marqué d'une balafre récente, cette bouche fendue vers les oreilles, cette vieille figure de singe, ce magot mû par les fureurs de l'ivresse,d'où étaient sorties tant de hideurs et tant d'insanités, presque le meurtre... Il était en manches de chemise, laid au possible, grotesque à faire rire un mort. N'eût été la gravité de la situation, le rire eût déterminé chez moi des accidents que la bienséance se refuse à désigner. Pourtant j'étais las et de force, s'il rouvrait les hostilités,à le faire passer par la fenêtre. —Assieds-toi là, prêtre indigne, lui dis-je; tu mérites à peine le nom d'homme; parle si tu as quelque chose de sensé à me dire, mais songe que tu es en ma puissance. Il ne répondit que par des sons inarticulés tels qu'en produit une langue épaissie par l'ivresse. J'étais debout, lui assis, les deux mains sur les genoux, la face idiote et branlante. Mon regard fouillait ses yeux et plongeait dans sa conscience. Il était fasciné. Après quelques minutes de silence : — Va, lui dis-je, va te coucher, le repos te rendra la raison. Il obéit comme un enfant. Je l'emmenai dans sa chambre,l'y enfermai à clef et rentrai tenant en main la terrible hachette. Je pouvais me coucher enfin. Il était trois heures et le petit jour répandait déjà ses lueurs vaporeuses. Je commençais à m'endormir, quand soudain les chants du *Te Deum*, du *Gloria in excelsis*, du *Dies irae*, qui n'avaient rien de la mélodie céleste, interrompirent mon premier sommeil : le curé rêvait des solennités de l'église. Cela me fit rire et me désarma presque. Encore une fois, dormons!.... Cinq heures! Le soleil était en plein ciel, versant sa chaude lumière. Je descendis pour faire honneur au café au lait et aux tartines de la bonne Catherine. Elle mit dans ma valise une tranche de viande froide entre deux tranches de pain : dans les Ardennes cette attention est une marque de grande amitié pour celui qui se met en route. Je lui faisais mes adieux, quand le curé

descendit précipitamment, tomba à genoux et se roula à mes pieds, me suppliant de ne jamais parler de ce qui était arrivé. D'un mot je pouvais le perdre. Je lui promis le silence et j'ai tenu parole. Si je parle aujourd'hui, c'est que cela ne peut plus lui nuire et que mon récit, absolument vrai et historique, contient plus d'un enseignement.

***

Etre Grand !

Paul a dix ans; heureux comme on l'est à cet âge
Est-il content? Oh non! il lui faut davantage.
Enfant, lui? vous rêvez! Monsieur, et pour de bon :
Depuis hier, pensez donc, il porte un pantalon!

C'est le sort de l'enfant et celui de tout être
D'ignorer son bonheur et de ne le connaître,
Quand il s'est envolé, que pour le regretter.
D'être grand, Monsieur Paul, pourquoi tant vous hâter?
C'est bien plus amusant d'être un Monsieur pour rire.
Et quel charme offre donc ce but auquel aspire
Tout enfant : être grand? La belle ambition
Que de voir de son cœur tomber l'illusion
Comme la feuille morte au souffle de l'Automne,
Connaître tous les maux où Dieu nous abandonne,
Malheureux naufragés, sans pouvoir les guérir,
Toute notre laideur et devoir la souffrir !

Oh! garde encor ce rire et cette fraîche joue
Et ne te hâte pas de mûrir ton esprit,
Car un jour en voyant l'enfant qui pleure.... et joue,
Tu diras dans ton cœur : « Oh ! si j'étais petit! »

Pourtant, j'aime à te voir tout fier et semblant dire :
« Que je suis grand dans ma culotte et qu'on m'admire! »
Va! petit phénomène, oui, nous l'admirons bien
Cette grandeur naïve et qui trouva moyen
De s'élever, sans écraser personne.

N'en demande pas d'autre, enfant, car c'est la bonne !

ALBERT GRÉSIL.

Souvenir.

(NOUVELLE) *à Mlle B. L.*

J'avais seize ans, âge béni où l'âme à peine éclose à la vie possède encore l'illusion; aube de l'existence où tout paraît superbe. Le cœur s'ouvre à cet amour éthéré, fiction rêvée par les poëtes, qui n'a qu'un règne bien court. Les déceptions du monde n'ont point encore effleuré l'être qu'elles saisiront plus tard. Enthousiaste du beau et du vrai, la conscience répudie tout ce qui ne lui paraît ni droit ni élevé et sacrifie tout aux principes; exempte encore des calculs qui forment la base de l'activité de notre génération terre-à-terre, elle ne conçoit que pour les flétrir les compositions et les palinodies.

Heureuse transition de l'enfance qui ignore, à la jeunesse qui espère, qui croit et qui aime!

J'avais seize ans, j'aimais. Toutes les femmes me paraissaient belles, toutes me paraissaient sourire. Je me surprenais parfois plongé dans des rêveries suaves dans lesquelles mon idéal prenait un corps, une vie; mon cœur soupirait auprès d'*elle;* je faisais à *son* intention des madrigaux à rendre jaloux les habitués de l'hôtel de Rambouillet.

Elle n'était autre qu'une charmante personne entrevue de temps à autre dans une visite ou à la promenade. Sa famille et la mienne étaient très liées. Son nom était Gabrielle.

Gabrielle était plus âgée que moi; elle était déjà ce qu'on appelle « une demoiselle à marier. » Mais que m'importait la différence qui me séparait d'elle? En a-t-on souci quand on aime... ou qu'on s'imagine aimer ?

Je doute fort qu'elle ait jamais soupçonné la passion que je nourrissais à son égard. Je ne crois pas qu'elle se soit aperçue de mon attitude embarrassée, des soupirs que je lui adressais chaque fois que je me rencontrais avec elle. Néanmoins j'étais certain d'être payé de retour. Je rougissais à chaque regard qu'elle lançait de mon

côté. Souriait-elle, j'étais aux anges, s'approchait-elle de moi, mon cœur battait à rompre.

Un jour l'on m'annonça pour le dimanche suivant une grande partie de campagne; Gabrielle et ses parents devaient en être. Jugez de mon impatience. Le samedi je n'y tenais plus; cent fois je courais consulter le baromètre; Dieu soit loué, le temps se maintint beau.

Le lendemain l'on se mit en route en grande compagnie. Chargé de paniers l'on monte en chemin de fer. Bientôt arrivé l'on s'en va bras-dessus, bras-dessous.

Le hasard fit que Gabrielle prit mon bras. Il va sans dire que j'attribuai cette circonstance à la prédilection qu'elle avait pour moi. Bien mal venu eût été celui qui m'eût dit le contraire.

Jour de bonheur ! l'on se promena dans les grands bois pleins de fraîcheur, l'on s'assit dans l'herbe pour déjeuner, après quoi l'on cueillit de volumineux bouquets. L'après-dînée se passa en jeux innocents; puis, la fatigue aidant l'on se reposa en devinant des charades et en effeuillant des marguerites.... je rougissais consciencieusement chaque fois que le verbe aimer ou l'un de ses nombreux synonimes et dérivés, venait à être prononcé.

J'eus un moment de jalousie féroce lorsqu'un de nos compagnons voulut par mégarde s'emparer du bras de celle que je considérais désormais comme ma propriété exclusive. Je revendiquai mes droits avec indignation et j'obtins pleine satisfaction.

Le soir vint, un de ces magnifiques soirs d'été dont chacun subit l'influence malgré soi. Une fois remontés en wagon, la gaîté reprit ses droits sur toute la bande, et tandis que le train roulait à grand bruit à travers la forêt, la jeunesse qui se trouvait en majorité parmi nous, chantait des chœurs d'une fantaisie échevelée. Seul je restais silencieux, rêveur.

L'on se quitta se promettant de recommencer au plus tôt. Toute la semaine qui suivit, je fus comme fou. L'image de Gabrielle était sans cesse devant mes yeux : à la maison, dans la rue, partout son charmant visage me poursuivait. A l'externat dont je suivais les cours j'avais des distractions inaccoutumées. Les

héroïnes de Virgile et d'Homère revêtaient sa figure. Je me comparais à Énée et me représentais filant le parfait amour avec Didon, qui pour la circonstance empruntait les traits de Gabrielle. Je lui appliquais toutes les épithètes homériques dont ma cervelle était pourvue. — La nuit ne faisait que continuer mes rêves du jour.

Les promenades du dimanche se renouvelèrent souvent, et chaque fois je me fis avec la même fidélité farouche le cavalier de la femme à laquelle je m'étais « donné pour la vie. » Vingt fois j'avais voulu risquer une déclaration, vingt fois j'avais reculé.

Un soir en me quittant, elle m'avait donné une reine-marguerite enlevée à un gros bouquet que nous nous étions évertués à former. Je fus transporté d'un bond au septième ciel.

A la promenade suivante, comme l'on s'acheminait vers la gare à la nuit tombante, nous marchions un peu à l'écart de nos compagnons. Tout d'un coup prenant mon courage à deux mains je me penchai vers Gabrielle, et d'une voix étranglée :

« J'ai effeuillé votre marguerite, dis-je. »

Un peu plus je la tutoyais. — Elle me regarda d'un air surpris :

« Ah, fit-elle, et qu'a-t-elle répondu ? »

« .... Pas du tout..., » balbutiai-je, étouffant un soupir.

Ce fut tout, nous rejoignîmes le groupe.

Hélas tout a une fin ; les mauvais jours revinrent.

Dans le courant de l'hiver, étant en visite chez les parents de Gabrielle, je vis auprès d'elle un jeune officier fort empressé. Je restai interdit. Elle me présenta ; je répondis assez gauchement à la formule obligée en pareil cas.

. . . . . .

A quelque temps de là, rentrant chez moi, j'aperçus sur la table une lettre ouverte : « .... *ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille Gabrielle....* » j'en avais lu assez. Adieu visions d'amour si longtemps caressées !

Je tombais de haut, mon désespoir fut immense.... pendant quinze jours. Après lesquels mon cœur voguait vers un autre idéal. — J'avais seize ans ! —

V. Witt.

Une halte.

— Par ici, messieurs, par ici.

Et nous entrons dans une grande salle d'auberge. Les vieilles boiseries en chêne, où les portes d'armoire semblent jouer à cache-cache dans chaque coin, le plafond noirci, culoté sous la fumée des pipes, les grandes solives qui le traversent, la cheminée à grand manteau, où pendent jambons et quartiers de lard, l'horloge gigantesque enfermée dans sa longue boite et dont le tic-tac monotone semble se plaindre de ce séquestrement non mérité, tout ici possède bien la couleur locale, tout est bien Ardenne.

Comme la soirée est assez fraîche, un fagot flambe dans l'âtre. Les flammes s'élèvent, lèchent les murailles, dansent en vacillant, puis retombent en lançant à droite et à gauche leur lueur rouge-sombre sur les objets environnants. Dans un coin, un groupe de paysans jouent aux cartes ; la figure colorée par le reflet interne de nombreuses chopes, ils jurent, sacrent, vocifèrent, abattent à chaque instant leurs poings sur la table, tempêtent d'une manière effroyable à chaque coup douteux, puis se lèvent furibonds... pour commander une nouvelle tournée.

Une peu plus loin, un commis voyageur en vins emploie toutes les ressources de son éloquence, pour vendre un panier de vin à un brave fermier indécis. Un vieux garde-chasse, la casquette galonnée sur l'oreille, le brûle-gueule au coin de la bouche, les mains dans les poches, suit d'un air narquois les progrès de l'insinuant placier.

Quant à l'aubergiste, il me parle du bon temps, de la « belle saison pour les touristes », et de tout ce qui constitue le dictionnaire de la conversation des aubergistes présents, passés et futurs.

Après avoir épuisé toutes les curiosités de la salle commune, je passe du plaisant au sévère, c'est-à-dire à la « salle à manger ».

Ici autre spectacle.

Le moderne a envahi cette place ; une tapisserie à grands ramages recouvre les murailles. On entrevoit, perdues ça et là sur les immenses panneaux, une carte du cours de la Semoy et deux

ou trois chromolithographies. Une large table occupe le centre de la chambre. Voilà pour l'ameublement.

Les personnes sont plus remarquables : ici un monsieur d'aspect respectable analyse au milieu d'un cercle la beauté des environs avec autant de calme et de clarté que s'il discutait une formule algébrique; un peu plus loin, un vaste chapeau Rubens sous lequel se détachent une chevelure abondante et un veston de velours,accuse la présence d'un rapin; le chapeau Rubens, tourné vers la porte, semble faire une critique distinguée quoique peu polie, de toutes les personnes qui entrent dans la salle. Dans l'embrasure de la fenêtre, un jeune homme se livre à un entretien mystérieux avec une demoiselle aux yeux expressifs (j'appris dans le cours du souper que c'était la fille du monsieur respectable). De quoi pouvaient-ils bien parler? de l'intensité de brouillards de la Semoy peut-être? Je suis encore dans le doute à cet égard.

Enfin, voilà le souper. Trève d'études de mœurs; ce n'est pas quand on a fait dix lieues, le sac sur le dos, que l'on s'amuse à regarder ses compagnons de table; on a bien assez de considérer son assiette sans s'aller surcharger d'une besogne aussi inutile. Je remarque seulement que le chapeau Rubens s'est laissé jeter élégamment à une patère, ce qui fait que tout ce qui reste de remarquable dans son ex-possesseur consiste dans la longue chevelure et le veston de velours.

Je reprends la suite de mes observations au dessert. Le rapin maugrée contre la mauvaise qualité des vins, ce qui l'oblige,dit-il, à ne boire que de la bière. Le commis-voyageur en vins, qui se trouve à côté de lui, insinue doucement, à ce propos, qu'aucun aubergiste ne devrait jamais se fournir ailleurs qu'à la maison X*** et Cie dont il est le digne représentant.

Le jeune homme coiffé à la Capoul engage une vaste discussion politico-sociale avec le monsieur respectable; ce dernier foudroie, du haut de ses lunettes d'or, les opinions subversives de son interlocuteur. Le jeune homme s'avoue vaincu et déclare ne pas être de force à jouter avec un aussi redoutable adversaire (vil flatteur!); ce qui ne l'empêche pas d'entamer avec la demoiselle un entretien

qui, pour n'avoir que les yeux pour interprètes, n'en est pas moins vif et animé.

Quant à moi, assez fatigué, je m'en allai respirer un moment l'air du soir sur le pas de la porte. Devant moi serpentait dans les campagnes une longue traînée blanche qui allait se perdre au loin; on eût dit la trace qu'aurait laissée derrière elle une déesse faisant une excursion nocturne dans le pays. C'était sans doute le nuage de vapeur dont la frileuse Semoy s'enveloppe chaque soir. Je ne pus m'en assurer, car je fus interrompu dans ma contemplation par le bruit d'une conversation discrète que l'on tenait à quelques pas de moi; en me retournant, j'aperçus dans l'ombre l'apparence redoutable du chapeau Rubens; il semblait échanger avec l'aubergiste une série d'observations plus ou moins confidentielles sur quelques points délicats de son école. Peu désireux d'être mis au courant de cette intéressante conversation, je gagnai ma chambre où le sommeil vint bientôt me trouver. VIATOR.

Les Livres

Compte-rendu des travaux du Congrès Universitaire de 1880. Bruxelles MAYOLEZ — Prix : 1 franc.

Voilà une brochure qui est tout à l'honneur des étudiants de Bruxelles. S'il y en a qui méritent le reproche d'indifférence qu'on leur fait si souvent, elle nous en montre d'autres qui ont vraiment à cœur de mettre notre Université à la hauteur des plus célèbres Écoles de l'étranger. Ceux-là, on ne saurait trop les remercier, ainsi que le disait le président du Congrès, M. Eug. Robert, « d'aller d'eux-mêmes au devant de l'extension, de la complication « des programmes, et, voyant dans les études un autre but qu'un « diplôme, de réclamer un supplément de labeurs et de peines. »

Les questions soumises au Congrès avaient été proposées par les étudiants ; ce sont eux aussi qui ont rédigé les différents rapports. Voici ces questions :

1. Institution d'une faculté de sciences politiques et sociales.

2. Mesures propres à donner à l'enseignement du droit un caractère plus pratique.

3. Création d'un cours d'éloquence.

4. Rétablissement de l'examen d'élève universitaire.

5. *Médecine :* De l'utilité de la vivisection.

6. Etablissement de cours d'homéopathie.

On le voit, il était difficile de mieux choisir, de mettre le doigt sur des problèmes plus brûlants. Sauf les nos 3 et 6, qui ont été rejetés, tous ont été envisagés de la façon la plus libérale et la plus avancée, surtout la question de la vivisection, à propos de laquelle le Congrès a émis le vœu suivant :

Que loin d'être abolie, la vivisection soit au contraire pratiquée chaque fois que les professeurs le jugeront convenable.

Que si jamais un projet de loi prohibant la vivisection était présenté aux Chambres, il se trouve là des hommes prêtes à défendre les prérogatives de la science.

Tout le monde reconnaîtra que lorsque les réformes proposées auront été exécutées, nous aurons fait un grand pas en avant. Une de ces réformes, le rétablissement de l'examen d'élève universitaire, est accomplie, ou sur le point de l'être. A quand les autres ?

Nous sommes heureux d'ajouter que sous le rapport de la tenue, le Congrès de 1880 n'a eu rien de commun avec ses aînés : sauf une « regrettable incartade » de quelques étudiants en médecine, à propos d'homéopathie, tout s'est passé avec la plus parfaite dignité.

S.

La *Créance*, comédie en un acte et en vers par M. E. Bosiers, Anvers, imprimerie Buschman.

Audaces fortuna juvat. Le mot, nous l'espérons, sera vrai de l'œuvre de M. Bosiers. S'il est une terre aride et inhospitalière entre toutes pour les commençants, c'est à coup sûr le théâtre. M. Ernest Bosiers s'y est aventuré avec bonheur. Tout d'abord, félicitons le d'avoir choisi son sujet dans la vie courante. La *Créance* est une jolie esquisse d'étudiant malin et daubeur et de créancier bonace. Quelques scènes bien réussies, un vers simple et harmonieux, facile toujours, rachètent largement le manque de nœud et d'action. De plus, ce qui ne gâte jamais rien, l'édition est ravissante. A. G.

AVIS

Les personnes qui désirent s'abonner à la *Jeune Revue Littéraire* sont priées d'envoyer le montant de leur abonnement en timbres-poste à la libraire Rozez, rue de la Madeleine. A partir du 1er mars, nous ferons percevoir les abonnements par la poste.

Les articles envoyés sont soumis au comité de rédaction.

L'abondance des matières nous force à retarder la publication d'une grande partie des articles qui nous ont été envoyés.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont 2 exemplaires seront déposés au bureau du journal.

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA JEUNESSE LIBÉRALE

Paraissant tous les Dimanches

ABONNEMENT : 3 FRANCS PAR AN

ADMINISTRATION : 58, RUE BODEGHEM

En vente tous les samedis depuis 8 heures du soir à *la Chronique*, chez Parys Grand'Place et chez Istace, rue de l'Ecuyer.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Achat et échange de livres

Romans, Littérature et Poésies — Livres de Sciences et Classiques

RELIURE EN TOUS GENRES

LOUIS DEMEULENEERE

Rue du Chêne, près du Manneken-Pis, Bruxelles

Estimation et achat de Bibliothèques au comptant

Le portier.

Il était portier du collège et je le voyais tous les jours, en entrant, courbé sur de vieilles paperasses jaunies, au fond de sa loge étroite. Il levait la tête d'un mouvement brusque, comme un homme qui s'éveille, et me disait lentement bonjour, de sa voix éraillée.

C'était un petit homme trapu; sa tête parcheminée était encadrée de larges favoris noirs; ses yeux avaient quelque chose de hargneux et parfois il avait le sourire mauvais de l'homme qui déteste l'homme. J'appris plus tard qu'il avait vu les grandeurs, qu'il avait roulé en équipage armorié; en un mot, il avait été valet de chambre du duc de ***. Ses beaux favoris taillés en côtelette avaient brillé dans les salons aristocratiques, ses mollets, dissimulés aujourd'hui sous un vieux pantalon déteint, avaient étalé leur rondeur grasse dans les cours; sa main, gantée de blanc, avait cent fois touché la petite main mignonne de la duchesse, lorsque celle-ci descendait de voiture dans le frou-frou de sa toilette élégante; il avait cent fois aspiré le parfum capiteux de cette fine beauté blonde, et.... et maintenant, il en était arrivé à tirer le cordon pour des gamins, à surveiller l'arrivage de ces denrées de second ordre qu'on sert à la marmaille omniphage des pensions ! Pauvre Baptiste ! C'est pour celà qu'il était devenu rageur et triste ! C'est pour celà qu'il avait parfois de grands airs de dignité, de ces mines sottes de laquais insolent... il songeait au passé, et lorsqu'on lui demandait quelque chose, souvent il répondait doucement en vous regardant sans vous voir et en se parlant à lui-même, comme dans un rêve : « Madame la duchesse est à la campagne » !

***

Un jour, j'entrai dans la loge au moment où Baptiste venait d'en sortir pour porter une lettre au préfet. Je restai, seul examinant avec curiosité les vieilleries plaquées aux murs et les statuettes rococo qui garnissaient l'étroite cheminée; il y avait là un entassement

étrange de potiches recollées, de rubans flétris, de photographies sur verre, de boîtes de baptême défoncées, tout ce bric-à-brac triste qui montre la plèbe ramassant les débris du luxe millionnaire. Rien n'est navrant comme ces restes fanés qui descendent l'échelle sociale à travers mille péripéties, pour se faire harponner enfin dans un tas d'immondices hybrides, par le crochet de la chiffonnière. Ce spectacle vous fait monter à la gorge de grosses colères, et l'on songe involontairement à ce mot du poète, à ce mot que doit prononcer le pauvre pendant les longues nuits glacées de Décembre : « Rien que dans leurs jouets, que de pain pour les miens ! »

***

En remuant les papiers épars sur le petit bureau noirci du portier, j'aperçus une ravissante jarretière rose, toute mignonne, toute gracieuse, avec son fermoir en filigrane et son petit coussinet rose légèrement déprimé... Ce fut un éblouissement ; Baptiste rentra, m'annonçant que le préfet demandait à me voir... je perdis de vue la jarretière et plus jamais depuis lors, je ne la revis.

Souvent, j'ai songé à cet objet féminin qui faisait soleil dans l'empoussièrement sombre de la loge. Il devait y avoir un poème dans ce souvenir élégant, indiscret...

Oui, un jour la petite duchesse était montée précipitamment dans son coupé douillet ; sa jarretière avait glissé sur son bas de soie à jours, et le lendemain Baptiste avait retrouvé le ruban parfumé sur la peau de mouton de la voiture ; il l'avait prise en frissonnant, cette jarretière aimée; il avait regardé avec effarement autour de lui; puis, avec le mouvement maladroit du voleur qui cache son larcin, il avait serré l'objet sur son cœur... Car il l'aimait, la blonde duchesse, il l'aimait de loin comme une divinité, il veillait sur elle, il la défendait le soir, au dîner de l'office, lorsque les autres potinaient ; il avait manqué un jour de s'empoigner avec le gros cocher Jean, parce que celui-ci disait que la duchesse avait un amant..... et pourtant, c'était vrai, elle avait un amant, un idiot, un bellâtre qui s'appelait Raoul et qui faisait des vers! Baptiste le

détestait, mais il l'aimait, elle, et il protégeait l'adultère, pour obtenir un sourire de reconnaissance, un de ses doux sourires !

Et puis, un jour, le duc était rentré tout à coup, sans prévenir, et Baptiste, pour la sauver, avait crié une insolence; son maître avec de grands éclats de voix, l'avait chassé de sa maison ; le tour était joué ; la petite duchesse ne pleurerait pas.

. . . . . .

. . . . . .

— Voilà encore cet animal qui dort; ohé ! portier, le Proviseur est-il là ? »

— ... Madame a sonné... ah ! pardon... Oui, Monsieur, troisième porte à gauche ! »

MAX WALLER.

Vision.

Elle avait dix-sept ans ; elle était frêle et rose;
Elle avait de grands yeux
Bleus
Et doux, et le teint frais comme une fleur éclose,
Le matin, au soleil
Vermeil.

Elle répondait, la mignonne,
Au nom, au tendre nom d'Yvonne;
Petits étaient ses pieds, tout petits et cambrés,
Et sur son dos pendaient de longs cheveux dorés.

Quand je la vis, c'était par un beau jour d'Automne;
Yvonne,
T'en souviens-tu ?
Tu faisais la lessive au bord de la rivière
Et l'onde claire
Ruisselait sur ton bras nu.

Trois ans après, je la revis : elle était mère;
Elle guidait de son enfant les premiers pas
Sous le regard joyeux du père;
Oh doux tableau que je n'oublierai pas !

Il régnait plus de bonheur sous ce toit
Qu'en maint palais ; c'est pourquoi fraîche et rose,
Le corps serré dans un corsage étroit,
Elle avait le teint frais comme une fleur éclose,
Le matin au soleil
Vermeil.

MICHEL DUMANOIR.

Souhait.

Il fait froid au dehors ; la rue est blanche ; il gèle;
La neige couvre les trottoirs ;
Les corbeaux affamés, tristes, battant de l'aile,
Dans leurs sinistres manteaux noirs,
Lancent du haut des toits de longs cris de misère ;
La bise siffle, aigüe, amère ;
Fuyons, ô mes amis,
Vers de plus chauds pays !

Là bas, le ciel est bleu, les prés pleins de verdure,
Les bois pleins de douces senteurs,
L'hirondelle gazouille et l'abeille susurre
Et, courbant la tige des fleurs,
De maint couple amoureux qu'il surprend au passage
Le vent se rit dans le feuillage;
Fuyons, ô mes amis,
Vers de si beaux pays !

Mais, j'aime mon foyer où le fagot pétille,
Mon travail, mes livres poudreux,
Ce blanc soleil d'hiver, ce givre qui scintille,

Le moineau qui chante, joyeux,
Tout en s'ébattant dans la neige,
Que disais-je ?
Pourquoi fuir mes amis,
Dans de lointains pays ?

MICHEL DUMANOIR.

L'Orphelin.

Un jour, une grande voiture noire avait emporté son père et sa mère. Pierre, qui avait alors quatre ans, n'y comprit rien, sinon que pour la première fois ses parents sortaient sans l'embrasser. Et, comme sa tante Pétronille lui annonçait que dorénavant il demeurerait avec elle, il s'écria tout en larmes : Oh ! laissez-moi les attendre ici. Je veux qu'ils me disent pourquoi ils sont partis sans...

— Tu pourrais attendre longtemps, mon garçon... Elle le saisit brusquement par la main, et l'emmena.

Depuis ce jour là, Pierre demeurait chez elle.

Mais comme tout était changé ! La tante Pétronille était une vieille fille. Ces personnes là ont de ce qui est jeune une jalousie haineuse. Elle détestait les enfants. Pierre, autrefois l'idole de sa mère, restait maintenant des journées entières livré à lui-même, sans qu'on lui adressât la parole autrement que pour le gronder. La tante le battait pour un rien. Elle disait souvent qu'elle n'aimait pas les enfants parresseux ; que, si petit que l'on soit, il faut travailler : et elle forçait Pierre à faire de gros ouvrages, à tenir le balai de ses petites mains trop faibles, pendant qu'elle-même, étendue sur un canapé, passait le temps à lire des histoires et des romans. Du reste, elle le disait aux voisins, c'était heureux qu'elle eût promis aux parents de le garder, car si l'on croyait que c'était amusant d'avoir dans sa maison un garçon aussi lourd et aussi bête ! Et, en effet, il prenait peu à peu l'air bête des enfants dont personne ne s'occupe, et qu'on laisse pousser à l'aventure comme des mauvaises herbes.

Dès qu'il eut sept ans, elle songea, pour s'en débarrasser au moins pendant quelques heures de la journée, à l'envoyer à l'école. Vous imaginez sa joie lorsqu'elle lui annonça cette nouvelle. S'échapper, quitter cette vilaine maison ! De plaisir il embrassa sa tante. Le lendemain matin, sautant, gambadant, faisant sauter fièrement sa mallette sur son dos, il s'en alla tout joyeux.

Quelle surprise, quand il arriva, et comme c'était plus beau qu'il ne pensait! C'était dans un grand jardin; des centaines d'enfants riaient, couraient, criaient. C'était un vacarme fou ! Et Pierre se disait que bientôt il jouerait avec eux, que ce seraient pour lui autant de camarades. Quelles bonnes heures il allait passer ! Tout timide qu'il était, il osa même adresser la parole à un de ces petits garçons, quoiqu'il ne l'eût jamais vu ; et ils se mirent à causer comme s'ils s'étaient connus depuis toujours.

La cloche sonna, appelant les élèves en classe. Après que tout le monde se fut assis, le professeur demanda à chacun son nom.

Arrivé à Pierre : « Comment vous appelez-vous mon ami ? » lui dit-il.

— Pierre, Monsieur le maître. »

— Oui, mais Pierre qui ? »

L'enfant regarda le professeur, puis, de cet air bête qu'il avait, ouvrant tout grands ses yeux où se voyait la fatigue de chagrins trop précoces, il répondit :

— Je ne sais pas, Monsieur le maître. »

Un concert de rires et de cris éclata. Le maître avait beau se fâcher et punir, toute la classe se levait pour voir celui qui venait de répondre. Lui, ahuri, regardait, comme pour chercher une figure amie; mais, de tous côtés, ce n'étaient que des visages railleurs; le maître lui-même, entraîné, ne se retenait plus, et riait comme les autres. Le malheureux Pierre ne comprenait rien à ces moqueries ; il en demanda la raison au petit garçon qui à la récréation avait été si gentil pour lui ; mais celui-ci lui rit au nez en lui disant : — *Je ne sais pas, monsieur le maître.* »

Son air triste et résigné, le costume vieux et usé dont sa tante l'avait accoutré, il n'en fallait pas plus pour faire de lui cet être misérable

qui, dans chaque classe, est destiné à recevoir les coups et les injures. Ce ne fut depuis ce moment qu'une suite de tortures. Tous les matins, quand il entrait, on inventait un nouveau tourment. Il n'osait plus parler à personne. Au jardin, pendant que les autres jouaient, il restait à l'écart, les larmes dans les yeux, craintif, s'enfuyant dès que quelqu'un l'approchait.

Et pourtant, plus on le harcelait, plus il était bon et complaisant pour ceux qu'il appelait ses « amis ». Comme s'il avait eu quelque chose à se faire pardonner, il avait mille prévenances : il se laissait punir pour son voisin, ou bien c'était un morceau de gâteau qu'il avait reçu de sa tante, après dieu sait quelles privations, et qu'il voulait partager avec tous ses condisciples. Les autres le prenaient, faisaient semblant de remercier, puis se retournaient, et lui jetaient en ricanant son gâteau à la figure.

Parfois, à la sortie, on le poussait, on le bousculait, jusqu'à ce qu'il tombât dans la boue. Alors, quand il rentrait chez lui, ses méchants habits tout crottés, la tante Pétronille l'insultait, le rouait de coups, et lui criait de sa voix rauque : « Allez-vous coucher sans souper ! »

Hélas, il s'en passait bien sans qu'on le lui dît. Il ne mangeait presque plus, et dépérissait à vue d'œil. Repoussé, maltraité, sans personne à qui confier son chagrin, il se consumait.

Car il n'avait pas, comme les autres, une mère pour le choyer, le couvrir de baisers et lui faire oublier le reste. Quand, la classe terminée, après avoir servi de souffre-douleur aux petits comme aux grands, il s'en revenait tristement à la maison, rien n'était là pour le distraire, ni personne pour le consoler. Il allait s'asseoir sur sa chaise, et il rêvait au temps où il était petit.

En ce temps-là, il avait été heureux comme les autres : n'avait-il pas eu aussi un père et une mère ? Hélas, ils étaient partis depuis longtemps, et bien loin ! Tout ce qui lui restait d'eux, c'était un médaillon d'or, où, dans un même petit cadre se groupaient leurs deux portraits : lui, avec sa grande barbe et son air grave ; elle, avec ses yeux bruns d'un éclat si doux et si tendre, les yeux d'une mère. Ce médaillon, il le chérissait ; quand son cœur trop gros

débordait, il prenait le médaillon, et embrassant son père et sa mère, il leur contait ses peines en pleurant. Il ne le quittait jamais. Pendant le jour, il le portait sur lui comme une amulette, y tenant constamment la main, de peur de le perdre. Le soir, en se couchant, il le mettait sous son oreiller ; et alors, quels beaux et bons rêves il avait !

Le perdre !... Que lui serait-il resté ?

Un jour qu'il était plus triste encore que de coutume, il était dans son coin à tourner et à retourner entre ses doigts le petit médaillon. « Pierre ! cria la tante, venez travailler ! » Pierre n'entendit pas ; il ne pensait plus à sa tante, il était là-bas, auprès de ses parents. « Pierre ! » Et la porte s'ouvrit avec violence ; la tante se précipita dans la chambre, rouge de colère, les yeux hors de la tête : « C'est comme cela qu'on m'obéit ? Vous voilà encore avec ce maudit médaillon, n'est-ce pas ? Donnez-le moi ! » Pierre voulut le cacher, elle l'avait déjà. « Tenez, voilà ce que j'en fais, de votre médaillon ! » Elle le jeta, et, d'un coup de talon, le broya. L'enfant regarda à terre, les yeux gonflés de larmes qui ne voulaient pas sortir : les verres s'émiettaient sur le plancher, et, à côté de leur petit cadre tordu, les deux portraits gisaient, salis et déchirés, méconnaissables.

— Ah, dit Pierre en devenant tout pâle, je n'ai plus de parents, maintenant.

Le reste du jour, il erra dans la maison, incapable de rester à sa place, montant et descendant les escaliers, entrant d'une chambre dans une autre, sans se trouver à son aise nulle part. Il lui manquait quelque chose ; sans cesse il se prenait malgré lui à tâter la poche où il mettait son médaillon, et de ne plus l'y trouver, cela lui faisait chaque fois courir un frisson sur le corps. Il ne pleurait pas : sa douleur était trop grande. Trop grande aussi pour durer.

Sur la brune, il lui revint une idée qu'il avait eue déjà plusieurs fois. Il prit une plume et du papier, monta à sa chambre ; et là, des larmes chaudes tombant sur ses mains qui tremblaient en tenant la plume, il écrivit, dans son français à lui, émaillé de fautes d'orthographe, cette lettre :

« Ma tante, et mes camarades,

« Je le méritais peut-être. Mais vous m'avez fait bien du mal. « Quand j'avais encore mes parents, cela n'était rien. Mais je ne « saurais plus supporter cela maintenant, car je suis seul, puisque « ma tante a brisé mon médaillon. On m'a dit souvent que mes « parents étaient au ciel, et que, quand je mourrais, j eles reverrais. « *Je sais que c'est mal* de se faire mourir exprès, mais j'ai trop de « chagrin. »

Il prit alors une courroie dont il se servait pour attacher ses livres de classe, grimpa sur une chaise qu'il avait mise sur la table, et assujettit le cuir au plafond. Il fit un nœud coulant, et y passa la tête.

Comme il venait de repousser la chaise du pied, une terreur le prit. Il se souleva en se cramponnant au dessus du nœud, et cria d'une voix étranglée : — Ma tante ! Ma tante !...

— Laissez-moi tranquille, glapit la vieille, d'en bas.

— Ma tante !...

Sa voix se perdit. Il n'en pouvait plus. Il lâcha la courroie, qui se resserra.

C'était sur la brune.

La nuit se fit peu à peu, enveloppant le petit pendu, et il resta là, tournoyant au bout de sa corde, seul, abandonné, comme il l'avait été pendant sa vie.

SYLVIUS.

Le Premier Client.

Extrait du roman d'un stagiaire (inédit)

MAURICE GÉRARD, AVOCAT! Depuis huit jours déjà, ces trois mots, en grosses lettres noires, faisaient ressortir le brillant éclat de la plaque de cuivre.

Maurice Gérard, avocat !... mais les passants ne daignaient même pas jeter un regard sur le carré de métal...

Et notre stagiaire attendait, attendait toujours, et les clients ne venaient pas.

Les heures sonnaient tristes et monotones, et le petit Cupidon, qui surmontait la pendule de marbre, semblait lui-même pousser de gros soupirs.

Qu'il était donc froid et nu, ce cabinet de consultations... le bureau vierge encore de tout dossier... le code majestueux aux tranches multicolores s'endormant dans un coin, poussiéreux, languissant...

Et les clients ne venaient pas...

Maurice passait ses journées à feuilleter des livres de droit, derniers vestiges d'une époque heureuse, passée hélas ! Parfois, il imaginait des causes, se levait brusquement, gesticulait devant la glace, étudiait ses poses, tout comme un Talma ou une Sarah Bernhardt; mais bientôt, fatigué, essouflé, épuisé, il se rasseyait en poussant un faible : « J'ai dit, Monsieur le Président... »

Et les clients ne venaient pas.

Au dehors roulaient charrettes, omnibus et voitures. De temps à autre, quelques gommeux s'arrêtaient un instant devant les vitrines, contemplant d'un œil indifférent les articles-Paris... mais aucun d'eux ne semblait prêter attention aux trois mots qui ressortaient là-bas : Maurice Gérard, avocat !

Et quand midi venait, sonnant joyeusement ses douze coups, de tous côtés, de toutes maisons, de toutes rues, s'échappait une foule avide d'air, une tourbe désireuse de faire éclater les rires trop longtemps retenus dans les ateliers et les salles d'étude.

Bandes d'étudiants, bandes d'ouvrières rapidement passaient ; puis venaient des gens plus graves, à l'attitude plus correcte, et qui interrompaient parfois leur marche pour se communiquer, sans doute, leurs impressions sur le dernier discours du député Grosjean, ou pour procéder à un échange de vues en règle sur telle ou telle question à l'ordre du jour. A leur air solennel, à la coupe de leurs vêtements, on reconnaissait des employés, déjà haut placés, bien entendu.

Et là-bas des maçons aux pas lourds, à la démarche pesante,

traînaient lentement leurs sabots boueux; ici, quelques joyeux clercs de notaire jetaient — enfin! — un coup d'œil sur la plaque, et plus d'une fois, notre stagiaire vit s'allumer dans leurs yeux un regard de convoitise et d'envie... Mais parmi ce monde actif, enfiévré, bruyant, pas un client, pas un !

Puis, quand au restaurant voisin, Maurice avait expédié son déjeuner, vite il remontait chez lui, tremblant qu'un client ne fût venu en son absence! Un client! pourquoi pas? il devait bien finir par faire son apparition, ce client si impatiemment attendu!

Et pourtant Maurice n'avait pas même la plus méchante affaire de police... non, rien... Déjà, il renonçait peu à peu à ses projets ambitieux, et une à une ses illusions s'envolaient, s'envolaient...

Il ne demandait plus d'affaires retentissantes, ni de procès à sensation! plus de Marie Bière, ou de Roger Tichborne! Et cependant, comme il souriait avec pitié quand on lui parlait autrefois d'un divorce ou d'une question de mur mitoyen : Un bon procès de captation avec quelques braves jésuites derrière la toile, à la bonne heure... Mais ses châteaux en Espagne s'effondraient, s'effondraient...

Et les clients ne venaient pas.

Ah ! avec quel empressement il accepterait une affaire de justice de paix ou de simple police!... Coups de poing, disputes de cabaret ! Eh bien ! soit, pour débuter ! Certes il eut préféré autre chose...

Avoir pâli quatre ans sur des bouquins de droit, avoir étudié consciensement tant de textes latins, savoir quelle est l'opinion de Troplong et celle de Mourlon sur le plus petit point de la législation, et tout cela... pourquoi ? pour défendre un voyou qui, sous l'empire de l'alcool a brisé deux fausses dents à un agent de l'autorité... Mais bah!... Nécessité fait loi.

Et cependant les clients ne venaient pas . . . . . .

Un soir que Maurice, les coudes sur la table rêvassait en regardant danser la flamme de sa lampe, un soir qu'il s'apprêtait à écrire une lettre au ministre pour solliciter une place de commis, quelqu'un frappa à la porte... Et ?...

Et un client vint.

A. J.

Le Diable à Bruxelles

A LA CHAMBRE

— Frère-Orban parlera-t-il ?

— Les journaux l'assurent.

— Tant mieux, cela nous promet une séance agréable; et de fait, ce n'est pas malheureux! voilà quinze jours qu'on nous *bassine* avec cette insipide discussion.

Les habitués de la Chambre viennent de bonne heure prendre leur place à la queue. Dame, pensez-donc, un discours de Frère! Ils sont une dizaine de fervents, toujours les mêmes, depuis je ne sais combien d'années; on est tellement accoutumé à les voir au même endroit que certains affirment qu'ils font partie de l'édifice. Pour moi, je n'en crois rien.

Journellement, dès dix heures — et la séance commence à deux — on les voit arriver. Ils s'assurent que personne n'a usurpé leur place ordinaire, puis vont à l'estaminet d'en face. En savourant leur pinte du matin, ils devisent entre eux, ils analysent les derniers discours qui ont été prononcés.

— Jacobs a été bien pâle hier.

— Que voulez-vous, on n'a pas le même bonheur tous les jours.

Onze heures. Ils se lèvent pour aller s'installer. Cette installation est chose curieuse pour les profanes. Jugeant que deux ou trois heures à rester debout, c'est bien long, les habitués, qui pour la plupart ne sont plus de la première jeunesse, ont imaginé un système de siége portatif, des plus ingénieux : une planchette s'adaptant à deux cordes qui s'attachent à la grille de séparation entre la « queue » des tribunes publiques et celle des tribunes réservées, constitue tout l'appareil. Un tour de main, et voilà nos gens commodément assis.

— Ah! vous voilà, colonel, s'écrie toute la troupe à la vue d'un nouvel arrivant, il nous semblait bien que vous ne rateriez pas la séance d'aujourd'hui.

Le monde commence à arriver ; ouvriers, étudiants, bourgeois ;

jeunes et vieux sont confondus. Le long couloir s'emplit peu à peu. Une douce intimité règne entre voisins.

—Auriez-vous la bonté, Monsieur, de me passer votre *Chronique*.

— Volontiers, Monsieur, mais à mon tour je vous demanderai l'*Etoile*.

L'on forme des groupes où l'on discute à outrance de la pluie, du beau temps, des affaires communales, que sais-je. Le vieux colonel prend à partie son ami l'inspecteur pour lui demander son avis sur la question Grecque.

La fumée du tabac plane au-dessus de la foule et vous prend à la gorge. Le brouhaha monotone des conversations n'est interrompu de temps à autre que par le bonjour que deux amis s'envoient de loin.

L'heure approche, on se serre, on prend son rang; les derniers arrivés émettent des inquiétudes :

— Aurons-nous encore une place. Les tribunes sont petites et nous sommes bien loin.

Une heure trois quarts! Une porte s'ouvre au fond du corridor. Tout le monde pousse à la fois un *ah* de soulagement. On aperçoit par dessus les têtes les bonnets à poil des grenadiers qui laissent avec un bruit métallique retomber sur les dalles les lourdes crosses de leurs fusils.

Les porteurs de cartes pour la tribune réservée passent d'abord. On entre lentement. La concierge compte un à un.... — cinquante-six! la porte se ferme au grand dam de ceux qui après avoir attendu une heure se voient brusquement refuser l'entrée. Au tour des tribunes publiques, maintenant...

Il ne reste bientôt plus dehors que quelques courageux qu'un vain espoir soutient encore. Hélas! les minutes se passent, ils attendent toujours. Les grenadiers causent entre eux tandis que la concierge tricote sans lever la tête, ou bien compte avec délices les parapluies confiés à ses soins... chacun d'eux représente un bénéfice net de trois sous.

. . . . . .

En haut, les tribunes sont combles; l'aspect des grands jours. La tribune des dames est très regardée.

— Ce sera intéressant, dit le vieux colonel, madame Frère est là.

Nourris dans le sérail, ceux qui en connaissent les détours initient les novices.

Les représentants arrivent :

— Voilà Thonissen avec Jottrand, qu'est-ce qui peut bien les faire rire ainsi ?

— Ce pauvre Rogier se fait bien vieux, dit avec compassion, un habitué octogénaire à son voisin.

Une rumeur s'élève : Voilà Frère ! on suit ses mouvements ; il s'avance en distribuant des poignées de main : les naïfs s'étonnent de le voir causer amicalement avec ses adversaires politiques.

L'impie Bara entre bras-dessus, bras dessous, avec le chef de l'opposition, dont le visage matois semblerait plus à sa place sur les épaules d'un habile fermier que sur celles d'un homme d'Etat. Voici venir en se frottant les mains l'antechrist, le ministre de l'instruction publique, le fossoyeur Van Humbeeck.....

Chut ! la séance est ouverte. Le chef du cabinet se lève, il compulse ses dossiers, classe les papiers dont il a besoin, pendant que chacun se place commodément pour écouter. Il parle : « Calme « dans son exorde, il s'échauffe peu à peu, les interruptions ne font « que l'éperonner, il s'élève de plus en plus, foudroie l'opposition, « anathématise ses principes, dénonce ses tendances liberticides « au pays, et se rassied... » (1) aux applaudissements des badauds, — pardon, du public, — tandis que les naïfs continuent à se demander si c'est bien là l'homme qui tout à l'heure se montrait si gracieux envers ceux qu'il abat maintenant.

Un des chefs de la droite répond :

Il combat avec ferveur pour « l'antique foi des Belges menacée par la politique anti-religieuse et anti-sociale du cabinet », il déplore de voir celui-ci « entrer dans la voie funeste où le pousse le radicalisme. » Il aperçoit « à l'affut derrière le ministère, le spectre sanglant de l'anarchie prêt à profiter de la faiblesse coupable à laquelle les hommes modérés de la gauche se laissent aller, pour détruire l'édifice élevé par un travail dix huit fois séculaire. » Il les

(1) Lire l'*Echo du Parlement* le lendemain d'un discours de M. Frère Orban.

conjure avec des larmes dans la voix de revenir aux « saines traditions du libéralisme de 1830. » Enfin, il accuse avec véhémence la gauche de « violer la Constitution ! »

Cette pauvre Constitution, l'a-t-on violée assez souvent ! Il est vrai qu'elle s'y prête d'assez bonne grâce et ne s'en porte ni mieux ni plus mal. Celà fait si bien dans un discours ; la droite et la gauche emploient tour à tour l'argument, selon qu'elles sont ou non dans l'opposition. Violer la Constitution, quel crime abominable ! Aussitôt que ce malencontreux mot a été lâché, les journaux s'en emparent, en discutent la portée, établissent ce qu'il peut avoir de fondé. C'est une véritable source d'articles de fond au grand détriment des lecteurs qui sont condamnés à lire quinze jours durant d'interminables dissertations à ce sujet, le tout émaillé de citations empruntées à tous nos constituants.

Après ces deux mémorables harangues, la séance est levée. La Chambre est visiblement fatiguée, obligée qu'elle a été de siéger par extraordinaire jusqu'à cinq heures et quart. Les tribunes se vident. Les habitués sont enchantés, surtout s'il s'est produit quelque incident tumultueux. Leur enthousiasme, dans ce cas, se mesure à l'intensité de l'orage parlementaire. Un rappel à l'ordre les faits jubiler, et si — chose rare — le président est forcé d'user de sa sonnette pour rétablir le silence, ils se pâment d'aise.

Le lendemain les verra revenir plus friands de discussions que jamais. Hélas ! les séances se suivent sans se ressembler et pendant un mois la Chambre voit souvent se lever tour à tour les infirmes de la droite qui viennent lire d'indigestes manuscrits et ne font que se répéter les uns, les autres. Toujours la chanson du *petit navire*.

Demandez leur pourquoi ils mettent tant d'acharnement à placer leurs « discours » ils vous répondront : C'était écrit ! De fait, ce fatalisme n'a rien d'étonnant de la part de gens habitués à servir de têtes de turc à tous les journaux à un sou.

Il est une catégorie remarquable « d'orateurs parlementaires », catégorie fort nombreuse d'ailleurs, que je ne dois pas oublier. Elle est composée de braves députés des arrondissements ruraux. Ils ont pour spécialité de prononcer une fois l'an lorsqu'on discute

le budget des Travaux publics, quelques mots pour demander, qui un pont, qui une route, un chemin de fer, etc. Le ministre leur promet ce qu'ils veulent et il n'en est plus question jusqu'au prochain budget.

A part celà, les députés en question n'ouvrent jamais la bouche, ils sont pourtant très assidus. Les premiers à leurs bancs ils paraissent suivre avec intérêt tous les débats, et consomment un nombre immodéré de grogs. Braves gens du reste, qui ne font de mal à personne et votent de confiance avec leurs amis, ne sachant qu'une chose : la consigne est de voter. Cet axiome résume toutes leurs connaissances en fait de parlementarisme.

Plus calmes que leurs confrères de France, nos honorables sortent rarement des bornes permises. Les discours ne vont jamais au delà d'une éloquente indignation. L'acrimonie, les allusions, les injures sont excessivement rares. On pourrait à peine citer dans notre histoire parlementaire deux ou trois cas de provocations... qui n'ont d'ailleurs jamais été suivies d'effet. Le plus récent fait de ce genre date d'une couple d'années. Et encore, l'insulteur immédiatement provoqué a-t-il fait des excuses.... polies ! Ce député n'est pas méchant quand on l'attaque il se dé... robe.

Voilà la Chambre vue par le petit bout de la lorgnette; ceux qui ne la connaissent que par l'idée qu'ils s'en font, l'entourent d'une vénération sans borne.

Hélas ! l'arche sainte, pour qui est familiarisé avec elle, est un peu semblable au navire de la fable :

On avait mis des gens au guet
Qui voyant sur les eaux, de loin, certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

ASMODÉE.

Minutes perdues par un Clerc de notaire.

MERCURE OU L'ÉLOGE DU COMMERCE.

(Air : *les Épines* ou *le Grenier*)

1

Je vais chanter les exploits du commerce
Et de Mercure étaler les succès.
De tout, partout, au trafic on s'exerce.
Siècle d'argent, ô siècle de progrès ! (*bis*)
L'or, ce bel or, ce métal électrique,
Ce dieu des rois, cette âme des banquiers
A transformé chaque chose en boutique
Et fait de nous un tas de boutiquiers. (*bis*)

2

Plus de manants, plus de gens dans la crotte,
Car sous les lois du bon dieu des voleurs,
L'industriel exploitant la carotte
Jouit en paix du fruit de ses labeurs. (*bis*)
Dans le commerce enfin, vous le dirai-je,
L'art de frauder est un art précieux
Et tout marchand, par quelqu'adroit manège,
Voit sa boutique aller on ne peut mieux. (*bis*)

3

Ne voit-on pas enfin dame justice
Se pavaner la balance à la main
Et du commerce étayant l'édifice,
Prêter ses poids à la cause du gain ? (*bis*)
Ne voit-on pas, affrontant la critique,
Jeunes époux qu'avait unis l'amour,
Faire changer leur ménage en boutique
Et se livrer au commerce du jour.

4

Tous les métiers aujourd'hui sont en vogue :
Le rapin vend ses pâtés de couleurs,
Le charlatan, ses flacons et sa drogue,
Un ministre est un marchand de faveurs; (*bis*)
Tant le commerce est utile et commode,
Les gouvernés comme les gouvernants,
Chacun s'en mêle et pour singer la mode
Les rois se font débitants de rubans. (*bis*)

5

Méchants railleurs qui vous moquez du monde,
Qui propagez le mensonge et l'erreur,
Pourquoi semer sur notre boule ronde
Le puff, ma foi, déjà trop en faveur? (*bis*)
Pourquoi nommer l'Eglise une fabrique?
Vous savez tous qu'on n'y fabrique rien :
C'est simplement une honnête boutique
Dont les gens font un commerce divin.

6

Esprit, talents, emplois, dignités, gloire,
Plaisirs, vertus, amis, justice, amour,
Tout, tout s'achète et vous pouvez m'en croire,
Commerce en tout, voilà l'ordre du jour.
Ici finit ce long panégyrique;
Je me résume et dis avec douleur :
Le monde entier n'est plus qu'une boutique,
Mais il y manque un débit de bonheur !

Les Livres.

Horace. Poésies champêtres et Poésies diverses, par Edouard De Linge, avec une préface d'Alfred Michiels. (Troisième édition. — A. Boitte, Bruxelles.

Traduire Horace n'est pas chose aisée. Il s'agit de faire passer dans une langue étrangère cette négligence étudiée ; cette bonhomie narquoise ou mouillée, cette désinvolture cavalière de poète-courtisan, que relève entretemps une pointe de sévérité stoïcienne ou de rusticité émue. La traduction de M. Edouard De Linge, dont trois éditions ont consacré le succès, nous semble réunir les qualités qui constituent une œuvre vraiment littéraire.

Le vers rappelle l'élégante lucidité d'Andrieux, et le travail de M. de Linge peut être mis à côté de la traduction de De Wailly.

Citons un délicieux passage : Le domaine d'Horace (Page 94).

Parmi les verts chainons des montagnes Sabines,
Une ombreuse vallée espace deux collines,
Si bien que le matin, à droite, à son réveil,
De ses premiers rayons l'éclaire le soleil,
Et qu'à gauche, le soir, quand sa course s'achève,

Son char colore encor les vapeurs qu'il soulève.
Le climat t'y plairait. Mais que dirais-tu bien.
Si l'agreste clôture où s'arrête mon bien
Mêle dans ses buissons la cornouille empourprée
A l'épine où mûrit la prunelle azurée ;
Si le chêne et l'yeuse, au loin, sous leurs rameaux,
M'y versent l'ombre à moi, la pâture aux troupeaux.
Sans doute tu croirais qu'au sein de nos parages
Reverdit et fleurit Tarente et ses ombrages.

N'oublions pas de dire aussi que l'éditeur Boitte se propose de publier une série de volumes dans le même format que l'*Horace*, pour continuer l'ancienne collection Laurent, si appréciée des bibliophiles. THÉOPHILE.

L'Art Moderne, revue hebdomadaire, bureaux : rue de l'Industrie 51. Un an : 10 fr. le n° 25 centimes.

Le Roi est mort, vive le Roi. *L'Artiste* s'est consumé, *l'Art Moderne* nait de ses cendres. Le nom et les hommes changent, l'idée subsiste. *L'Art Moderne* est rédigé par un cercle de dilettanti parmi lesquels les plus fines plumes du barreau bruxellois.

Autrefois, tout journal artistique se faisait l'organe d'une école, formulait nettement un ensemble de règles avec défense pour quiconque d'en sortir ; puis son système une fois établi, il prenait pour devise « Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis. »

Aujourd'hui, l'on est revenu de ces errements. Non pas qu'elle soit enfin trouvée, la mystérieuse formule qui doit nous ouvrir à deux battants les portes du Beau, mais parce qu'il semble bien établi que le Beau se peut rencontrer dans toutes les écoles, et même en dehors de toute école. Tous les chemins mènent à Rome.

L'Art Moderne laissera donc la plus entière liberté à chacun, l'Art étant pour lui le contraire même de toute recette, de toute formule. « Applanir les voies, faciliter les rapports entre les artistes et le public, afin que l'art acquière chaque jour davantage la bienfaisante influence sociale qui doit lui appartenir » tel est le but du nouveau journal. Avec un tel programme, *l'Art Moderne* ne peut manquer de prospérer. Bien que, selon toute apparence, notre voix doive se perdre au milieu d'autres plus éloquentes et plus autorisées, c'est cependant de tout cœur que nous lui souhaitons la bien-venue et que nous lui garantissons le meilleur accueil de la part de la jeunesse littéraire et artistique. ALBERT GRÉSIL.

Notes au Crayon : l'étudiant allemand, par Siebel. — Louvain, Typ. de PEETERS-RUELENS, éditeur.

— Parions que vous ne connaissez pas l'étudiant allemand. » — « L'étudiant allemand, mais sans doûte : un gros garçon, buveur, bruyant, querelleur, de

gros traits déformés par une balafre énorme, et sur l'oreille, un béret miscroscopique dont il a la prétention de couvrir sa grosse tête... pas bien intéressant, somme toute. » — Erreur, Monsieur, très intéressant au contraire, car ce gros garçon a son esprit, ses mœurs à lui, ses réunions ses corporations, ses castes à lui, sa police à lui, ses privilèges à lui, en un mot, toute une organisation, tout un *modus vivendi* qui en fait un être à part dans la société allemande, et des plus intéressants, je vous assure. »

Et voilà pourquoi l'étudiant allemand est un type et pourquoi ce type subsiste alors que l'empire a tué l'étudiant français et que depuis longtemps l'étudiant belge, peu différent d'ailleurs, est allé grossir le nombre des types disparus. La seule influence que ce siècle ait eu sur l'étudiant allemand, c'est d'en réduire tous les types à un seul.

Autrefois, (1) il y avait l'étudiant de Munich, sombre et peu sociable, l'étudiant de Berlin, poussant à l'extrême la manie des duels, l'étudiant de Gœttingue, plus riche, moins épais, bretteur et bon cavalier, ayant pour spécialité de rosser la police, voire même la troupe. Puis venait l'étudiant de Leipzig, préférant le vin et le punch à la bière, d'ailleurs, buvant autant que les autres, et enfin l'étudiant d'Iena, grand et bien découplé, excellant à tous les exercices gymnastiques ; tapageur au dernier degré, il jouait mille tours aux bourgeois et aux *philisters* (épiciers). Chose singulière, quoique fort buveur, il observait fidèlement l'art. 34 du code de la *Burschenschaft* qui prescrit la chasteté.

De tout cela aujourd'hui, grâce à l'esprit de centralisation qui plane sur l'Allemagne, il ne reste plus qu'un type unique : l'étudiant allemand, et c'est lui que notre collaborateur Max Waller, sous le pseudonyme un peu poétique de Siebel, nous dépeint dans ses *notes au crayon*. Son petit livre fourmille de détails curieux et si tous ne sont pas inédits, du moins sont-ils peu connus et ont-ils un mérite incontestable, c'est d'être recueillis *de visu*. Car Siebel a passé trois ans à l'université de Bonn, observant, annotant, détaillant l'étudiant allemand sous tous ses points de vue. Après quoi, de chacun de ces points de vue il a fait un chapitre et de leur ensemble un petit livre des plus agréables à lire. Siebel s'est contenté de raconter ce qu'il voyait, s'abstenant de toute appréciation et émaillant son récit d'anecdotes caractéristiques.

Il y a là surtout une histoire d'étudiant dégradé, conspué, chassé à coups de pied par ses camarades, qui est bien faite pour nous donner à réfléchir, si l'on songe qu'il s'était attiré pareille aubaine en entrant dans une maison publique. Les étudiants allemands, nous dit Siebel, n'ont pas de maîtresse, et sont chastes et fidèles au point de garder cinq ans un serment d'amour. Sur la foi de ces paroles, j'allais me livrer à toutes sortes de comparaisons désavantageuses pour nos étudiants, lorsque je me rappelai, l'histoire de ces femmes qui, d'après Henri Heine, ont pour profession d'enseigner la philosophie horizontale aux étudiants de Gœttingue. Le livre de Siebel est écrit dans un style concis et coulant, avec ce je ne sais quoi de plus qui attache et qui fait lire, si bien qu'on ne le ferme qu'à regret. C'est le plus grand éloge qu'un « bibliographe » en puisse faire.

ALBERT GRÉSIL.

(1) Revue britannique, 1828.

1re Année — N° 5 — 15 Avril 1881

LA JEUNE REVUE LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

La Comédie de la Mort	Verax
De Matrimonio	Max. Waller
La Question Grecque	Sylvius
L'Éclipse, comédie en un acte	A. J.
Les Livres.	S. — A. G. — A. O.

24 pages de texte

Le Numéro : 25 centimes

BRUXELLES

BUREAUX : Librairie Universelle de J. ROZEZ, rue de la Madeleine

PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX.

LIÉGE : Desoer, place de l'Université, Decq, et principales Aubettes. ‖ GAND : Hoste, libraire.

TOUTES LES GARES DE CHEMINS DE FER

Imprimerie et Lithographie Xavier HAVERMANS

GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1881

AVIS

Il est créé des abonnements de 6 mois (du 15 juin au 15 novembre) au prix de 1 franc 25 centimes

Adresser les demandes d'abonnement et tout ce qui concerne la REVUE *au* COMITÉ DE RÉDACTION, *librairie Rozez, rue de la Madeleine.*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera déposé au bureau de la REVUE.

Les articles envoyés sont soumis au comité de rédaction.

Annonces : 7 francs la case pour le restant de l'année, la petite ligne 25 centimes.

La JEUNE REVUE *accepte l'échange avec toute publication périodique.*

Les prochains numéros de la *Jeune Revue* contiendront, outre une très curieuse étude sur les Excentriques belges. une Excursion à Constantinople, Mon dernier Carnaval, les Bretelles de Monsieur Pitanchard, contes vrais, le Roman d'un Stagiaire, etc.

LIVRES D'OCCASION

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un catalogue de livres d'occasion (offres et demandes); les personnes qui ne désireraient pas publier leur adresse, pourront déposer leurs livres chez Havermans, imprimeur, Galerie de la Reine, 12. *La petite ligne :* 25 centimes.

DEMANDES

1° *Annulaire agathopédique et saucial* ;
2° *la collection du Crocodile* (journal bruxellois)
3° *Collection Laurent* : Poésies d'Alfred DE MUSSET.

OFFRES

En vente chez Xavier HAVERMANS, imprimeur, galerie de la Reine, 12

Histoire de France, par MICHELET — 19 volumes in 8° brochés, neufs ; gravures ; édition La croix ; Paris 1877 . . fr. 75
Œuvres de Casimir Delavigne — 3 vol. in 8° reliés — Bruxelles, 1832 — en bon état . . . . . fr. 6
La Sainte Bible, trad. Le Maistre de Sacy et Lallemant. Paris, Curmer, 5 vol. in-4°, d.-r. maroq., d. s. tr., remplis de belles gravures, (anc. et nouv. testaments) fr. 65.
Collection Laurent : Notre-Dame de Paris, par Victor Hugo; 3 vol. rel. (rare) fr. 20
Don Quichette, illustré par Gustave Doré ; 2 beaux vol. folio, cartonnés, neufs. Paris, 1863 . . . . . fr. 80
Le Charivari (1846 à 1855) 10 années ; 40 vol. cart. bien conservés. . . fr. 160

—

En vente à la Librairie BOITTE, rue de l'Hôpital, 38

Thiers. Atlas du Consulat, 66 cartes fr. 15.00
Bentham. Œuvres, 3 vol. gr. in 8° fr. 9.00
Balzac. Œuvres, 8 vol. gr. in 8° fr. 32.00
Hugo Misérables, 10 vol. 8° d. r. fr. 20.00
Lelevel. Histoire de Pologne, 2 volumes 8° atlas. . . . . fr. 6.00
Toullier. Droit civil 8 vol. 8° fr. 16.00

En vente chez DEMEULENEERE, rue du Chêne, 6

Tour du Monde, journal de voyages, publié par Charton depuis sa création 1860 à 1875 28 vol. in 8° br. . . . . fr. 174
Illustration française depuis sa création 1843 à 1873. 62 vol. in folio br. fr. 200
Revue des Deux-Mondes depuis 1851 à 1880, 30 années, avec les annuaires de 1850 à 1869, 14 vol . . . . . fr. 300
« année séparée à 10 fr. »
Grande carte géologique de la Belgique par André Dumont (sol et sous-sol), 2 cartes coloriées en portefeuille avec la signature . . . . . fr. 40
Chenu. Encyclopédie d'histoire naturelle. Paris, 22 vol avec les 9 tables en 1 tome; ens. 23 vol. gr. in 8° rel. pl. excessivement bien conservé) . . . . . fr. 150
Voltaire. Œuvres complètes, avec remarques et notes historiques, scientifiques et littéraires, précédées de sa vie. Paris, Baudouin; 75 vol. in 8° belle demi-rel. port. fr. 75
J. J. Rousseau. Œuvres complètes avec des éclaircissements et des notes historiques. Paris 27 vol. in 8 b. belle édition. fr. 25
Buffon. Œuvres complètes 6 vol. Lacépède 2 vol. Paris Furne ens. 8 vol. gr. in 8 rel. non rognés, planches coloriées à fr. 120 net. . . . . fr. 60
Pierre Larousse. Grand Dictionnaire Universel du XIX^e^ siècle, avec son supplément, ens. 16 vol. in 4° dem. chag. noir toile sur le plat (Ex. neuf) net. fr. 300
Merlin. Répertoire Universel et raisonné de Jurisprudence, 36 vol. Recueil alphabétique des questions de droit, 16 vol. tables de Rondonneau, 2 vol. ens. 54 vol. in 8° dem. rel . . . . . fr. 100

On publie tous les mois un catalogue à prix marqués.

La Comédie de la Mort

Pauvres nous! pour qui nous prend donc cette incorruptible presse européenne, qui depuis un mois nous chante sur tous les tons, la gloire de l'illustre Alexandre II, Czar de toutes les Russies et de quelques autres encore, dont la dépouille mortelle pourrit à l'heure qu'il est à côté de ses non moins illustres ancêtres.

Doué depuis ses jeunes années des plus heureuses qualités, tendre, aimant à l'excès, bon époux, bon père de famille, souverain modèle, il faisait les délices de ses peuples, qui nageaient dans un bonheur pur de tout mélange, lorsque un jour, jour fatal, la main parricide d'un misérable vint trancher le fil de ses jours!

Et voyez la fatalité! voyez la maladresse de ces affreux nihilistes, qui vont occire leur empereur au moment même où il manifestait l'intention de se préparer, dans un avenir plus ou moins éloigné, à octroyer à ses féaux sujets une constitution à l'instar des autres états de l'Europe.

Ainsi, plus de vingt années de règne n'avaient pas suffi au puissant monarque pour réaliser cette importante mesure, sans cesse réclamée par la partie éclairée de son peuple. Le mouvement croissant des esprits, l'effervescence qui agitait la nation russe tout entière, n'avaient pas ouvert les yeux du souverain sur l'urgence avec laquelle s'imposaient les réformes.

Il y songeait bien de temps à autre, dans ses moments de bonne humeur, mais sans se presser.

« Tout va bien, se disait-il alors sans doute, mes peuples sont sages, nous verrons d'ici à quelque temps ce qu'on pourra faire pour eux.

Mais il meurt sans avoir réalisé ses projets. Son meurtre est le fait de quelques individus isolés, d'une bande de vauriens sans feu ni lieu; notez le bien, ce sont les journaux qui l'affirment. La Russie est profondément désespérée de la mort de son czar. Tout entière elle éprouve une haine féroce contre ses assassins, et Dieu sait combien de nihilistes eussent été écharpés vifs sans la paternelle sollicitude de la police.

Bien sûr, Alexandre III, que l'on disait animé des meilleures dispositions, tiendra compte à ses sujets de leur fidélité à la mémoire de son père ?

Loin de là, il commence par ordonner des arrestations en masse ; tant pis pour les innocents ; au lieu de marcher de l'avant, il entre dans une voie diamétralement opposée, et va par là rendre des millions d'individus responsables d'un crime qu'ils réprouvent énergiquement.

Pauvres nous, en vérité !

Espère-t-on donc nous faire croire à la sincérité de ces lamentations ampoulées que de toutes parts la presse a fait entendre, chez nous comme ailleurs ?

Pourquoi baillonner l'histoire ?

Certes, l'assasinat, quel que soit son but, est condamnable ; mais il est de ces crises dans la vie des nations où les règles ordinaires de morale et de droit doivent se plier aux exigences d'une situation sans issue. De là les grandes convulsions sociales que l'on voit à différentes époques ébranler le monde, et l'on n'a pas d'exemple qu'une révolution se soit accomplie sans effusion de sang.

L'histoire, l'histoire impartiale juge les faits de ce genre, et quelle est sa sentence envers ceux qui ont cru devoir user de l'assasinat vis-à-vis des tyrans? Elle absout Brutus, elle absout la Convention nationale !

Et cette infortunée victime du nihilisme, de ce parti monstrueux et grandiose qui, malgré toutes les répressions, subsiste dans son entière puissance, cette victime expiatoire était-elle bien aussi pure qu'on a voulu le dire?

On a exalté l'absolution du servage, mais on a voilé prudemment le reste de l'histoire de la Russie sous le règne d'Alexandre II. On n'a pas parlé de sa politique autocratique, on a laissé dans l'ombre ses cruautés à l'égard de la Pologne, les déportations en masse et et les sanglantes iniquités de la guerre contre les Turcs ! Tout cela a disparu. La mort a fait du czar un héros. On l'a représenté imbu d'idées larges, progressistes ; un peu plus on en eût fait le monarque le plus éclairé et le plus avancé de l'Europe.

Voilà ce qu'écrivent nos journalistes, dans des panégyriques où se reflète l'expression d'une douleur sans bornes. Cette douleur, nous l'osons dire, n'est dans le cœur de personne, pas même des auteurs de cette glorification posthume. Va-t-on faire de Janus le dieu de la presse ?

Pourquoi ces larmes? qui donc vous contraint à feindre ce désespoir immense ? La presse libre d'un peuple libre eût dû s'abstenir d'appréciations élogieuses déplacées. Entre l'apologie du régicide et l'adulation excessive, il y avait un milieu : la vérité ! pourquoi l'a-t-on voilée ?

Vraiment, cela donne une triste idée de la sincérité de nos journaux. A-t-on ménagé la mémoire de Napoléon III, et Alexandre II valait-il bien mieux que l'ex-empereur des Français ? Mais celui-ci était à terre lorsqu'il mourut. Il n'était plus souverain que de Camden-place, et Dieu sait quel langage eût tenu la presse si l'homme du 2 Décembre fût mort aux Tuileries. VERAX.

De Matrimonio

La thèse que je vais essayer de démontrer a l'air d'un monstrueux paradoxe ; je l'avoue et je ne recule pas, car ce n'est qu'un *air* et j'ai la conviction profonde que je suis dans le vrai.

Cette thèse n'est pas nouvelle, je pense, et je ne prétends pas l'avoir inventée — ceci soit dit pour que je n'aie pas la mine d'un enfonceur de portes ouvertes ; — la voici : *Il faut aimer une femme parce qu'on l'épouse et non épouser une femme parce qu'on l'aime ;* en d'autres termes : les mariages de raison sont bons, les mariages d'amour sont absurdes.

I

Examinez attentivement la façon dont se bâclent les mariages d'amour. Un homme voit dans le monde une jeune fille ; cette femme est belle, plus belle que jamais dans sa toilette blanche de bal, noyée

dans l'éblouissement des lumières, animée par le tourbillon de la valse; elle a, pour cette soirée, battu le rappel de tous ses charmes, elle a dépouillé Cendrillon pour devenir Gizelle ; ce n'est plus l'enfant qui, le matin, jetait la dernière branche de myosotis sur sa toilette de bal, qui disait peut-être de grosses niaiseries à sa femme de chambre ; c'est la jeune fille resplendissante de perfection, radieuse de plaisir, pétillant de cet esprit factice qui ne dit rien et qui dit tout, ayant à ses lèvres roses tous ces mots banals, monnaie courante du monde, poncifs bêtes qu'on est trop heureux de trouver dans ce moment critique qui sépare deux danses, alors qu'on se promène stupidement en ronde, en faisant bouche en cœur!

Remarquez comme le bal change les gens ; l'esprit n'a plus droit de cité; on le laisse au vestiaire avec ses galoches et sa pelure..... on n'est pas bête à demi dans le monde où l'on danse... et c'est là que se font les mariages d'amour!

Et notez que ce ne sont pas seulement les femmes qui mettent ce masque de banalité ;... fouillez dans la cale de votre conscience, lecteur, et avouez que, vers quatre heures du matin, lorsque vous reveniez du bal, emmitouflé dans votre pelisse et tout assourdi encore par le tintamarre échevelé qui vous a remué depuis la veille, lorsque à vingt jeunes filles, vous avez débité la même dissertation godiche, sur les charmes du bal, les douceurs de la musique, etc., etc., avouez que vous vous êtes souvent dit piteusement à vous-même, en arpentant les trottoirs d'un pas rageur : « Ai-je été assez bête ! »

Eh bien ! c'est à ce bal que vous avez été pincé par ce petit diablottin d'amour, à ce bal où *elle* n'était pas *elle,* ou *vous* n'étiez pas *vous*.

L'amour, dis-je, vous a harponné, et, ne vous faites pas d'illusions, ce n'est même pas l'amour vrai, l'amour bonne-marque; c'est cette passion qu'Ulbach nomme, « l'hypocrisie des sens », l'amour à coups d'éventail et de mèches blondes.

La jeune fille que vous allez aimer ou que vous aimez déjà, peut être stupide, mauvaise, hargneuse... qu'elle dorme en paix ; vous ne le verrez plus. Elle n'a que des qualités, c'est un ange!

Vous de même, vous êtes pour elle qui va vous aimer, ou qui

vous aime déjà, le type de toutes les vertus, d'Artagnan, Oswald, Lauzun, etc., etc.; vous pouvez dormir en paix; quand vous seriez la plus grande des canailles, elle ne le verra plus. Vous n'avez que des qualités, vous êtes un ange !

Voilà le mariage d'amour le plus fréquent, et je pose hardiment ce vieux théorème :

L'amour aveugle la raison,
Or, la raison doit primer l'amour,
Donc.....

C'est ce que nous allons voir.

II

Comparez à cette union funambulesque de deux êtres qui ne se connaissent pas, qui ont passé de longs mois de fiançailles à se tromper mutuellement, à se transformer, à s'embellir, à se parer de vertus factices, comparez à cette union folle, le paisible mariage de raison, l'union — plus prosaïque, mais qu'importe? — de deux êtres qui se sont vus par les yeux du bon sens et non par les lanternes magiques de la passion.

Vous voilà posé; vous avez trente ans; le jeune homme disparaît pour faire place à l'homme fait; vous éprouvez le besoin d'avoir à côté de vous une compagne... etc., (trouvez à ma place, ô lecteur, une belle phrase prudhommesque).

C'est le moment psychologique. Eh bien! vous ferez part de vos aspirations matrimoniales à une personne que vous aimez et qui vous aime, à votre père, à votre mère, à un vieil ami, et vous lui direz : « Trouve-moi la femme qu'il me faut ; tu sais mes goûts, mes idées, mes défauts, ma fortune ; cherche et trouve. » Au bout de quelque temps, on vous dira : « Voilà votre affaire, en avant ! lâchez tout ! » faites vous aimer, ce qui est chose facile, à moins que vous ne soyez bancal et idiot, ce que vous n'êtes pas, je suppose. De plus, rien ne vous engage, vous êtes libre, mais vous n'aurez plus à craindre l'amour borgne... la raison aura triomphé. Mariez-vous ; vous avez quatre-vingt-dix chances sur cent d'être heureux.

Je sais que cette thèse est bien positive, qu'elle supprime les sou-

pirs étouffés, le soir, dans l'allée sombre... le serrements de mains à la dérobée... les baisers furtifs qu'on cueille comme des fleurs d'aubépine... les longues causeries sous l'orme..... les promenades sur le lac d'azur... les « je t'aime! » et les « oh! ange! »... toute cette sacrée fantasmagorie lamartinesque où la fadeur a le premier rôle, où l'on épuise le vocabulaire à l'orgeat, où l'on se repète tous les jours les mêmes mots bêtes, sur un ton mélancolique, en roulant des yeux blancs et en contemplant la lune, que l'on nomme pour la circonstance « Diane chasseresse » ou « Blonde Phœbé. » Vous tournez sans le vouloir au parfait Werther; elle se fait Corinne.....

Bêtise ! comme dirait Zola.

Reprenant ma thèse, je pose ce second axiôme :

Il ne faut s'exposer à aimer qu'une femme qui vous convient. Et si elle vous convient, vous l'estimerez, et si vous l'estimez, soyez sûr que l'amour viendra vite.

J'ai fini ma dissertation et je cite volontiers, pour terminer, cette grande vérité d'un petit auteur :

« Se marier par amour, c'est se loger par le quarantième degré de chaleur, sans songer que l'on peut retomber au-dessous de zéro. »

MAX WALLER.

4 Mars 1881.

La Question du Grec.

Au sortir de l'Athénée, un élève sait mettre sur pied les vers latins les plus compliqués ; il sait traduire fort convenablement une page de grec ; il sait... il sait... il sait une foule d'autres choses, mais il ne sait pas écrire une lettre en bon français.

Attention ! J'ai dit qu'il traduirait une page de grec. Je me suis bien gardé de dire qu'il *sait le grec*. Avec un bon dictionnaire, il translatera de la façon la plus proprette un chapitre d'Hérodote. Après quoi, il se demandera avec stupéfaction quels motifs on a bien pu avoir pour appeler le grec : « la plus belle de toutes les langues ». Les professeurs... (non, cela leur est bien égal), les savants, s'écrie-

ront avec douleur : « Comment peut-on proférer un pareil blasphème ? » Comment ? La réponse est bien simple : C'est que l'élève en question ne connaît pas plus le grec qu'il ne connaît le français.

Ce n'est pourtant pas faute d'y avoir consacré du temps. Durant ces cinq dernières années, pendant combien d'heures le pauvre garçon a-t-il entendu tantôt l'un, tantôt l'autre de ses condisciples, une traduction sur les genoux en dessous du pupitre, *expliquer* d'une voix monotone les vers de l'*Iliade* ou de l'*Odysée*. Que lui en est-il resté ?

***

Le grec s'enseigne depuis longtemps dans les collèges. Depuis qu'un jour on s'est dit : Rien n'est plus propre à fortifier, à agrandir l'esprit de l'enfant, que ces admirables littératures antiques. Rien de tel, non plus, pour donner au style du relief et de l'ampleur.

Cela était vrai alors. Mais alors nous n'avions ni Corneille, ni Bossuet, ni Molière, ni Voltaire.

Nous les avons maintenant, et nous continuons le vieux système comme si rien n'était changé. N'y a-t-il donc pas autant de grandeur dans le *Cid* que dans un chant d'Homère ? Bossuet ne vaut-il pas Lysias ?

Au lieu d'abêtir les enfants en les forçant une heure par jour à chercher dans un lexique la traduction d'une centaine de mots grecs aussitôt oubliés, faites lire et étudier ces grands ancêtres, en remontant jusqu'à Montaigne et Rabelais. Et l'on verra ce que notre littérature nationale y gagnera en originalité et en puissance.

Ici, un aveu que nous n'hésitons pas à faire, si pénible qu'il soit. Ce système a deux grands défauts :

D'abord, il n'est pas consacré par « l'expérience des siècles ».

Ensuite, il aurait le tort grave d'intéresser les élèves. Or, chacun sait qu'on ne vient pas en classe pour s'amuser.

***

Il ne faudrait pas pour cela abandonner ces livres grecs, qui ont fait beaucoup de bien, et qui en feront encore. La seule différence,

c'est que, grâce à une bonne traduction, on pourrait lire tout un auteur, tandis que maintenant on lit un chapitre en un an.

Traduction. Le mot est lâché. J'entends tous ces bons professeurs de grec me hurler en cœur : « Et le style ?... Oubliez-vous qu'il n'en reste rien dans le passage d'une langue dans une autre ? La fôôôrme ! La fôôôrme !... »

J'avouerai que je n'ai jamais compris comment, à l'âge où l'on peut à peine apprécier le style dans sa langue maternelle, un élève parvenait à goûter la forme dans ce dédale de mots inconnus, où se dressent à chaque pas devant lui les aoristes, les optatifs, les comparatifs et les superlatifs.

Et puis, je ne sais pas si, même au point de vue de la langue, il n'y a pas plus de profit, par exemple, à lire Plutarque dans Amyot que dans l'original.

Ils vous assurent qu'il reste dans la plume de celui qui a étudié le grec, quelque chose de la phrase nette et lapidaire de l'antiquité. Tout le monde fait ses humanités aujourd'hui, tout le monde apprend le grec : cela est de bon ton. Je ne vois point pour cela que l'atticisme fasse beaucoup de progrès chez nous : j'ai beau regarder, les Paul-Louis Courier ne sont pas plus nombreux qu'auparavant. Non, non, ce n'est pas pour s'être frotté de verbes et de déclinaisons, qu'on a un sens plus juste du style.

Et à ce propos, laissez-moi vous dire un mot, non d'un élève, mais d'un professeur. La démonstration sera plus frappante, un professeur de grec étant toujours supposé en savoir plus que ses disciples. Permettez-moi de citer quelques passages d'une très savante brochure sur Pindare, que ce professeur, le Dr Schwickert, un Luxembourgeois, écrivit il n'y a pas longtemps. Je cueille au hasard (on n'a qu'à se baisser) quelques fleurs de rhétorique où l'on retrouve le parfum de l'antiquité :

Les traductions allemandes versifiées de Pindare nous ont toujours causé l'effet d'un amas confus de prunelles aveugles, de bosses au front et de lambeaux de plumes de paon, le tout jeté pêle-mêle. Quelques images brillantes y surnagent, ça et là, sur un flot de verbiage, égarées au milieu de débris de pensées et de réflexions à demi-perdues et dispersées à l'aventure.

Parfois une courte sentence rappelle, par sa délicatesse de touche, les épigrammes les plus fines de l'*Anthologie* : « L'égoïsme, cet idiotisme du cœur. »

Et plus loin :

...Si jamais, entraîné par un sentiment de compassion mal éclairé pour ces infirmités et ces défaillances dont les âges ont frappé les antiquités de l'art hellénique, quelqu'un s'avisait de suppléer une lacune ouverte dans la joue de Cupidon enfant, par un fragment enlevé d'un de ces visages joufflus que les architectes du style dit roccoco, aiment à placer aux angles des toitures pour y servir de « cracheurs d'eau, » ou s'il se laissait aller à l'idée de combler quelque brèche à la cuisse d'un Ganymède par un débris détaché de l'os iliaque du Manneke-Pis...

***

— Bah, se dit-on, j'ai perdu cinq ans de ma vie à étudier le grec. Je ne sais pas pourquoi mon fils ne ferait pas de même. Et puis, voyez ce que c'est : Paul-Louis Courier... savait le grec...

— Le Dr Schwickert le sait aussi, et peut-être mieux que lui.

SYLVIUS.

L'ÉCLIPSE

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

MAURICE. — NELLY, femme de Maurice.
BACHONGRIS, oncle de Maurice. — ERMELINDE, tante de Nelly.
MARIETTE, femme de chambre.

La scène est à Ostende, de nos jours.

Un salon, ameublement simple; au fond, cheminée, pendule; porte au fond et portes latérales; au milieu de la scène, guéridon chargé de livres, journaux, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, Mariette est en train d'épousseter ; l'on entend sonner 9 heures.

MARIETTE. — Allons bon ! neuf heures ! et ils ne sont pas levés ! ces jeunes mariés, cela ne pense qu'à dormir... Tous les mêmes, les Bruxellois : ils viennent s'installer pendant quelques jours à Ostende, s'enferment dans une maudite chambre d'hôtel, et puis ils vont se vanter partout d'avoir

pris les bains... il est vrai qu'il pleut toujours. (*Regardant à la fenêtre*). Aujourd'hui cependant, la plage est assez animée ; tiens, là-bas, près du Kursaal, danseurs et danseuses parlent sans doute du cotillon d'hier... les mamans se mettent de la partie... C'est cela, on bâcle des mariages. (*Recommençant à épousseter*). Ah! ne me parlez pas des unions du grand monde ; toujours la même chose : trois bals, deux dîners, y compris celui des fiançailles, et l'affaire est faite. Ainsi, le concierge m'a assuré qu'il y a six mois les voyageurs que j'ai mission de servir et qui... comment dire cela? qui.., reposent ici à côté, ne se connaissaient pas, et pourtant s'adorent-ils, les tourtereaux ! quels doux tête-à tête, juste ciel ! que d'ailleurs je n'ai garde de troubler, sachant ce que c'est par expérience... Enfin, quelqu'un !

SCÈNE II

Mariette, Maurice.

MAURICE, *entrant précipitamment.* — Bonjour la bonne, bonjour ; justement j'ai à vous parler.

MARIETTE, *faisant une révérence.* — Monsieur sait que je suis à ses ordres, et monsieur peut compter sur moi ; je suis active, discrète, discrète, oh, certainement, au point que l'autre jour...

MAURICE, *à part.* -- Quelle modestie! (haut). C'est bon ! c'est bon ! il ne s'agit pas d'une affaire de grande importance...

MARIETTE. — Monsieur veut déjeûner ?

MAURICE, *vivement.* — Déjeûner, moi! sans Madame! mais cela ne s'est jamais vu ! depuis quand un mari déjeûne-t-il sans sa femme?

MARIETTE. — J'en demande bien pardon à monsieur, cela c'est vu : un noble étranger qui a passé huit jours dans cet hôtel, le comte de Sganarellobos, un Grec, qui n'avait qu'un défaut, celui de jouer toute la nuit et même une partie du jour...

MAURICE, *souriant.* — Cela se comprend... un Grec, mais...

MARIETTE. — Je ne sais pas si tous les Grecs sont comme le comte de Sganarellobos ; en tout cas, je le voudrais bien ; un soir, il m'a donné vingt francs, parce que...

MAURICE, *impatienté.* — Je n'ai que faire de ces histoires ; je venais simplement vous demander l'adresse d'une bouquetière.

MARIETTE. — J'espère que Monsieur m'excusera, c'est que je voulais lui dire que le comte de Sganarellobos déjeûnait toujours sans la comtesse, et je ne lui donnais pas tort ; cela doit être ennuyeux d'avoir continuellement le même visage devant soi...

MAURICE. — L'on voit bien que vous n'êtes pas mariée !

MARIETTE *rougissant.* — Pas tout à fait!...

MAURICE, *impatienté.* — Allons! encore une fois, voulez-vous m'indiquer l'adresse d'une bouquetière?

MARIETTE. — Oh ! si ce n'est que cela ! Monsieur ne connaît pas Flora la Gantoise, celle qui, lundi dernier, a souffleté...?

MAURICE. — De grâce, dites-moi où elle est.

MARIETTE, *souriant.* — Quoi! monsieur! vous ..

MAURICE, *à part.* — L'impudente ! (*haut*), Voyons, où débite-t-elle sa marchandise?

MARIETTE. — Flora est d'ordinaire en face du Kursaal, et si monsieur veut s'en convaincre, il n'a qu'à jeter un coup-d'œil d'ici (*indiquant la fenêtre*). Monsieur n'ignore probablement pas ce que dit le prospectus de l'hôtel? Situation magnifique, vue splendide sur la plage, comfort...

MAURICE. — Oui, oui, et prix modérés, seulement... je ne vois pas.

MARIETTE, *regardant par dessus l'épaule de Maurice.* — Mais elle est là, cette chère Flora, près de ce grand Anglais, le même qui a eu cette singulière aventure...

MAURICE, *agacé.* — Bah! pour trouver un bouquet, je ne devrai pas, je suppose, révolutionner tout Ostende. (*Il se dirige vers la sortie*).

MARIETTE. — Si Monsieur voulait, j'irais le recommander...

MAURICE. — Le monde à l'envers !

MARIETTE. — Monsieur pourrait être certain d'être bien soigné; ah ! j'y songe !

Monsieur ne sait pas que je suis une grande amie de Flora, à preuve que... (*Voyant l'impatience de Maurice*). Je cours la prévenir. (*A part*). Nous partagerons les bénéfices : un mari en lune de miel ne regarde pas à la dépense...

MAURICE. — Allez! Allez ! j'arrive à l'instant.

MARIETTE, *sur le seuil.* — Il y a surtout des roses d'une grande beauté ; un Américain, M. Petrolson, en achète tous les jours dix bouquets ; elles viennent de Gand, c'est tout dire. (*à part*) Sont-ils polis ces beaux messieurs ! Quelle différence avec Joseph ! (*Elle sort*).

SCÈNE III

MAURICE, *seul.* — C'était le seul moyen de me débarasser de cette bavarde ! Ah! Nelly, lorsque je te compare aux autres femmes, je comprends mieux encore l'étendue de mon bonheur... (*Envoyant des baisers à la porte de la chambre à coucher*). A bientôt chérie, à bientôt ! (*Il sort*).

SCÈNE IV

Nelly

NELLY, *regardant de tous côtés.* — Sorti ! il est sorti ! j'en étais con-

vaincue ; je gagerais qu'il est allé me chercher quelque petit présent, des fleurs peut-être, il sait que je les adore ! (*Elle s'assied près du guéridon.*) Que vous vous trompiez, ma tante, quand vous tâchiez de me persuader qu'une jeune fille ne devait jamais se charger des chaînes de l'hymenée ; mais où donc irions-nous avec cette théorie-là ? il est vrai que personne ne vous a encore offert ces lourdes chaînes, pauvre tante ! Le mariage c'est l'idéal de la jeunesse, le paradis sur terre, le paradis reconquis... Qu'elle est belle la vie à deux ! loin du bruit, loin des cancans de la ville. (*Elle soupire.*) Les admirables journées que nous passons à rêver au bord de la mer ! Si cela pouvait durer éternellement !... Que le temps me paraît long, lorsqu'il n'est pas là .. lui serait-il arrivé malheur ? mais non... chassons ces sottes pensées... Tiens, des journaux, des livres (*jetant un regard sur le guéridon*) mes romans favoris même, il a tout prévu... Si je lisais pour me distraire... Oh ! le joli papier, et parfumé, s'il vous plaît ! Monsieur Maurice laisse traîner sa correspondance ; le charmant papier, il me faudra du pareil... voyons, je puis bien, je pense, l'examiner sans scrupule ; non, je ne lirai pas ;... l'écriture est fine... on dirait l'écriture d'une femme, et d'une femme distinguée encore... Dieu ! que les femmes sont curieuses ; c'est un legs de notre mère Eve... Si j'ouvrais (*elle retourne le billet en tout sens*). Bah ! un péché de plus sur ma conscience... C'est récent, c'est d'hier même ; Maurice ne m'en a cependant rien dit. (*Elle lit.*)

« Mardi soir.

« MON CHER ANGE,

« Grâce à la « Liste des Etrangers, » je viens d'apprendre ton arrivée à Ostende. J'ai toujours conservé un excellent souvenir de nos bonnes relations d'autrefois, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je songe aux heures agréables, mais hélas ! si vite écoulées, que nous avons jadis passées ensemble. Si cela ne te dérange point, je viendrai te faire visite à ton hôtel demain vers dix heures.

« CAMILLE DE LAIDRON. »

Camille de Laidron ! qu'est-ce donc ?... je suis tout tremblante ! Camille de Laidron ! ce nom m'est inconnu. (*Elle relit la lettre*)... Lui ! mais c'est impossible ! Maurice... je suis le jouet d'un rêve... je le tiens pourtant ce billet maudit... ce « jadis, » cet « autrefois » m'intriguent... mardi soir.. qui sait ? cette sortie matinale... ce retard... serait-il allé dire à M^lle^ Camille de ne pas franchir le seuil de cette chambre, serait-il allé lui dire qu'elle courait grand risque de se faire égratigner par les griffes roses d'une femme outragée ! oh, oui, c'est cela, une ancienne connaissance... le lâche, il a aimé d'autres femmes que moi ! oh ! les hommes ! les hommes ! fiez-vous à ces êtres vils et méprisables ! ma tante, vous m'aviez tout prédit ; oui, le mariage empoisonne l'exis-

tence, c'est l'enfer sur la terre... pauvre Nelly ! te voilà bien malheureuse (*Elle pleure.*) Du papier satiné !... Que n'ai-je écouté vos conseils, ma tante bien aimée ; lorsque vous êtes venue ici, il y a quinze jours, nous préparer cet appartement, vous m'avez encore écrit pour me demander si j'avais mûrement refléchi, et je vous ai répondu : « J'aime Maurice, je l'épouserai. » Et voilà qu'en pleine lune de miel je découvre des billets doux adressés à mon mari... eh bien, non ! il ne mérite plus ce nom, à mon bourreau (*se levant.*) Après tout, pourquoi me chagriner ainsi ? On m'a toujours dit que j'étais une maîtresse-femme.je sais ce que j'ai à faire...ma résolution est prise. (*Elle sonne.*)

SCÈNE V

Nelly, Mariette

MARIETTE, *accourant.* — Madame se trouve mal ?

NELLY. — Non, non ; veuillez me dire à quelle heure...

MARIETTE. — Monsieur est sorti depuis dix minutes... il...

NELLY. — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; dites-moi à quelle heure part le prochain convoi pour Bruxelles. .

MARIETTE. — Madame s'en va ? Mais mada ne oublie que monsieur...

NELLY. — Je ne vous parle pas de monsieur ; dites-moi l'heure du départ.

MARIETTE. — Si je ne me trompe, madame, il y a un train pour Bruxelles à 10 heures 57, et si...

NELLY. — 10 heures 57, fort bien ; j'ai le temps de me préparer.

MARIETTE. — Madame ne désire pas autre chose ?

NELLY. — Non, merci.

MARIETTE, *à part.* — Qu'on me coupe la langue, si je comprends un mot à tout cela ! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

Nelly

NELLY, *se promenant, en proie à une vive agitation* — 10 heures 57 ! parfait ! cette après-midi, je serai dans les bras de ma tante... Ah ! M. Maurice, nous avez cru épouser une jeune fille qui fermerait les yeux à la vue de vos débordements ; ah ! vous m'avez prise pour une pensionnaire innocente et naïve ; je vais vous prouver que j'ai du caractère... Vous connaissez des Camille ! mais la loi me protège, le divorce est là ! mon cousin Paul plaidera pour moi ; en voilà un qui n'aurait pas agi de la sorte ! Revenez donc, cher Maurice, revenez donc ; j'ai hâte de vous revoir après une aussi cruelle séparation, mais si je ne puis avoir avec vous une dernière entrevue, le juge vous en ménagera d'autres. (*Elle sort*).

SCÈNE VII

MAURICE, *déposant un bouquet sur une chaise.* — Pauvre chérie ! pas encore levée! la fatigue l'a brisée ; décidément elles sont trop longues, ces excursions aux dunes... Neuf heures et quart, elle ne peut tarder. (*Il s'assied sur le chaise que Nelly vient de quitter.*) — Tiens, une lettre ! une lettre que Nelly écrit sans doute à une amie pour lui communiquer ses impressions... de voyage (*prenant le billet.*) Non, ce n'est pas son écriture... Que serait-ce ? je n'ai pas de secrets, pour toi, tu ne dois pas en avoir pour moi. (*Il lit.*)

« Mardi soir.

« MON CHER ANGE,

« Grâce à la « Liste des Etrangers, » je viens d'apprendre ton arrivée à Ostende ; j'ai toujours conservé un excellent souvenir de nos bonnes relations d'autrefois, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je songe aux heures agréables, mais hélas ! si vite écoulées, que nous avons jadis passées ensemble. Si cela ne te dérange point, je viendrai te faire visite à ton hôtel, demain vers 10 heures.

« CAMILLE DE LAIDRON. »

Camille de Laidron ! je ne connais pas ce monsieur ! Camille de Laidron ! vous écrivez sentimentalement... reste à savoir à qui sont destinées ces lignes ; comment cé billet se trouve-t-il ici? Et quel billet? « mon cher ange, » les « heures agréables, » les relations d'autrefois... Oh ! oh ! Camille de Laidron ! où donc ai-je entendu ce nom? Quelle horrible pensée me traverse le cerveau. . non, ce serait impossible ! je deviens fou... l'air vif m'a enivré... et pourtant, d'où viendrait cette lettre et à qui serait-elle adressée ? Ce n'est certes pas à moi qu'il l'a écrite, ce gommeux, oui, ce ne peut être qu'un gommeux qui aura jadis flirté avec ma femme, encore s'il n'a que flirté !... un imbécile quelconque qu'elle aura rencontré au bal... comme moi... un idiot affublé d'un habit noir et affligé d'un titre quelconque... Maudites soient les villes de bains ! on y rencontre trop de monde, même et surtout du monde qu'on n'y devrait pas voir... (*refléchissant un moment.*) Camille de Laidron ! et il tutoie ma femme.. c'est affreux... quand a-t-elle reçu cette missive ? hier soir évidemment .. Mardi soir, et nous sommes mercredi matin... je suis certain que cette coquine de Mariette est dans le complot ! voilà la raison de ses sourires impertinents .. Nelly aura oublié le billet sur la table, l'imprudente ! maigtenant elle s'est tout rappelé ; elle n'ose affronter mon courroux... Voilà pourquoi elle ne se lève pas... Non, je ne puis rester plus longtemps ici, allons, courage ! (*Il sonne.*)

SCÈNE VIII

Maurice, Mariette

MARIETTE. — Monsieur m'a appelée ?

MAURICE. — Dites-moi : puis-je partir bientôt pour Bruxelles ?

MARIETTE, *à part.* — Lui aussi! (*haut.*) Monsieur s'en va ! Monsieur veut-il que je prévienne madame ?

MAURICE. — C'est inutile.

MARIETTE. — Comme monsieur voudra, mais je croyais.

MAURICE, *impatienté.* — Voyons, à quelle heure y a-t-il un train pour Bruxelles ?

MARIETTE. — A 10 heures 57, monsieur.

MAURICE. — C'est bien ; merci.

MARIETTE, *s'inclinant et sortant.* — (*A part.*) Incroyable ! Depuis quand un mari dejeûne-t-il sans sa femme ?

SCÈNE IX

Maurice, seul

A trois heures, je serai chez mon oncle, j'irai lui demander conseil, il est célibataire, lui ! et célibataire endurci ! que n'ai-je écouté ses sages avis ! Et moi qui avait cru acquérir un trésor d'un prix inestimable ! le modèle des prix Monthyon... Malédiction ! mais j'en ai assez de ce rôle ridicule... et quand je songe que hier encore...Oh ! viens donc, traîtresse ! viens souhaiter le bonjour à ton tendre époux.

SCÈNE X

Maurice, Nelly

MAURICE, *voyant Nelly s'approcher à pas lents.* — Mon Dieu ! quel air bouleversé !

NELLY, *à part.* — Il faut rompre brusquement...

MAURICE, *à part.* — Pas un regard.

NELLY, *à part.* — Pas un sourire...

MAURICE, *à part.* — Son attitude me surprend !

NELLY, *à part.* — Il s'est laissé influencer par cette Camille !

MAURICE, *à part.* — Non, je ne plierai pas : boudons.

NELLY, *à part.* — Je ne romprai pas le silence : boudons.

(*Ils vont s'asseoir assez loin l'un de l'autre.*)

SCÈNE XI

Maurice, Nelly, Mariette

MARIETTE. — Madame et monsieur désirent-ils que je leur serve leur déjeûner avant leur départ ?

MAURICE, *à part.* — Avant leur départ ! elle part aussi !

NELLY, *à part.* — Avant leur départ ! il s'en va !

MAURICE. — Apportez-moi mon déjeûner.

NELLY. — Et le mien.

MARIETTE. — Je le sais : monsieur et madame déjeûnent ensemble, ce n'est pas comme le comte et la comtesse de Sgnarellobos.

MAURICE, *ennuyé.* — C'est bien, je connais l'histoire.

NELLY, *à part.* — Il connait l'histoire ! il parle aux femmes de chambre, et cela quand je suis couchée...

MARIETTE. — Je voulais simplement rappeler à monsieur que...

MAURICE. — Laissez donc ; le nom de Sganarellobos m'exaspère ; peut-on s'appeler ainsi ?

MARIETTE. — Certainement, monsieur ; le comte m'a même dit que c'était un nom très répandu. (*Maurice prend un livre. Nelly froisse un journal.*)

..... — (A *part*). Quel changement ! Oh ! quand je me marierai, je serais plus gaie que cela, pendant la lune de miel tout au moins (*Elle sort.*)

SCÈNE XII

Maurice, Nelly

NELLY, *à part.* — Il quitte Ostende ! Il s'enfuit avec Camille !

MAURICE, *à part.*— Camille l'enlève, sans doute; mais c'en est trop, il faut une explication... (*à Nelly*). Madame.

NELLY. — Monsieur !

MAURICE. — Ainsi, vous partez !

NELLY. — J'allais vous faire la même question, monsieur.

MAURICE. — Vous avouerez toutefois que votre conduite est inexplicable.

NELLY. — Et la vôtre? monsieur, elle est indigne.

MAURICE, *ironiquement.* — Vous me permettrez de trouver fort étrange cette brusque résolution ; comment! sans motif à moi connu, il vous prend la fantaisie d'abandonner le toit conjugal, un caprice, quoi !

NELLY. — Mais cette fille n'a-t-elle pas dit que vous quittiez Ostende aussi ?

MAURICE. — Et si cela était, madame ! qu'auriez-vous à dire ? C'est vous qui me devez obéissance, c'est à vous de courber la tête, et d'ailleurs, croyez-le bien, si je m'en vais, c'est que...

NELLY. — Eh bien !

MAURICE. — C'est que j'ai mes raisons.

NELLY. — Des raisons ! et pensez-vous que je n'en ai pas, des raisons ?

MAURICE. — Cela me semble extraordinaire : ce matin quand je suis sorti...

NELLY. — Sorti de bonne heure !

MAURICE. — C'était pour vous ménager une surprise...

NELLY. — Belle surprise, en vérité.

MAURICE. — Vour dormiez d'un sommeil calme et paisible, comme disent les poètes, et voilà qu'à mon retour...

NELLY — Et vous même, monsieur ?

MAURICE. — Admettez-le, madame ! mais si à la place du mari de chaque jour, du mari bonasse, du mari... enfin, vous avez trouvé en moi un homme justement courroucé, c'est que j'avais appris...

NELLY. — Et moi ?

MAURICE. — Vous, vous étiez en train de détruire mon bonheur ; cédant à ce je ne sais quelle influence, vous décidiez de fuir.

NELLY. — Oui, je voulais fuir, oui, je voulais quitter ces lieux, chaque objet me rappelant de trop tristes souvenirs...

MAURICE. — Tristes souvenirs ?

NELLY. — Moi, je m'en retournerai chez ma tante, chez ma tante, entendez-vous, monsieur ; non pas comme vous, qui allez san doute vous envoler ver des régions lointaines avec une...

MAURICE. — Je n'y comprends plus rien... Mais ce qui m'étonne encore le plus, c'est de voir une femme que je croyais si douce, si aimante, s'emporter à ce point ? Jusqu'à ce jour je vous croyais soumise.

NELLY — Vous vous trompiez

MAURICE. — Simple et dévouée..

NELLY. — Vous vous faisiez illusion.

MAURICE. — Je ne le vois que trop. Ah ! maudit...

NELLY. — Maudit soit le jour où nous nous sommes rencontrés : c'est là ce que vous alliez dire, n'est-ce pas ?

MAURICE. — Je n'ai jamais menti, madame, et la vérité m'oblige à vous répondre, oui.

NELLY. — Oh ! le monstre ! le monstre !

SCENE XIII

Les précédents, Mariette

MARIETTE *entre et dépose le plateau sur le guéridon.* — Dieu ! que madame est pâle ! Madame est elle indisposée ?

NELLY. — Ce n'est rien.

MARIETTE. — C'est comme l'Ecossaise du numéro 7 ; chaque matin, lorsqu'elle voit son mari, lord Mac Army, cela lui fait une telle impression qu'elle gagne une attaque de nerfs, mais c'est un homme si imposant !... Si madame a besoin de moi...

NELLY. — C'est bien, je sonnerai.

(*Mariette sort.*)

SCÈNE XIV

Maurice, Nelly

MAURICE, *entendant soupirer Nelly.* — Vous soupirez, madame; vous regrettez peut-être votre faute.

NELLY. — Ma faute ! Monsieur ! ma faute ! si j'ai commis une faute, c'est bien celle de vous avoir épousé ! que n'ai-je écouté la voix de la raison ! Mais vous aviez je ne sais quoi de séduisant...

MAURICE, *s'inclinat.* — Merci, madame.

NELLY. — Mais que vous n'avez plus en ce moment.

MAURICE. — J'ai foi en votre sincérité... mais trêve de plaisanteries, madame ; je ne tiens plus, je vous préviens, à jouer le rôle d'un mari de vaudeville.

NELLY. — Ni moi, celui d'une dupe, d'une femme trompée !

MAURICE. — Trompée !

NELLY. — Oui, trompée, mais cela suffit, monsieur ! cet entretien me pèse ; à Bruxelles, vous pourrez conférer avec mon avocat, mon cousin Paul...

MAURICE. — Que diable les avocats et les cousins viennent-ils faire dans tout ceci ! (*Voyant Nelly se diriger vers la porte*) Nelly !...

NELLY. — Monsieur ?

MAURICE. — Un mot encore, avant de nous séparer...

NELLY, *tressaillant.* — Nous séparer !

MAURICE. — Vous pleurez ?

NELLY. — Oui, je pleure de rage et de colère, en songeant à l'ingratitude des hommes, en songeant à votre impudence ; involontairement ma pensée se reporte vers le passé... vous rappelez-vous le premier bal où nous nous sommes vus ?

MAURICE, *songeur* — Oui.

NELLY. — Timidement, lorsque la banale présentation d'usage eut été faite, vous m'avez engagée pour la danse suivante, et aux premiers accords d'une valse de Strauss ou de Sacré, nous nous sommes élancés dans le tourbillon.

MAURICE — La valse était de Sacré, je ne l'ai pas oublié, moi...

NELLY, *pleurant.* — Vous avez donc perdu tout souvenir de vos serments d'amour, de vos protestations de fidélité ! Voilà notre histoire à toutes, pauvres jeunes filles riches ; ce qu'on épouse, ce n'est pas nous, c'est notre dot ; on nous poursuit, on nous traque véritablement, et (*s'animant*) dans ce grand steeple-chase, la palme revient au tartufe le plus habile, à celui qui joue le mieux la comédie de l'amour.

MAURICE, *ironiquement.* — Allez nier que je vous ai aimée !

NELLY — A la bonne heure, vous employez le passé.

MAURICE — J'en atteste le ciel, c'est...

NELLY — C'est inutile; cela ne se fait qu'au théâtre... Oh ! je vous en prie, cessez ce jeu, n'allez point me parler de votre amour, je ne vous croirais plus. J'ai honte de ma faiblesse... Et la persistance que vous mettiez à me suivre, l'avez vous aussi oubliée? partout où j'étais, vous étiez. Visites, dîners successifs; à la Monnaie, je ne sais comment cela se faisait, nous étions toujours dans la même loge; j'y laisse une fois mon éventail, vous me le rapportez; au Bois, vous caracolez autour de ma voiture; le monde chuchote le mot mariage, et ce fut, hélas, la réalité... Mariez-vous, jeunes filles, mariez-vous !

MAURICE. — Je vous remercie pour cet hélas, il vient du cœur !

NELLY. — Ah ! vous raillez maintenant.

MAURICE — Je ne raille pas, madame; je vous ai épousée, voila mon crime; j'ai été séduit, fasciné, entraîné je n'ai considéré que l'enveloppe, sans songer que cette enveloppe pouvait réceler une âme aussi...

NELLY, *ironiquement.* — Pleuvez épithètes ! pleuvez, et après?

MAURICE. — Et après ? Mariez-vous, jeunes gens ! mariez-vous !

NELLY, (*près de la porte*). — Ainsi, il ne vous suffit pas de me tromper indignement, il faut encore que vous m'accabliez de vos injures et de vos sarcasmes; je dirai tout à l'audience ! je m'en vais reprendre chez ma tante le cours d'une existence calme et heureuse, mais continuer de vivre ainsi, je ne le puis !

MAURICE, *à part.* — S'en irait-elle vraiment ! Dieu ! qu'ai-je fait ? (*s'avançant vers Nelly*). Nelly !

NELLY. — Mauri... Monsieur !

MAURICE. — Oui, j'ai été violent, barbare, inhumain... Nelly, je vous pardonne tout.

NELLY. — Vous n'avez rien à me pardonner.

MAURICE — Alors, c'est vous qui m'accusez ! mais si la chose est si facile, confondez-moi, voyons, confondez-moi...

NELLY. — A mon tour monsieur, fournissez-moi une preuve de ma culpabilité.

MAURICE. — Vous le voulez. (*Il se dirige vers le guéridon.*)

NELLY. — Ah ! vous croyez que j'attaque les gens à la légère. (*Elle se dirige aussi vers le guéridon.*)

SCÈNE XV

Maurice, Nelly, Mariette.

MARIETTE. — Pardon, madame, pardon, monsieur !

MAURICE, *impatienté.* — Qu'est-ce encore ?

MARIETTE. — Il y a un monsieur qui attend depuis dix minutes et qui veut à toute force monter.

MAURICE, *(à part.)* — Un monsieur ! c'est cela ! Il est près de 10 heures ! *(à Mariette)* Eh bien, dites à ce monsieur de ne pas venir déranger des personnes qu'il ne connait pas...

MARIETTE. — Il m'a dit, au contraire, qu'il n'était pas le premier venu.

MAURICE. — Vous entendez ! madame ! Eh bien ! qu'il monte !

MARIETTE. — Parfaitement, monsieur, mais il y a aussi une dame.

NELLY. — Une dame, vous entendez, monsieur, une dame ! *(à part)* c'est Camille !

MARIETTE. — Une dame que je connais et qui a déjà logé ici.

NELLY. — Dites lui de monter.

MAURICE. — Vous outrepassez vos droits, ce me semble ! Cette dame ne montera pas. Allez !... *(Mariette sort.*

SCÈNE XVI

Maurice, Nelly, Bachongris. Ermelinde

ERMELINDE. *entrant* — Et je vous dis que j'entrerai, moi!

NELLY et **MAURICE.** — La tante Ermelinde !

BACHONGRIS. — Et il ne sera pas dit qu'un oncle devra demander la permission d'entrer chez son neveu.

NELLY et **MAURICE.** — L'oncle Bachongris !

ERMELINDE. — Que se passe-t-il ici ? Dieu ! qu'est t-il donc arrivé ?

NELLY, *se jetant dans les bras de sa tante.* — Oh ! ma tante ! ma tante ! que je suis malheureuse !

MAURICE, *se jetant dans les bras de son oncle.* — Oh ! mon oncle ! ne vous mariez jamais !

ERMELINDE. — Comment, vous en êtes déjà là, après huit jours de mariage.

BACHONGRIS. — Je pourrais bien changer d'avis...

ERMELINDE. — Et voilà comment vous nous recevez ! nous qui avons fait un long voyage pour vous voir.

NELLY. — Pardon, pardon, ma tante ! mais...

MAURICE. — Pardonnez-moi, mon oncle...

ERMELINDE. — Et nous qui venions vous apporter une excellente nouvelle...

BACHONGRIS, *répétant.* — Une excellente nouvelle.

ERMELINDE. — Vous nous avez enflammés ..

MAURICE. — Quoi ! Enflammés...

ERMELINDE. — D'un si vif désir de nous unir, Bachongris et moi... que...

MAURICE et **NELLY.** — Eh bien !

ERMELINDE. — Que nous avons résolu de suivre votre exemple...

BACHONGRIS. — De suivre votre exemple.

ERMELINDE. — Et dans deux mois, je serai madame Bochongris !

BACHONGRIS. — Et dans deux mois, je serai... Mais non ! qu'est-ce que j'allais dire là !

MAURICE. — Quelle matinée, mon Dieu !

NELLY. — Est-ce bien vrai, ma tante ?

ERMELINDE. — Ai-je jamais menti, ma nièce ? Vrai, je rouve votre question fort impertinente ! Et voilà les félicitations que vous nous adressez ! Comment! la chose s'est décidée hier! et pour vous menager une agréable surprise, nous sommes venus en personne vous faire part de la nouvelle ! et puis! nous arrivons gais et heureux, et nous vous trouvons boudant, pleurnichant, Dieu sait pourquoi ! c'est charmant ! Partons, Anatole, quittons ce mauvais milieu.

BACHONGRIS. — Partons, partons...

ERMELINDE. — Et nous nous rappelerons en temps opportun cette conduite inconvenante. . et maintenant, Anatole, venez, je vous conduirai dans une maison où l'on vous fera meilleur accueil, chez ma vieille amie, Camille de Laidron.

MAURICE et NELLY, *tressaillant* — Camille de Laidron !

ERMELINDE. — Eh quoi! ce nom produit sur vous une singulière impression! Il est bien grotesque, ce nom, n'est-ce pas ? Comment? vous vous permettez de vous moquer de mes amies de pension! une âme tendre et dévouée qui, il y a quinze jours, dans cette chambre même, est venue m'embrasser! nous ne nous étions plus vues depuis trente-cinq ans!

MAURICE. — Vous avez dit : dans cette chambre même !

ERMELINDE. — Eh bien, oui ! dans ce nid que je vous ai moi-meme préparé, ingrats !

NELLY. — Camille de Laidron ! j'ai bien entendu.

MAURICE, *va prendre le billet sur le guéridon et le montre à Ermelinde.* — Connaissez-vous cette écriture ?

ERMELINDE. —Mais, certainement ! c'est ce billet que j'ai tant cherché ! Pauvre chère! tu ne me pardonnerais pas d'avoir égaré ta mignonne missive! mais dans ma sollicitude pour vous, madame Nelly,dans mon agitation,j'avais oublié... (*Bachongris s'approche d'elle*) Eh bien, quoi ! Anatole !

BOCHONGRIS. — Regardez.

(*Maurice et Nelly se sont rapprochés et se tendent la main.*)

ERMELINDE. — Bon ! du nouveau, ils s'embrassent à présent! la lune de miel fait elle perdre la raison ? Que signifie cette comédie ?

MAURICE. — Ah ! insensé que je suis !

NELLY. — Ma tante, pardon, écoutez-moi !

ERMELINDE, — Décidément, ils se jouent de nous !

MAURICE. — Eh bien, non ! nous ne nous jouons pas de vous ; nous avons été victimes d'une erreur déplorable, d'une méprise horrible ; Nelly d'abord, ensuite moi, nous avons trouvé ce billet signé Camille... Camille est un nom d'homme.

NELLY. — C'est un nom de femme aussi...

MAURICE. — Et alors nous nous sommes imaginés...

ERMELINDE. — L'explication est jolie !

BACHONGRIS. — L'explication est jolie... mais je ne comprends pas du tout.

MAURICE. — Et maintenant, cher oncle, chère tante, soyez heureux ! oui, nous vous félicitons ! à bas le célibat et le divorce ! Le mariage est la loi de l'humanité !

ERMELINDE. — Eh bien, soit, oublions tout, et ne songeons qu'au bonheur qui nous attend.

MAURICE. — Bah ! notre lune de miel a eu une éclipse, voilà tout !

NELLY. — Une éclipse ! ah ! ah ! quelle idée !

ERMELINDE. — Une éclipse ! ah ! ah ! ah !

BACHONGRIS, *répétant*. — Une éclipse ! ah ! ah ! ah !

SCÈNE XVII

Les précédents, Mariette.

MARIETTE. — Je viens prévenir Monsieur et Madame qu'on va venir enlever leurs bagages.

ERMELINDE. — Les bagages !

NELLY. — Nous vous expliquerons tout cela, chère tante, mais, quant à vous, Mariette, vous pouvez dire aux porteurs qu'ils ne se dérangent pas.

MAURICE. — L'éclipse est terminée !

ERMELINDE. — Et maintenant, si nous allions présenter nos hommages à Mademoiselle Camille de Laidron ?

MAURICE. — C'est cela !

NELLY. — Vilaine femme ! cause de tous nos maux.

MAURICE, *embrassant Nelly*. — Bah ! notre lune de miel n'en sera que plus brillante ; l'éclipse n'était pas totale... Et à présent, partons.

MARIETTE (*au fond de la scène*). — Que voulaient-ils dire avec leur éclipse ! Voilà sans doute le mot de l'énigme ! C'est égal, quand je me marierai, je me passerai volontiers de cette machine-là ! (*Ils sortent.*)

Fin de l'Eclipse.

A. J.

Les Livres.

CAMILLE LEMONNIER : *Les Charniers*. Paris, LEMERRE. 3 fr. 50 c.

C'est un vivant et palpitant récit de tous les maux de la guerre. M. Lemonnier, qui avait alors vingt-cinq ans visita le théâtre de cette sanglante campagne de 1870, notant au jour le jour, détaillant avec une mâle tendresse les désespoirs et les désastres que le vainqueur laissait derrière lui. De ces notes il a tiré les *Charniers*, une série de tableaux désolés « dont demeurera transi quiconque les aura vus. » La description de Bazeilles, étalant à la pluie sa carcasse noire évidée par l'incendie, a la puissance d'effet et la précision d'une eau-forte. Un autre chapitre est d'une grandeur qui approche du sublime : sous un ciel gris, dans une plaine immense et nue, gît, raidi, un cadavre. Ce mort abandonné emplit d'épouvante toute la scène.

Parfois une note gaie : un croquis de la vie de famille jeté en passant, fait ressortir l'intensité d'horreur du reste.

Tout cela est largement vu, et largement dit. L'auteur a rajeuni quantité d'expressions pittoresques, qui font voir, et qui, enchassées dans une forme serrée et concise, donnent au style nerf et caractère L'émotion est contenue; elle n'en jaillit qu'avec plus de force au moment voulu.

Les *Charniers* sont « un livre. » Un bon livre aussi, car ils vous laissent au cœur l'exécration de la guerre.

Léon Cladel, qui s'y connaît, a dit un jour : « Camille Lemonnier, l'honneur des lettres françaises en Belgique. » Et aujourd'hui, en tête des *Charniers* : « Camille Lemonnier marque le pas en Belgique. » Ce juste hommage lui avait déjà été rendu par des compatriotes. Maintenant que le voilà sorti d'une bouche française, le public belge n'aura vraiment plus de prétexte pour n'y pas croire. SYLVIUS.

L'ordre de Léopold et les marques d'honneur en Belgique depuis 1830 *— histoire et législation, —* par LÉOPOLD VAN HOLLEBEKE. Bruxelles, A. BOITTE, éditeur, 38, rue l'Hôpital. Un volume in-4°, 7,50.

Le livre que voici, Messieurs les nouveaux décorés, à été fait tout exprès à votre intention. C'est bien le moins, en effet, lorsqu'on fait partie d'un ordre qui rehausse aussi brillamment l'éclat du nom belge (1), d'en connaître l'histoire et la législation. Le livre, d'ailleurs, est pour vous rempli de renseignements intéressants et curieux.

Vous y apprendrez avec intérêt comment vous avez failli vous appeler chevalier de l'Union et même ne pas vous appeler du tout, la loi n'ayant obtenu que deux voix de majorité. Vous aurez des frémissements d'indignation au récit des attaques dont certains esprits mesquins accablèrent l'ordre qu'ils trouvaient inconstitutionnel. Vous vouerez à une juste exécration les noms obscurs de Messieurs Gendebien, Leclercq, De Brouckère, Verhaeghen, Delhougne, Liedts et *tutti quanti*, qui votèrent contre le projet de loi. Vous n'invoquerez qu'avec vénération le souvenir illustre de Messieurs Vuylsteke, Hie-Hoys, Oliflagers' Serruys, Cols, etc., etc., dont le vôte glorieux vous dispense de déboucler vos malles à la douane et vous assure une foule d'autres prérogatives non moins importantes. Enfin, vous bénirez dans votre âme la journée à jamais mémorable du 11 juillet 1832, dans laquelle fut constituée cette base de toutes les vertus civiques, cet ordre illustre dont les faveurs sont l'espoir de la jeunesse, l'encouragement de l'âge mûr et la consolation des vieillards.

Monsieur Van Hollebeke a réuni dans son livre, véritable œuvre nationale, tout

(1) Rapport fait aux Chambres.

ce qu'il importe de connaître des institutions dont il traite. Cet ouvrage, publié avec luxe chez Xavier Havermans, fait le plus grand honneur à notre excellent imprimeur ; de superbes litographies, représentant les insignes de l'ordre, flatteront agréablement la vue de messieurs les décorés. A. G.

Caractères de l'École française moderne de peinture, par ÉM. LECLERCQ Bruxelles, LEBÈGUE.

Un livre qui ne pouvait manquer d'être intéressant est le tableau raisonné des forces vives de l'École française moderne, si féconde et si variée. Il faut regretter cependant que M. Leclercq n'ait pas songé à animer de plus de descriptions d'œuvres d'art cet exposé où l'on voit défiler tour à tour Ingres, Delacroix, Milet, Corot, Meissonnier, et parmi les jeunes, Bastien Lepage, Gervex, expliqués et appréciés. Le livre estbasé sur ce principe si vrai et si moderne plus de formules, plus de conventionnel : laissez l'individualité de chacun se développer librement. C'est ainsi que l'auteur nous montre David oubliant, en un jour d'inspiration, ses Grecs et ses Romains, et créant son *Marat*.

Du reste, M. Leclercq comprend la critique comme on devrait toujours la comprendre : il dit en toute sincérité à chacun son fait, sans se laisser influencer par les célébrités de la mode : il y a là, entre autres sur Cabanel et sur Gustave Doré dessinateur, quelques jugements très justes, et, quant à ce qui regarde le dernier, tout neufs, je crois.

Une petite observation : pourquoi ce malheureux titre? Il faudra modifier cela dans la seconde édition. S.

Sœur Élise, poème, par ODILON DUBAROT. Bruxelles, A. LEFÈVRE.

Une jeune religieuse s'éprend d'amour pour un médecin, et son amour l'entraîne à abjurer ses vœux.

Voilà un sujet bien moderne, et qui prêtait à de nombreux développements touchants ou profonds.

M. Dubarot n'y a rien trouvé Son récit attifé de ses quatre épigraphes, dont une en grec, a l'air d'avoir été écrit il y a cinquante ans. On y est agacé par une foule d'épithètes usées, mises là pour la rime, et qui ne disent rien : *éternel*, *virginal*, *indicible*, *suprême*, etc., etc. Et dans toute cette sentimentalité, à travers ces larmes que l'auteur verse à chaque instant, on ne sait trop pourquoi, pas un accent du cœur, rien de « senti », rien de personnel.

Le seul éloge qu'on puisse raisonnablement faire, c'est que le vers est facile.

S.

Paul et Blanche, par Mlle DARRIEN. Bibliothèque GILON.

Une demoiselle de dix-huit ans vient de se faire connaître par la publication, dans la bibliothèque Gilon, d'une petite nouvelle : *Paul et Blanche*.

Mlle Darrien avait déjà depuis quelque temps collaboré au supplément littéraire du *Perron Liégeois*.

Son petit roman ne manque pas de grâce et de charme; on y sent la chaleur de la jeunesse, et la compassion de toute jeune fille pour les malheureux.

Son style est facile et élégant : quelques négligences se sont pourtant glissées dans sa première œuvre, négligences que l'on doit mettre sur le compte de son âge.

Son inexpérience se trahit aussi dans le fond même du drame. Mademoiselle Darrien semble ne connaître la vie que d'après les journaux et les romans. Nous n'en faisons pas un grief à la jeune fille

Espérons que bientôt elle publiera quelque chose de nouveau, et que nous pourrons alors la féliciter sans aucune réserve. A. O.

Charles GILLIET, libraire-éditeur, Galerie de la Reine, 32
A BRUXELLES

Pour paraître fin Avril 1881

LE SOPHA par Crébillon le Fils. Un beau vol. in-12 de 336 pages, imprimé en caractères elzéviriens sur papier fin de Hollande, avec une belle eau-forte, un en-tête et un cul-de-lampe d'Hanriot. Tirage à 500 exempl.,
PRIX : 10 FRANCS

PUBLICATION INÉDITE DE ERNEST FEYDEAU

Mémoires d'une Demoiselle de Bonne Famille

Un vol. grand in-12, texte encadré d'un filet rouge, sur papier vergé de Hollande, eau-forte de Hanriot, imprimée en deux couleurs, chez Delatre,
PRIX : 7 fr. 50 c.

Préparation aux Examens de *Philosophie* et *Lettres* :
Répétitions de **Latin, Philosophie, etc.**

—

Examens de *Secrétaire de Légation* :
Anglais : grammaire, traduction, correspondance, etc.

—

Succès obtenus à chaque session.

R. BENHAM, professeur, 43, rue Keyenveld, Ixelles.

SALLE Ste-GUDULE
Petite Rue de l'Écuyer, 9, Bruxelles

Jeudi 28 avril et jours suivants, à 6 h. du soir, sous la direction de M. A. Jansens :

VENTE PUBLIQUE D'UNE
BELLE COLLECTION DE LIVRES
gravures, musiques,
provenant de divers bibliophiles.

On accepte, à partir de ce jour, des Tableaux, Antiquités, Livres, pour les ventes prochaines.

Librairie de A. BOITTE, Éditeur
38, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES

HUGO (V.) Les Misérables, 10 vol. in-12 . . . . . fr. 20 00
SUE (E.) Les Mystères du Peuple, 12 vol. in-8°. . . . . » 60 00
Gros-Jean et son Curé — dialogue sur l'Eglise, 1 vol. in-32 . » 2 50

Collection Laurent : Poètes et Prosateurs français, format in-32
Volumes de luxe

DEMANDEZ LE CATALOGUE

MAISON FONDÉE EN 1848

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS
DE
J.-B. MOENS
7, Galerie Bortier, 7, à Bruxelles (Belgique)

Vente et achat de Bibliothèques et toutes sortes de livres anciens et modernes. (Pour les affaires d'une certaine importance, on se rend à domicile.)

Commission pour la Belgique et l'étranger.

Dépôt général des principaux éditeurs de Paris.

Tous nos ouvrages sont garantis complets et en bon état.

Grand choix de livres à gravures, éditions de luxe et autres, bien reliés, au rabais et d'occasion.

Grand assortiment de musiques pour instruments, piano et chant, partitions, etc., à prix réduits.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Achat et échange de livres

Romans, Littérature et Poésies — Livres de Sciences et Classiques

LIVRES A GRAVURES

LOUIS DEMEULENEERE

Rue du Chêne, près du Manneken-Pis, Bruxelles

Estimation et achat de Bibliothèques au comptant.

SALLE SAINTE-GUDULE

9, Petite rue de l'Ecuyer, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES HEBDOMADAIRES

DE

BELLES COLLECTIONS DE LIVRES

Gravures et Musiques

L'Exposition publique aura lieu les jours de vente, à partir de 10 h.

Au comptant avec augmentation de 10 %.

LIBRAIRIE D'OCCASION

Achat et Echange de Livres

—

J. VANSTRAALEN

rue des Foulons, 28,

près du Palais du Midi

BRUXELLES

VANDREPOL

BOUQUINISTE

RUE DU CHASSEUR, 3

près la Place Rouppe

Publie tous les mois un catalogue à prix marqués, lequel sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

Librairie Universelle de ROZEZ

RUE DE LA MADELEINE, 81, BRUXELLES

VIENT DE PARAITRE.

La grammaire de la ponctuation, (écriture et lecture) par Arsène PETIT 1 volume in 18 . . . . . 3.50

Ce qu'il faut savoir avant d'aborder l'art de la lecture, par Arsène PETIT, brochure in 18. . . . . 0.50

Changements orthographiques introduits dans la nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie et relevés par la Société de correcteurs de Paris, 3 édition in 12 . . . . . 1.00

Victor Hugo chez lui, par GUST. RIVET, 1 volume in 18 ill. d'une eau-forte 3.00

Contes pour les femmes — Scènes de la vie — par Th. de BANVILLE 1 volume in 18 avec un dessin de G. ROCHEGROSSE 3.50

Une femme d'argent, par Hector MALOT, 1 volume in 18 . . . . . 4.00

1re Année — N° 6 — 15 Mai 1881

LA

JEUNE REVUE

LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Les Écrivains excentriques en Belgique : Guillaume Gensse	Jules Delecourt
Le Mouvement littéraire en Belgique	Louis Hymans
Les Étranges	Max. Waller
Le Moulin du Diable.	Carolus
Les Violettes	Azir
Constantinople.	Ismaïl-Kadri
Les Livres	***

24 pages de texte

Le Numéro : 25 centimes

BRUXELLES

BUREAUX : Librairie Universelle de J. ROZEZ, rue de la Madeleine

PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX.

LIÉGE : Desoer, Decq, Perron, D'Heur, Liégeois et Désiré. || GAND : Hoste, libraire.

TOUTES LES GARES DE CHEMINS DE FER

Imprimerie et Lithographie Xavier HAVERMANS

GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1881

AVIS

Il est créé des abonnements de 6 mois (du 15 juin au 15 novembre) au prix de 1 franc 25 centimes

Un an. . . . . 2 fr. 50
Six mois . . . . . 1 fr. 25

Il est tiré de chaque numéro de LA REVUE 15 *exemplaires numérotés sur papier spécial.*

Prix de l'exemplaire numéroté . . . . . 50 cent.
Six mois . . . . . 2 fr. 50

Adresser les demandes d'abonnement et tout ce qui concerne la REVUE *au* COMITÉ DE RÉDACTION, *librairie Rozez, rue de la Madeleine.*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera déposé au bureau de la REVUE.

Les articles envoyés sont soumis au comité de rédaction.

Annonces : 7 francs la case pour le restant de l'année, la petite ligne 25 centimes.

La JEUNE REVUE *accepte l'échange avec toute publication périodique.*

La réimpression des articles de la JEUNE REVUE *est autorisée, à condition toutefois d'en indiquer la source.*

Les exigences de la mise en pages nous contraignent à remettre au mois prochain un 2e article de matrimomio, contre partie du premier, ainsi que plusieurs comptes-rendus bibliographiques.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

Bruxelles L'*Art Moderne* — L'*Illustration Belge* — *Le Progressiste* —*La Raison* — *L'Etudiant* — *Ciel et Terre.* — **Liége** : La *Revue Nationale* — — **Namur** : Le *Journal des Gens de Lettres* — *Plume et Crayon.* — **Paris** : Le *Jeune Parnasse.*

LIVRES D'OCCASION

Nous publions ci-dessous un catalogue de livres d'occasion (offres et demandes); les personnes qui ne désireraient pas publier leur adresse, pourront déposer leurs livres chez Havermans, imprimeur, Galerie de la Reine, 12. *La petite ligne :* 25 centimes.

DEMANDES

AU BUREAU DE LA *REVUE*

1° *Annulaire agathopédique et saucial* ;
2° *la collection du Crocodile* (journal bruxellois)
Œuvres de Claude Tillier, 4 vol. NEVERS.

OFFRES

En vente chez Xavier HAVERMANS, imprimeur, galerie de la Reine, 12

Histoire de France, par MICHELET — 19 volumes in 8° brochés, neufs ; gravures ; édition La croix ; Paris 1877 . . fr. 75
Œuvres de Casimir Delavigne — 3 vol. in 8° reliés — Bruxelles, 1832 — en bon état . . . . . fr. 6
La Sainte Bible, trad. Le Maistre de Sacy et Lallemant. Paris, Curmer, 5 vol. in-4°, d.-r. maroq., d. s. tr., remplis de belles gravures, (anc. et nouv. testaments) fr. 65.
Collection Laurent : Notre-Dame de Paris, par Victor Hugo; 3 vol. rel. (rare) fr. 20
Id. André et M. J. de Chénier . . fr. 8
Collection Laurent : Boileau . . fr. 8
Id. Œuvres de Lamartine . . . . fr. 8
Id. Némésis (broché) . . . . . fr. 6
Id. Emile Deschamps (broché) poésies. fr. 9
Galerie française. — Collection de biographies, études, portraits et autographes des grands hommes de la France, par les principaux écrivains de l'époque. Paris, Firmin Didot 1821, 3 beaux vol. in 4° en toute marge avec de superbes gravures . fr. 38

Librairie Vve Ferdinand SACRE

RUE DE LA PUTTERIE, 33, BRUXELLES

Achat de Livres au Comptant

ABONNEMENT

à la lecture au mois et au volume

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE

Fournitures de Bureaux

N° 6

Les écrivains excentriques en Belgique [1]

GUILLAUME GENSSE.

La famille des originaux est certes la plus nombreuse du monde; il y en a dans tous les pays, il y en a de toutes les espèces et de toutes les couleurs.

Nous n'avons pas la prétention de nous lancer à la recherche de toutes les excentricités; nous voulons nous borner à une branche de cette innombrable famille, à celle qui par sa nature se rapproche des matières traitées dans ce bulletin (2). Nous ne parlerons donc que des auteurs et des amateurs de livres excentriques; nous ne pouvons en conscience les appeler des bibliophiles. Ce dernier genre se subdivise lui-même en autant d'espèces que de personnalités. Qui ne connaît, en effet, cet amateur qui trouve fort agréable, sinon très commode de renfermer ses livres dans des tonneaux; il en a de toutes les dimensions, de grands pour les in-folios et les in-4°, de moyens pour les in-8°, et de petits pour les in-32; et c'est avec orgueil que le propriétaire de cette *bibliothèque* fait admirer aux visiteurs des tonneaux de théologie, des tonneaux d'histoire et de littérature. Et cet autre qui dans un livre n'estimait que la préface et la table des matières; le corps de l'ouvrage était sacrifié sans pitié, et cette bibliothèque n'était composée que de collections de préfaces et de tables que leur heureux possesseur faisait relier avec soin. Un troisième, un peu plus sage, ou, si l'on préfère, un peu moins fou, conservait une partie du texte, mais les pages qui ne lui plaisaient pas étaient impitoyablement déchirées; il avait ainsi une bibliothèque à son usage exclusif.

Ces *amateurs*, et il y en a bien d'autres encore *ejusdem farinæ*, qui ne sont pas des personnages de fantaisie, mais à qui plus d'un lecteur pourrait donner des noms, peuvent fournir matière à de

(1) Nous avons obtenu de M. Jules Delecourt, le magistrat bien connu, l'autorisation de reproduire cette curieuse étude, qui n'a jamais été mise dans le commerce. N'ayant été tirée qu'à 50 exemplaires, elle est aujourd'hui introuvable. C'est donc presque une primeur que nous offrons à nos lecteurs.

(2) Ce travail a paru d'abord dans le *Bulletin du Bibliophile belge*.

bien longs développements ; leur infirmité constatée, il reste peu de chose à dire. Mais à côté d'eux viennent se ranger les auteurs excentriques, dont le nombre est fort respectable. A plus d'une reprise déjà, ils ont inspiré la verve caustique de nos écrivains. Tout le monde connaît le travail curieux auquel s'est livré M. Octave Delepierre qui, dans son *Histoire des fous,* nous a fait faire connaissance, à notre plus grande jubilation, avec quelques-uns de ces aimables littérateurs, joyeux... sans le savoir. M. R. Chalon, sous le pseudonyme de *R.-C. de Fortsas,* a abordé le même sujet. Sous sa plume railleuse, l'ébouriffant auteur de la colossale histoire de Tournai, le législateur ennemi déclaré de tous les « *révoluteurs,* » messire Hoverlant de Beauwelaere, puisqu'il faut l'appeler par son nom, nous est apparu dans toute sa gloire (1).

M. de Reiffenberg, dans son *Bulletin du bibliophile,* nous a signalé également quelques-unes de ces productions, dont la lecture nous fait toujours passer quelques joyeux moments. Nous venons humblement, après ces maîtres, apporter notre petite pierre à ce monument de la bêtise humaine. Puisse le souvenir de ce qu'ils ont fait si bien ne pas trop obscurcir ce que nous allons faire !

Il y a, nous nous hâtons de le dire, deux espèces d'auteurs excentriques. Les uns, et ils sont de beaucoup les plus nombreux, sont excentriques sans le savoir : Bousmar, le général de Prouvy (2), Gentis, et bien d'autres dont les noms se présentent sous notre plume (3), en sont de curieux spécimens. D'autres ont sciemment, dans un moment de verve spirituelle, écrit des choses excentriques. Tels sont feu Henri Delmotte, Deligne, R. Chalon, les auteurs de l'Annulaire (*sic*) agathopédique, et beaucoup d'autres ; ils sont même plus nombreux qu'on ne pourrait le croire. A leur tête il faut placer Guillaume Gensse, le grand-maître du genre, à qui nous consacrons cette notice.

Guillaume-Marie-Antoine GENSSE naquit à Bruxelles, le 1er octobre 1801. Son père était français (né à Peronne, le 30 août 1772) et

(1) *Bulletin du bibliophile belge,* T. III. L'Histoire de Tournai compte 120 tomes, divisés en 114 volumes et 3 vol. de tables, plus un atlas in-folio.

(2) Voy l'article de M. J. Borgnet, dans le *Bulletin du bibliophile belge,* T. III.

(3) Le temps présent étant l'arche du seigneur, nous ne pouvons y toucher.

a été violon-solo du théâtre de la Monnaie jusqu'à sa mort, arrivée le 10 mai 1822. Gensse, lui aussi, était musicien; il l'a prouvé plus tard, comme chanteur et comme un des fondateurs de la *Réunion lyrique*, de Bruxelles. Il n'en fit point son état, à l'imitation de son père, mais il embrassa de bonne heure la carrière administrative, entra comme employé à la Société générale pour favoriser l'industrie nationale, et y fut, pendant de longues années, jusqu'à la maladie qui l'emporta au tombeau, chargé de la division des forêts.

Intelligent, capable et laborieux, il rendit de grands services dans les fonctions qui lui étaient confiées. On comprendra facilement que nous ayons peu de chose à dire d'une vie comme la sienne, calme, régulière et nullement accidentée. C'est de son bagage littéraire surtout que nous voulons nous occuper. Doué d'un esprit vif et enjoué, toujours porté à la plaisanterie, Gensse faisait les délices des réunions auxquelles il assistait. Saisissant d'instinct les rapports burlesques de deux idées, sa conversation était émaillée de calembourgs, de jeux de mots; il débitait les choses les plus étourdissantes en conservant un visage impassible, ce qui ajoutait encore à l'effet qu'il produisait.

Cependant il ne se permit jamais de personnalités; son caractère franc et aimable lui avait acquis la sympathie de tous, et il n'avait que des amis. Dans les derniers temps de sa vie il fut atteint d'une maladie incurable, un ramollissement du cerveau, qui, après avoir fait des progrès lents, nécessita tout à coup son transfert à la maison de santé de Schaerbeek, où il ne tarda pas à succomber le 25 mai 1864.

Poussé par la nature de son esprit, Gensse, fit partie de bonne heure d'un petit groupe de joyeux compagnons qui, avant 1830, se réunissaient chez un cabaretier nommé Eggerickx, plaine Sainte-Gudule. Ils occupaient une chambre au premier étage, et Dieu sait les folies qui y furent débitées. Quelquefois, ils allaient jusqu'à la mystification. Ainsi, un jour, un jeune docteur en droit, de nature fort naïve, manifesta à Gensse le désir d'être admis dans la franc-maçonnerie. Gensse l'encourage dans son idée, se fait passer pour un des dignitaires de la loge et finit par lui offrir de le recevoir. On prépare une réception fantastique. L'un d'eux, qui aujourd'hui siége au conseil communal de Bruxelles, prêta une chambre de sa mai-

son ; on y réserva, au moyen d'un rideau, un espace assez grand, où se réunirent quelques dames désireuses d'assister à cette curieuse cérémonie. La salle avait été ornée selon la circonstance; le récipiendaire fut introduit les yeux bandés; on lui fit subir un interrogatoire d'un ordre si profond qu'il n'en put sortir, et on lui posa des questions qui certainement jusqu'alors n'avaient pas été résolues, ni même soupçonnées. La réception finie, le nouveau maçon fut présenté aux délégués des loges étrangères; c'étaient les autres membres du club Eggerickx qui, portant des costumes impossibles, jouèrent leur rôle à merveille. Ils avaient des noms que l'on voit apparaître plus tard dans les œuvres de Gensse : Herr *Molenfretz*, le baron *Kleingorloffenbach*, etc. Les dames eurent plus d'une fois de la peine à retenir leur éclats de rire; reconduit chez lui les yeux bandés, le malheureux mystifié ne sut pas où cette scène s'était passée, et peut-être aujourd'hui ne le sait-il pas encore. Il est tout à la fois employé à l'un de nos ministères et avocat bien connu au barreau de Bruxelles.

En 1830, Gensse, capitaine de la garde urbaine, comme on appelait alors la garde civique, commandait un poste à la montagne du Parc.

Là venait rôder tous les jours un ancien notaire de Tournai, un de ceux qui appartiennent à la première catégorie des auteurs excentriques; il n'avait pas conscience de son excentricité; ses vers, car il se disait poète, avaient de cinq à vingt pieds, non pas selon les besoins de la rime, car il la méprisait, mais uniquement selon son caprice. C'était Jean-Baptiste Bousmar; il faisait les délices du corps de garde; c'étaient chaque jour de nouvelles plaisanteries. Elles allèrent si loin, qu'un jour, à l'arrivée du malheureux Bousmar, les tambours battirent aux champs, le poste lui présenta les armes, et le capitaine, après un discours *ad hoc*, le décora solennellement de l'ordre du *cadenas* et du *tourne-vis*, deux objets que l'on avait trouvés dane un coin et que l'on avait songé à utiliser de cette manière. La clef du cadenas ayant été perdue, le nouveau décoré porta ce dernier à la boutonnière jusqu'à sa mort (19 août 1834), ce dont du reste il était très fier.

C'est en l'honneur de Bousmar que Gensse prit la plume pour la première fois. Il imagina de lui envoyer de Paris une lettre et une

épître en vers, ainsi qu'un diplôme d'une académie de son invention, celle de Paris-Montmartre.

La lettre était ainsi conçue :

« L'académie de Paris, dont j'ai l'honneur d'être le président, a décidé, en séance du 18 janvier 1830, qu'il vous serait adressé un épître en vers, afin de décerner à vos rares talents le tribut de louanges que chaque cultivateur des lauriers poétiques est tenu de vous offrir.

Recevez donc, Monsieur, l'expression des sentiments intellectuels dont nous sommes pénétrés vis-à-vis de vous.

L'épître ci-jointe ne peut égaler ce que vous avez fait, mais puisse-t-elle au moins vous prouver combien nous attachons de prix à vous compter au nombre de nos membres, et combien, en mon nom particulier, il m'est doux de me dire, Monsieur,

Votre très humble serviteur et
confrère en Apollon,
De Chateau-Briant, président de l'Académie
de Paris. »

A cette lettre était jointe l'épître suivante :

« Épître

à M. Jean-Baptiste Bousmar, 1° *Membre correspondant de l'Académie de Dijon, 2° membre et président honoraires de l'illustrissime académie de Paris-Montmartre et autres.*

Poëte ingénieux, dont la muse facile
Fait oublier Horace et surpasse Virgile,
Toi, dont les vers coulants et pleins d'un noble essor
Dans le moindre quatrain révèlent un trésor,
Viens recevoir ici la palme méritée,
Fruit de tes longs travaux et de ta renommée,
La palme qu'à ton front décerne un monde entier
Qui t'a dans l'art des vers proclamé le premier.
Avant toi les neuf sœurs muettes à leur place
Sommeillaient lourdement au sommet du Parnasse;
Le blond Phébus lui-même, interdit et troublé,
Voyait avec effroi l'Hippocrène gelé :
Pégase était poussif, et la double colline
Au lieu d'un vert laurier, voyait croître l'épine.
Faut-il le dire enfin? Dans le sacré vallon
La rose avait fait place à l'ignoble chardon.
Tu parais... à ta voix le Parnasse s'éveille,
Le coursier d'Apollon hennit, dresse l'oreille;
Mnémosyne se lève, et quittant un deuil,
Fait à tes impromptus le plus flatteur accueil.
La déesse aux cent voix court annoncer au monde
Les immortels essais de ta lyre féconde.

Tes rivaux accablés du poids de ta grandeur,
Reconnaissent enfin leur maître et leur vainqueur.
Comme l'astre éclatant qui verse la lumière,
Aux portes d'un matin signalant sa carrière,
Dissipe d'un rayon l'épaisseur des brouillards
Et fier de sa splendeur éblouit nos regards,
Tel on te vit, Bousmar, par ton divin génie,
Confondre, anéantir cette tourbe ennemie
De poètes bâtards, de stériles rimeurs,
Dont l'éclat de ton nom étouffe les clameurs.
A ton aspect, chacun se livre à l'allégresse;
Un nouveau jour se lève aux rêves du Permesse.
Tu parles, tu séduis, et le docte Apollon
Contemple avec orgueil un si beau rejeton.
Ta muse embrasse tout dans sa course indomptée,
Depuis le madrigal jusques à l'épopée;
Et de l'humble distique au sonnet sans défaut
Avec facilité, tu sais faire le saut.

Déjà ton beau talent qu'aujourd'hui nul n'efface
Avait au Panthéon numéroté ta place;
Cultivateur heureux de lauriers immortels,
Tu voyais notre encens fumer sur tes autels:
Rien, chacun le croyait, ne manquait à ta gloire
Jusqu'au jour solennel, jour digne de mémoire,
Où, par des chants nouveaux étonnant l'univers,
Tu fis des vers en prose et de la prose en vers ! !
Effaçant d'un seul trait le genre pindarique,
De ton cerveau sortit le genre *bousmarique*,
Et de tours gracieux respirant l'abandon
Placèrent ton fauteuil au haut de l'Hélicon ! !
Innovateur hardi, ta muse, en ses largesses,
Offrit à nos plaisirs de nouvelles richesses.
Poursuis, Bousmar, poursuis de si nobles travaux;
Dans tes imitateurs tu n'as pas de rivaux.
Remonte encor ton luth, illustre ta Patrie,
Et retaille ta plume au canif du génie ! !

Par les membres de l'Académie de Paris.

Certifié conforme à l'original.
Le secrétaire perpétuel,

J. B. Welns ».

Bousmar, ravi, transporté de joie à la réception de cette belle épître, éprouva le besoin de la faire connaître au pays entier, et naturellement il la publia dans son style favori et dans le genre bous-

marique. C'est quelque chose de vraiment drôle. Ce baragouin commence de la manière suivante :

« O Belges ! c'est à vous qu'on s'adresse,
Qu'avec honneur et gloire le sommes aussi.
Que direz-vous et que pensez-vous de moi!
Point de doute que vous s'en trouvez honoré.
Quoi dois-je attendre ou espérer de vous,
Si ce n'est que par surprise à abdiquer vos erreurs,
Aussi bien que devenir plus déférants,
Encore aussi plus respectueux ? »

La lettre, l'épître et la réponse de Bousmar à l'académie de Paris, ainsi que la *poésie* dont nous venons de donner le commencement, se trouvent dans une brochure de la plus grande rareté, intitulée : *Œuvre à servir de réponse hommageante de l'épître qu'a dédiée l'illustrissime académie de Paris-Montmartre à l'auteur, établie et rédigée par une Société de savants réunis sous la présidence de S. Exc. Châtau-Briand.* A Bruxelles, chez l'auteur, au grand éperon, 1830, in-8°, 15 pages.

(*A suivre.*) JULES DELECOURT.

Le Mouvement Littéraire en Belgique (1)

. . . . . .

Il faut le reconnaître pourtant, — et c'est ce qui m'autorisait à parler tout à l'heure d'un antique préjugé qui dure encore, — si pénétrés que nous soyons des principes d'indépendance sur lesquels repose notre édifice politique et social, nous continuons, dans la sphère des lettres pures, à graviter dans l'orbite de la France. Est-ce la faute des écrivains, est-ce celle du public? Le théâtre et le roman parisiens continuent à jouir de leur ancienne vogue. Le prosélytisme exotique poursuit son œuvre. Le dernier roman de la *Revue des Deux-Mondes*, la dernière comédie du Théâtre-Français, le dernier vaudeville du Palais-Royal alimentent bien plus la causerie des salons qu'aucune œuvre nationale. Les journaux de tout format ne croient pouvoir satisfaire leur énorme clientèle qu'à la condition de lui

(1) Extrait du discours prononcé par M. Louis Hymans, le 11 Mai 1881, à la séance de l'Académie Royale de Belgique.

servir des romans que leur fournit à bon marché un contrat banal, passé avec la Société des Gens de Lettres de Paris. Des procès récents nous ont appris que la prospérité, l'existence même de nos théâtres dépendent du plus ou moins de facilité que trouveraient les directeurs à s'approvisionner au dehors et, dans cette campagne, la foule est avec eux. Elle ne parvient pas à s'affranchir de cette conviction que l'art de délasser l'esprit est un privilége de la moderne Athènes.

Les Flamands eux-mêmes sacrifient à cet enjouement, car leur répertoire se compose en grande partie d'imitations et de traductions de pièces françaises. Comment nous en étonner d'ailleurs, quand nous voyons même en Angleterre un critique célèbre, M. Ruskin, publier à propos de cet envahissement de la scène par la même influence, une protestation indignée qui se termine par le conseil donné à l'État de fonder un théâtre national, destiné à servir d'école pour les écrivains, les acteurs et le public britanniques ?

Dieu me garde de faire ici un plaidoyer contre l'ascendant du beau, du vrai, de quelque part qu'il vienne. Dieu me garde surtout de porter atteinte à la liberté de mes compatriotes en leur prêchant des sympathies de commande, et de paraître ici combattre par esprit de clocher une pacifique invasion dont l'essor est souvent le fruit d'une incontestable supériorité. A ceux qui signalent cette invasion et la déplorent, on pourrait fermer la bouche avec ces deux mots sans réplique : « Montrez-nous vos œuvres ! »

Il y en aurait, Messieurs, j'en ai la foi, si, d'avance, de parti pris, s'armant de préventions irritantes, on n'opposait à des tentatives honorables cette pensée décourageante, qu'il ne sert à rien d'oser davantage et que la Belgique, si féconde en grands artistes, en grands virtuoses, est déshéritée à tout jamais de la chance heureuse de produire des romanciers populaires et même la monnaie de Scribe, de Dumas, de Labiche ou d'Emile Augier. Comprendriez-vous qu'on vînt nous dire : « Vous n'avez pas fait la guerre, donc vous n'aurez pas de généraux ! » C'est cependant ce qui nous arrive sur ce terrain de la composition littéraire, et bien que personne ne le dise, ni le gouvernement, qui ne refuse pas son patronage, ni le pays, qui ne voudrait pas se donner à lui-même un brevet d'incapacité, nous sentons dans l'air que nous respirons, dans l'atmosphère

qui nous environne, quelque chose d'indéfinissable qui nous étreint, qui nous écrase, qui nous engourdit. Et n'est-il pas arrivé que, s'arrachant à cette torpeur, quelque esprit bien doué, ne reculant pas devant les périls de la lutte, les affrontant avec ardeur, parce qu'il entrevoyait la victoire après le combat, s'est expatrié et s'est fait ailleurs une carrière qui lui semblait fermée sur le sol natal ? Vous me direz qu'il a abdiqué son individualité nationale, qu'il a sacrifié à un goût douteux, qu'il a réglé ses allures et son esprit sur des modèles qui ne sont pas ceux de notre milieu social : je n'y contredis pas, mais on ne me persuadera jamais que ce qu'un Belge est capable de faire à Paris avec les éléments qu'il y met en œuvre, il est incapable de le faire en Belgique avec des éléments indigènes. L'argument tiré d'une sorte d'incapacité native, d'un péché originel dont nous serions les victimes, vient donc à tomber, car à l'exemple que je cite en termes discrets, j'en pourrais ajouter d'autres.

BRUXELLES

Qu'on ne vienne donc pas nous parler de ce vice rédhibitoire qui nous condamne à l'impuissance. Si j'en juge par les progrès accomplis depuis cinquante ans, je ne doute pas qu'il ne soit donné à une génération nouvelle d'atteindre à la terre promise, et qu'elle ne puisse dire à son tour avec Ovide :

Cingor apollineâ victricia tempora lauro.

Mais pour arriver à ce but si longtemps rêvé, il faut qu'elle déploie fièrement son drapeau, qu'elle puise ses inspirations dans le peuple, qu'elle ait l'orgueil de son origine et le culte de sa mission.

. . . . . le bœuf à courte haleine,
Qui creuse à pas comptés son sillon dans la plaine,
Mais l'aigle rajeuni qui change son plumage
Et revient affronter, de nuage en nuage,
De plus hauts rayons de soleil;

et qu'elle se pénètre sans cesse de l'idée fortifiante que ce soleil — c'est la patrie!

Et ici, Messieurs, qu'il me soit permis de signaler un péril. Le goût public est sollicité par une école dont l'influence, si elle devait s'accroître, arriverait fatalement à le corrompre. Cette école s'intitule réaliste, naturaliste, impressionniste, — le mot importe peu, — et d'ailleurs je n'entends pas faire le procès à ceux qui recher-

chent l'exacte imitation de la nature. Parmi les génies les plus divers, éclos à toutes les heures de l'histoire, que de grands et de vraies naturalistes : Homère, Shakespeare et Gœthe ; Rubens, Michel-Ange et Rembrandt! Mais ce qui inquiète et déroute, c'est de voir aujourd'hui consacrer tant de science et de patience à ne montrer de la nature humaine que les vilains côtés. Où irions-nous, le jour où croyant faire œuvre d'invention, alors qu'on s'inspirerait des plus mauvais souvenirs de la Grèce et de Rome, où feignant d'oublier que les tableaux licencieux des conteurs antiques n'affrontaient que le regard d'un petit nombre, d'une élite corrompue (les deux mots hurlent de se trouver ensemble, mais le rapprochement est juste), une école, sous prétexte de naturalisme et glorifiant en quelque sorte le pédantisme de l'immoralité, parviendrait à faire croire que l'idéal de l'écrivain réside dans la photographie du vice, que le plus grand artiste sera celui qui peindra le mieux la fange que ce siècle, pour être instruit, demande qu'on étale à ses yeux toutes les immondices sociales; que l'inspiration atteint son véritable sommet quand elle amène le lecteur à la nausée!

Qui de vous ne crierait : arrière ! Arrière une littérature dont la gestation, si elle arrivait à son terme, enfanterait la négation, la décadence et le mépris de toute culture sociale !

Cette apothéose du sensualisme érigé en doctrine n'est pas nouvelle. On la voit retracée en termes éloquents dans le vivant tableau de la littérature anglaise sous la Restauration, dû à la plume d'Henri Taine. Celui-ci nous montre « au milieu d'un monde généreux et héroïque, élégant et orné, où resplendit encore la flamme de la Renaissance, où reluit déjà la politesse de l'âge moderne, cet assaut des courtisanes dangereuses et provoquantes, à l'air ignoble ou dur, incapables de pudeur ou de pitié. » Il nous montre « tous les fins sentiments, tous les rêves, cet enchantement, cette sereine et sublime lumière qui transfigure en un instant notre misérable monde, cette illusion qui, rassemblant toutes les forces de notre être, fait éclore la perfection dans une création bornée ou le bonheur éternel dans une émotion qui va finir, » — tout cela disparu pour faire place à un appétit rassasié, à des sens éteints; « des écrivains qui tâchent d'être élégants en restant sales, qui essaient de peindre

en langage d'hommes du monde des sentiments de crocheteurs, qui polissonnent avec étude et de parti pris ; une bruyante kermesse qui n'est pas gaie, » dans laquelle l'homme se dégrade au sein du triomphe de la chair et d'une philosophie qui est celle de l'égoïsme brutal et des instincts de la bête.

Ce débordement d'un matérialisme impur nous ramène à deux siècles en arrière. Qui donc pourrait songer à le remettre en honneur aujourd'hui?

Je le sais bien, il y a des phrases toutes faites pour rejeter parmi les pédagogues, les niais et les vieilles perruques ceux qui se permettent de signaler ce péril. J'ai lu dans une préface célèbre, publiée au beaux jours du romantisme, de spirituelles tirades contre ces « don Quichotte de la morale, contre ces vrais sergents de ville littéraires, empoignant et bâtonnant au nom de la vertu toute idée qui se promène dans un livre, la cornette posée de travers, la jupe troussée un peu haut. »

« Il faut bien s'y résigner, disait-on alors. L'époque est immorale, et il n'en faut pas d'autre preuve que la quantité de livres immoraux qu'elle produit et le succès qu'ils ont. Les livres suivent les mœurs et les mœurs ne suivent pas les livres. La Régence a fait Crébillon, ce n'est pas Crébillon qui a fait la Régence. Les petites bergères de Boucher étaient fardées et débraillées parce que les petites marquises étaient fardées et débraillées. Les tableaux se font d'après les modèles et non les modèles d'après les tableaux. Je ne sais pas qui a dit, je ne sais où, que la littérature et les arts influaient sur les mœurs. Qui que ce soit, c'est indubitablement un grand sot. C'est comme si l'on disait : Les petits pois font pousser le printemps; les petits pois poussent, au contraire, parce que c'est le printemps, et les cerises parce que c'est l'été. Les arbres portent les fruits, et ce ne sont pas les fruits qui portent les arbres, assurément : loi éternelle et invariable dans sa variété. Les siècles se succèdent et chacun porte son fruit qui n'est pas celui du siècle précédent; les livres sont les fruits des mœurs. »

Eh bien, soit ! les livres sont les fruits des mœurs ! Que les livres belges soient donc les fruits des mœurs belges et qu'ils ne soient pas le miroir d'une moralité ou d'une immoralité qui n'est

pas la nôtre. Peignons la nature, mais ne la voyons pas à travers le prisme de la mode qui donne aux femmes des tailles de guèpe et aux sentiments généreux des airs de bavardages creux. La grâce chevaleresque et la vertu bourgeoise, le bon sens traditionnel et la gaîté narquoise de nos populations, l'héroïsme de nos travailleurs, la naïve causticité de nos paysans, l'opulente beauté de nos femmes, la fièvre de nos luttes politiques, les travers de nos parvenus, la chasse aux honneurs, la brigue des emplois, le culte effréné du veau d'or, la bataille constante du droit et du devoir, du fanatisme et de la tolérance, les vœux et les combats, les espérances et les regrets d'une société qui a ses caractères distincts comme toutes les autres, voilà un champ d'études assez vaste, une mine assez riche en « documents humains » pour tenter la verve et nourrir les études de ceux qui rêvent une littérature nationale vivante, originale, s'imposant à un public désireux de se retrouver lui-même dans l'œuvre de ses écrivains.

Cette littérature nous l'aurons, car ce ne sont pas les ouvriers qui manquent à la tâche, et elle sera bientôt accomplie, le jour où ils en auront goûté le charme et mesuré la portée.

LOUIS HYMANS.

Les Etranges

EDGAR-ALLAN POE

I

Il faudrait posséder un idiôme spécial, d'une vigueur et d'une souplesse infinies, pour étudier et rendre la structure de ce bizarre talent. Le critique se sent incapable de faire résonner sous sa plume la note stridente et convulsive qui vibre dans l'œuvre d'Edgar Poe. Il hésite à tenter le désossement de cette carcasse hystérique qui n'a rien de normal ni d'humain...

Dans certaines de ses histoires, Poe dépeint avec une épouvantable lucidité les songes les moins lucides. On dirait d'un mangeur de *haschish* tourmenté par des visions horribles, poursuivi par une idée, un mot, un profil, qui l'obsèdent. On sent dans l'écrivain un

détraquement cérébral, une névrose inconnue, un coma nouveau, une vésanie innommée, un bouleversement, tels, que l'on est soi-même entraîné dans son vertige fou. L'analyse du vide, la *vision* de l'obscurité, la dissection du néant. Poe voit l'invisible, palpe le rien, touche du doigt l'impossible, et celà avec une conviction si vraie, si sentie, que l'on se demande si un tel tempérament est vraisemblable, si cet analyste de la folie n'est pas aliéné lui-même, et si son livre ne doit pas être placé dans la littérature à côté des œuvres hallucinées de Swedenborg et des mysticités de l'Apocalypse !

« Existe-t-il donc, dit Baudelaire, une providence diabolique qui prépare le malheur dès le berceau — qui jette avec *préméditation* des natures spirituelles et angéliques dans des milieux hostiles, comme des martyrs dans les cirques ? Y a-t-il donc des âmes *sacrées*, vouées à l'autel, condamnées à marcher à la mort et à la gloire à travers leurs propres ruines ? Le cauchemar des *ténèbres* assiégera-t-il éternellement ces âmes ce choix ? — Vainement elles se débattent, vainement elles se forment au monde, à ses prévoyances, à ses ruses ; elles perfectionneront la prudence, boucheront toutes les issues, matelasseront les fenêtres contre les projectiles du hasard, mais le diable entrera par une serrure ; une perfection sera le défaut de leur cuirasse et une qualité superlative le germe de leur damnation. » (1)

Tel est le cas d'Edgar Poe. Sa vie ne fut qu'une longue rancœur ; chaque coup qu'il porta dans la lutte cruelle pour l'existence, fût une blessure pour lui-même.

Nous croyons inutile de retracer ici la carrière du grand écrivain. Charles Baudelaire l'a fait admirablement et nous ne pourrions qu'amoindrir sa relation émue et sympathique. C'est sur la mort de Poe que nous insisterons. Cette mort est connue. C'est la mort par l'alcool, la mort du déclassé, la mort de l'homme qui se souvient et qui veut oublier, qui voit et qui veut être aveugle, qui souffre et qui en a assez... Edgar Poe mourut à l'âge de trente-sept ans dans une suprême lutte avec le *delirium tremens*. (2)

« Cette mort, dit le biographe, est presque un suicide, un suicide préparé depuis longtemps. » — C'est bien là notre avis, mais nous ajouterons que ce suicide plane sur tout ce que le Virginien a écrit. C'est à l'alcool que nous devons un grand écrivain. Si Poe avait vécu sobre, s'il avait fait partie de cette bizarre association des « buveurs

(1) Charles Baudelaire : « Edgar Poe, sa vie et ses œuvres. »
(2) Edgar-Allen-Poe, né en 1813 à Baltimore, mourut à Baltimore, le 7 Octobre 1849.

de thé » (1), il n'aurait jamais produit ce qu'il a produit. Les plus belles pages de son livre, il doit les avoir écrites sous l'influence de l'alcool, et, sans ce feu qui devait le consumer, il n'eut été qu'un talent, qu'un inventeur plus ou moins subtil, mais non le *tempérament* mystique et halluciné que nous admirons. Eh bien ! si l'alcool produit souvent de tels hommes, si l'alcool fait des Edgar Poe, comme l'absinthe fait des Musset, l'ivrogne est une bête sacrée et la fée Verte, une grande fée !

II

« On se demande, sans pouvoir y répondre, quelle fut l'éducation morale d'Edgar Poe. Le biographe ne le dit pas et peut-être ne s'en soucie guère ; mais le silence de sa notice sur l'éducation morale, nécessaire même au génie pour qu'il soit vraiment le génie, genre d'éducation qui manqua sans doute à Edgar Poe ; et d'un autre côté, le peu de place que tiennent le cœur humain et ses sentiments dans l'ensemble des œuvres de ce singulier poète et de ce singulier conteur, renseignent suffisamment — n'est-il pas vrai ? — sur la moralité sensible ou réfléchie d'un homme qui, après tout, avec une organisation superbe, ne fût accessible qu'à des émotions inférieures, et dont la pensée, dans les plus compliquées de ses inventions, n'a jamais que deux mouvements convulsifs, — la curiosité et la peur. » (2)

M. Barbey d'Aurevilly, que j'appellerai volontiers le baveur à jet continu, M. Barbey d'Aurevilly a parlé ; et sans le vouloir, il a caractérisé l'œuvre de Poe. Oui, en effet, les émotions ordinaires de Poe sont la curiosité et la peur, ces deux faiblesses des hallucinés, et cette découverte de M. Barbey d'Aurevilly vient à l'appui de ce que nous disions quant à l'état morbide du Virginien.

La curiosité... cette curiosité que l'on éprouve parfois le soir, après un orage, lorsque l'atmosphère est encore saturée d'électricité, lorsque toutes choses prennent des formes fantastiques et que l'on veut les voir de plus près pour se tranquilliser. Vous est-il arrivé parfois de vous promener au bois le soir ? Tout à coup vous voyez un vieux tronc qui semble prendre une forme humaine... une branche plus grosse qu'une autre affecte pour vous l'allure d'un bras puissant tendu dans l'espace... un nœud moussu s'épaissit en forme de tête cyclopéenne dont l'œil unique, noir comme la nuit, est formé par un trou d'écorce... Vous regardez haletant... les formes s'accen-

(1) *Tea-toatelers.*

(2) J. Barbey d'Aurevilly : « Les Œuvres et les Hommes, » 4e partie. 1 vol. Paris. Amyot. 1865.

tuent, prennent une expression, un rictus, un mouvement... vous vous dites que c'est absurde et vous vous approchez du géant... l'arbre alors n'est plus qu'un arbre, la branche a une position normale, la cavité noire est un nid d'écureuil. Vous avez donc été pris par la curiosité, vous avez été attiré *irrésistiblement* par cet arbre, semblable a tout autre pourtant, et si l'on vous avait dit de retourner sur vos pas, vous auriez refusé parce que vous *vouliez* voir le tronc, la branche, le nid... telle est la curiosité d'Edgar Poe.

La peur, elle vous a saisi cent fois en rêve, cette peur panique, folle, irraisonnée, lorsque, pris de fièvre, vous vous sentiez poursuivi par quelque être absurde et que vous ne pouviez fuir. Des globes de feu, des lions, des panthères couraient après vous... vous tombiez à chaque pas... puis, lorsque vous étiez atteint, reveil, soulagement...

Est-ce qu'on raisonne en rêve ? est-ce qu'on raisonne lorsque, seul depuis longtemps dans un lieu écarté, on est pris tout à coup d'un frisson? La peur est là qui vous attend, qui vous accroche et qui profite de l'état nerveux où vous êtes...

C'est dans cet état que Poe devait être sans cesse, lorsque son cerveau était torturé, lacéré, brûlé par les flammes de l'alcool; c'est dans cet état qu'il écrivait; c'est dans cet état qu'il était Edgar Poe, c'est-à-dire le plus étrange et peut-être le plus profond des écrivains.

III

Poète triste, Edgar-Allan n'a rien de la tritesse factice et pleurnicheuse de nos modernes Lamartine.

Sa douleur est profonde, sa douleur est vraie. Elle est toute entière, morne et atroce, dans le beau poème du « Corbeau ». Il semble que dans ces quelques strophes, dont le refrain résonne comme un sanglot, le poète ait mis toute son âme et toute sa désespérance.

« Le plan du *Raven* est à peu près celui-ci. Il va sans dire que ce n'est qu'une esquisse que nous donnons. Le poète est, pendant une longue nuit de décembre, assis dans sa bibliothèque, au milieu de ses livres, auxquels il demande vainement l'oubli de sa douleur. Une vague somnolence appesantit ses yeux rougis par les larmes.

On léger bruit le réveille. C'est quelqu'un qui frappe à la porte, sans doute... Que lui importe ? Sa tête retombe.

Un autre bruit se fait entendre. C'est la tapisserie que, du dehors, quelqu'un soulève peut-être? Que lui importe ? Il se rendort.

On frappe encore : Entrez, dit-il. Mais personne n'entre. Il se lève enfin et va voir à la porte. Il n'y a rien que le silence.

Il se rassied anxieux et surpris. Nouvel appel du visiteur mystérieux et invisible ! Imposent silence à son cœur, tout rempli de l'image de Lénore. Il faut, dit-il, que je découvre ce mystère ! Ah ! c'est le vent qui gémissait, je pense ! Et il ouvre la porte toute grande, pour lui livrer passage.

Un gros corbeau, battant des ailes, entre aussitôt, comme le maître du lieu, et va se percher sur un buste de Minerve Son air grave arrache un sourire au jeune homme mélancolique : Oiseau d'ébène, lui dit-il, quel est ton nom sur le rivage de Pluton ?

Et le corbeau répond : *Nevermore !* Jamais plus !

Etonné d'une réponse si sage, le poète lui dit : Ami inconnu, tu me quitteras demain comme les autres peut-être ?

Mais le corbeau répond : *Nevermore !*

— Ah ! sans doute, oiseau, tu ignores le sens du mot que tu prononces ? Et c'est de quelque maître, affligé comme moi, qui avait, lui aussi, perdu à jamais son bonheur, que tu appris à dire : *Nevermore.* Ah ! Lénore, toi qui foulais ce tapis que je foule, toi qui touchais ces coussins que je touche, qui animais ces lieux de la présence, n'y reviendras-tu plus ?

Et le corbeau répond : *Nevermore !*

Une fumée d'encens se répand dans la chambre, sortie d'un encensoir qu'un séraphin balance : C'est ton Dieu qui l'envoie, sans doute, pour en dormir par ce parfum, dans ma mémoire, le nom douloureux de Lénore ?

Et le corbeau repond : *Nevermore !*

— Prohète de malheur, ange ou démon que la tempête a secoué sur ces rives, dis-moi, je t'en supplie, si l'on trouve en enfer le baume de l'oubli ?

Et le corbeau répond : *Nevermore !*

— Oh ! dis-moi si dans le ciel l'âme d'un amant désolé peut être unie un jour à l'âme d'une vierge sainte que les anges appellent Lénore ?

Et le corbeau répond : *Nevermore !*

— Va-t-en ! va-t-en ! oiseau des ténèbres, retourne dans la nuit et la tempête ! arrache ton bec de mon cœur et laisse moi dans ma solitude !

Et le corbeau répond : *Nevermore !*

Et jamais le corbeau n'est descendu de ce buste de Minerve, dont il couronne le front pensif. Ses yeux de démon s'enfoncent sans cesse dans le cœur du poète. Son spectre, agrandi chaque nuit par la lumière des lampes, couvre les murs et les planchers et l'amant infortuné ne lui échappera plus-jamais plus.

Nevermore ! » (1)

N'est-ce pas qu'il y a dans ce poème un « frison nouveau, » une combinaison sinistre de la douleur et du vertige ? Rien que ce mot plein d'une sombre amertume : *Nevermore !* donne à cette complainte une note désespérée, perdue... C'est bien là le cri que jette à chaque instant le malheureux Poe, lorsqu'il demande à l'existence le bonheur de la gloire, ce bonheur qu'il ne trouvera jamais plus... *Nevermore !* » (*A suivre.*)

MAX WALLER.

(1) Léo Quesnel, dans la *Revue politique et littéraire.*

Le Moulin du Diable

Ils s'en vont, ils disparaissent les moulins à vent, dont les grêles silhouettes jalonnaient si joliment le paysage, et qui ne remuaient jamais leurs bras sans qu'on s'attendît à voir apparaître Don Quichotte.

On les voit, ces humbles monuments de l'industrie primitive de nos aïeux, replier leurs ailes comme des oiseaux fatigués, et un long silence succède à leurs chansonnettes. Muets, mornes, déserts, ils luttent quelque temps contre les tempéries et les années : les mousses rongent le toit et l'émiettent; les planches de la carcasse s'écartent, se disjoignent; la lézarde devient crevasse, la crevasse se fait de plus en plus béante; du joli moulin, il ne reste qu'un noir squelette, destiné lui-même à disparaître.

Je sais cependant un moulin à vent qui a vu ses frères se coucher les uns après les autres, et qui paraît décidé à leur survivre.

Il est situé à une lieue de K***, sur une colline caillouteuse et dénudée qui domine la plaine et sur laquelle végètent péniblement quelques broussailles rabougries

Ce fut un soir d'automne que je fis sa connaissance, il avait plu dans la journée, et l'atmosphère restait chargée de vapeurs embrasées par le soleil couchant; de gros nuages d'un gris de plomb, aux arêtes étincelantes, couraient rapides; illuminé par un des plus chauds rayons de l'astre à son déclin, le moulin se détachait sur ce fonds d'ombres, il semblait être en feu, ses brigues, contenue dans leur rotation, rayonnaient comme des flammes; il m'apparut avec une phisionomie digne de son nom, car on l'appelle « Le Moulin du Diable ».

Tous les accidents de la nature, toutes les constructions humaines dont la crédulité populaire a fait les honneurs à l'intervention diaboliqne, ont une histoire. Elles se ressemblent souvent un peu, souvent aussi elles sont originales; voici celle du moulin de K.

Il y avait autrefois, sur la colline, un autre moulin, situé à une cinquantaine de mètres de celui que nous y voyons aujourd'hui. Le meunier avait une fille et un moulant, c'est-à dire, un garçon meunier; le moulant aimait la petite meunière, la petite meunière ne détestait pas le moulant. Mais il arriva qu'un gros fermier de

Marcoussis, séduit par les jolis yeux de la filette, la demanda en mariage, et ces beaux yeux ayant pleuré à cette proposition, le bonhomme soupçonna qu'il y avait meunier sous roche et flanqua le sien à la porte. Le soir, le pauvre diable traversait la forêt pour s'en retourner à Houdan, qui était son pays, il était bien triste, et tout en marchant il poussait des soupirs à faire tourner les ailes de son moulin, s'il se fût encore trouvé à leur proximité. Si poignantes que fussent ses préoccupations, lorsqu'il arriva à un certain carrefour, il se souvint que ce carrefour était hanté, et il allongeât le pas en frissonnant de la tête aux pieds.

Une grande ombre noire, qui débouchait en même temps que lui d'une route transversale dans le carrefour, changea cet émoi en épouvante; mais l'ombre s'approchant, il vit un vénérable curé qui cheminait, le bâton à la main, et il le salua avec respect. Ils marchèrent côte à côte en devisant de la pluie et du beau temps; puis ne doutant pas de l'efficacité des consolations que pouvait lui donner ce saint homme, le garçon meunier lui raconta son histoire. Peuh! dit le prêtre avec un gros rire, un tel mal n'est pas sans remède, mon cher fils, il s'agit tout simplement de devenir plus riche que le fermier Marcoussis, et ce sera lui qu'on mettra à la porte. Tout simplement! s'écria le moulant, mais vous ne savez donc pas qu'il a plus de cinq cents moutons et parlant par respect, plus de quarante bêtes à cornes. Bien! bien! reprit le curé, lors, il faut bâtir un moulin à côté de celui de votre maître, un moulant a toujours l'oreille et quelquefois la bourse des pratiques : dès le premier jour vous lui enlèverez la moitié de ses monnées, et la crainte de perdre le reste le décidera à vous donner sa fille. A la bonne heure! ceci est un peu mieux imaginé. Le plaisir de faire enrager le père Claudin me chatouillerait quasi autant que le bonheur d'épouser Claudine. Malheureusement un moulin coûterait au moins cinq à six mille livres : je ne possède que deux écus, et, ajouta-t-il avec un nouveau soupir, nous sommes plus au temps où Dieu faisait des miracles. Psit! s'écria le prêtre en décrivant un moulinet avec son bâton, est-ce que le diable n'en a pas toujours un dans sa poche au service de ses amis?

(*A suivre*) CAROLUS.

Les Violettes

Ne sais comment, un soir d'avril,
Rose et moi nous nous rencontrâmes....
On entendait un bruit de rames
Au loin ; et le pieux babil
De l'Angelus scandant ses gammes,
Le soir, où, près du flot dormant,
Rose et moi nous nous rencontrâmes
Ne sais comment.

Tout en marchant le long de l'eau
Rose aperçut des violettes,
Qui, sans façon, les mignonnettes,
Faisaient cercle au pied d'un bouleau
Et balançaient leurs cassolettes
Aux rayons du soleil couchant.
Rose aperçut des violettes
Tout en marchant.

Sans plus penser, pour les cueillir
Je m'agenouillai dans la mousse,
Rose me veut aider, se trousse,
Se penche.... Je crus défaillir :
Sa lèvre était brûlante et douce
Et l'écho surprit un baiser !...
Je m'agenouillai dans la mousse
Sans plus penser.

Oh ! si mon cœur eût pu s'ouvrir !
« — Prends ces violettes, dit-elle,
Prends donc vite. » « — Ah ! Mademoiselle,
Combien vous me faites souffrir :
Je suis si pauvre, et vous êtes si belle !... »
Rose, alors, fronçant le sourcil :
« — Prends ces violettes, dit-elle,
Mon cœur aussi ! »

AZIR.

Constantinople

A quatre heures de l'après-midi nous quittons Vani Keni, pour nous rendre à Stamboul, sur un des petits steamers de la Société Mahsousse, faisant le service régulier de tout le détroit.

Vani Keni est un joli village accroché aux escarpements d'une haute colline de la côte asiatique du Bosphore

Stamboul est à une demi-heure de distance.

En restant sur le pont on jouit d'un spectacle singulièrement beau et toujours nouveau. Après Vani Keni vient Rchenger Keni, d'où l'on peut apercevoir Constantinople après un grand tournant. Puis vient Beylerbey, où se trouve le plus joli des palais du Sultan : il n'est pas très vaste mais il est extrêmement bien situé et sa forme est gracieuse et harmonieuse.

En arrivant dans la Corne d'Or, qui forme un port naturel très beau et très sûr, on est étonné de l'animation incroyable qui l'égaie : des milliers de caïques, canots légers et rapides, sillonnent en tous sens le port, qui est traversé au milieu et à son embouchure par deux immenses ponts, l'un en fer, l'autre de bateaux. Ces ponts s'ouvrent à certaines heures pour laisser passer les navires qui pénètrent jusqu'au fond du golfe. Le premier est le pont de Galata.

Il y règne un mouvement énorme. En y stationnant une demi-heure on pourrait voir tous les types de l'empire Ottoman : de gros pachas coiffés du fez, assis gravement à cheval; de vieux Turcs, portant le turban et le manteau de soie verte, doublé de petit-gris; des Tcherkesses, Circassiens et Caucasiens armés des pieds à la tête, la poitrine ornée de cartouchières; des Arméniens et des Grecs vêtus de la veste courte et de la fustanelle; des Nègres, des Arabes en burnous blancs; des Persans coiffés d'un chapeau long et pointu; des Kurdes; des hamals, porteurs turcs; des marchands ambulants, et surtout des mendiants.

La population féminine qui circule sur ce pont est aussi nombreuse et non moins variée; continuellement on voit passer des femmes turques, la tête couverte du yachmak, sorte de voile cachant le bas de la figure ainsi que le front, ne laissant voir que des yeux brillants sous des sourcils peints, elles portent le feredjé, vêtement de soie de couleur en forme de sac, couvrant le corps depuis le cou jusqu'aux talons; des Arméniennes vêtues de même que les Turques avec cette seule différence, que l'étoffe du feredjé est rouge et jaune, que le yachmak plus épais couvre toute la figure et est rendu plus impénétrable par de grandes broderies de couleur; des Grecques

avec la petite calotte et la jupe plissée; des Bulgares portant des jupons de couleurs vives et voyantes.

De temps en temps passent des voitures remplies de femmes : ce sont les odaliqs du Sultan ou de quelque grand personnage assez riche pour se les payer ; chacun des véhicules est accompagné d'un ou deux eunuques chargés de la police intérieure.

C'est une grave inconvenance que de se permettre de jeter des regards indiscrets dans ces voitures. L'annecdote suivante circulait même à Péra. On racontait qu'un attaché de l'ambassade d'Angleterre s'étant approché d'une de ces voitures, un eunuque furibond vint à lui et le frappa au visage du fouet de cuir d'hippopotame, au moyen duquel il maintient l'ordre dans son troupeau féminin. La justice n'avait rien à voir dans cette affaire; on fut même obligé de déplacer l'imprudent.

A l'un des bouts du pont se voit la mosquée de la Sultane Validé; à l'autre bout s'étend le quartier juif, commerçant, sale, fétide, aux rues étroites et tortueuses où pullulent les chiens. Il se nomme Galata, d'où le pont tire son nom.

Au-dessus de Galata se trouve Péra, le quartier européen, qui n'est guère plus remarquable. On y parvient par une rue en escaliers d'une centaine de marches environ. Il y a six quartiers, formant chacun une sorte de ville séparée des autres, avec une population, des mœurs et une langue différente.

Stamboul, partie exclusivement turque de l'assemblage de villes et de villages formant Constantinople, est le seul quartier qui soit réellement curieux et intéressant. Là se trouvent : Hagia Sophia, l'Ahmédié, la Suleimanié, l'Osmanié et la Bajezidié, qui sont les plus belles mosquées ; le Seraskierat ou ministère de la guerre, avec sa tour célèbre où se tiennent des fonctionnaires pour signaler les incendies, et d'où l'on peut voir le Bosphore depuis la Marmara jusqu'à la mer Noire; à l'intérieur, en Europe, la vue s'étend jusqu'à la forêt de Belgrade et San Stephano; l'At Meïdan, ancien hippodrome de Justinien où restent seulement deux obélisques et le serpent de bronze que les Grecs vainqueurs de Xerès offrirent au temple de Delphes; enfin les Citernes, la Colonne brûlée, élevée par Constantin, et le Bazar, qui est une des choses les plus curieuses de

Stamboul : on y trouve depuis les objets les plus commus jusqu'aux pierres les plus rares et les armes les plus précieuses.

Nous nous trouvions en Turquie au moment du Ramadan ou Ramazan, qui est, comme tout le monde sait, une période de quarante jours, pendant lesquels nul bon croyant en Mahomet ne peut manger, boire, ni même fumer, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, moment où ils prennent leur revanche.

Quand le soleil disparaît à l'horizon, on l'apprend aux affamés par un coup de canon. Dès que ce coup a été entendu, sur toutes les hauteurs qui dominent le Bosphore d'autres coups partent, se suivent et forment ainsi une salve qui réjouit les malheureux qui alors peuvent se remplir l'estomac. Il est très amusant de se tenir en ce moment sur le pont de Galata pour regarder tous ces mahométans se mettre à manger.

On y voit ces braves commerçants ambulants, très nombreux, rouler deux cigarettes, qu'ils se placent derrière chaque oreille, se verser un verre d'eau, se préparer quelques olives ou autre mets léger. Au coup de canon, ils allument et fument une cigarette, mangent un morceau, boivent leur eau et enfin fument leur seconde cigarette.

Peu de temps après l'obscurité commence, et avec elle le calme et les illuminations. Les figures allégoriques et les lampions, suspendus entre les minarets des mosquées s'allument les uns après les autres, et à peine une heure après le coucher du soleil, tout Stamboul est illuminé, brille, resplendit.... surtout de loin.

C'est alors seulement qu'on peut juger du nombre vraiment extraordinaire de minarets qui émergent d'un océan de maisons basses et obscures.

Nous voulons profiter du Ramadan pour visiter cette nuit Sainte-Sophie, illuminée pour les prières solennelles du carême. C'est une entreprise difficile, mais grâce à de puissantes protections (qui font leur effet là comme partout ailleurs) nous parvenons à la réaliser.

Nous arrivons devant Sainte-Sophie, ce monument célèbre entre tous, qui rappelle aux chrétiens de sanglants souvenirs et dont les Musulmans ont fait un de leurs sanctuaires les plus vénérés. Il se trouve sur une grande place. L'entrée, chose étonnante, ne se trouve pas de ce côté, mais bien dans une ruelle sombre, recevant

d'une des baies de la mosquée une lueur blafarde : cette ruelle a un aspect humide et profondément lugubre. Au fond de ce boyau désolé s'ouvre une petite porte où des gens de mauvaise mine nous attendent ; après nous avoir reconnus, ils nous conduisent dans la galerie réservée aux légations, en nous faisant gravir un corridor en pente douce, tenant lieu d'escalier. Quand nous sommes arrivés à la galerie, il y faisait sombre, et au fond, sous soi, on entendait des cris perçants, cris d'enfants jouant, qui, dans cette profonde obscurité vous font plutôt songer à un sabbat qu'à d'innocents amusements.

Peu à peu, un à un, les lampions s'allument. A cette lumière diffuse sans cesse croissante, on peut vaguement apercevoir l'élégance de forme des arcades, et la force, la grâce, la hardiesse de l'ensemble de cette inimitable mosquée qui semble ciselée dans un seul bloc.

Pendant un temps, les yeux attachés à ces merveilles qu'on devine plutôt qu'on ne les voit, on ne s'aperçoit pas que l'athmosphère s'éclaire de plus en plus, que la mosquée prend un aspect resplendissant ; tout à coup, quand on y songe le moins, on voit le monument, illuminé du haut en bas, les galeries fourmillant de lampions, les angles, les coins, les balcons, la coupole, les colonnes comme couverts de feu.

En même temps que Sainte-Sophie s'éclairait, les croyants entraient, se plaçaient sur le bord des nattes qui couvrent les dalles, et disaient leurs oraisons, en se tournant vers la Mecque.

Alors la prière commença.

Au fond de la mosquée, dans une sorte de niche, nommée Mirhab, un iman chantonnait des versets du Koran d'une voix nasillarde d'une monotonie énervante. Le chant cesse pour recommencer bientôt. Tout à coup un souffle d'orage semble parcourir les voûtes sonores du temple : étonnés, nous regardons. Ce sont les croyants, qui à certains passages, se précipitant à genoux tous ensemble, occasionnent ce bruit étrange.

Mais voilà l'office près de se terminer. Ne voulant pas être entraînés dans le flux des Turcs qui sortent, nous nous échappons, et nous nous précipitons au pas de course pour essayer d'attraper le dernier vapeur en partance pour Vani Keni, que, dans notre admiration, nous avions complétement oublié. Malgré nos efforts, nous le vîmes s'éloigner avant d'être arrivés au pont.

Qu'on juge de notre embarras : nous nous trouvions sur la côte d'Europe, tandis que nous habitions la côte d'Asie. Après bien des recherches nous trouvâmes enfin un caïdji complaisant qui, moyennant deux medjidiés consentit à nous conduire à Scutari.

Là nous parvînmes à obtenir des chevaux. Il était minuit; l'obscurité était très profonde malgré les myriades d'étoiles qui scintillaient dans un ciel sans nuage. Les routes étant peu sûres, vu le grand nombre d'émigrés qui sont venus s'établir sur le Bosphore à la suite de la guerre, nous dûmes prendre à gages deux bachi-bouzouks qui nous escortèrent et nous protégèrent.

Nous enfourchsâme nos chevaux. Mais à peine étions nous partis d'un quart-d'heure que nos stupides montures, effrayées, je ne sais pourquoi, s'emportèrent les unes après les autres. Nous perdîmes beaucoup de temps à nous réunir. Enfin nous pûmes continuer notre route.

Grâce à nos garde-corps et aux armes que nous portions d'une manière très apparente, les quelques Bulgares que nous rencontrâmes n'osèrent nous emprunter notre bourse.

ISMAÏL-KADRI.

Les Livres.

La *Revue Nationale,* paraissent le Mercredi. — Liége : ADAM, édit., 24, rue St-Jean. Un an : 5 fr.; le numéro : 10 centimes.

C'est le 4 Mai que la *Revue Nationale* a vu le jour à Liége. Publication essentiellement belge, comme son titre l'indique, elle s'occupe de littérature, d'arts et de sciences. Avec un tel programme, elle a crue pouvoir se passer de l'inévitable boniment au lecteur. Sa raison d'être, d'ailleurs, est suffisemment indiquée par ce que nous appellerons l'article de fond dans lequel Monsieur A. Dethier constate la soif de littérature que la fatigue des luttes politiques a fait naître en Belgique.

Les recueils périodiques sont, selon nous, le meilleur moyen de familiariser le public avec les écrivains belges et tel qui ne jetterait même pas les yeux sur un roman publié en Belgique, le lira volontiers en feuilletons. Nous applaudissons donc de tout cœur à la naissance de notre consœur et nous lui souhaitons prospérité et longue vie.

En Wagon, par P. H. — Bruxelles : MUQUARDT.

En Wagon est une de ces petites comédies de salon, bâties sur une pointe d'aiguille. Le sujet n'a rien de bien neuf, ni de fort intéressant. Mais cette courte saynète est écrite avec sobriété, et se lit agréablement.

Charles GILLIET, libraire-éditeur, Galerie de la Reine, 32
A BRUXELLES

VIENT DE PARAITRE :

LE SOPHA par Crébillon le Fils. Un beau vol. in-12 de 336 pages, imprimé en caractères elzéviriens sur papier fin de Hollande, avec une belle eau-forte, un en-tête et un cul-de-lampe d'Hanriot. Tirage à 500 exempl.,

PRIX : 10 FRANCS

PUBLICATION INÉDITE DE ERNEST FEYDEAU

Mémoires d'une Demoiselle de Bonne Famille

Un vol. grand in-12, texte encadré d'un filet rouge, sur papier vergé de Hollande, eau forte de Hanriot, imprimée en deux couleurs, chez Delatre,

PRIX : 7 fr. 50 c.

Préparation aux Examens de *Philosophie* et *Lettres* :
Répétitions de Latin, Philosophie, etc.

—

Examens de *Secrétaire de Légation* :
Anglais : grammaire, traduction, correspondance, etc.

—

Succès obtenus à chaque session.

R. BENHAM, professeur, 43, rue Keyenveld, Ixelles.

SALLE Ste-GUDULE
Petite Rue de l'Écuyer, 9, Bruxelles
TOUS LES MOIS
Ventes de Tableaux, Antiquités
LIVRES & GRAVURES
On accepte des objets pr les ventes
ACHAT & ÉCHANGE
DE
TABLEAUX & ANTIQUITÉS
Expertises

Librairie de A. BOITTE, Éditeur
38, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES

HUGO (V.) Les Misérables, 10 vol. in-12	fr.	20 00
SUE (E.) Les Mystères du Peuple, 12 vol. in-8°.	»	60 00
Gros-Jean et son Curé — dialogue sur l'Eglise, 1 vol. in-32 .	»	2 50

Collection Laurent : Poètes et Prosateurs français, format in-32
Volumes de luxe

DEMANDEZ LE CATALOGUE

MAISON FONDÉE EN 1848

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS
DE
J.-B. MOENS
7, Galerie Bortier, 7, à Bruxelles (Belgique)

Vente et achat de Bibliothèques et toutes sortes de livres anciens et modernes. (Pour les affaires d'une certaine importance, on se rend à domicile.)

Commission pour la Belgique et l'étranger.

Dépôt général des principaux éditeurs de Paris.

Tous nos ouvrages sont garantis complets et en bon état.

Grand choix de livres à gravures, éditions de luxe et autres, bien reliés, au rabais et d'occasion.

Grand assortiment de musiques pour instruments, piano et chant, partitions, etc., à prix réduits.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Achat et échange de livres

Romans, Littérature et Poésies — Livres de Sciences et Classiques

LIVRES A GRAVURES

LOUIS DEMEULENEERE

Rue du Chêne, près du Manneken-Pis, Bruxelles

Estimation et achat de Bibliothèques au comptant.

SALLE SAINTE-GUDULE

9, Petite rue de l'Ecuyer, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES HEBDOMADAIRES

DE

BELLES COLLECTIONS DE LIVRES

Gravures et Musiques

L'Exposition publique aura lieu les jours de vente, à partir de 10 h.

Au comptant avec augmentation de 10 %.

LIBRAIRIE D'OCCASION

Achat et Echange de Livres

—

J. VANSTRAALEN

rue des Foulons, 28,

près du Palais du Midi

BRUXELLES

VANDREPOL

BOUQUINISTE

RUE DU CHASSEUR, 3

près la Place Rouppe

Publie tous les mois un catalogue à prix marqués, lequel sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

POUR PARAITRE EN MAI

A la Librairie Universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine, 81, Bruxelles

L'ARDENNE

BELGE, FRANÇAISE, GRAND-DUCALE

Guide du touriste dans la région de l'ancienne forêt

PAR

LÉON DOMMARTIN (JEAN D'ARDENNE)

Un volume relié, format Baedecker, de près de 400 pages, orné de 4 cartes détaillées, dressées et gravées à l'Institut Cartographique Militaire de Bruxelles, et d'une carte des chemins de fer, imprimée en couleur.

PRIX : 6 FRANCS

En vente chez tous les Libraires.

1re Année — N° 7 — 15 Juin 1881

LA

JEUNE REVUE

LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Guillaume Gensse	Jules Delecourt
Heureuse Folie	Fréderic Bataille
A mon Frère	Fréderic Bataille
Matin d'Avril	Stephane
Sur un Carré de Papier Rose	A. Champ d'Aulnes
Les Étranges : Edgar Poe	Max Waller
Miettes et Rimes	Pic. — ***
Le Moulin du Diable	Carolus
Les Livres	V.W.— A.O.— E.T.
Le feu follet (ballade)	Caprice
La Bohémienne, comédie en 1 acte	Max Marc

32 pages de texte

Le Numéro : 25 centimes

BRUXELLES

BUREAUX : Librairie Universelle de J. ROZEZ, rue de la Madeleine

PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX.

LIÉGE : Perron Liégeois, Decq, Désiré, D'Heur. ‖ GAND : Hoste, libraire.

TOUTES LES GARES DE CHEMINS DE FER

Imprimerie et Lithographie Xavier HAVERMANS

GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1881

AVIS

Il est créé des abonnements de 6 mois (du 15 juin au 15 novembre) au prix de 1 franc 25 centimes

Un an. . . . . 2 fr. 50
Six mois . . . . . 1 fr. 25

Il est tiré de chaque numéro de LA REVUE 15 *exemplaires numérotés sur papier spécial.*

Prix de l'exemplaire numéroté . . . . . 50 cent.
Six mois . . . . . 2 fr. 50

Adresser les demandes d'abonnement et tout ce qui concerne la REVUE *au* COMITÉ DE RÉDACTION, *librairie Rozez, rue de la Madeleine.*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera déposé au bureau de la REVUE.

Les articles envoyés sont soumis au comité de rédaction.

Annonces : **6** *francs la case pour le restant de l'année, la petite ligne* **20** *centimes.*

La JEUNE REVUE *accepte l'échange avec toute publication périodique.*

La réimpression des articles de la JEUNE REVUE *est autorisée, à condition toutefois d'en indiquer la source.*

Nous offrons 20 centimes à toute personne qui rapportera au bureau de la *REVUE* un exemplaire du n° 4 ou du n° 6.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

Paris : Le *Jeune Parnasse* — *La Revue du Progrès* — *La Jeune France* — *La Revue de la Poésie* — *Les Muses Santones*. **Bruxelles** : *L'Art Moderne* — *L'Illustration Belge* — *Le Progressiste* — *La Raison* — *L'Etudiant* — *Ciel et Terre* — *La Bohême*. — **Liége** : La *Revue Nationale*. — **Namur** : Le *Journal des Gens de Lettres* — *Plume et Crayon*.

LIVRES D'OCCASION

Nous publions ci-dessous un catalogue de livres d'occasion (offres et demandes); les personnes qui ne désireraient pas publier leur adresse, pourront déposer leurs livres chez Havermans, imprimeur, Galerie de la Reine, 12. *La petite ligne :* 25 centimes.

DEMANDES

AU BUREAU DE LA *REVUE*

1° *Annulaire agathopédique et saucial* ;
2° *la collection du Crocodile* (journal bruxellois)
Œuvres de Claude Tillier, 4 vol. NEVERS.

OFFRES

En vente chez Xavier HAVERMANS, imprimeur, galerie de la Reine, 12

Histoire de France, par MICHELET — 19 volumes in 8° brochés, neufs ; gravures ; édition La croix ; Paris 1877 . . fr. 75
Œuvres de Casimir Delavigne — 3 vol. in 8° reliés — Bruxelles, 1832 — en bon état . . . . . fr. 6
La Sainte Bible, trad. Le Maistre de Sacy et Lallemant. Paris, Curmer, 5 vol. in-4°, d.-r. maroq., d. s. tr., remplis de belles gravures, (anc. et nouv. testaments) fr. 65.
Collection Laurent : Notre-Dame de Paris, par Victor Hugo; 3 vol. rel. (rare) fr. 20
Id. André et M. J. de Chénier . . fr. 8
Collection Laurent : Boileau . . fr. 8
Id. Œuvres de Lamartine . . . . fr. 8
Id. Némésis (broché) . . . . . fr. 6
Id. Emile Deschamps (broché) poésies. fr. 9
Galerie française. — Collection de biographies, études, portraits et autographes des grands hommes de la France, par les principaux écrivains de l'époque. Paris, Firmin Didot 1821, 3 beaux vol. in 4° en toute marge avec de superbes gravures . fr. 38

N° 7

Les écrivains excentriques en Belgique

GUILLAUME GENSSE.

(*suite*)

La première brochure de Gensse fut écrite pour égayer les réunions du cercle d'Eggerickx ; elle est intitulée :

Aperçu iconoclastique sur les différents procédés employés dans la fabrication de l'huile de cailloux et manière de se servir de cette substance métallurgique dans la guérison des affections cutanées du pibus (sic). s. l. n. d. (Bruxelles, Stapleaux), in-8°, 7 pages (Anonyme).

Cet aperçu fut laissé, après la lecture solennelle qui en fut faite, entre les mains d'un des auditeurs; celui-ci le fit imprimer à dix exemplaires, à l'insu de l'auteur. L'édition originale est introuvable. On voit apparaître dans cette brochure, les tendances de Gensse, développées plus tard à un point excessif, d'écrire de longues phrases pour ne rien dire, d'employer une série de mots techniques qui n'ont pas le moindre rapport avec l'idée, si idée il y a, que l'auteur a voulu exprimer; de loin cela paraît profond, de près on n'y comprend rien et cela ne ressemble pas mal à certaines dissertations de médecins, hérissées de mots scientifiques, et parfaitement inintelligibles pour les profanes. Il semble même que Gensse a eu en vue dans ses deux brochures médicales, l'*Aperçu iconoclastique* et le *Bomborax* dont nous parlerons plus loin, de se moquer de ces dissertations, de même que dans ses brochures politiques, il a tourné en ridicule des polémistes et des littérateurs.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur l'aperçu iconoclastique, citons-en cependant le commencement comme spécimen :

« A l'époque où le savant Cloetboom publia l'ornithologie des vers-à-soie, il avait déjà tracé, d'une main vigoureuse et sagace, le plan stercoraire d'un ouvrage éminemment utile qu'il fit paraître plus tard sous le titre modeste d'*Idéologie des malactiques*.

Le 1e volume de cet ouvrage, imprimé par Benoit Le Francq, traite spécialement de la cystotomie de ce crustacé, et des moyens propres à en perfectionner l'espèce, sans nuire, par une dispersition trop prépondérante, à l'infibulation des muscles déjà fort distendus d'une classe de mammifères dont le nosocome forme la base principale et se subdivise en une infinité de sinapismes dont l'auteur, nous devons le dire à sa louange, a parfaitement saisi les alluvions. »

Et plus loin :

« Il nous reste maintenant à parler des procédés dont on se sert pour la fabrication de cette huile; ils sont très simples, les voici : deux tubes songombiques, en cuivre rouge, viennent aboutir diagonalement à l'angle droit d'un thymus bobollaire, vulgairement appelé Alambic, et s'enjencent dans l'orifice primordial du nigraphos (cuve matière) pour se rendre ensuite dans la partie supérieure du vulvigate qui correspond à la propontide du serpentin. »

Cette plaisanterie eut un succès d'hilarité auprès de ceux qui en eurent connaissance; elle inspira à Delmotte (1) son charmant *Voyage au Paraguay-Roux* (2), et à un autre montois non moins facétieux, une dissertation algébrique, signée d'un pseudonyme anagrammatique, *Heleno Cranir*, sous le titre de : *De la vitesse relative et anaclastique de l'akinésie d'un corps solide en repos* (3).

En 1834, parut la seconde brochure médicale de Gensse sous le titre de :

*Recherches sur les causes de l'inflammation du Bomborax chez les femmes adultes, et considérations générales et sommaires sur la puissance du traitement homœopathique, pour détruire cette maladie, par Ludwig Immersteif, professeur de pathologie à Schweinstad, traduit de l'allemand par Kleingorloffenbach de *** et dédié au savant Molenfretz, docteur et professeur de stercologie à l'Université de Neuwied.* Bruxelles, J. A. Lelong, 1834, in-8°, 16 pages et une planche.

Cette brochure, d'une rareté extrême, est le chef-d'œuvre de Gensse, c'est le modèle du genre; elle est conçue dans le même esprit que la précédente. Elle porte l'épigraphe suivante, qui a la prétention d'être un vers :

Est homœopatica de super omnia quidquid.

L'auteur entre en matière par des considérations sur l'organisation physique de la femme.

---

(1) Voy. *Notice biographique et littéraire sur H. Delmotte*, publiée par la Société des Bibliophiles de Mons. Mons, Leroux, 1836, in-8° (par P. Hennebert).

(2) *Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay-Roux et la Palingénésie australe ; par Tridace-Nafé Théobrôme, de kaout 't chouk, gentilhomme-breton, sous-aide à l'établissement des clyso-pompes*, etc. Au Meschacébé (Mons), chez Ylered-Sioyoh (Hoyois-Derely), 1835, in-8°, 30 pages. Réimprimé dans les *Œuvres facétieuses* du même auteur. Mons, Hoyois, MDCCCXLI, gr. in-8°, 131 pages, et une page de musique.

(3) Voy. *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, publiés en Belgique au XIXe siècle.* Bruxelles, 1862-1866, p. 165, n° 1016.

« La femme, que sa position sociale et antédiluvienne appelle à charmer celui que l'être suprême s'est plu à lui donner pour adjoint dans les relations les plus intimes ; la femme, qui, par ses vertus *physiques* et ses charmes moraux, peut avec raison être nommée les *Colonnes d'Hercule* de la création ; la femme, dont la présence éphémère sur cette terre d'instabilité, répand de loin comme de près un arôme vaporeux qui pénètre voluptueusement l'existence ardue et monotone de l'homme civilisé, et double, par les sensations vives et nombreuses qu'elle inspire, l'ascendant immédiat qu'elle a pris sur la société ; la femme, dis-je, par sa complexion aussi faible que débile, est plus sujette que nous à ces maladies chroniques et intermittentes, qui attaquent plus spécialement celles chez lesquelles le *phlogos* est abondant, et chez lesquelles, par conséquent, la *muqueuse* laisse un passage plus large au *fluide anti-pimmellaire*, qui ne cherche qu'à se frayer une voie au travers des *callonochites* du *sprixis*. »

Peut-être vous demanderez-vous ce que c'est que ce *Bomborax* dont vous n'avez jamais entendu parler, et dont l'inflammation est tout spécialement à craindre pour les femmes adultes. L'auteur s'empresse de satisfaire votre curiosité. Écoutez la description du bomborax :

« Le bomborax (en latin *bomborax infibulans*) est une *artère calanite* voisine de l'*aorte* et adhérente au *péricarde* du *vasgalgite*, par une asclapéide tellement petite, qu'elle n'est visible à l'œil nu qu'avec un *microscope*. D'un rouge tirant légèrement sur le *bistre*, lorsque le corps n'est soumis à aucune influence maligne, le *bomborax* ressemble assez, dans son état naturel, au *lullusculos* de l'*amphocrate*, que tous les praticiens connaissent sous le nom vulgaire de *glande pinéale ;* si, au contraire, l'inflammation commence à se manifester dans le *ranglorate*, on ne tarde pas à voir les *blénicardes ganguleuses* se comprimer fortement et communiquer au *paroximètro-maticulium* de l'*aponicée*, les symptômes méditerranés, qui déterminent l'engorgement du *borborate interne*.

Alors le *jucos* se crinquérise sensiblement, et après s'être dilaté en se resserrant, il devient d'un pourpre vert, assez semblable au bleu d'azur, qui ne laisse plus aucun doute sur la présence du mal. Il n'est même pas rare, quoique cet accident n'arrive presque jamais, de voir aussi le *rostroclite mesminorose* se rubéfier et changer subitement de place en accolant le *peryglocelle* à l'*asmonide* du *ragonidos* (1). Ce qui prouve évidemment que *Broussais*, dans ses *pandectes* sur les *ranganiques*, n'a pas tort en soutenant, avec ce talent que tout le monde lui connaît, que chez les jeunes personnes, l'*angribos* du *grugularium* est sujet à se scorifier de bonne heure, et que le moyen de prévenir le développement de l'*harponidos gongollaire*, est de faire usage, dès la naissance du mal, de substances *zoolonites* ou de *palus méotides*, dans lesquels on aurait fait préalablement dissoudre du *nitrate* de *marmoreum*.

Voilà qui est clair et surtout irréfutable. Nous ne voulons pas abuser des citations, nous préférons renvoyer le lecteur curieux

(1) *De crepitu inodorante*, par Frickmoes, vol. II.

à la brochure elle-même ; nous ne pouvons cependant résister au désir d'apprendre aux amateurs le régime auquel, d'après l'auteur, le célèbre HAHNEMANN astreignit la fille du jurisconsulte SNIKENLAPSTEIN, pour la guérir d'une inflammation au bomborax.

« Hahnemann, aux soins duquel on confia la malade, fit cesser sur le champ, au bout de quelques jours, tous les remèdes dont on s'était servi. Il prescrivit d'abord un décillionième de *bain tiède*, à neuf degrés au-dessous de zéro, pour neutraliser l'effet incessant des remèdes dont je viens de parler. Il astreignit la jeune personne au régime le plus sévère, en lui défendant l'usage de toutes les substances métalloïdes telles que le *veau*, le *canard*, les *andouilles* et *autres gibiers ;* les *artichauts*, les *asperges*, les *choux-fleurs*, les *fèves de marais*, les *cornichons*, et généralement tous les légumes contenant des principes purgatifs et chirographaires. Il lui interdit principalement le *haricot*, qui par ses propriétés *oeoliennes*, pouvait engendrer une recrudescence d'affection *rotileuse*. »

L'auteur prend vivement la défense de l'homéopathie :

« On demande, dit-il, comment il est possible que les agents même les plus énergiques, le *mercure*, l'*arsénic*, l'*acrobate de porphyre*, etc., etc., administrés à la dose d'un *millionième*, d'un *décillionième* de grain en poids, puissent avoir quelques effets sur notre organisation ? A cela les médecins *homéopathes* demandent à leur tour, quelle est la quantité pondérable de *gaz ammoniac* provenant d'un *haricot* qui peut affecter le nerf nasonien d'une personne dont la manière de sentir est fortement développée ? Ou bien encore quelle est la quantité pondérable de *miasme délétère* qu'engendre le *navet*, et qui pénètre dans nos organes réniflecteurs ? »

L'auteur termine de la manière suivante :

« Qu'il me soit permis en terminant d'exprimer un vœu que tous les amis de l'humanité formeront avec moi ; oui, puisse bientôt l'homéopathie renverser de fond en comble, c'est-à-dire a capite ad calcem, le vain édifice des idées *mastodontes* de l'ancienne pathologie ; nous verrons alors la *chirurgie* se soumettre humblement à ses règles sublimes et traiter une *jambe cassée*, une *côte rompue*, un *œil crevé*, d'après le principe : *Similia Similibus curantur*. »

Cette thèse médicale est ornée d'une planche représentant les trois instruments nécessaires à la guérison du bomborax ; le *Zemelpot*, simple vase nocturne surmonté d'un couvercle, le *Windbuys*, soufflet ordinaire, et enfin le *Weiberschnickel*, instrument de haute fantaisie dont il est impossible de donner une description, il faut le voir. « C'est, dit l'auteur, un instrument à plusieurs pointes, connu en France sous le nom de *spellonomètre*, et que *Schlindermanderscheid* appelle en allemand *Weiberschnikel*, du nom de son inventeur *Pomperbach*. »

JULES DELECOURT.

Une heureuse Folie.

A dix-huit ans, je fus atteint d'une folie,
D'une grave folie, et qui plante des dards,
Des dards brûlants au sein. Quelques simples regards,
Regards d'ange, il est vrai, dans ma tête affaiblie,

Affaiblie et rêveuse, éveillèrent l'amour,
L'amour, jeune oiseleur, qui nous prend un beau jour,
Jour fortuné !... C'était quand Avril met sa robe,

Sa robe de velours, sa parure de fleurs,
De fleurs d'azur et d'or. Timide comme l'aube,
L'aube au front doux et pâle, Estelle toute en pleurs,

Pleurs qui fondraient un roc, prit mon âme ravie,
Ravie au plus haut ciel. Depuis, mes yeux hagards,
Hagards comme un damné, cherchent ses purs regards,
Regards qui rendent fou d'une heureuse folie.

18 Novembre 1874. FRÉDERIC BATAILLE.

A mon Frère.

Nos cœurs étaient unis et nos âmes égales.
Nos rêves avaient pris deux ailes virginales,
Et nous partions ensemble, ô mon doux frère aimé !
Nous partions vers l'azur comme un couple charmé.

Nous allions au pays sonore des cigales,
Seuls, nous perdant au fond des brumes aurorales ;
Nous allions saintement, l'œil enthousiasmé,
Chercher là-bas, plus loin, dans le vent embaumé,

Des danses de soleil et des fêtes d'étoiles !
Sous les beaux cieux profonds, infinis et sans voiles,
La paix jalouse et chaste enveloppait nos pas.

En retombant, hélas ! sur la route où nous sommes,
Nous avions oublié que l'hiver est en bas,
Et que la terre froide est le pays de hommes !

1878. FRÉDERIC BATAILLE.

Matin d'Avril

Les oiseaux font leur tapage
Dans les cimes des ormeaux;
Le vent, hardi comme un page,
Se joue avec les rameaux.

La prairie a fait toilette.
Les bois ont leurs manteaux verts;
Auprès de la violette
Les muguets se sont ouverts.

On respire par bouffées
Des senteurs de floraison
Et l'on voit danser les fées
Sur la pointe du gazon.

Dans les buissons verts, l'abeille
Fait un brouhaha joyeux
Et l'églantine est vermeille
Des baisers tombant des cieux.

STEPHANE.

Sur un Carré de Papier rose

TRIOLETS

Sur un carré de papier rose
Un mot, rien qu'un seul mot d'écrit,
Vous l'avouerez n'est pas grand chose
Sur un carré de papier rose!
Car c'est trop peu, je le suppose,
Trop peu pour faire de l'esprit,
Sur un carré de papier rose
Un mot, rien qu'un seul mot d'écrit!

Sur un carré de papier rose
Depuis mille ans que l'on écrit,
L'on a toujours dit même chose
Sur un carré de papier rose.
Et l'on a bien fait, je suppose,
Car nul jamais rien ne reprit
Sur un carré de papier rose
Depuis mille ans que l'on écrit.

Sur un carré de papier rose
Pourquoi donc faire de l'esprit?
L'on peut dire si douce chose
Sur un carré de papier rose!
Car lorsqu'on s'entend, je suppose,
Un mot, rien qu'un seul mot suffit...
Sur un carré de papier rose
Pourquoi donc faire de l'esprit?

A. CHAMP D'AULNES.

Les Etranges

EDGAR-ALLAN POE *(suite)*

IV

« Les facultés de l'esprit qu'on définit par le terme analytiques sont elles-mêmes fort peu susceptibles d'analyse. Nous ne les apprécions que par leurs résultats. Ce que nous en savons, entre autres choses, c'est qu'elles sont, pour celui qui les possède à un degré extraordinaire, une source de jouissances des plus vives. De même que l'homme fort se réjouit dans son aptitude physique, se complaît dans les exercices qui provoquent les muscles de l'action, de même l'analyse prend sa gloire dans cette activité spirituelle dont la fonction est de débrouiller. Il tire du plaisir même des plus triviales occasions qui mettent ses talents en jeu. Il raffole des énigmes, des rébus, des hiéroglyphes ; il déploie dans chacune des solutions une puissance de perspicacité qui, dans l'opinion vulgaire, prend un caractère surnaturel. » (1)

Ici nous tombons sur une nouvelle face du talent d'Edgar Poe. Cette faculté analytique, il la possède au summum. Dans *le Double assassinat de la rue Morgue*, dans *la Lettre volée*, dans *le Scarabée d'or* (2), dans *le Mystère de Marie Roget*, dans *le Joueur d'échecs de Maelzel* (3), l'auteur arrive, par le raisonnement, pur et simple, par la simple analyse *détaillée* des *détails* qui entourent l'énigme, à des conclusions d'une évidence incroyable.

Cette facilité d'induction amena l'Américain à construire de toutes pièces des « canards » auxquels tout New-York se laissa prendre. Dans *le Canard au ballon* (4), qui parut dans le *New-York Sun*, Poe imagina l'odyssée d'un aérostat nouveau muni d'une machine volante inventée par un M. Monck-Mason, aérostat qui aurait traversé l'Atlantique en trois jours! Non-seulement Poe décrivit la machine dans tous ses détails, mais encore écrivit le journal des prétendus passagers du prétendu ballon, et celà avec ce ton convaincu qu'on retrouve dans tous ces récits.

« Ce jeu d'esprit, dit Baudelaire, fut publié primitivement, comme un fait positif, dans le *New-York Sun*, feuille périodique, et y remplit complétement le

(1) Edgar Poe : « Histoires extraordinaires, » traduct. Charles Baudelaire. 1 vol. Paris. Lévy, 1875. (« Double assassinat dans la rue Morgue, » p. 1).

(2) « Histoires extraordinaires. »

(3) Edgar Poe : « Histoires grotesques et sérieuses, » traduct. Ch. Baudelaire. 1 vol. Paris. Lévy, 1875.

(4) « Histoires extraordinaires. »

but proposé, de fournir un aliment indigeste aux insatiables badauds durant les quelques heures d'intervalle entre deux courriers de Charleston. La cohue qui se fit pour se disputer le seul journal qui eût des nouvelles, fut quelque chose qui dépasse même le prodige ; et en somme, si, comme quelques-uns l'affirment, la *Victoria* n'a pas accompli la traversée en question, *il serait difficile de trouver une raison quelconque qui l'eût empêché de l'accomplir.* »

*
* *

L'intensité des facultés intuitives et analytiques de Poe devait l'amener fatalement à la recherche des choses extra-terrestres, des choses futures, et de là au magnétisme.

Dans les récits où Edgar-Allan scrute ainsi la nuit de l'inconnu, sa pensée devient plus brumeuse. On sent qu'il est près de trouver une vérité qui lui échappe, d'atteindre un but qui se dérobe à ses yeux.... il faut, pour le comprendre, une énervante tension d'esprit; il faut relire plusieurs fois la page mystique, pour en saisir toute la portée et toute la grandeur.

La Vérité sur le cas de M. Valdemar; la Révélation magnétique; les Souvenirs de M. Auguste Bedloe (1)*; Bérénice; la Chûte de la Maison Usher* (2); sont autant d'études où le Virginien décrit, sous une forme atrocement attachante, les phénomènes incroyables de la catalepsie et du magnétisme, auxquels il semble ajouter la plus grande foi.

« Bien que les ténèbres du doute, dit-il, enveloppent encore toute la théorie positive du magnétisme, ses foudroyants effets sont maintenant presque universellement admis. Ceux qui doutent de ces effets sont de purs douteurs de profession, une impuissante et peu honorable caste. Ce serait absolument perdre son temps aujourd'hui que de s'amuser à prouver que l'homme, par un pur exercice de sa volonté, peut impressionner suffisamment son semblable pour le jeter dans une condition anormale, dont les phénomènes ressemblent littéralement à ceux de la mort, ou du moins leur ressemblent plus qu'aucun des phénomènes produits dans une condition normale connue ; que tout le temps que dure cet état, la personne ainsi influencée n'emploie qu'avec effort, et conséquemment avec peu d'aptitude, les organes extérieurs des sens, et que néanmoins elle perçoit, avec une perspicacité singulièrement subtile, et par un canal mystérieux des objets situés au-delà de la portée des organes physiques ; que, de plus, ses facultés intellectuelles s'exaltent et se fortifient d'une manière prodigieuse ; que ses sympathies avec la personue qui agit sur elle sont profondes ; et que, finalement, sa *susceptibilité* des impressions magnétiques croît en proportion de leur fréquence,

(1) « Histoires extraordinaires. »
(2) « Nouvelles histoires extraordinaires. »

en même temps que les phénomènes particuliers obtenus s'étendent et se prononcent davantage et dans la même proportion. » (1)

V

On peut voir, par cet exposé que nous donne Poe, de la théorie du magnétisme, à quelles déductions profondes et supra-sensibles peut l'amener sa croyance. C'est dans ces relations d'expériences, imaginaires à coup sûr, qu'il donne la quintessence de ses idées philosophiques et religieuses.

Ces idées forment une sorte de religiosité panthéiste d'une suprême grandeur et d'une suprême poésie. Poe est matérialiste, mais d'un matérialisme mitigé, élargi, poétisé, spiritualisé pour ainsi dire. Tel est le cas dans la *Révélation magnétique*, lorsqu'il dit :

« Dieu n'est pas esprit, car il existe. Il n'est pas non plus matière, *comme vous l'entendez*. Mais il y a des *gradations* de matière dont l'homme n'a aucune connaissance, la plus dense entraînant la plus subtile, la plus subtile pénétrant la plus dense. L'atmosphère, par exemple, met en mouvement le principe électrique, pendant que le principe électrique pénètre l'atmosphère. Ces *gradations* de matière augmentent en raréfaction et en subtilité jusqu'à ce que nous arrivions à une matière *imparticulée* — sans molécules, — indivisible, — *une;* et ici la loi d'impulsion et de pénétration est modifiée. La matière suprême ou *imparticulée* non-seulement pénètre les êtres, mais met tous les êtres en mouvement et ainsi elle *est* tous les êtres en un qui est elle-même. Cette matière est Dieu. » (2)

« L'absolue impossibilité pour une âme de se sentir inférieure à une autre, dit ailleurs Edgar Poe ; l'intense, l'insuportable malaise et la rébellion qui sont le résultat d'une pareille idée, et puis les irrépressibles aspirations vers la perfection, ne sont que les efforts spirituels, coïncidant avec les matériels, pour retourner à l'Unité primitive — et constituent, pour mon esprit du moins, une espèce de preuve, dépassant de beaucoup ce que l'Homme appelle une démonstration, qu'il n'y pas d'âme inférieure à une autre, — que rien n'est et ne peut être supérieur à une âme quelconque, — que chaque âme est partiellement, son propre Dieu, son propre Créateur ; — en un mot, que Dieu, le Dieu matériel et spirituel, n'existe maintenant que dans la matière diffuse et l'esprit diffus de l'Univers ; et que la concentration de cette matière et de cet esprit pourra seule reconstituer le Dieu purement Spirituel et Individuel. » (3)

(1) « Révélation magnétique. » (Histoires extraordinaires).

(2) *Id.* — On pourrait aisément discuter sur cette conception d'une matière imparticulée, «moléculaire, l'essence même de la matière étant d'être un agrégat de particules, de molécules, d'atomes réunis par la force de cohésion. Sous le nom de « matière, » Edgar Poe conçoit, nous semble-t-il, une force plutôt qu'autre chose. C'est déjà presque un pas vers le spiritualisme.

(3) Edg Poe : « Eureka, ou Essai sur l'Univers Matériel et Spirituel, » traduction Ch. Baudelaire. 1 vol. Paris. Lévy, 1864.

Ce qu'il y a d'étrange dans ces théories hybrides, c'est la conviction avec laquelle l'auteur les développe :

Le 9 février 1848, Edgar Poe lut à la *Society Library*, de New-York, un travail remarquable sur la Cosmogonie Universelle, travail qu'il publia ensuite sous ce titre orgueilleux : « *Eureka* ». La dédicace de cet ouvrage était ainsi conçue :

« A ceux-là, si rares, qui m'aiment et que j'aime ; à ceux qui sentent plutôt qu'à ceux qui pensent ; aux rêveurs et *à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités*, j'offre ce livre des Vérités, non pas seulement pour son caractère véridique, mais à cause de la Beauté qui abonde dans sa Vérité, et qui confirme son caractère véridique. A ceux-là, je présente cette composition...

Ce que j'avance ici est vrai ; donc celà ne peut pas mourir ; ou si, par quelque accident, celà se trouve, aujourd'hui, écrasé au point d'en mourir, *celà resuscitera dans la vie éternelle !* » (1)

Poe croit fermement à l'immortalité de l'âme. Dans ses histoires les plus mystiques et les plus éthérées, dans *le Dialogue d'Oinos et d'Agathos*, dans l'admirable *Colloque entre Monos et Una*, dans *la Conversation d'Eiros avec Charmion*, dans *Ombre*, dans *Silence*, on trouve sans cesse la même spiritualité divine, le même encens d'immortalité, le même parfum de vie future.

Quelle douce musique que ces paroles suaves d'Una, l'âme impalpable qui retrouve dans les espaces l'âme de son bien-aimé ; quelle mélodie dans ces mots d'amour prononcés entre la terre et le ciel !

« *Una.* — Ah, la Mort, le spectre qui s'asseyait à tous les festins ! Que de fois, Monos, nous nous sommes perdus en méditations sur sa nature ! Comme il se dressait, mystérieux contrôleur, devant le bonheur humain, lui disant Jusque là et pas plus loin ! Cet ardent amour mutuel, mon Monos, qui brûlait dans nos poitrines, comme vainement nous nous étions flattés, nous sentant si heureux sitôt qu'il prit naissance, de voir notre bonheur grandir de sa force ! Hélas ! il grandit, cet amour, et avec lui grandissait dans nos cœurs la terreur de l'heure fatale qui accourait pour nous séparer à jamais !...

Monos. — Ne parle pas ici de ces peines, chère Una, mienne maintenant, mienne pour toujours ! » (2)

MAX WALLER.

(1) Id. Le mot vie éternelle est pris ici dans un sens panthéistique et non pas dans le sens religieux qu'il comporte généralement. La vie éternelle signifie donc ici : la série indéterminée des existences de Dieu, soit à l'état de concentration, soit à l'état de dissémination — C. B.

(2) « Nouvelles histoires extraordinaires. » — « Colloque entre Monos et Una. »

Miettes et Rimes

SUR LE DÉGUISEMENT DE JEANNE

En sauvage elle a beau vouloir se déguiser,
On sait que nulle mieux ne peut s'apprivoiser.

PIC.

A MADAME ***

Pourquoi, m'avez-vous dit, conservez-vous ces fleurs?
Que vous sert-il d'avoir sur votre cheminée
Cette tige fanée,
Sans parfums, sans couleur?
Pourquoi? vous le saurez : ces fleurs sont des dictames ;
Comme les mille riens que nous tenons des femmes,
Le temps en peut flétrir les tons éblouissants,
Mais ce qui vient de vous garde un parfum, mesdames,
Dont notre âme s'enivre à défaut de nos sens.

(Minutes perdues, etc.)

SOUS LE PORTRAIT D'UNE DEMOISELLE
(vieille, laide et coquette)

Je suis d'avis qu'il importe
Qu'un artiste de ma sorte,
Peu sûr en tout ce qu'il fait,
Ecrive au bas d'un portrait
Soit le nom de son modèle,
Soit dans quel sexe il est pris,
Or, sous celui-ci j'écris :
« Portrait d'une demoiselle. »

(Minutes perdues, etc.)

BOUQUET

Madame, j'ai cherché toute la nuit passée
A vous faire un bouquet qui fut digne de vous ;
Rien, je n'ai rien trouvé, j'en ai l'âme affaissée...
Indulgence ou pitié, prenez cette pensée ;
Elle est pleine d'un nom que je prie à genoux.

(Minutes perdues, etc.)

Le Moulin du Diable

(fin)

Le garçon meunier s'arrêta et, ayant considéré son compagnon avec plus d'attention, il aperçut le pied fourchu et un petit bout de queue qui retroussait la soutane. Pour un amoureux désespéré, pour un moulant maltraité et plein de rancune, pour un paysan cupide et ambitieux, la tentation était forte; il y céda. Le lendemain, un beau moulin tout flambant neuf se dressait à côté de l'ancien ; en s'éveillant le père Claudin eut la désagréable surprise de voir son ex-garçon paisiblements occupé à orienter les ailes d'un établissement qui, comme un champignon, était sorti de terre pendant la nuit. Les choses se passèrent ainsi que le diable l'avait prédit : la crainte de la ruine l'emporta sur le désir de voir sa fille devenir une grande fermière ; le père Claudin donna Claudine à son nouveau concurrent et l'associa à ses affaires. Les deux moulins prospéraient ; il ne se mangeait pas, à deux lieues à la ronde, une bouchée de pain qui n'eut passé par leurs meules, aussi quand le bonhomme mourut, son commerce était-il des plus florissants.

Le quart-d'heure de Rabelais fut long à venir. Les deux époux étaient bien vieux quand il arriva : un beau matin, on frappa à la porte et le meunier qui était allé ouvrir, recula d'épouvante en reconnaissant dans son visiteur, Satan en costume de travail, c'est-à-dire la fourche à la main.

— Je viens te chercher, mon fils, lui dit celui-ci, allons, presto, fais ton petit paquet, et en route. La construction de ta bicoque m'avait mis en goût de moulins, je viens d'en bâtir un superbe sur mes domaines, mais il me manque un meunier capable pour le diriger et je me suis souvenu de toi. Ne tremble donc pas ainsi, tu moudras des âmes au lieu de moudre du froment, et voilà tout. »

Au bruit du colloque, la meunière était accourue ; elle vit le démon en conciliabule avec son mari dont le visage était devenu aussi blanc que l'habit, et elle devina ce qui se passait, car le pauvre meunier qui n'était pas sans inquiétudes, l'avait depuis longtemps initiée à son terrible secret. En fine mouche qu'elle était, elle commença par le prendre de très haut avec le créancier, l'accablant de reproches et accentuant même sa mercuriale de quelques

injures : on ne surprenait pas les gens de la sorte, sans avis, sans sommation préalable; c'étaient là des façons de goujat, de mal appris. Si le diable avait des droits sur son mari, il n'en avait aucun sur elle qui allait devenir la victime de ce procédé incongru. Il y avait plus de cinquante meunées au moulin; sans garçon, sans aide d'aucune sorte, pouvait-elle les engrener? Le pays allait être affamé. En même temps, elle laissait entrevoir qu'elle était assez disposée à accompagner son époux, mais à la condition qu'elle aurait du moins le temps de mettre ordre à ses petites affaires et de rendre de la farine à ceux qui lui avaient confié leur grain, afin de laisser derrière elle la réputation d'une brave et honnête meunière.

Soit que le diable fut de bonne humeur, soit qu'il fut alléché par la perspective d'emporter deux âmes au lieu d'une, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il ne trouvât pas d'autre moyen d'arrêter un flux de paroles qui couvrait jusqu'au bruit du moulin, il accéda à ce que demandait la dame. Non seulement il accorda la journée au meunier pour terminer sa besogne, mais il promit de l'aider et, ne s'en tenant pas aux paroles, il chargea lestement un sac sur ses épaules et le porta à l'engrenoir.

Vers midi, la meunière vint annoncer aux travailleurs que le repas les attendait. La table était mise près de la meule que l'on surveillait ainsi sans se déranger. La meunière avait poussé la prévenance jusqu'à garnir l'escabeau destiné à Satan d'un gros sac pour qu'il fut assis plus douillettement.

Mais au lieu de se mettre à table, la rusée commère alla se cacher dans le blutoir et là, munie d'une longue tige de seigle, elle se mit à chatouiller l'échine du diable avec les barbes de l'épi. Se croyant agacé par une mouche, celui-ci essaya de l'écraser d'un revers de queue qui eut défoncé un vaisseau à trois ponts. La mouche, c'est-à-dire l'épi de la meunière revint à la charge de plus belle et le diable qui trouvait le vin bon et la causerie du meunier agréable, commença à faire jouer sa queue de-çi de-là pour se délivrer de l'importune.

Il la fit jouer tant et si bien que l'extrémité de cette queue finit par être prise entre les deux meules et que son propriétaire, violemment arraché de son escabeau, fut entraîné dans le tournoiement

effroyable des meules, à raison d'environ deux cent cinquante tours par minute. Il poussait des cris de.... diable, comme bien vous pensez, tandis que le meunier et sa digne moitié riaient à se tordre.

— Renonce à toute espèce de droits sur mon corps aussi bien que sur mon âme, dit le meunier.

— J'y renonce, j'y renonce ! vociféra le démon en passant devant eux.

Le meunier allait arrêter le moulin, sa femme le retint.

— Un instant... s'écria-t-elle ; à tout marché, il faut des épingles. Les ânes crèvent de soif dans ce moulin : je veux une belle mare à deux pas d'ici.

— La mare est faite, hurla l'infortuné démon, puisse-t-elle servir à te noyer, sorcière maudite !

Alors le meunier tourna la clavette, les meules et leur prisonnier firent encore une vingtaine de tours, puis ils s'arrêtèrent.

Satan dégagea sa queue toute meurtrie et s'en alla fort penaud.

Et voilà comment il y a sur le monticule caillouteux, une mare dont on ne s'explique pas la présence et pourquoi le moulin de K*** doit survivre à tous les autres. CAROLUS.

Les Livres.

Bògénka, nouvelle aquarelle russe par M. VALÉRIEN SCHIRKOW, Bruxelles, 1881. Rozez éditeur.

Il y aurait une étude intéressante à faire sur le roman de M. Schirkow, roman « à thèse » comme presque tous les romans de nos jours. Force nous est malheureusement de nous borner à une simple notice bibliographique.

Démontrer l'intervention toute puissante de Dieu dans les affaires humaines, voire même dans les querelles de ménage, tel est le but de l'auteur.

Paul Mouromtzof, un jeune officier rend sa femme Julie, horriblement malheureuse. Celle-ci n'entrevoit comme solution à la position dans laquelle elle se trouve, que la séparation. Elle s'en ouvre à sa cousine, femme pieuse s'il en fut, qui lui conseille de s'adresser à Dieu. Cette bonne Julie, pas plus persuadée qu'il ne faut, tente cependant ce moyen *in extremis*. *Bògénka* (1) (avec les dames il faut toujours être galant) n'a rien de plus pressé que de toucher l'âme endurcie de ce gredin de Paul... qui après quelques mois d'études obtient le grade d'officier d'Etat major.

La moralité de ceci, Mesdames, la voici : Si vous avez à vous plaindre de vos maris, avant que de vous adresser à un avocat, priez Dieu avec ferveur : si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal. D'ailleurs Dieu le père avec sa courtoisie bien connue, ne vous refuserait pas la minime satisfaction que vous lui demandez. Un miracle de plus ou de moins...! Un point me laisse rêveur : la panacée divine proposée par M. Schirkow, très efficace à

(1) *Bògénka* en russe est un mot d'enfant signifiant petit bon Dieu.

l'égard des ménages d'officiers, est-elle également applicable aux simples pékins?... Dame, il n'est pas donné à tous les maris convertis d'entrer dans l'Etat Major.

Ceci dit, hâtons nous de rendre hommage au talent réel de l'auteur. Un autre, travaillant sur le même canevas, n'eût réussi peut être qu'à le rendre parfaitement ennuyeux. Chez M. Schirkow, la forme sauve entièrement le fond. Le livre tout entier fourmille de détails charmants. Il s'y rencontre à chaque pas des descriptions d'une délicatesse exquise, traitées avec une finesse d'observation qui émerveille Ce mêli-mêlo bizarre de mystique et de mondain se lit jusqu'à la fin avec plaisir. Quel dommage que de semblables qualités servent à défendre une pareille cause. V. W.

BIBLIOTHÈQUE GILON, VERVIERS

Monsieur Cinq pour Cent.—VAN DRIESSCHE, traduit par E. BARLET.

Décidément, les auteurs flamands sont en vogue, même et surtout peut-être parmi les lecteurs wallons. Que vous dire de Monsieur Cinq pour Cent, sinon que c'est le calculateur par excellence ; il a étudié par calcul, car son seul but est d'arriver à la fortune, peu importe le moyen ; par calcul, il va épouser Julia qui lui apporte une dot de cinquante mille francs ; mais un parti plus riche se présente : la baronne de Rochelet. Monsieur Cinq pour Cent oublie aussitôt sa promesse et épouse Madame la baronne, qui le rend très malheureux en lui rappelant à toute occasion les paragraphes 3 et 4 du contrat de mariage. Enfin, il vient finir tristement ses jours dans le village où il a laissé la pauvre Julia, son premier amour... à cinq pour cent. D'où cette conclusion aussi neuve qu'originale, que la fortune ne fait pas le bonheur.

Monsieur Barlet, un traducteur consciencieux, a su rendre avec beaucoup de finesse toutes les particularités du flamand. A. O.

Six Nouvelles de Teirlincks-Styns, traduites par ELSENI et ST-GHEURY.

Ce sont six petits tableaux de la vie du peuple, tableaux vivants et pleins de vigueur Ces choses-là ne s'analysent pas. Il faut les lire dans leur ensemble et surtout ne rien perdre de leur mille détails. ERNEST TNASSUIP.

Nord et Sud, par le Docteur CH. CORBISIER.

Ceci est un récit de voyage et des plus attachants, car M. Corbisier l'a agrémenté de détails curieux sur les mœurs des pays qu'il a visités. C'est ainsi qu'il nous apprend que dans l île de St-Vincent, la tête des habitants est une espèce de magasin de réserve, véritable Capharnaüm, où l'on trouve fichés des épingles, des allumettes chimiques, des cigarettes à demi-fumées, voire même des cure-dents.

« Les femmes, dit-il, sont en général déplaisantes, mais leurs formes sont splendides et rappellent celles des plus belles statues de l'antiquité ; le sans-gêne de ces dames, excusé, du reste, par l'ardeur du soleil, nous permet facilement de nous en rendre compte. » ERNEST TNASSUIP.

Au Brésil, par ALBERT VERHAEREN.

Encore un livre géographique, et ce n'est pas le dernier. M. Verhaeren, qui publie son premier ouvrage nous a donné un travail sérieux et instructif sur la situation commerciale au Brésil, sur les mœurs et les coutumes du pays. Il nous parle de l'esclavage au Brésil, de la morale nègre et surtout, car c'est là un point important, du climat, de la température et de l'état sanitaire de cette contrée.

La conclusion de son livre mérite d'être citée.

« Les qualités indispensables à qui veut réussir en Europe ne sont pas moins nécessaires dans les pays d'outre-mer. Peut-être y faut-il un peu

moins d'instruction, mais il faut beaucoup plus d'activité, beaucoup plus d'initiative. Les circonstances peuvent être plus ou moins favorables, mais les qualités morales ont partout la même valeur, et en tous pays la fortune ne vient que du travail et de la persévérance. Je parle de la fortune gagnée honnêtement. »

Cela soit dit pour les émigrants européens qui s'imaginent qu'il suffit de mettre le pied dans ces contrées lointaines pour en revenir quelques années après avec une fortune immense. ALBERT ORTH.

Comment je n'allai pas en Espagne, par le Comte GOBLET D'ALVIEILLA.

Le Comte Goblet d'Alvieilla est avant tout un observateur : rien n'échappe à son regard; il observe, il observe toujours et comme c'est en voyage surtout que pareille faculté peut se donner libre carrière, ses relations sont des plus intéressantes ; celle-ci surtout, écrite de main de maître et où fourmillent les réflexions et les anecdotes spirituelles.

Une carte-itinéraire accompagne ce livre qui est l'un des meilleurs de la bibliothèque Gilon. ALBERT O.

Les Jésuites, par THÉODORE JUSTE.

Ce livre, vient augmenter la liste déjà si longue des ouvrages historiques publiés par M. Juste. Au commencement de son ouvrage, l'auteur expose la thèse à développer : Comment et par quelles causes s'est accomplie dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, la chute de la Société de Jésus ? Et s'appuyant sur les travaux de M. de Saint Priest, du Père de Ravignan, de M. de Crétineau Joly, il développe son sujet d'une manière tout à fait supérieure, et avec une impartialité que l'on trouve trop rarement chez les historiens. En un mot, livre sérieux et instructif. BRUMBER O.

Les Mésaventures de Rosine, par Mme F. DEROS.

Mme Deros n'en est pas à sa première œuvre ; si mes souvenirs sont exacts elle a déjà publié 7 ou 8 pièces de théâtre en vers la plupart couronnées au concours des soirées populaires de Verviers, et 11 ou 12 romans. Voilà, je pense, un bel actif.

Rosine a épousé un jeune ingénieur de grand talent, M. Rolly. Mais avant son mariage, elle avait aimé un autre jeune homme, Robert Shepers dont les intentions à l'égard de la jeune fille avaient été tant soit peu équivoques. Robert se trouve en possession de lettres que Rosine lui avait écrites, et deux ans après le mariage de celle-ci, il la menace de faire usage de ces lettres, à moins que..... Rosine tremble à la pensée que son cher Maurice pourrait, un instant seulement, douter d'elle ; mais il y avait beau temps que Maurice tenait de sa belle mère tous les détails de ce premier amour. Aussi confond-il Robert qui agissant en poltron, lui fait les excuses les plus plates. Ce livre dénote un talent réel chez son auteur ; plusieurs chapitres sont fort bien traités et le style en est généralement élégant et facile. ALBERT O.

Contes anglais de Mistress Hall, traduits par EDGAR LA SELVE.

Ce petit volume contient 2 contes intitulés : « Rien ne presse » et « C'est assez tôt ». Le premier est, on le croirait du moins, une réclame en faveur des sociétés d'assurances. C'est l'histoire d'un médecin qui veut assurer sa vie, mais qui retarde toujours la mise à exécution de son projet, si bien qu'il meurt sans avoir rien fait, laissant la misère derrière lui. Le second conte : « C'est assez tôt » est un chaud plaidoyer en faveur du proverbe : ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui. L'anglais dirait : Time is money. Ce livre n'étant, comme l'auteur le dit lui-même, qu'une traduction assez textuelle de l'anglais, nous pardonnons facilement les quelques négligences de style qui s'y sont glissées. A. O.

En vente à la Librairie BOITTE, rue de l'Hôpital, 38 Bruxelles.

Buffon. Œuvres 12 vol. in 8° Ed. Garnier-gravv. col. Belle dem. rel. . . fr. 100

Michelet. Histoire de France, 19 vol. in 8° illustrés dem. rel. n. rogn. . . fr. 100

Du Camp. (M.) Paris, ses organes et sa vie 5 vol. in 8° dem. rel. n. rogn. Hachette, 1874. . . . . fr. 45

Balzac. Œuvres 23 vol. in 8° Edition Lévy 1869 richement relié non rogné. fr. 100

Librairie Vve Ferdinand SACRÉ
RUE DE LA PUTTERIE, 33, BRUXELLES

Achat de Livres au Comptant
ABONNEMENT
à la lecture au mois et au volume
IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE
Fournitures de Bureaux

Préparation aux Examens de *Philosophie* et *Lettres :*
Répétitions de **Latin, Philosophie, etc.**

Examens de *Secrétaire de Légation* :
Anglais : grammaire, traduction, correspondance, etc.

Succès obtenus à chaque session.
R. BENHAM, professeur, 43, rue Keyenveld, Ixelles.

SALLE Ste-GUDULE
Petite Rue de l'Écuyer, 9, Bruxelles
TOUS LES MOIS
Ventes de Tableaux, Antiquités
LIVRES & GRAVURES
On accepte des objets pr les ventes
ACHAT & ÉCHANGE
DE
TABLEAUX & ANTIQUITÉS
Expertises

VIENT DE PARAITRE
A la Librairie Universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine, 81, Bruxelles

L'ARDENNE
BELGE, FRANÇAISE, GRAND-DUCALE
Guide du touriste dans la région de l'ancienne forêt
PAR
LÉON DOMMARTIN (Jean d'Ardenne)

Un volume relié, format Baedecker, de près de 400 pages, orné de 4 cartes détaillées, dressées et gravées à l'Institut Cartographique Militaire de Bruxelles, et d'une carte des chemins de fer, imprimée en couleur.

Prix : 6 Francs

En vente chez tous les Libraires.

LIBRAIRIE D'OCCASION
Achat et Echange de Livres
J. VANSTRAALEN
rue des Foulons, 28,
près du Palais du Midi
BRUXELLES

VANDREPOL
BOUQUINISTE
RUE DU CHASSEUR, 3
près la Place Rouppe
Publie tous les mois un catalogue à prix marqués, lequel sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Achat et échange de livres

Romans, Littérature et Poésies — Livres de Sciences et Classiques

LIVRES A GRAVURES

LOUIS DEMEULENEERE

Rue du Chêne, près du Manneken-Pis, Bruxelles

Estimation et achat de Bibliothèques au comptant.

SALLE SAINTE-GUDULE

9, Petite rue de l'Ecuyer, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES HEBDOMADAIRES

DE

BELLES COLLECTIONS DE LIVRES

Gravures et Musiques

L'Exposition publique aura lieu les jours de vente, à partir de 10 h.

Au comptant avec augmentation de 10 %.

Librairie de A. BOITTE, Éditeur

38, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES

HUGO (V.) Les Misérables, 10 vol. in-12	*fr.*	*20 00*
SUE (E.) Les Mystères du Peuple, 12 vol. in-8°.	»	60 00
Gros-Jean et son Curé — dialogue sur l'Eglise, 1 vol. in-32 .	»	2 50

Collection Laurent : Poètes et Prosateurs français, format in-32
Volumes de luxe

DEMANDEZ LE CATALOGUE

MAISON FONDÉE EN 1848

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

J.-B. MOENS

7, Galerie Bortier, 7, à Bruxelles (Belgique)

Vente et achat de Bibliothèques et toutes sortes de livres anciens et modernes. (Pour les affaires d'une certaine importance, on se rend à domicile.)

Commission pour la Belgique et l'étranger.

Dépôt général des principaux éditeurs de Paris.

Tous nos ouvrages sont garantis complets et en bon état.

Grand choix de livres à gravures, éditions de luxe et autres, bien reliés, au rabais et d'occasion.

Grand assortiment de musiques pour instruments, piano et chant, partitions, etc., à prix réduits.

1re Année — N° 8 — 15 Juillet 1881

LA

JEUNE REVUE

LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Une nouvelle Institution à l'Université de Bruxelles	M. Philippson
Fusains mignons	Fréderic Bataille
Guillaume Gensse.	Jules Delecourt
Clamor, poésie	Tristan
Les Étranges, Edgar-Allan-Poe	Max Waller
Etudiants en Philosophie *et Lettres*.	Maurice Sulzberger
Minutes perdues par un Clerc de notaire : les Maris.	***
Les bretelles de Monsieur Pitanchard	Max Marc.

28 pages de texte

Le Numéro : 25 centimes

BRUXELLES

BUREAUX : Librairie Universelle de J. ROZEZ, rue de la Madeleine

PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX.

LIÉGE : Perron Liégeois; Decq; Désiré; D'Heur et Gothier.
GAND : Hoste, libraire.
PARIS : Sandoz et Fischbacher.
BESANÇON : Marion.
BELFORT : Smith; Morlot et Pélot.
MONTBÉLIARD : Barbier; Pétermann et Maillard.

TOUTES LES GARES DE CHEMINS DE FER

Imprimerie et Lithographie Xavier HAVERMANS
GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1881

UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

RÉSULTATS DES EXAMENS

Session de Juillet

Nous étant rendus au secrétariat de l'Université pour y demander les résultats *(heureux seulement)* des examens, il nous a été répondu que cela ne pouvait se publier.

Tous nos regrets aux nombreux lecteurs qui nous avaient demandé cette publication.

NOTA. — **Les pages 133 à 152 qui forment la 2me feuille de ce numéro, doivent être intercalées entre les pages 132 et 153 du numéro précédent.**

AVIS. — **Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de l'excellent *Guide en Ardenne* que M. Léon Dommartin vient de faire paraître à la Librairie Rozez, sous son pseudonyme populaire de Jean d'Ardenne.**

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

Paris : Le *Jeune Parnasse* — *La Revue du Progrès* — *La Jeune France* — *La Revue de la Poésie* — *Les Muses Santones*. **Bruxelles** : L'*Art Moderne* — L'*Illustration Belge* — *Le Progressiste* — *La Raison* — *L'Etudiant* — *Ciel et Terre* — *La Bohême*. — **Liége** : La *Revue Nationale*. — **Namur** : Le *Journal des Gens de Lettres* — *Plume et Crayon*. — **Verviers** : *Bibliothèque Gilon*.

L'ART MODERNE

Paraissant tous les Dimanches. — Un an : 10 francs.

Sommaire du N° 19 — *juillet* 1881 : Hyppolyte Boulenger. — Bibliographie : Guide en Ardenne, par Jean d'Ardenne. — L'art et la liberté, par Lucien Solvay. — Le Panorama d'Emile Wauteurs. — En Zélande. — Concours du Conservatoire de musique. — Les concours en Russie. — L'Union artistique. — Petite Chronique.

JOURNAL DES GENS DE LETTRES BELCES

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Sommaire du N° 17 *du* 1er *juillet* 1881. — Etude : Auguste Daufresne de la Chevalerie (Suite). — Chronique littéraire. — Ça et là : Sur un carré de papier rose. — Un mot que je n'ose dire. — Le hanneton. — Bulletin bibliographique : La Gileppe. — Les infortunes d'une colonie d'insectes, par M. le Dr Candèze. — Bébés et joujoux, par M. Camille Lemonnier. — Feuilleton : Un Médecin v. p., roman de mœurs, par le Dr Emile Valentin. — Annonces.

Les écrivains excentriques en Belgique

GUILLAUME GENSSE.

(fin)

Les événements de 1848 donnèrent naissance à un nombre incroyable de brochures politiques; chacun voulut exposer ses idées, sonder la situation et prophétiser l'avenir. Au milieu de cette fièvre d'idées apparut une brochure de Gensse qui se recommandait par son titre à l'attention des penseurs :

Que veut l'Europe? Coup-d'œil sur la situation actuelle. Bruxelles, Decq, 1848, in-8°, 16 pages.

L'édition fut enlevée en deux jours; on lut, on relut, on chercha à comprendre ce que voulaient dire ces phrases si bien alignées, si harmonieuses à l'oreille, où *Mahomet, Omar* se rencontraient avec *Montezuma,* où *Charlemagne* et ses *Missi dominici,* Madame *Guyon* et *Marie Alacoque,* l'abbé *Peurette* et le père *Loriquet* venaient appuyer les arguments de l'auteur. Disons tout bas et en courant que plus d'un lecteur ne s'aperçut pas de la plaisanterie et trouva la brochure fort profonde. Mais aussi comme l'auteur entre bien en matière :

« Dès la plus haute antiquité, les peuples, encore plongés dans l'enfance d'une civilisation abrupte, ont senti l'impérieuse nécessité de donner aux instincts généreux des masses illettrées une organisation régulière et en harmonie avec les besoins d'une société qui, si elle ne faisait point encore pressentir la féodalité, laissait au moins entrevoir, d'une manière indirecte, l'aurore d'une époque régénératrice. Chez les Égyptiens, chez les Cophtes, les Ouistitis, et généralement au sein de tous les peuples acéphales, dont les institutions primaires avaient le matérialisme pour base, les idées religieuses devaient se ressentir d'un mouvement rétrograde, qui allait tout naturellement les diriger vers un but opposé, où elles se confondraient avec les dogmes auxquels l'idolatrie surannée d'un culte naissant prêtait un charme irrésistible, et que des lois mal interprêtées rendaient plus attrayant encore pour des hommes primitifs.

. . . . . .

« Voilà ce que l'Europe veut.... (dit l'auteur en terminant). Elle l'obtiendra si, mettant de côté tout sentiment d'individualisme et revenant à la connexité des idées hétérogènes, elle réduit ses exigences à la simple expression des besoins d'une époque qui, pour être hostile à un système qui fonctionne mécaniquement, n'en est pas moins féconde en résultats incalculables, en enseignements de la plus haute portée. »

En 1850, parut une brochure anonyme qui fit beaucoup de bruit : *De la constitution de la force publique dans les États constitutionnels démocratiques.* Charleroy, Deghistelle, 1850, in-8°, 220 pages. L'auteur, le major Alvin (1), exposait ses idées sur ce sujet et critiquait l'organisation de la garde civique.

Cette brochure fut suivie d'une quantité de réponses, les unes sérieuses, les autres badines. On ne s'étonnera pas si Gensse voulut éclairer de ses lumières un débat qui s'embrouillait tous les jours davantage. Il fit paraître :

Portez armes! Réponse à la brochure du major Alvin, par un ancien fabricant de produits chimiques. Bruxelles, Decq, 1850, in-8°, 15 pp. De l'imprimerie électro-galvano-plastique de l'académie archéologique d'Anvers.

Cette réponse est traitée de main de maître, bien entendu dans le genre excentrique.

Il est juste de dire que Gensse avait pris un singulier moyen pour réfuter la brochure : il ne l'avait pas lue.

« Bien que je ne l'ai pas lue, j'ose en entreprendre l'examen et la réfutation, pour mettre un terme à la perturbation fâcheuse qu'elle a répandue dans notre belle patrie. Puissent mes paroles toutes conciliatrices être entendues de mes concitoyens alarmés et contribuer au maintien de la grande harmonie qui ne doit pas cesser de régner entre eux, puisque cette *harmonie* constitue l'*accord parfait* sans lequel il est impossible de tenir *note* de ce qui se fait de véritablement *juste* et de comprendre la *portée* des améliorations sociales et progressives qui sont pour ainsi dire la *clef* des divers *modes* de bonheur. »

Au bout de ces pages ébouriffantes, l'auteur arrive à cette conclusion qu'il faut « augmenter dans de larges proportions le corps utile et vénéré des *sapeurs-pompiers*, qui figure avec tant d'éclat dans nos fêtes et nos solennités publiques, et qui, sans plaisanterie, s'y montre toujours avec pompe. »

Les deux premières brochures, l'*Aperçu* et le *Bomborax*, étaient introuvables, les autres devenaient rares; aussi en 1857, un des amis de Gensse, passablement facétieux lui-même, rédigea le prospectus d'une seconde édition de ces œuvres. La souscription fut rapidement couverte, et le volume parut sous le titre de :

(1) Aimé Joseph Alvin, né à Valenciennes, le 12 janvier 1802, décédé colonel commandant de place à Liége, le 23 janvier 1862.

Œuvres philosophiques, médicales, posthumes, humanitaires et complètes du docteur Cloetboom. Bruxelles, Decq, 1857, in-18, 106 pages.

Ce volume, qui est lui-même devenu rare, contient l'*Aperçu iconoclastique*, le *Bomborax, Que veut l'Europe? Portez armes!* de plus l'auteur y a ajouté un *Mémoire abrégé sur un bouton fossile*, trouvé dans une carrière à chaux, près de Tournai, et la *Physiologie morale du bouton.*

Ce volume est orné de la planche pour le traité du bomborax et du portrait de la cuisinière de l'auteur, vue par derrière. Hâtons-nous de dire que ce portrait représente une respectable vieille assise sur une chaise, dont le dos, ainsi que le sien (qu'on nous pardonne cette tournure à la Gensse) apparaissent seuls aux yeux.

Le prospectus, reproduit en tête du volume, contenait une promesse bien faite pour nous allécher; il annonçait que 25 exemplaires seraient tirés sur fer-blanc pour les membres de la société des Bibliophiles de Belgique. Mais hélas! à quoi tiennent souvent nos jouissances et que de petites causes viennent contrarier nos désirs; une note à la page 104 nous apprend que « la promulgation des lois sur les denrées alimentaires et sur l'enseignement universitaire, votées récemment par nos chambres, a fait manquer totalement la récolte du fer-blanc, et met l'éditeur dans l'impossibilité de faire imprimer sur cette substance les vingt-cinq exemplaires que le prospectus promettait aux membres de la société des Bibliophiles de Belgique. » Qui l'aurait cru?

Ce petit livre eut les honneurs du compte-rendu. Un charmant article signé Noël Tisserand (Léon Weber) parut dans *l'Uylenspiegel*, numéro du dimanche 8 mars 1857. Le critique s'associant à la plaisanterie, soutient qu'il est impossible de méconnaître dans le style et les idées philosophiques de Cloetboom, la personnalité de M. GUIZOT. Cloetboom, devenu le pseudonyme de Guizot!

Telles sont les œuvres de Gensse dans le genre que je voudrais bien appeler sérieux en élargissant la signification de ce mot, et en opposition à ses œuvres badines.

Parmi ces dernières nous rangeons en première ligne les pages qu'il a écrites pour la société des Agathopèdes. Est-il besoin de le dire? Gensse fut l'un des fondateurs, et l'un des membres les plus actifs de ce joyeux et tout à la fois mystérieux cénacle.

On trouve de lui dans l'*Annulaire agathopédique* (1), sous son pseudonyme de prédilection : *Cloetboom*, 1° une dissertation intitulée : *Locomotion anémique. Indiquez les idées émises jusqu'à ce jour sur la possibilité de la navigation aérienne. Dans les conflits de priorité qui se sont élevés entre MM. Van Heck et Van Esschen, ne pensez-vous pas qu'on puisse décider la question en faveur de M. Kindt-Vanassche!* 2° un *discours* prononcé en qualité de P : - : G : - : M : - : (2), au moment de déposer les insignes de cette dignité; 3° une autre dissertation : *Clinique des solanées. Faire l'histoire pathologico-thérapeutique de la maladie des pommes de terre.* Cette maladie d'après l'auteur, n'est autre que la petite vérole.

« Ce qui prouve mon assertion, dit-il, c'est que la maladie, dès le principe, s'est manifestée par des taches sous-cutanées laissant des marques profondes à chaque tubercule et portant le caractère pathogénique de l'*amasarque*, ou enflure du corps. La cause déterminante de la maladie était donc une *dyspepsie* inflammatoire ayant son siége dans l'épiderme du fruit dont la partie charnue absorbait, par un contact immédiat, les principes morbides et délétères du *Nimbosus*. »

La cause de la maladie une fois trouvée, le remède est fort simple. Il suffit de vacciner, une à une, toutes les pommes de terre destinées à être plantées!

Gensse est aussi l'auteur d'une : *Promenade artistique et sentimentale de Joseph Schilderman au salon de* 1848, *et lettres d'icelui à son ami Symphorien Beustelbroeck, à Poperinghe.*

Nous ne connaissons de cette publication que le prospectus et le numéro du 14 août 1848 (in-4°, 4 pages), orné du projet fantastique d'un monument à ériger aux bas-fonds de la rue royale.

Poussé par son esprit sarcastique, Gensse joua plus d'un tour à ses concitoyens. C'est ainsi qu'à l'occasion d'une élection communale, il fit imprimer et distribuer en ville une circulaire, profession de foi, signée du nom très peu voilé d'un habitant de Bruxelles. Nous demandons la permission de la reproduire, car c'est à peine s'il en reste trois ou quatre exemplaires. Seulement, nous nous

(1) *Annulaire agathopédique et saucial* (sic). Imprimé par les presses iconographiques à la Congrève de l'ordre des Agath : - : , chez A. Labroue et C^ie^, Cycle IV, in-8° 130 pages. Ce charmant volume orné de nombreux dessins, est devenu fort rare.

(2) C'est-à-dire pourceau grand-maître.

abstiendrons de citer le nom du prétendu signataire, homme fort honorable et à qui nous ne voudrions causer aucun déplaisir. Pour l'intelligence de cette circulaire, il ne faut pas oublier qu'elle est censée émanée d'un peintre-décorateur, très distingué et très connu à Bruxelles, professeur à l'académie des Beaux-Arts :

« AUX ÉLECTEURS DE LA VILLE.

« Messieurs et bien-aimés Concitoyens.

« Deux places sont ouvertes au Conseil communal de cette ville, et vous aurez bientôt à choisir les hommes d'élite qui seront dignes de s'asseoir au sein de cette belle institution. Je ne me présente à vous, Messieurs, que pour l'une de ces places, bien que quelques connaissances, appréciant toute l'étendue des miennes, m'assurent que vous n'hésiteriez pas à me prier de les accepter toutes les deux ! Sans méconnaître l'importance d'une combinaison dont le résultat serait d'empêcher la division des votes, je ne saurais cependant consentir à y obtempérer. Ce n'est pas que ma capacité naturelle ne suffise à remplir largement les deux siéges vacants ; mais peut-être, malgré tous mes efforts, trouverai-je dans la pratique, quelque difficulté à me plier comme il le faudrait aux circonstances délicates que comporterait inévitablement une situation aussi difficile qu'honorable.

« Bien d'autres, Messieurs, en sollicitant un semblable mandat, recourent aux trombones de la renommée, et se parent de mérites qu'ils n'ont pas : de semblables sentiments ne sauraient entrer dans ma personne ; aussi ai-je repoussé, repoussé-je et repousserai-je le patronage de tous les clubs et de tous les journaux, parce que je crois qu'un homme plein de talent, de zèle, de dévouement, d'intelligence, de fermeté, d'indépendance, et dont le mérite est reconnu tant aux travaux publics que dans les sciences mathématiques, économiques, politiques, physiques, astronomiques, hydrographiques, phlogistiques, apocalyptiques, peut se présenter seul et sans devoir s'appuyer sur ces leviers — de la civilisation, si l'on veut, — mais qui parfois ne se lèvent que trop souvent pour soutenir des candidats et des choses dont les doubles conséquences sont fertiles en dangereux abus. Et cependant, Messieurs, croyez-le bien, si, pour avoir rejeté de pareils moyens, ma candidature devait échouer auprès de vous, je n'en tirerais aucune vengeance ; mais je saurais, me drapant dans ma suffisance, à l'instar d'Achille, me retirer chez ma tante (1), bien persuadé que les remords unanimes des populations ne tarderaient pas à m'y suivre.

« Sans m'occuper davantage d'une hypothèse aussi invraisemblable, et pour céder à un usage établi, il me reste à dire à ceux d'entre vous qui n'ont pas l'honneur de me connaître, quels sont les titres qui m'imposent à vos glorieux suffrages et la ligne de démarcation que je compte suivre ; je le ferai avec cette simplicité

(1) Haults faicts et gestes de nos vieulx capitaines, mis en musique par le Dr Servais. Exemplaire unique du comte de Fortsas. Binche, 1672.

native que les années n'ont fait qu'accroître — sans pourtant la diminuer — et en repoussant toutes les ressources de l'art auquel chacun sait du reste que je suis complétement étranger.

« En politique, le premier besoin de mon cœur et de tous mes organes, c'est une agréable liberté, également éloignée de la compression et du relâchement. Ex-peintre d'histoire, celle de mon pays m'a appris à respecter l'égalité de tous les concitoyens : je veillerai donc, selon le vœu de la loi, à ce que dans la distribution des emplois (tant civils que militaires), il ne soit fait aucune distinction d'ordres, ce qui me sera facile, à moi qui, même dans l'art architectonique, n'ai jamais cru devoir les distinguer.

« La prospérité de notre belle capitale, le développement de ses édifices, l'accroissement de sa population, son avancement dans les arts libéraux (et catholiques), son reculement hors de ses murs actuels, telles sont les idées hardies que je compte défendre, mais sans abandonner pourtant les intérêts de l'industrie urbaine, suburbaine, nationale et internationale, que je préférerai toujours aux produits étrangers! (A ce propos, peut-être me sera-t-il permis, sans casser les vitres, de rappeler que j'ai acquis pour mon hôtel une magnifique glace du pays, qui a paru avec éclat dans les journaux).

« Adonné depuis longtemps au dessin linéaire, j'apporterai le fruit de mes veilles à l'alignement des rues, au percement des nouvelles voies, qui pourront toujours compter sur la mienne, et je tiendrai continuellement la main aux immondices qui les encombrent trop souvent.

« Mes principes d'économie sociale sont connus ; l'abolition complète de tout droit d'octroi sur les vins fins, les volailles, le gibier et autres succulants comestibles, constitue le fond de mes aspirations économiques.

« L'hygiène publique ne me laissera pas indifférent : c'est ainsi que je proposerai de placer sous la surveillance de la haute police les champignons, dont certains vénéneux ont failli naguères me faire passer de vie à trépas. Telles sont en résumé les idées les plus substantielles que je soutiendrai, même en présence de l'intimidation que le premier magistrat de la cité exerce sur un conseil dans lequel l'opposition n'ose pas se produire. — Un tel état de choses doit vous engager à y mettre des bornes; c'est à ce dernier titre que je me présente, bien persuadé que personne ne s'avisera de me le contester! Je m'attends à voir employer, pour me combattre, les genres de discours les plus variés, les plus fines *dorures* du langage, et des styles tout chargés d'*ornements;* mais, parce que j'ignore les principes de l'art de *décorer*..... ma pensée, est-ce à dire que je déserterai la bataille? Oh, non! comme le lutteur antique, je me frotterai d'*huile*, et sans me laisser effrayer par la grandeur de ma *tâche*, loin de passer l'*éponge* sur les *dessins* de mes adversaires, je les ferai sortir de la *demi-teinte* qui les enveloppe, pour les mettre dans leur vrai jour. Je parlerai comme un homme fort simple, mais dans un langage *poncé* par le goût et toujours *coloré* de ce vernis de bon ton qui donne du *lustre* à la parole des esprits d'élite ; je saurai *brosser* mes ennemis sous quelque *couleur* qu'ils se présentent, et faire parvenir la vérité jusqu'aux dernières *couches* de la société!! Alors enfin peut-être, le jour de la

justice arrivera-t-il, en faisaut comprendre au pouvoir combien il est regrettable qu'un décorateur qui a tant décoré, ne le soit pas encore lui-même.

« Avec lequel nous avons, Messieurs et chers concitoyens, l'honneur d'être. »

***

Pour dire tout ce que nous savons, il nous faut mentionner une pièce de 200 vers, restée longtemps en manuscrit dans le portefeuille de notre auteur. Elle en sortit en 1856 et fut lue par lui, le dessert levé, à un joyeux dîner que nous fîmes en nombreuse réunion à Villers-la-Ville, après la visite des ruines de l'abbaye. Puis la pièce fut imprimée à 22 exemplaires par une presse clandestine qui ne nous est pas inconnue (1), en une brochure in-8°, de 9 pages, avec une gravure sur bois. En voici le titre :

Dîner gastronomique... Poëme dédié à tous les cochons du monde, et notamment à ceux qui sont capables d'apprécier et de goûter les charmes de la malpropreté. Stercopolis, chez Bernard....

Mais nous n'oserions aller plus loin, et une citation est impossible. Nous tenons trop à rester en bonne odeur auprès de nos lecteurs. Il nous suffira de dire que cette poésie n'ajoute rien à la gloire de Gensse.

Jules DELECOURT.

Clamor.

à Madame ANGÈLE B.....

Hélas! à quoi bon vivre et lutter pour vieillir,
Se relever sans cesse et sans cesse faillir,
S'il n'est qu'une loi fixe à nos rêves flottants,
C'est que la vie est triste à qui la voit longtemps,
Et qu'il n'est de bonheur durable sur la terre
Que pour les cœurs sans flamme et les yeux sans lumière !

GEORGES LAFENESTRE.

I.

Oui ! j'ai brisé mon cœur, j'ai lancé dans l'espace
Les morceaux desséchés de ce trop lourd fardeau ;
Le sol en est couvert et la brise qui passe
En sera le tombeau.

(*) *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés en Belgique.* Bruxelles, 1862-1866, n° 2966.

J'avais en moi naguère un trésor richissime :
Pièces d'or, diamants, grenats, perles, saphirs,
J'ai jeté tout celà... Prends, terre! engouffre, abîme!
Ramassez, doux zéphirs!

Ramassez ces morceaux, prenez ces feuilles mortes,
Dispersez cet amas infâme, et que Satan,
Qui sait mon mal si grand, mes souffrances si fortes,
Hurle et dise : « Va-t-en! »

Que même un souvenir de ce qui fût mon âme
S'envole... Que la trace à jamais ici bas
S'en efface et que Dieu, l'Univers et la femme
Ne s'en souviennent pas!.....

O, femmes! chers serpents! je vous ai bien aimées,
Lorsque je n'avais point le sourire moqueur
Sur les lèvres; hélas! pâles, inanimées!
Vous m'avez pris mon cœur!

Et je n'ai plus pour vous, douces enchanteresses,
Qu'un corps sans âme, un feu sans lueur désormais,
Les bons instants d'amour, les fougueuses ivresses
Ne reviendront jamais!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

II.

Hélas! je vous ai vue, Angèle, et cette combe,
Où je croyais avoir enseveli mon cœur,
S'est rouverte et le spectre est sorti de sa tombe.
O regret! O douleur!

Excusez-moi, Madame, excusez ma démence,
Je pars bien loin, bien loin, vous laissant mon secret,
Je pars silencieux, gardant la peine immense
Et l'immense regret!

Vous ne me verrez plus, Angèle, car j'emporte
Avec le souvenir un profond désespoir;
Mais parfois, cependant, parfois songez, le soir,
Au fardeau que je porte!

Songez qu'un étranger passa sur votre route,
Sans attirer sur lui votre divin regard.....
Mais pour vous rappeler son souvenir, sans doute,
Il est déjà trop tard!

Il est trop tard!... c'est vrai, mais l'âme du poète
Est comme un feu follet qui guette et qui poursuit;
Puissiez-vous quelquefois voir la flamme inquiète
Voltiger dans la nuit!

Puissiez-vous quelquefois voir sa pâle figure,
Ses yeux qu'un seul regard de vos yeux animait....
Sachez alors, ô belle et tendre créature!
Sachez qu'il vous aimait!

Car il est toujours bon de savoir qu'en ce monde
Il reste un seul ami qui de loin se souvient;
Ce calme souvenir en notre vie immonde
Récomforte et soutient.

Il est bon de savoir qu'au delà de la plaine,
Il est un cœur qui pense aux douleurs qu'on ressent,
Et, quand d'un désespoir immense l'âme est pleine,
On voit le pauvre absent!

Songez qu'il vous plaignit, lui, le railleur-poète,
Lui qui se rit de tout pour en pleurer tout bas,
Songez que dans sa marche effrayante, inquiète,
Il a suivi vos pas!

Rien qu'un mot de regret, rien qu'un regard, Madame,
Que j'emporte comme un doux trésor, en partant.
N'oubliez pas celui qui vous donne son âme
Et qui vous aime tant!

L....., 12 Septembre 1880. TRISTAN.

Les Etranges

EDGAR-ALLAN-POE

(fin)

VI.

Dans chaque des « histoires » d'Edgar Allan, il doit y avoir une parcelle de sa vie ; souvent l'écrivain se laisse aller à parler de lui-

même, et alors sa voix tremble, sa pensée s'envole avec amour vers le passé qu'il regrette et vers l'avenir qu'il n'ose entrevoir. Il se baigne dans le rêve qu'il s'était fait de bonheur et de gloire, il s'absorbe dans le Beau, cette idole qu'il adore de toute son âme et le sanglot du désespéré tinte comme un glas funèbre au milieu de la fiction du poète !

« Je suis issu, dit-il, d'une race qu'ont illustrée une imagination vigoureuse et des passions ardentes. Les hommes m'ont appelé fou ; mais la Science ne nous a pas encore appris si la folie est ou n'est pas le sublime de l'intelligence, — si presque tout ce qui est la gloire, si tout ce qui est la profondeur ne vient pas d'une maladie de la pensée, d'un mode de l'esprit exalté aux dépens de l'intellect général. Ceux qui rêvent eveillés ont connaissance de mille choses qui échappent à ceux qui ne revênt qu'endormis. Dans leurs brumeuses visions, ils attrapent des échappées de l'éternité et frissonnent, au réveil, de voir qu'ils ont été un instant sur le bord du grand secret. Ils saisissent par lambeaux quelque chose de la connaissance du Bien et plus encore de la science du Mal. Sans gouvernail et sans boussole, ils pénêtrent dans le vaste océan de la *lumière ineffable*, et comme pour imiter les aventuriers du géographe nubien, *aggressi sunt Mare Tenebrarum, quid in eo esset, exploraturi....* (1)

« La Mort approche, et l'ombre qui la devance a jeté une influence adoucissante sur mon cœur. Je soupire, en passant à travers la sombre vallée, après la sympathie — j'allais dire la pitié — de mes semblables. Je voudrais leur persuader que j'ai été en quelque sorte l'esclave des circonstances qui défiaient tout contrôle humain. Je désirerais qu'ils découvrissent pour moi quelque petite oasis de *fatalité* dans un Saharah d'erreur. Je voudrais qu'ils accordassent — ce qu'ils ne peuvent pas se refuser à accorder — que, bien que ce monde ait connu de grandes tentations, jamais l'homme n'a été jusqu'ici tenté de cette façon, — et certainement n'a jamais connu les mêmes souffrances. En vérité, n'ai-je pas vécu dans un rêve ? Est-ce que je ne meurs pas victime de l'horreur et du mystère des plus étranges de toutes les visions sublunaires ? ».... (2)

(1) « Eléonora. »
(2) « William Wilson. »

Et c'est dans l'alcool que Poe allait brûler ses intenses douleurs, comme s'il voulût purifier son mal par une souffrance physique, plus intense encore. Lorsqu'il gisait ivre-mort sur le pavé, lorsqu'il se sentait tordu par le délire, brisé par la fièvre, déchiré par le spasme mordant, il endormait la désespérance de son cœur ; tout son être était absorbé par l'âpre douleur de son corps et la torpeur hideuse de son cerveau et le sommeil morne de la brute lui donnaient ce que nulle puissance humaine n'avait su lui donner : la seule jouissance que sa grande âme déshéritee pût atteindre encore : l'oubli.

Le poète savait que là seulement était le baume, là l'insensibilité, là le sommeil, là la mort. Dans ses longues veilles nocturnes, il entendait à son oreille l'ange du mal qui murmurait : « Enivrez-vous, frère, enivrez vous ! »

« Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est ; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge vous répondront : « Il est l'heure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du temps, enivrez-vous ; enivrez-vous sans cesse ! » (1)

VII.

Au milieu de cette ivresse, au milieu de ce délire, Edgar entrevoit son rêve d'amour, sa vision chérie. C'est Ligeia, c'est Lénore, c'est Morella, figures célestes qui viennent ravir le poète au monde, qu'il méprise. C'est toujours le même idéal, c'est « l'éclat d'un rêve d'opium — une vision aérienne et ravissante, plus étrangement céleste que les rêveries qui voltigent dans les âmes assoupies des filles de Délos» ; c'est toujours la même beauté noire, dont les yeux profonds comme le soir pénètrent le cœur et vont cueillir au plus lointain de l'être, cet amour qui brûle comme les brasiers de Vesta.

(1) Ch. Baudelaire : « Petits poèmes en prose. » 1 vol. Paris. Lévy. 1877.

Jamais le spectre de la passion terrestre ne vient ternir l'idéale passion de Poe. Son amour voltige dans des sphères plus élevées, dans un Eden de virginité, dans une oasis où les parfums pénétrants du lotus et du darbha, où les nuages irisés du madjound, où toutes les essences subtiles de l'Orient lui font un paradis artificiel où il adore en silence et dans une hystérique béatitude, la beauté — l'éternelle Beauté.

***

Ligeia, Lady Ligeia, la belle Ligeia va mourir...

«... Sa voix devenait plus douce... Dans la mort seulement, je compris toute la force et toute l'étendue de son affection. Pendant de longues heures, ma main dans la sienne, elle épanchait devant moi le trop-plein d'un cœur dont le dévouement plus que passionné montait jusqu'à l'idolâtrie. Comment avais-je mérité la béatitude d'entendre de pareils aveux? Comment avais-je mérité d'être damné à ce point que ma bien-aimée me fût enlevée à l'heure où elle m'en octroyait la jouissance ?.... »

Ligia est morte.

L'oubli vient. L'âme du poète vole à d'autres amours...

Sa nouvelle épouse, Rowena, meurt comme est morte la belle Ligeia. Elle est là, Rowena, morte. L'époux veille devant le cadavre de Rowena, de Lady Rowena de Trémaine, *à la chevelure blonde, aux yeux bleus*. Il suit du regard les contours de ce corps sans vie. Et soudain le cadavre s'agite, se dresse, descend lentement du lit et s'avance vers le désespéré.

.... « D'un bond j'étais à ses pieds ! Elle se retira à mon contact, et elle dégagea sa tête de l'horrible suaire qui l'enveloppait; et alors déborda dans l'atmosphère fouettée de la chambre une masse énorme de longs cheveux désordonnés ; *ils étaient plus noirs que les ailes de minuit, l'heure au plumage de corbeau !* Et alors je vis la figure qui se tenait devant moi ouvrir lentement, lentememt les *yeux*.

« Enfin, les voilà donc ! criai-je d'une voix retentissante ; pourrais-je jamais m'y tromper? — Voilà bien les yeux adorablement fendus, les yeux noirs, les yeux étranges — de mon amonr perdu — de Lady — de *Lady Ligeia !* »

***

N'ajoutons rien à cette harmonie éolienne et douloureuse.

C'est cet éternel hymne d'amour que nous entendons soupirer dans nos cœurs, c'est le hosanna que nous lançons dans l'espace pour appeler l'idéal de nos rêves : la gloire, l'amour, cet idéal que nous ne pouvons saisir, cet idéal qu'un jour nous avons cru voir en songe, mais que nous ne reverrons plus — jamais plus !

Nevermore !

MAX WALLER.

Etudiants en Philosophie *et Lettres* (1)

Tout le monde connaît l'étudiant parisien : c'est le véritable étudiant. Certes, il est rieur, musard ; au lieu d'aimer ses cahiers, il ne dédaigne pas la bouteille, et il adore la fillette. Mais tout cela ne l'empêche pas de savoir s'enthousiasmer pour des plaisirs plus sérieux. La littérature n'a pas de plus de fervent admirateur. Les lettres anciennes, avouons-le, ne sont pas son fort ; il se rattrape sur les œuvres contemporaines : il assiste à toutes les *premières ;* le livre du jour, il l'emprunte à *son* cabinet de lecture, ou il court le feuilleter sous les galeries de l'Odéon ; quant à Béranger, Musset, Balzac, ses classiques, lus et relus vingt fois, ils n'ont plus de secrets pour lui.

Chez nous, rien de pareil La littérature n'a pas le don de plaire à ces Messieurs de l'Université. S'il ne s'agit que de savoir par cœur le cours du professeur, on trouvera chez eux autant de lettrés qu'on voudra, et il n'est si piètre élève qui, pourvu qu'on lui souffle le premier mot de chaque chapitre, ne soit capable de réciter le tout sans broncher. Mais s'il faut connaître au moins les principaux ouvrages dont traite ce cours, avoir outre cela, et pour se délasser, quelques favoris moins sérieux, qui ne soient pourtant ni Paul de Kock ni M. Zola ; pouvoir à l'occasion donner son avis sur telle ou telle question de théorie — c'est bien différent : à ces conditions il ne serait pas facile d'en nommer cinq ou six

(1) Nous rappelons aux lecteurs que le Comité n'est nullement solidaire de l'opinion des rédacteurs.

qui s'occupent des choses littéraires. Ces choses-là cependant n'ont rien d'ennuyeux : il n'y en a guère de plus variées, de plus appropriées à tous les goûts, sans compter qu'il se trouve dans les livres bien des pages de grand profit, même pour des jeunes gens qui ont toujours à la bouche les mots « instruction » et « progrès. »

Enfin, puisqu'on vous dit qu'ils n'aiment pas les livres !

Et notez que nous ne parlons pas ici des élèves qui font des études professionnelles : au seul mot de littérature ceux-là vous riraient au nez et vous renverraient, sous prétexte que « cela n'est pas leur métier. » Non, non, il s'agit des étudiants en philosophie *et lettres* de l'Université libre de Bruxelles.

— De l'Université ! Mais alors, ce sont nos futurs avocats ?..

Précisément. Vous êtes surpris de les voir si peu liseurs ? Réservez votre étonnement : De cette Université sortent non seulement nos avocats, mais nos professeurs, nos journalistes, les écrivains et les poètes qui seront un jour « l'honneur de la Belgique, » tous nos « grands hommes » enfin. Heureux quand ils ne s'arrêtent pas à la Rhétorique, ces génies !

— Voilà donc l'énigme expliquée : on ne comprenait pas pourquoi la Belgique est si pauvre en hommes marquants, pourquoi nos écrivains se distinguent si peu, quoiqu'on dise, parmi les écrivains européens. On avait fini par croire que décidément le bois dont on fait les génies ne pousse point dans notre sol et l'on avait bien été forcé d'en prendre son parti. Mais maintenant qu'on voit d'où vient le mal, à l'œuvre sans perdre un instant : il faut aider ces braves jeunes gens à sortir d'une ignorance dont ils souffrent sans doute Vite, des conférences, des bibliothèques !... Eh, mais, j'y songe, vous avez une bibliothèque à l'Université ?

Ah, oui, la bibliothèque !... Vous dire qu'elle n'est pas fréquentée, je n'en aurai garde : on m'apporterait à l'instant même une liasse de statistiques prouvant que le nombre des habitués double d'année en année. Je me hâte donc de déclarer que ce nombre est incroyable, et très incroyable. Il l'est tellement, que si je devais vous en donner une idée exacte, je n'y parviendrais qu'en partageant les lecteurs en plusieurs catégories.

Ma foi, puisque nous y sommes, je ne sais pas pourquoi nous ne le ferions pas, ce dénombrement.

Voyons.

Je commence, et tout d'abord, honneur aux assidus !

Gravir trois étages pour venir s'enfermer dès le matin dans une salle de travail ; y rester cloîtré comme un moine, courbé, la tête entre les mains ; s'interrompre à peine à midi et à cinq heures (il faut bien manger un morceau), remonter au galop pour ne plus sortir qu'à la fermeture, le soir — enfin, répéter ce labeur tous les jours — tâche capable d'effrayer l'homme le plus courageux, et qui pourtant a été entreprise chez nous, à l'Université, par quelques jeunes gens. Ils s'y dévouent sans trêve ni relâche : rien ne les arrête, ni le vent, ni la pluie, ni le froid.

Un de mes amis, grand observateur, m'assurait même que plus il neige et il gèle, plus ils s'obstinent et s'acharnent. Je le crois bien : ils viennent pour se chauffer. — Ce sont les assidus.

Puis, nous avons les habitués du soir, ceux qui tiennent à connaître les dernières nouvelles. En allant à leur cabaret, ils passent par l'Université, montent l'escalier de la salle de lecture, jettent un regard rapide et expert sur les journaux qui viennent de paraître, et repartent tout aussi prestement.

De temps en temps le bibliothécaire étonné voit faire irruption chez lui une foule d'étudiants, quinze ou vingt à la fois. Cela arrive les jours où un professeur fait annoncer au dernier moment qu'il ne donnera pas son cours. Voilà une heure de liberté. C'est bien peu pour faire une partie de billard sérieuse ; d'ailleurs on n'est pas toujours *en fonds*. Que faire ? Ma foi, on va feuilleter un livre à images.

Car, je ne vous l'ai pas encore dit, lorsqu'il arrive qu'on demande un livre — cela peut arriver — ce n'est jamais qu'un livre à images.

Enfin, je suis au bout. Ce n'a pas été sans peine.

Bon ! ne voilà-t-il pas que j'ai oublié une classe de lecteurs ? C'est la moins importante, il est vrai, la moins nombreuse, et une statistique peu scrupuleuse la passerait sous silence, sans que personne songeât à réclamer. Mais un travail soigné n'admet pas ces négligences. Je les mentionne donc : ce sont ceux qui viennent pour lire.

Jamque opus exegi !.. J'ai édifié le lecteur sur les tendances littéraires de notre Université. Il sait maintenant à quoi s'en tenir sur cette triste chose, car elle est vraiment triste. C'est précisément lorsqu'on est étudiant qu'on devrait lire et s'instruire de son propre mouvement, s'enquérir un peu de ce qui se fait autour de soi. Tous ces jeunes gens qui dédaignent la lecture s'en occuperont encore moins lorsqu'ils seront des hommes, et c'est de là, je le répète, que provient cette apathie intellectuelle de la Belgique.

Il faut à tout prix sortir de cette indifférence. On ne vous demande pas de pâlir sur des traités de philosophie en vingt-cinq volumes, ni d'entamer d'interminables ouvrages d'histoire. Lisez des romanciers, des poètes. A Paris, les étudiants, même en médecine, quoique ce ne soit pas « leur métier » lisent et savent par cœur Musset...

— Musset, s'écrie l'étudiant bruxellois, lire Musset!.. M'occuper de choses aussi frivoles quand j'ai un examen en perspective!

— Pardon, mon ami, pardon que je vous interrompe, mais quel est ce bout de papier qui sort de votre poche?

— Ça?.. ce sont les *Nouvelles du Jour*.

Mars 1880. MAURICE SULZBERGER.

Minutes perdues par un Clerc de Notaire

VIVENT LES MARIS!

(AIR : Oh ! le bel oiseau, maman.)

REFRAIN.

Dieu de Dieu, quel paradis
Que les douceurs du ménage,
Vivent, vivent les maris
Et le mariage!

1.

Que le beau sexe après nous
Ne lance point l'anathème,
L'on doit chérir vos époux,
Mesdames, quand on vous aime.

Dieu de Dieu, quel paradis, etc.

2.

Combien ils font de jaloux !
Un chacun leur porte envie,
Pour les remplacer chez vous
Qui n'exposerait sa vie?

Dieu de Dieu, quel paradis, etc.

3.

Ils ont tous beaucoup d'amis,
D'abord tous les leurs ; ensuite
Ceux que Madame au logis
Sait faire admettre à sa suite.

Dieu de Dieu, quel paradis, etc.

4.

Cousins, cousines, neveux,
Oncles, tantes et grand'père,
Pleuvent tous les jours chez eux,
Certains d'y trouver grand'mère.

Dieu de Dieu, quel paradis, etc.

5.

Victimes de leur amour,
Quand le doute les traverse,
N'ont-ils pas là tout le jour
Une femme qui les berces.

Dieu de Dieu, quel paradis, etc.

6.

Le perruquier est banni
Loin du foyer domestique,
Car de coiffer le mari
C'est Madame qui se pique.

Dieu de Dieu, quel paradis, etc.

7.

Bien plus heureux que les rois,
Chaque mari qu'on détrône,
Grâces à certaines lois,
Est un serf que l'on couronne.

Dieu de Dieu, quel paradis, etc.

8.

Je suis fou des enfants, quoi ?..
Morbleu, si je n'en ai guère,
C'est que des maris pour moi
Ont pris le titre de père !...

Dieu de Dieu, quel paradis, etc.

9.

Si je tarde d'en jouir,
Malgré mon goût et mes bosses,
C'est que je crains de mourir
Le lendemain de mes noces.

Dieu de Dieu, quel paradis, etc.

Les Bretelles de Monsieur Pitanchard.

I

Oncques il ne fût homme plus respectable que ce cher M. Pitanchard; ne manquant jamais un office, portant un cierge à la procession et communiant tous les dimanches. Ce n'était pas qu'il péchât durant la

semaine. Oh ! non, loin de nous cette coupable pensée ! Mais il éprouvait chaque samedi, habitude de propreté, le besoin de se nettoyer la conscience, alors même que souvent elle fût claire et pure comme celle de l'enfant qui vient de naître. Et puis son confesseur était un si brave homme, si savant, si spirituel, qui malmenait si bien ces rustauds de libre-penseurs, que l'on eût été à lui uniquement pour l'entendre parler.

Monsieur Pitanchard était marié. Sa femme, petite, grêle, désséchée, à l'œil terne, à la bouche édentée, était aussi digne que lui ; ce qui faisait le couple le mieux assorti du monde.

D'ailleurs, ils s'aimaient bien. A peine de temps en temps se chamaillaient-ils un peu : histoire de se réchauffer le sang. Mais la dispute terminée, ils étaient aussi unis que jamais. Cependant il faut dire, à la louange de M. Pitanchard, que jamais il ne commençait les hostilités : il avait une âme trop benoîte pour songer à chercher querelle à son prochain et lui causer le moindre ennui. C'était son épouse qui faisait naître la discorde par son humeur jalouse et méfiante. Quoi, direz vous, Mme Pitanchard était jalouse d'un homme aussi sage que son mari ? C'est insensé !

Mon Dieu ! oui ; qui n'a ses travers ? Et puis j'ajouterai que M. Pitanchard, malgré toute sa vertu, était bien un peu folâtre.

Quoiqu'il ne levât jamais les yeux sur une femme, il la voyait aussi bien que vous ou moi, et malgré ses apparences de chasteté, je n'affirmerais pas qu'il fût irréprochable, du moins en intention.

Aussi, Pulchérie, sa grincheuse moitié, s'en défiait-elle. Il était rentré un jour exhalant une odeur de patchouli des plus compromettantes, et elle lui avait fait, à ce sujet, une scène terrible. Mais l'orage passé, il s'était montré si soumis et si tendre que ses soupçons s'étaient dissipés. Elle se les reprochait même, et s'accusait d'injustice à l'égard de son mari. Ce pauvre cher homme, qui ne songeait qu'à l'aimer, et qui, au demeurant, était d'une incontestable vertu, puisqu'il rougissait au moindre mot inconvenant prononcé en sa présence. Vraiment elle avait tort ; elle le sentait bien maintenant, et elle se promettait d'être à l'avenir plus confiante.

Avait-elle tort ? Avait-elle raison ? Vous allez en juger.

... Un jour, en s'éveillant, Mme Pitanchard embrassa son mari sur les deux joues.

— Bonne fête, Ludovic, bonne fête, fit-elle en répondant à un regard interrogateur de son époux, peu accoutumé à cette tendresse.

Puis elle sauta du lit, et courut vers une commode dans le tiroir de laquelle elle prit un petit paquet, entouré de faveurs roses, qu'elle lui donna.

— Je les ai brodées pour toi, dit-elle ; ouvre et dis-moi si cela te plaît.

— J'en suis certain, Pulchérie, de toi tout m'est cher.

Et attirant son épouse à lui, le tendre Ludovic déposa sur son front un pudique baiser. Puis il dénoua les rubans, et débarrassa son cadeau du papier qui l'enveloppait.

C'était de superbes bretelles en soie bleue, et brodées d'or.

— Admirables, fit-il ! »

— Est-tu content, mon nounou ? »

— Superlativement, ma poulette ! »

— Elles te plaisent ? »

— A merveille ! »

— Il faut les porter, sais-tu. »

— Tu me les mettras, fit-il langoureusement. »

— Avec délices, Ludovic ! »

— Oh ! Dulcinée ! »

— Oh ! Amadis ! »

Et l'on entendit de petits cris et des éclats de rire, car Pulchérie était horriblement chatouilleuse.....

II

Suivant le vœu de son épouse, Ludovic remplaça ses vieilles bretelles par celles qu'il venait de recevoir. Sur sa chemise éclatante de blancheur, cette union de la soie bleue et de l'or était du meilleur goût, et rien ne peut rendre le charme de cet harmonieux assemblage. Aussi M. Pitanchard se promenait-il avec amour devant sa glace, en se donnant de gracieuses inflexions de torse pour juger de l'effet que produisait le cadeau de son intéressante moitié.

— Justement ce soir, dit-il à Pulchérie, je dois aller retrouver Isidore Claquard à son Club : j'étrennerai mes bretelles. »

Pulchérie ne se sentit pas d'aise. Isidore Claquard était un ami de Ludovic, qui avait une femme d'une jactance sans pareille. Dans toutes les occasions elle parlait d'elle, du bonheur qu'elle donnait à son mari, des mille et une prévenances dont elle l'entourait. Elle était un ange :

nulle n'était si parfaite qu'elle, ni si heureux qu'Isidore. Enfin, elle vous accablait de ses vanteries au point de se rendre insupportable. Jugez donc de la colère qu'elle éprouverait quand Isidore en rentrant lui dirait :

— Mme Pitanchard est une bien gentille femme : elle a donné à Ludovic des bretelles magnifiques qu'elle-même a brodées.

Comme cette Mme Claquard ragerait : elle ne pourrait plus se flatter d'etre seule aimable. Aussi Pulchérie était-elle en plein septième ciel.

Le soir vint, Ludovic sortit. Lorsque sa digne moitié lui demanda quand il rentrerait, il répondit évasivement, et s'empressa de s'esquiver pour éviter d'autres questions. En des circonstances différentes, une pareille attitude aurait surpris Mme Pitanchard, dont la jalousie aurait bientôt brodé sur ce canevas mille histoires ridicules. Mais ce jour-là elle était trop heureuse pour se méfier, aussi ne se donna-t-elle point la peine d'attendre Ludovic et à neuf heures se mit-elle au lit.

Elle dormait profondément quand Pitanchard rentra. Il était une heure du matin environ. La veilleuse, qui éclairait la chambre à coucher, ne donnait qu'une lumière faible et indécise, insuffisante à guider les pas de Ludovic, qui, rencontrant un tabouret sous ses pieds, faillit tomber et réveilla Pulchérie en sursaut.

— Est-ce vous, Ludovic?

— Je le suppose.

— Vous plaisantez toujours... Vous m'avez bien donné peur.

— Pourquoi n'allumez-vous pas la lampe?

— Merci bien, au prix où est l'huile.

— Alors, vous n'avez rien à me reprocher.

Durant ce colloque M. Pitanchard s'était dépouillé de son pardessus et de sa redingote.

Pulchérie reprit :

— Qu'est-ce que Claquard a dit de vos bretelles?

— Je ne l'ai pas vu.

— Vous n'êtes pas allé au Club?

— Si fait, mais il n'y était pas.

Ludovic ôta son gilet. Mais à ce moment son épouse laissa échapper un cri d'effroi : *les bretelles étaient rouges !!!*

MAX MARC.

A Mademoiselle M. R...

Le Feu-Follet.

BALLADE.

Feu-follet, flamme fugitive,
Vague météore inconnu,
Etoile mouvante et craintive,
Dis-moi, d'où donc es-tu venu ?
Pourquoi paraîs-tu sur la tombe,
A l'heure triste où le jour tombe
Dans la nuit
Sans bruit ?

Dans le lieu sombre et funéraire
Où le corps du faible mortel
Repose, caché sous la terre,
En proie au sommeil éternel,
Lieu plein d'horreur et de silence,
Est-ce là que tu prends naissance,
Dans la nuit
Sans bruit ?

Pourquoi guider tes pas volages
Quelquefois loin du champ des morts,
Vers les eaux et les marécages ?
Pourquoi, sur leurs humides bords,
Aller, venir, mourir, renaître,
Et puis tout à coup disparaître
Dans la nuit
Sans bruit ?

Quand je vois ta pâle lumière
Planer comme un spectre enflammé,
D'une émotion singulière
Mon être se sent animé ;
Et mon œil la recherche encore,
Quand soudain elle s'évapore
Dans la nuit
Sans bruit.

Le soir, le laboureur qui passe
Se signe, et presse encor le pas,
S'il te voit vaguer dans l'espace ;
De loin, mais en priant tout bas,
Il regarde ;..... il cesse de craindre
Lorsque tu pâlis pour t'éteindre
Dans la nuit
Sans bruit !

Qu'es-tu donc, impalpable essence ?
Es-tu symbôle de la Mort
Qui s'abat sur la foule immense
Des humains, comme qu gré du Sort ;
Qui nous courbe tous devant elle,
Et, tour à tour, tous nous appelle
Dans la nuit,
Sans bruit ?

N'es-tu que la fidèle image
Du bonheur du pauvre mortel ?
Il n'est, comme toi, qu'un mirage,
Ne présentant rien de réel ;
A notre main, près de l'atteindre,
Echappant toujours pour s'éteindre
Dans la nuit,
Sans bruit.

Peut-être est-ce Dieu qui t'envoie,
Veiller sur les restes de ceux
Dont l'âpre mort a fait sa proie ?
Peut-être, ange venu des cieux,
Es-tu de nos tristes vestiges
L'espoir, tandis que tu voltiges
Dans la nuit
Sans bruit ?

N'est-ce pas le roi des Ténèbres
Qui, des abîmes éternels,
T'enflamme dans ces lieux funèbres,
Pour épouvanter les mortels ;
Et qui, tout à coup, lueur frêle,
A son caprice te rappelle
Dans la nuit
Sans bruit ?

Puisque le méchant te redoute,
Chaque fois qu'il te voit errer,
Et tremblant, détourne sa route,
En sentant son cœur se serrer,
Pour lui c'est un fatal présage
De te trouver sur son passage
Dans la nuit
Sans bruit.

De ceux qui sont morts par le crime
Es-tu donc l'esprit irrité ?
Viens-tu remontrer sa victime
Au meurtrier épouvanté
Qui croit t'entendre bas lui dire :
« C'est moi ! » quand il te voit reluire
Dans la nuit
Sans bruit ?

Non, non, ce n'est pas la vengeance
Qui t'allume à son noir flambeau,
Et te fait planer en silence
Au-dessus d'un récent tombeau ;
Ce n'est pas Satan qui t'envoie
Lorsque ta lumière flamboie
Dans la nuit
Sans bruit !

Tu n'es que l'âme solitaire
Des humains, nos frères défunts ;
Tu reviens parfois sur la terre
Pour en respirer les parfums,
Et tu reparais pour te plaindre,
Lorsque l'œil lui seul peut t'atteindre
Dans la nuit
Sans bruit.

Et tu dis d'une voix éteinte,
Mêlée au murmure confus
Du feuillage : « C'est chose sainte,
« Penser à ceux qui ne sont plus ! »
Et puis ta lueur passagère
Se dissipe en vapeur légère
Dans la nuit
Sans bruit !

CAPRICE.

LA BOHÉMIENNE

COMÉDIE EN 1 ACTE

Monsieur de LOMARIS; Madame de LOMARIS, sa femme; BAPTISTE, valet.

La scène représente un petit salon coquettement décoré chez M. de Lomaris — Entrées par le fond et sur le côté. — Sur la cheminée : pendule et candelabres avec bougies allumées. — Au lever du rideau deux heures du matin sonnent.

SCÈNE I.

Baptiste (*endormi, sur un canapé*).

BAPTISTE (*s'éveillant*). — Bon, voilà que je dormais, moi !... (*il baille et s'étire.*) Aussi bien, ce n'est guère amusant d'attendre ainsi, depuis huit heures du soir, le retour de Monsieur, qui est allé... Ah ! je ne sais pas où, par exemple... Car c'est son défaut à cet homme-là, il ne vous dirait jamais rien de ses petites affaires... comme si... hum ! Baptiste, mon ami, taisez-vous... Tout le monde sait bien que Madame porte des chapeaux élevés.

SCÈNE II.

Baptiste, Madame de Lomaris.

MADAME (*dans la coulisse*). — Baptiste !

BAPTISTE (*à part*). — Allons, voilà qu'elle souffle dans son instrument.

MADAME (*dans la coulisse*). — Baptiste !!

BAPTISTE (*à part*). — Quand cette femme-là m'appelle, voyez-vous, il me semble toujours entendre le son d'une flûte.

MADAME (*dans la coulisse*). — Baptiste, où êtes-vous ?

BAPTISTE (*à part*). — Est-ce pas ça, tout à fait ? (*Se dirigeant vers la porte du fond.*) Madame.

MADAME (*entrant*). — Etes-vous donc sourd, Baptiste ? Voilà bien quatre fois que je vous appelle.

BAPTISTE. — Madame voudra bien m'excuser : je m'étais assoupi.

MADAME. — Monsieur est-il rentré ?

BAPTISTE. — Non, Madame, je l'attends depuis huit heures du soir. (*A part.*) Même que ça commence à m'ennuyer.

MADAME. — Vous a-t-il dit où il allait ?

BAPTISTE. — Pardonnez-moi, Madame, il a oublié de me l'apprendre. (*A part*). Et à elle non plus ! Ça me racommode avec lui ; c'est un homme qui a ma considération.

MADAME. — Monsieur vous a-t-il commandé de l'attendre ?

BAPTISTE. — Non, Madame (*avec suffisance*), il m'a prié seulement de ne point me coucher avant son retour.

MADAME. — Qu'il a fixé pour quelle heure ?

BAPTISTE. — Deux heures et demie... ou bien plus tard. (*A part.*) Faut bien lui dire quelque chose à cette pauvre créature.

MADAME (*à part*) — Il ne sait rien, tant mieux. (*Haut.*) Monsieur ne vous a-t'il rien commandé d'autre ?

BAPTISTE. — Si Madame, il m'a demandé de lui tenir prêt un souper froid pour son arrivée, et il m'en a même fixé le menu. (*Il se fouille.*) Le voici, Madame.

MADAME. — Voyons cela... Huîtres, poulet rôti, pâté de faisan truffé, foie gras, gingembre... (*A part.*)Voilà un menu savamment composé. Oh ! Monsieur mon mari, je vous réserve une désagréable digestion.

BAPTISTE. — Et comme vins, du Chably, du Rœderer, du...

MADAME. — C'est bien.

BAPTISTE (*ahuri*). — Du « c'est bien »... Faites excuse, Madame, mais Monsieur ne m'a pas parlé de celui-là.

MADAME (*riant*). — Je m'en doute bien.. . A présent, Baptiste, vous pouvez aller vous coucher.

BAPTISTE. — Mais, Madame, que dira Monsieur si...

MADAME. — Cela me regarde... Faites ce que je vous dis.

BAPTISTE. — Cependant...

MADAME. — Encore ?... Plus un mot, ou je vous chasse à l'instant.

BAPTISTE. — J'obéis, Madame. (*Il salue.*)

MADAME. — Vous irez coucher dans le pavillon, près de l'écurie, entendez-vous ?

BAPTISTE. — Que Madame me permette de lui faire observer qu'il n'y a plus de place : Madame y a déjà consigné tous ses gens.

MADAME. — Eh ! bien, vous dormirez avec Joseph, son lit est assez large pour deux.

BAPTISTE (*à part*). — Merci bien, avec Joseph qui ronfle comme un chat poussif.

MADAME (*se retournant*). — Encore ici ?

BAPTISTE. — Je me mettais en mouvement, Madame. (*Il salue et sort par le fond.*)

SCÈNE III.

Madame de Lomaris (*seule*).

MADAME. — Et maintenant, à nous deux, mon époux... Ah ! vous pensiez m'abuser, vous espériez me donner le change sur votre conduite, comme si la femme qui aime n'a pas un instinct que rien ne peut tromper. Eh bien,

vous avez perdu vos peines, car je me suis aperçu tout de suite que vous vous éloigniez de moi et nous verrons bien si je ne vous ramènerai pas... Mais, je crois l'entendre; faisons mine de dormir... (*Voyant les bougies allumées sur la cheminée.*) Oh ! les bougies !... Il ne faut pas qu'il m'aperçoive en entrant (*Elle les éteint.*)

SCÈNE IV.

Madame de Lomaris, Monsieur de Lomaris.

MONSIEUR (*en habit de bal sous son pardessus et le chapeau sur la tête. Il entre en tâtonnant*). Ce n'est plus une habitation, c'est un sépulcre, mon hôtel. Pas une lumière allumée, une obscurité de catacombes, et un silence de nécropole... (*Il bute contre une chaise.*) Ah ! sapristi, je vais éveiller ma femme... Cette brute de Baptiste se sera endormie au lieu de veiller comme je le lui avais ordonné. Heureusement, je sais où sont les allumettes. (*Il va à la cheminée et allume une bougie.— Se retournant, et reculant avec épouvante.*) Ma femme !!!... Oh ! la mauvaise plaisanterie !

MADAME (*simulant l'effroi*). — Ciel, un homme !... Ah ! c'est vous, Armand... Dieu ! que vous m'avez donné peur.

MONSIEUR (*bourru*). — Aussi, pourquoi vous endormir de cette façon dans une pièce ouverte et sans lumière ? C'est d'une imprudence digne de votre étourderie.

MADAME (*vivement*). — Prenez-vous en à vous-même, Monsieur.

MONSIEUR. — Que signifie ?

MADAME. — Cela signifie, Monsieur, que je vous attendais.

MONSIEUR. — Pourquoi ?

MADAME. — Parce que j'étais inquiète.

MONSIEUR (*avec humeur*). — C'est ridicule !

MADAME. — Vous trouvez ? eh ! bien, moi, je ne pense pas comme vous.

MONSIEUR. — Ah ! vraiment ?

MADAME. — Oui, Monsieur, car si je n'éprouvais pas d'inquiétude en votre absence, surtout quand elle se prolonge jusqu'à une heure aussi avancée, je m'accuserais de ne plus vous aimer comme jadis.

MONSIEUR (*haussant les épaules*). — Eh ! Madame, sornettes que cela ! Avouez plutôt un grain de jalousie.

MADAME — Qu'importe, n'est-ce point une des formes de l'amour ?

MONSIEUR (*souriant*). — Oui, de l'amour décrépi.

MADAME. — C'est vilain, ce que vous dites, Monsieur, et si j'étais méchante je vous en garderais rancune.

MONSIEUR (*à part*). — Oh ! mais, c'est qu'elle m'ennuie, ma légitime... Et l'autre qui va venir.

MADAME. — Vous ne me dites point d'où vous venez, Monsieur.

MONSIEUR. — Pourquoi vous le dirais-je ? vous ne me le demandez pas.

MADAME. — Et vous vous en félicitez, car souvent c'est une chose que les maris aiment à oublier au seuil de la demeure conjugale.

MONSIEUR. — Mon Dieu, Madame, s'il vous faut un compte détaillé de ma soirée, je vous le ferai demain.

MADAME. — Parce que maintenant il vous manque peut-être encore le dénouement, n'est-ce-pas, Monsieur ?

MONSIEUR (*à part*). — Hein ! est-ce qu'elle se douterait ? (*Haut.*) Nullement, Madame, si je remets la chose à demain, c'est qu'à présent je suis trop fatigué pour...

MADAME. — Mentir !

MONSIEUR. — Oh ! c'est trop fort et je me demande, Madame, si ce n'est pas dans l'intention seule de me faire une scène de jalousie que vous m'avez attendu ce soir contre votre habitude ?

MADAME (*à part*). — Ça marche à ravir : exaspérons-le. (*Haut.*) Et s'il en était ainsi, Monsieur, vous n'auriez point le droit de vous en fâcher.

MONSIEUR. — Qu'est-ce à dire, Madame ?

MADAME. — C'est-à-dire, Monsieur, que vous me donnez toutes raisons d'être jalouse !

MONSIEUR. — Ah ! c'est inouï !

MADAME (*s'emportant*). — Ce qui est inouï, c'est que vous me supposiez assez aveugle pour ne point m'apercevoir de votre inconduite !

MONSIEUR (*stupéfait*). — Mon inconduite ?

MADAME (*de plus en plus excitée*). Elle est notoire !

MONSIEUR. — Mais vous perdez la raison, Madame !

MADAME. — Vous avez des maîtresses !

MONSIEUR. — C'est faux !!

MADAME. — On me l'a dit, j'ai des preuves !

MONSIEUR. — Madame, si c'est une plaisanterie, elle est de bien mauvais goût.

MADAME. — Oh ! ne vous dérobez pas, Monsieur, votre tactique est maladroite.

MONSIEUR. — Brisons là, Madame.

MADAME. — Vous avouez donc !

MONSIEUR. — Moi, je n'avoue rien du tout !!

MADAME. — Quelle impudence !

MONSIEUR. — Quelle déraison !

MADAME. — C'est vous qui déraisonnez, Monsieur !... Et d'abord, laissez-moi tranquille.

MONSIEUR. — Je ne vous parle pas.

MADAME. — Plût au ciel que vous ne m'eussiez jamais parlé !

MONSIEUR. — Oh ! oui !

MADAME. — Je ne serais pas si malheureuse !

MONSIEUR. — Ni moi.
MADAME. — Je retournerai chez ma mère, Monsieur !
MONSIEUR. — Je ne vous retiens pas, Madame !
MADAME. — Je me tuerai !
MONSIEUR. — Je vous ferai un service de première classe.
MADAME. — Vous n'avez pas de cœur !
MONSIEUR. — Et vous, pas de cervelle !
MADAME. — Entre nous c'est fini, Monsieur !
MONSIEUR. — Dieu vous entende, Madame !
MADAME. — Et je vous rends votre liberté !
MONSIEUR. — Vous êtes bien généreuse.
MADAME. — Je vous maudis !... Ne me suivez pas !
MONSIEUR. — Soyez sans crainte.
MADAME (*à part*). — Le voilà bien préparé... allons. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

Monsieur de Lomaris (*seul*).

MONSIEUR. — Qu'a-t-elle donc, mon épouse? On la dirait piquée de la tarentule... N'importe, c'est flatteur d'être aimé comme cela... Et pourtant, il faut avouer que c'est parfois bien ennuyeux... Oh! que c'est bête les honnêtes femmes. Elles sont ombrageuses, égoïstes, jalouses, absolues, veulent un homme à leur usage exclusif et ne souffrent jamais de partage... Ah ! quand on les compare à ces créatures divines d'un monde que l'honnêteté anathématise par dépit, à ces sirènes dont on paierait un sourire d'une fortune, ça me fait penser à un parallèle entre l'enfer des catholiques et le paradis de Mahomet... Au diantre, ma femme !... Elle était bien avisée de me faire une scène pareille... après une soirée comme celle que j'ai passée à l'Opéra !... C'est comme si l'on vous administrait une douche au sortir d'un harem... (*Il s'assied.*) Il y avait bal masqué ce soir à l'Opéra, c'est-à-dire promesse d'une nuit folle, de plaisirs délirants, de mystérieuses voluptés... J'y suis allé, à l'insu de ma femme. A un bal précédent, j'avais fait la connaissance d'une piquante bohémienne, qui n'avait pas consenti à se démasquer, et comme j'espérais la revoir, j'ai profité de l'occasion qui se présentait de la retrouver... Il importait que je fusse là de bonne heure, aussi étais-je à l'ouverture des portes... Je m'adossai à un des piliers de l'entrée et j'attendis, le visage couvert d'un masque pour n'être pas importuné. Une heure se passe, rien ; l'heure suivante s'écoule, rien!... Je me désappointais déjà, lorsque ma bohémienne pénétra dans la salle. Me démasquer, voler à sa rencontre, me faire reconnaître ne me demanda pas vingt secondes... Je lui offris mon bras, elle l'accepta. Je la conduisis au buffet, nous bûmes du champagne ensemble, je lui pris quelques baisers, je lui serrai la taille,... elle me laissa faire. Mais

quand je crus pouvoir lui enlever son masque, elle me repoussa en me disant vivement : Pas ici. « — Chez toi? lui demandai-je. — Non point, me répondit-elle, chez toi... » Quoique ce caprice m'étonnât, il me réjouit en même temps. J'aime le plaisir sans danger, et chez moi je ne cours aucun risque d'être surpris ni compromis. Ma femme habite l'aile droite de l'hôtel dont j'occupe l'aile gauche, et la hardiesse même de ce rendez-vous me met à l'abri de tout soupçon dangereux Car enfin, qui se douterait qu'un mari reçût une cocotte chez sa femme?.. Bref, j'acceptai la proposition de ma bohémienne. — Viens, lui dis-je. — Non, fit-elle, je ne veux pas sortir avec toi : voici ce que nous allons faire. Je vais quitter le bal seule, et me rendrai chez toi dans une heure juste. Quant à toi, tu resteras ici quelques instants encore, puis tu iras m'attendre. »... Et voilà... Mais je bavarde ici comme une pie borgne, et ma bohémienne va bientôt paraître.... Ah ça ! où est donc Baptiste ?

SCÈNE VI.

Monsieur de Lomaris. — Baptiste *(en bonnet de nuit, en manches de chemise et une bougie à la main).*

BAPTISTE (*dans la coulisse*). — Mille millions de pommes cuites, j'aime encore mieux être chassé. (*Il paraît.*)

MONSIEUR. — Eh ! bien, Baptiste ?

BAPTISTE. — Oh ! pardon, Monsieur, je ne savais pas que...

MONSIEUR. — Avance... Lève donc ta bougie, tu souilles le parquet... Pourquoi jurais-tu de la sorte ?

BAPTISTE. — Je vais vous dire, Monsieur, c'est la faute de Madame.

MONSIEUR. — De ma femme? Que signifie cela ?

BAPTISTE. — Madame m'a envoyé coucher au pavillon.

MONSIEUR. — Au pavillon ?

BAPTISTE. — Oui, Monsieur, où Madame avait déjà consigné tout le monde.

MONSIEUR (*à part*). — Quel est ce caprice ?

BAPTISTE. — Ce qui fait, Monsieur, qu'il n'y avait plus de place qu'auprès de Joseph. Mais Monsieur sait bien que Joseph ronfle !

MONSIEUR. — Comment veux-tu que je le sache ?... Achève.

BAPTISTE. — Eh ! bien, Monsieur, non seulement il ronfle, ce qui empêche de dormir, mais il vous bat, ce qui éveille tout à fait.

MONSIEUR. — Comment ça ?

BAPTISTE. (*ahuri*). — Avec sa main, Monsieur !

MONSIEUR. — Enfin, qu'est-il arrivé ?

BAPTISTE. — Je vais vous le narrer, Monsieur! A peine étais-je couché que je reçois tout à coup le plus solide soufflet qu'on puisse redouter. C'était Joseph qui rêvait.

MONSIEUR (*souriant*). — Ah !

BAPTISTE. — Oui, Monsieur, il criait : « Attrape ça, vaurien ; je vais te tanner le cuir, laid merluchon! »... Et vlan, et vlan... Si bien que je me suis sauvé.

MONSIEUR. — Allons, c'est bon, tu le lui rendras un autre jour. Pour le moment, va te rhabiller, car j'aurai besoin de tes services tout à l'heure.

BAPTISTE. — J'y vais, Monsieur... Mais je ne coucherai plus avec Joseph.

MONSIEUR. — Allons, fais vite.

BAPTISTE. — Je cours, Monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Monsieur de Lomaris.

MONSIEUR. — Et maintenant, voyons si tout est bien tranquille autour de nous, si ma femme est chez elle et si mon souper est prêt. (*Il veut sortir de côté,... s'arrêtant.*) Mais, chut, je crois entendre qu'on monte... Si c'était elle...

SCÈNE VIII.

Monsieur de Lomaris, Madame de Lomaris (*masquée et déguisée en bohémienne*).

MADAME (*paraissant au fond*). — Me voilà !

MONSIEUR. — Fidèle au rendez-vous, ma charmante inconnue. Si l'exactitude est la politesse des rois, tu viens de prouver qu'elle est aussi celle des déesses. (*Il veut lui baiser la main.*)

MADAME (*le repoussant*). — Trop tôt encore, jeune Amadis ; laisse-moi reprendre haleine : je suis toute époumonnée.

MONSIEUR. — Enlève ton masque.

MADAME. — Pas encore, mon ami, je te réserve cette désillusion pour le dessert.

MONSIEUR. — Désillusion ! Veux-tu te taire, petit diable rose qui ferais damner le ciel !

MADAME. — A la condition de lui cacher mon visage !

MONSIEUR. — Est-ce pour m'enchanter davantage, dis-moi, que tu t'abimes ainsi ?

MADAME. — Prends-le comme tu veux ; je te conseille de ne pas lever trop vite le voile qui te dérobe ma laideur... Ah ! voici ta clé.

MONSIEUR. — Ma clé !

MADAME. — Mais oui, la clé de ta porte... Comment serais-je entrée ?... Ton concierge ronfle dans sa loge.

MONSIEUR. — Je ne te l'avais cependant pas donnée.

MADAME. — Je te l'ai prise, sans doute ? Sais-tu que tu es bien aimable ?

MONSIEUR. — Oh ! pardonne-moi, je ne me rappelais pas...

MADAME. — C'est bon, c'est bon, on s'en souviendra...

MONSIEUR (*à part*). — Et cependant je suis certain de ne l'avoir pas donnée!.. C'est curieux !

MADAME (*se promenant dans la pièce, qu'elle regarde de tous côtés*). — Dis donc, c'est rupin ici, tu sais, mon bon. Est-ce à toi ce garni ?

MONSIEUR. — Oui.

MADAME. — Tiens, tu devrais bien me payer cela !

MONSIEUR. — Quand tu voudras.

MADAME. — Eh ! bien, tout de suite, je reste chez toi.

MONSIEUR. — Excuse-moi, mais...

MADAME. — Quoi ?

MONSIEUR (*embarrassé*). — Hum!... ce serait difficile.

MADAME. — Pourquoi ?

MONSIEUR. — C'est que je n'habite pas tout seul cet hôtel et... tu comprends...

MADAME (*l'interrompant*). — Oui, oui, tu craindrais d'être compromis.

MONSIEUR. — Ce n'est pas précisément cela, mais...

MADAME. — Mais c'est l'équivalent... Soit, n'en parlons plus.

MONSIEUR. — Cependant, si tu l'exiges...

MADAME (*vivement*). — N'en parlons plus, te dis-je... Comme tu es impoli, tu ne m'as pas encore offert un siége.

MONSIEUR. — C'est vrai!... Ah ! je suis un vrai butor!... (*Il roule un fauteuil près d'elle.*) Voici, mon petit ange.

MADAME (*s'asseyant*). — C'est mieux... Je t'absous.

MONSIEUR. — Bien vrai ?

MADAME. — Seulement, c'est à genoux qu'on reçoit son pardon.

MONSIEUR (*se jetant à ses pieds*). — Tu es adorable !

MADAME. — Et toi, bien gentil ! Ah ! laisse-moi te voir ainsi,... voilà si longtemps je n'ai eu ce plaisir !

MONSIEUR (*étonné*). — Que dis-tu ?

MADAME. — Rien, mon ami, rien... Comme tu fuirais si je levais mon masque !

MONSIEUR. — Oh ! je te défie bien d'en tenir le pari !

MADAME. — Laisse-donc, tu pourrais te repentir de ces paroles.

MONSIEUR. — Jamais !

MADAME. — ... ni toujours... Achève, mon bon.

MONSIEUR. — ... ne sont menteurs en amour.

MADAME (*riant*). — Oh ! tu altères le texte, tu tronques le proverbe.

MONSIEUR. — Eh ! c'est en faire une vérité.

MADAME. — Nous verrons bien tantôt.

MONSIEUR. — Quand cela ?

MADAME. — Je n'aime pas les curieux, Monsieur.

MONSIEUR. — Eh ! bien, déteste-moi donc.

MADAME. — Non... tu trouves grâce à mes yeux.

MONSIEUR. — Ah ! tu es un ange !

MADAME. — Et tantôt un démon : que dois-je croire ?

MONSIEUR. — Les deux : un ange fait démon pour mieux séduire !

MADAME (*riant*). — Tu déraisonnes.

MONSIEUR (*se relevant et s'asseyant près d'elle*). — Prends-t'en à toi-même : pourquoi m'as-tu fait perdre la tête ?

MADAME. — Oh ! ce n'est pas à ce point.

MONSIEUR. — Je te le jure.

MADAME. — Allons, tais-toi, ne dis plus de sottises.

MONSIEUR. — T'aimer en est donc une ?

MADAME. — Tu me connais à peine...

MONSIEUR. — Qu'importe ?

MADAME. — Il importe beaucoup. Je puis être d'humeur méchante, de tempérament vicieux.

MONSIEUR. — Cela m'est indifférent...

MADAME. — Je puis être laide : tu n'as pas encore vu mon visage.

MONSIEUR. — Montre-le moi.

MADAME. — Attends donc... Parlons d'abord, tu seras si muet tantôt.

MONSIEUR. — Tu me fais mourir !

MADAME (*riant*). — Je te réssusciterai.

MONSIEUR. — Je t'aime !

MADAME. — Sous mon masque, mais si je le perdais...

MONSIEUR. Je t'adorerais !

MADAME (*riant*). — L'espace d'une seconde. (*Elle se lève.*)

MONSIEUR. — Tu es implacable !

MADAME. — Et toi bien amusant ! (*Elle va prendre place sur un canapé.*) Quel âge, as-tu ?

MONSIEUR. — Vingt-cinq ans !

MADAME. — Viens donc t asseoir devant moi. (*Il s'assied en face d'elle.*) Là, c'est bien... Vingt-cinq ans, dis-tu... Comme tu es jeune !

MONSIEUR. — Et toi ?

MADAME (*vivement*). — Oh ! moi, cela ne te regarde pas.

MONSIEUR. — Quelle aigreur !

MADAME. — Pas du tout, mais tu es trop indiscret : on ne demande point l'âge d'une femme.

MONSIEUR. — Je me rappellerai la leçon.

MADAME. — Qu'elle te profite... Que fais-tu ?

MONSIEUR. — Rien.

MADAME. — C'est un joli métier.

MONSIEUR (*avec un soupir*). — Bien fatiguant.

MADAME. — Bah ! je ne l'aurais jamais cru... Et tu vis seul ?

MONSIEUR. — Oui.

MADAME. — Que me disais-tu tout à l'heure ?

MONSIEUR. — Je dis « seul »... pas précisément.

MADAME. — Tu as de la famille avec toi ?

MONSIEUR. — Non.

MADAME. — Tu es marié ?

MONSIEUR. — Oui (*se reprenant vivement*), mais si peu !

MADAME (*à part*). — Oh ! le coquin !

MONSIEUR. — Mais pourquoi parler de cela ? laissons ma femme avec les cauchemars que lui donne son humeur jalouse et ne nous occupons que de nous-mêmes.

MADAME. — Non pas, je veux au contraire t'entretenir d'elle.

MONSIEUR. — Quel étrange caprice !

MADAME. — Je veux, te dis-je !

MONSIEUR (*souriant*). — Je suis ton esclave.

MADAME. — D'abord, comment est-elle ta femme, belle ou laide ?

MONSIEUR. — Ne mentons pas : elle est jolie. Moins que toi, cependant.

MADAME. — Es-tu sot ? Tu ne m'as pas vue.

MONSIEUR. — Qu'importe?... Sous ton masque, je devine un ravissant minois.

MADAME. — Qui deviendra tout à l'heure une grimace affreuse.

MONSIEUR. — Oh ! je réponds que non !

MADAME. — Bien, bien... Continuons... Quel âge a ta femme ?

MONSIEUR. — Le mien, je pense... Non, un an de moins.

MADAME. — Et son caractère ?

MONSIEUR. — Passable, un peu fantasque, lunatique, parfois grognon ; mais au fond, pas méchant.

MADAME. — Et elle est jalouse, me dis-tu ?

MONSIEUR. — Comme une lionne !

MADAME. — Cela prouve qu'elle t'aime.

MONSIEUR. — Ou qu'elle ne m'estime pas.

MADAME (*à part*). — Oh ! le vilain ! (*Haut.*) Mais enfin, elle doit avoir des défauts ?

MONSIEUR. — Ma belle fée, tu me poses là une question à laquelle il m'est impossible de répondre.

MADAME. — Pourquoi ?

MONSIEUR. — Eh ! mais, parce que je ne me la suis jamais posée moi-même.

MADAME. — De telle sorte que tu ne sais pas si elle a des défauts ?

MONSIEUR. — Ma foi, non.

MADAME. — Ce qui serait la preuve qu'elle n'en a point.

MONSIEUR. — C'est bien possible... mais...

MADAME. — Tais-toi ; laisse-moi continuer, cela m'amuse.

MONSIEUR. — Cependant...

MADAME. — Chut, ne m'interromps pas... Je récapitule tes aveux. Tu es marié à une jeune femme, jolie, aimable, qui t'adore puisqu'elle est jalouse de toi, qui n'a pas un défaut, un ange enfin, et rien ne te manque pour être heureux avec elle...

MONSIEUR. — Voyons, mon joli bébé, cessons cette plaisanterie... Où en veux-tu venir ?

MADAME. — A ceci... Etant donnés tous les motifs que tu as de rester fidèle à ta femme, pourquoi la trompes-tu ?

MONSIEUR (*se levant, ahuri*). — Hein !

MADAME (*se levant*). — Réponds.

MONSIEUR. — Mais, en vérité, te moques-tu de moi ?

MADAME. — Nullement... Allons, j'écoute.

MONSIEUR. — Ah ! c'est trop fort... Sais-tu, ma belle enfant, que je pourrais te répondre comme toi tantôt : Cela ne te regarde pas !

MADAME. — Et vous seriez un impertinent, Monsieur !

MONSIEUR. — Tu me l'as dit, toi !

MADAME. — Il y a des choses innocentes dans la bouche d'une femme, qui deviennent injurieuses dans celle d'un homme.

MONSIEUR. — Mais aussi quelle curiosité offensante est la tienne ? Encore je l'admettrais si les motifs dont tu veux pénétrer le secret présentaient quelque intérêt pour toi.

MADAME (*vivement*). — Ils en ont énormément ! Si tu trompes ta femme, tu dois en avoir une raison : laquelle ? C'est ce que je veux savoir afin d'éviter moi-même l'écueil qui a fait chavirer la barque de son bonheur, comme aurait dit Châteaubriand.

MONSIEUR (*radieux*). — Ah ! c'est pour cela que...

MADAME. — Uniquement, mon bon.

MONSIEUR. — Eh bien ! va, je te le dirai sans fard... Si je donne des coups de canif à mon contrat, c'est que je m'ennuie !

MADAME. — Ah !... Comment cela ?

MONSIEUR. — Le mariage, vois-tu, c'est une bien jolie chose, à une condition...

MADAME. — Qui est ?...

MONSIEUR. — De se bien comprendre.

MADAME. — Et vous ne vous comprenez pas ?

MONSIEUR. — C'est-à-dire... oui et non.

MADAME. — Explique-toi.

MONSIEUR. — Comme te voilà impatiente !

MADAME. — C'est tout naturel.

MONSIEUR. — Je ne trouve pas... Sais-tu bien que tu m'intrigues, ma jolie bohémienne, et que je me demande qui tu peux bien être pour me questionner de la sorte.

MADAME. — Qui je suis? Es-tu bête! Une petite femme qui raffole de toi, et c'est tout.

MONSIEUR. — Tu es charmante!... Laisse-moi donc prendre un baiser.

MADAME. — Quand tu l'auras gagné!... Allons, achève.

MONSIEUR. — Eh bien! voici. Ma femme est fort gentille, je l'aime beaucoup...

MADAME (*avec joie*). — Ah!...

MONSIEUR. — Ça t'amuse?

MADAME. — Enormément... Continue.

MONSIEUR (*à part*). — Quelle étrange créature!

MADAME (*vivement*). — Eh! va donc! Tu l'aimes, dis-tu...

MONSIEUR. — Evidemment, puisque je l'ai épousée, seulement elle est trop uniforme pour moi.

MADAME. — Uniforme! Que veux-tu dire?

MONSIEUR. — Elle manque de gaieté.

MADAME. — Vraiment?

MONSIEUR. — Ce n'est pas qu'elle ne soit rieuse, oh! non... Mais il lui faudrait... comment dirais-je cela?.. il lui faudrait un peu de ton chic, enfin.

MADAME (*riant*). — Bah!... cela s'apprend.

MONSIEUR. — Les femmes honnêtes, tu sais, ça a du bon; seulement c'est parfois bien fade!

MADAME. — Trouves-tu?

MONSIEUR. — Eh! oui!... Ça aime avec réserve, ça est caressant avec retenue, ça fait des façons pour donner un baiser et ça rougit si on leur en cueille un sur les lèvres. Il y a toujours chez elles un restant de pensionnaire timide et gauche qu'on ne parvient jamais à détruire et en un mot, elles me font l'effet de ces poires de coing dont l'aspect vous tente, dont le parfum vous séduit, mais dans lesquelles vous ne mordez pas deux fois.

MADAME. — Ah! ta comparaison est très originale. (*Elle rit.*) Ah! ah!

MONSIEUR. — Elle exprime bien ma pensée!

MADAME. — Toute entière?

MONSIEUR. — Absolument.

MADAME. — Ainsi, tu crois que ta femme ne peut être aussi séduisante que moi?

MONSIEUR (*vivement*). — Oh! non, jamais!... Où donc irait-elle puiser ces trésors de grâce, de charme, de délicatesse...

MADAME (*l'interrompant*). — Dans son amour pour toi, Armand. (*Elle se démasque.*)

MONSIEUR (*stupéfait*). — Ma femme!!

MADAME (*souriant*). — Non, la tête de Méduse... Ah! je te l'avais bien dit: Sans mon masque...

MONSIEUR (*se jetant à genoux*). — Pardon !

MADAME. — Relève-toi, mon ami, je te pardonne.

MONSIEUR. — Oh ! je suis indigne de toi !

MADAME. — Pas encore... mais il s'en est fallu de bien peu... Allons, viens, que je t'embrasse ! (*Ils s'embrassant.*) Dis-moi, est-ce un baiser de pensionnaire, Armand ?

MONSIEUR (*ravi*). — Oh ! je t'adore !

MADAME (*souriant*). — Moi, ou la bohémienne ?

MONSIEUR. — Toutes deux, puisque à deux vous faites ma femme !

MADAM. — C'est égal, mon petit mari, si je ne m'y étais prise à temps, tu allais mal faire.

MONSIEUR. — Tu es mon sauveur !

MADAME. — Pour une fois,... mais la seconde...

MONSIEUR (*vivement*). — Ne se présentera jamais, je te le jure... Mais, dis-moi donc comment...

MADAME. — Ah ! c'est juste, je n'y songeais plus... Eh ! bien, voici, ce ne sera pas long... Il y a huit jours je t'avais suivi à Mabille, dans ce costume, bien décidée à t'arracher les yeux, ou à t'inspirer une folle passion...

MONSIEUR. — Et Dieu sait comme tu y réussis ! Pardonne-moi !...

MADAME. — Te pardonner de m'aimer ? Oh ! non !... Si tu allais te corriger !...

MONSIEUR (*la serrant dans ses bras*). — Chère mignonne !

MADAME. — Tu tombas éperdûment amoureux de moi... Il me vint alors l'idée de pousser jusqu'au bout cette piquante aventure, et je te fis espérer me voir cette nuit à l'Opéra... Naturellement, Monsieur y fut, la petite bohémienne l'ayant distrait tout à fait de ses obligations conjugales... Tu te montras d'une amabilité toute française, d'une générosité de nabab, et quand je te proposai de te retrouver chez toi, ce fut des deux mains que tu acceptas... Tu sais le reste ..

MONSIEUR (*riant*). — Mais, pourquoi cette scène de jalousie, Madame ?

MADAME. — Pourquoi ? Eh ! ne fallait-il pas en me rendant insupportable te faire paraître plus séduisante la petite inconnue que tu attendais.

MONSIEUR. — Oh ! c'est machiavélique !

MADAME. — Et maintenant, Monsieur, offrez à souper à votre bohémienne.

MONSIEUR. — Non, à ma femme! (*Il sonne. Baptiste paraît au fond.*) Baptiste, servez-nous.

BAPTISTE (*ahuri et ne reconnaissant pas Madame de Lomaris, qui lui tourne le dos. — A part.* — Pauvre Madame, quels chapeaux va-t-elle porter !! De vraies tours !!!

MAX MARC.

FIN.

PLUME & CRAYON

REVUE

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

ARTS SCIENCES LETTRES

Sommaire : Un peu de Conscience, par Léon des Fagnes. — Causerie bruxelloise, par Augusta. — Concours de poésie. — Exposition des aquarelles, par Lami. — A la Poésie. par Aug. Mestdagh. — Au bord de la mer, par Memore — Concours du Conservatoire royal de Bruxelles, par Ad. Wouters. — Nécrologie, par Augusta. — Gaesbeck (suite), par Vander Meeren. — Camées : les filles mères, par Valère Idelche. — Bibliographie, par Augusta. — Correspondance.

Librairie Vve Ferdinand SACRE

RUE DE LA PUTTERIE, 33, BRUXELLES

—

Achat de Livres au Comptant

ABONNEMENT

à la lecture au mois et au volume

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE

Fournitures de Bureaux

Préparation aux EXAMENS de *Philosophie* et *Lettres :*

Répétitions de **Latin, Philosophie, etc.**

—

Examens de *Secrétaire de Légation* :

Anglais : grammaire, traduction, correspondance, etc.

—

Succès obtenus à chaque session.

R. BENHAM, professeur, 43, rue Keyenveld, IXELLES.

SALLE Ste-GUDULE

Petite Rue de l'Écuyer, 9, Bruxelles

TOUS LES MOIS

Ventes de Tableaux, Antiquités

LIVRES & GRAVURES

On accepte des objets pr les ventes

ACHAT & ÉCHANGE

DE

TABLEAUX & ANTIQUITÉS

Expertises

VIENT DE PARAITRE

A la Librairie Universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine, 81, Bruxelles

L'ARDENNE

BELGE, FRANÇAISE, GRAND-DUCALE

Guide du touriste dans la région de l'ancienne forêt

PAR

LÉON DOMMARTIN (JEAN D'ARDENNE)

Un volume relié, format Baedecker, de près de 400 pages, orné de 4 cartes détaillées, dressées et gravées à l'Institut Cartographique Militaire de Bruxelles, et d'une carte des chemins de fer, imprimée en couleur.

PRIX : 6 FRANCS

En vente chez tous les Libraires.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
Achat et échange de livres
Romans, Littérature et Poésies — Livres de Sciences et Classiques
LIVRES A GRAVURES
LOUIS DEMEULENEERE
Rue du Chêne, près du Manneken-Pis, Bruxelles
Estimation et achat de Bibliothèques au comptant.

SALLE SAINTE-GUDULE
9, Petite rue de l'Ecuyer, à Bruxelles
VENTES PUBLIQUES HEBDOMADAIRES
DE
BELLES COLLECTIONS DE LIVRES
Gravures et Musiques
L'Exposition publique aura lieu les jours de vente, à partir de 10 h.
Au comptant avec augmentation de 10 %.

Librairie de A. BOITTE, Editeur
38, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES
HUGO (V.) Les Misérables, 10 vol. in-12 . . . . . fr. 20 00
SUE (E.) Les Mystères du Peuple, 12 vol. in-8°. . . . . » 60 00
Gros-Jean et son Curé — dialogue sur l'Eglise, 1 vol. in-32 . » 2 50
Collection Laurent : Poètes et Prosateurs français, format in-32
Volumes de luxe
DEMANDEZ LE CATALOGUE

MAISON FONDÉE EN 1848
LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS
DE
J.-B. MOENS
7, Galerie Bortier, 7, à Bruxelles (Belgique)
Vente et achat de Bibliothèques et toutes sortes de livres anciens et modernes. (Pour les affaires d'une certaine importance, on se rend à domicile.)
Commission pour la Belgique et l'étranger.
Dépôt général des principaux éditeurs de Paris.
Tous nos ouvrages sont garantis complets et en bon état.
Grand choix de livres à gravures, éditions de luxe et autres, bien reliés, au rabais et d'occasion.
Grand assortiment de musiques pour instruments, piano et chant, partitions, etc., à prix réduits.

LIBRAIRIE D'OCCASION
Achat et Echange de Livres
J. VANSTRAALEN
rue des Foulons, 28,
près du Palais du Midi
BRUXELLES

VANDREPOL
BOUQUINISTE
RUE DU CHASSEUR, 3
près la Place Rouppe
Publie tous les mois un catalogue à prix marqués, lequel sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

1re Année — N° 9 — 15 Août 1881

LA

JEUNE REVUE

LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Mon dernier Carnaval	Max Waller.
Les Étranges : Frédéric-Charles Baudelaire	Marius Neminy.
Au buffet de l'Eden	Paul Berlier.
Myrto.	Paul Berlier.
La Cassette de St-Pierre	Max Marc.
Fusains mignons	Fréderic Bataille.
Illusion	Caprice.
Revue Musicale	P. B.
Les livres	Albert Orth.

Le Numéro : 25 centimes

BUREAUX :

BRUXELLES
Librairie Universelle de J. ROZEZ
RUE DE LA MADELEINE.

LIÉGE
27, Rue Hemricourt, 27

PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX.

GAND : Hoste, libraire.
MONTBÉLIARD : Pétermann & Maillard.
PARIS : Sandoz et Fischbacher.
BESANÇON : Marion
BELFORT : Smith ; Morlot et Pélot.

TOUTES LES GARES DE CHEMINS DE FER

Imprimerie et Lithographie Xavier HAVERMANS
GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1881

AVIS

Il est créé des abonnements de 6 mois (du 15 juin au 15 novembre) au prix de 1 franc 25 centimes

Un an. . . . . 2 fr. 50
Six mois . . . . . 1 fr. 25

Adresser les demandes d'abonnement et tout ce qui concerne la REVUE *à la* DIRECTION, *librairie Rozez, rue de la Madeleine, Bruxelles ; Liége : rue Hemricourt, 27.*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera déposé au bureau de la REVUE.

Annonces : 6 francs la case pour le restant de l'année, la petite ligne 20 centimes.

La JEUNE REVUE *accepte l'échange avec toute publication périodique.*

La réimpression des articles de la JEUNE REVUE *est autorisée, à condition toutefois d'en indiquer la source.*

Toute personne qui nous fera parvenir avec son adresse un exemplaire du n° 4 de la JEUNE REVUE, recevra à son gré soit 40 centimes soit 2 numéros de la Revue.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

Paris : Le *Jeune Parnasse* — *La Revue du Progrès* — *La Jeune France* — *La Revue de la Poésie* — *Les Muses Santones*. **Bruxelles** : *L'Art Moderne* — *L'Illustration Belge* — *Le Progressiste* — *La Raison* — *L'Etudiant* — *Ciel et Terre* — *La Bohême*. — **Liége** : La *Revue Nationale*. — **Namur** : Le *Journal des Gens de Lettres* — *Plume et Crayon*. — **Verviers** : *Bibliothèque Gilon*.

L'ART MODERNE

Paraissant tous les Dimanches. — Un an : 10 francs.

Sommaire du N° 19 — *juillet* 1881 : Hyppolyte Boulenger. — Bibliographie : Guide en Ardenne, par Jean d'Ardenne. — L'art et la liberté, par Lucien Solvay. — Le Panorama d'Emile Wauters. — En Zélande. — Concours du Conservatoire de musique. — Les concours en Russie. — L'Union artistique. — Petite Chronique.

JOURNAL DES GENS DE LETTRES BELCES

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Sommaire du N° 17 *du* 1er *juillet* 1881. — Etude : Auguste Daufresne de la Chevalerie (Suite). — Chronique littéraire. — Ça et là : Sur un carré de papier rose. — Un mot que je n'ose dire. — Le hanneton. — Bulletin bibliographique : La Gileppe. — Les infortunes d'une colonie d'insectes, par M. le Dr Candèze. — Bébés et joujoux, par M. Camille Lemonnier. — Feuilleton : Un Médecin v. p., roman de mœurs, par le Dr Emile Valentin — Annonces.

N 9.

Une nouvelle Institution

A L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

La Rédaction de la *Jeune Revue*, empressée à favoriser le progrès et l'instruction, a bien voulu me demander quelques explications sur les cours pratiques d'histoire et de philologie (1) qu'on veut établir, à partir de l'hiver prochain, à l'Université de Bruxelles. Je me fais un véritable plaisir d'obtempérer à cette gracieuse invitation et d'exposer en quelques mots dans cette *Revue* les fins principales de notre tentative. Elle est nouvelle dans ce pays, partant pour vivre, pour se développer et devenir enfin une institution durable et bien organisée, elle aura besoin de beaucoup de bonne volonté et, surtout au commencement, de beaucoup de confiance et de zèle de la part de notre jeunesse universitaire. Dans ces conditions j'ose l'espérer, elle sera à même de rendre quelques services aux études et surtout au travail littéraire en Belgique.

Jusqu'à présent, l'enseignement supérieur n'est, dans ce pays, que la stricte continuation de l'enseignement moyen. C'est la même méthode pour le professeur et pour l'élève ; le professeur donne et l'élève reçoit l'instruction d'après un programme étroit, arrêté une fois pour toutes. L'étudiant reste dans une dépendance complète : pas moyen pour lui d'exercer le moindre contrôle sur ce qu'on lui dit. Il est forcé de *jurare in verba magistri*. C'est surtout dans nos Facultés de philosophie et lettres, où les examens sont surchargés d'une besogne multiple, à laquelle l'élève ne consacre qu'un temps fort restreint, que le professeur se trouve dans la nécessité de rester dans les notions élémentaires. Il ne peut nullement développer un point intéressant, discuter une question litigieuse, en appeler à l'élève lui-même pour chercher à décider entre les opinions qui se combattent sur un sujet scientifique. Αὐτός ἔφα, le professeur a parlé et l'élève doit le croire sur parole. Le pro-

(1) *Plus de 50 adhésions témoignent déjà de la nécessité de ces cours dont seule la Belgique était privée. Grâce à Messieurs Philippson et Willems, les sympathiques professeurs de l'Université libre, cette lacune vient d'être comblée.*

Travailler au progrès intellectuel et moral de sa patrie d'adoption, lui consacrer son temps et ses efforts, c'est la plus belle et la plus noble des naturalisations. C'est celle de Monsieur Philippson. Au nom des étudiants bruxellois, au nom de tous les amis de la science, nous l'en félicitons et l'en remercions. LA REDACTION.

fesseur, dit M. Théoph. Wouters, dans un rapport fort judicieux qu'il vient d'adresser à M. le Ministre de l'Instruction publique :

« Le professeur se borne à exposer du haut de la chaire les principes de la science, sans se préoccuper de savoir si ses auditeurs le comprennent ou profitent de ses efforts ; il ne les connaît pas, aucune relation ne s'établit entre eux. De son côté, l'étudiant, réduit à un rôle purement passif, ne cherche qu'à exercer sa mémoire au détriment de son intelligence ; aucun stimulant, fût-ce celui de l'amour-propre, aucun intérêt direct n'éveille en lui le goût de l'étude et de la recherche scientifique. »

Vous voyez combien l'étudiant est abaissé par la position qui lui est faite. L'étudiant est ou devrait être un jeune homme qui a déjà reçu une instruction étendue, approfondie, multiple, dont l'esprit est déjà mûri par l'enseignement de l'Athénée, qui est appelé à se former sur les hommes et les choses un jugement indépendant. Et on le traite comme s'il était encore sur les bancs du collége, comme s'il était toujours le garçon de quatorze ou quinze ans incapable d'un effort intellectuel sérieux et personnel !

Cette méthode, du reste, n'amoindrit pas moins le rôle du professeur qui est obligé de reprendre chaque année à peu près les mêmes matières, de rester dans les banalités, qui se trouve humilié d'être condamné à un travail de plus en plus mécanique.

De là, en grande partie, la considération médiocre que le public belge accorde en général, à tout ce qui touche à la science et aux carrières libérales.

Et en effet, peut-on de cette manière créer de véritables savants ? Assurément non. Aussi voyons-nous le petit nombre d'esprits distingués qui se destinent à une vie scientifique, aller chercher leur instruction définitive à l'étranger.

« Il est impossible de contester, dit M. Em. Flourens, (1) qu'au point de vue de la profondeur du savoir, des études élevées sans arrière-pensée d'intérêt ou de calcul pour l'avenir, la Belgique ne peut lutter avec certains Etats auxquels elle pourrait à juste titre être comparée pour l'étendue des ressources de toute nature, tels que la Hollande, le Danemark, la Suède et la Suisse. »

Comment pourrait-il en être autrement sous le régime du système actuel de l'enseignement supérieur ? On ne s'intéresse à un sujet quelconque qu'autant qu'on y a mis du sien, qu'on y prend une part

(1) L'Enseignement supérieur en Belgique, p. 446, 447.

active par son travail intellectuel. Les sciences telles qu'elles sont enseignées chez nous, ne peuvent paraître à l'élève qu'une nécessité désagréable pour arriver aussi vite que possible à la profession d'avocat, de médecin ou d'ingénieur. Il ne les cultive pas parce qu'il les aime, ni pour elles-mêmes ; mais exclusivement parce qu'elles lui procureront un gagne-pain. Une fois le diplôme de docteur obtenu, il ne s'en soucie plus. Occupé par les luttes de la vie, par son activité pratique de tous les jours, il oubliera bientôt tout ce qui est en dehors de cette sphère étroite.

Si même la bonne volonté y était, il ne pourrait pas agir autrement. Comment voulez-vous qu'il s'adonne d'une manière régulière et vraiment méthodique aux travaux scientifiques, lui à qui l'on n'a jamais enseigné la manière de s'y prendre ? Supposez qu'on ait montré à quelqu'un toutes les galeries de l'Italie, de la France, de l'Angleterre ; il n'en sera pas plus capable d'ébaucher le moindre tableau, la plus petite statuette. Il ne l'apprendra qu'en travaillant personnellement sous la direction d'un maître et en s'appropriant, par un enseignement spécial et direct, les règles du dessin, de la perspective, de la peinture ou de la sculpture. De même pour les différentes branches de la science et de l'érudition. Là aussi nous avons des règles bien arrêtées, une méthode précise, sans la connaissance desquelles il est difficile d'arriver à des résultats sûrs et durables. Là aussi il faut avoir appris à travailler d'après cette règle, d'après cette méthode. On doit avoir été apprenti avant de passer maître.

Il serait peut-être malséant à un étranger qui n'est en Belgique que depuis une couple d'années, de relever les conséquences fâcheuses qu'un enseignement supérieur mal organisé a eues ici pour le progrès des sciences et surtout du travail scientifique. Cependant, il est deux faits qui sont d'une telle notoriété publique que je puis les mentioner sans être taxé de malveillance ou d'arrogance.

C'est d'abord le peu d'estime dont la Belgique jouit à cet égard dans l'Europe entière. Le public lettré des autres pays ne manque pas, comme on ne le sait que trop, d'exprimer hautement son étonnement et son blâme. Il trouve qu'en Belgique on a complètement sacrifié les études élevées, la science pure à des considérations pratiques, qu'on y a, dans une époque qui ne se glorifie pas moins

du progrès scientifique que du progrès matériel, fait servir exclusivement l'enseignement académique à produire de bons praticiens, mais non des savants. Il trouve qu'un tel point de vue est mesquin pour un pays de l'importance, de la richesse, de l'esprit libéral de la Belgique actuelle, et que de cette façon, elle se place elle-même dans une infériorité volontaire vis-à-vis d'autres nations bien moins favorisées par la fortune.

Le deuxième point que je crois pouvoir mentionner parce qu'il est incontestable, c'est l'extrême difficulté qu'on éprouve ici chaque fois qu'il s'agit de combler les vides qui se produisent dans le corps professoral des Universités belges. Cette difficulté est telle, que de plus en plus on se voit obligé de faire appel à l'étranger ; ce fait évoque régulièrement un sentiment pénible dans le public belge, et non sans cause ; mais pour en éviter le retour de plus en plus fréquent, que ne prend on des mesures capables d'arrêter le déclin des sciences et des lettres ?

Jusqu'à présent il n'y a pas en Belgique de véritable école ni de véritables traditions historiques ou philologiques; il n'existe aucune continuité dans les travaux de ce genre. Comme M. Vander Kindere l'a fait remarquer dans son excellent article sur l'Enseignement historique (*Revue de Belgique*, 15 mai 1880) :

« Les jeunes gens, qui n'ont appris que les rudiments de la science, sont livrés à leur propre initiative s'ils veulent pousser plus loin leurs études ; les plus habiles, les plus résolus se choisissent alors un petit coin qu'ils défrichent péniblement. Que d'efforts perdus, quel gaspillage de temps et de forces ! »

Et M. Thomas constate (1) :

« Jamais nous n'avons vu un maître grouper autour de lui des disciples s'inspirant de ses idées et de sa méthode, recevant de lui avec respect et enthousiasme la tradition de la science, et marchant sous sa direction à la conquête de quelque vérité nouvelle. »

Un tel état de choses est déplorable, non-seulement pour la cause de la science, mais pour toutes les classes de la population. Je cite ici, pour éviter le reproche de partialité, les mots mêmes de M. Thomas (p. 11) :

« L'indifférence du public pour les choses de l'esprit, le vide intellectuel de la société, la faiblesse des études moyennes, en un mot l'abaissement de la culture

(1) De la réorganisation des Facultés de philosophie et lettres, p. 24.

générale, voilà l'effet de l'affaissement de notre enseignement supérieur ; et cet abaissement de la culture générale réagit à son tour sur l'enseignement supérieur qu'il menace, si l'on n'y prend garde, d'une irrémidiable décadence. »

Il est vrai que la routine veut se défendre encore, çà et là, contre les réformes que tous les hommes compétents croient nécessaires.

Mais les raisons qu'elle produit, sont bien faibles et faciles à réfuter. On a prétendu que l'enseignement supérieur belge en conservant les méthodes et le niveau d'un bon collége, était, par ce fait même, plus apte à développer les natures médiocres et à les conduire à tout le perfectionnement dont elles sont capables. Permettez-moi de répondre à cet argument spécieux par les raisons excellentes qu'un savant belge, M. Léon Fredericq, a développées dans son remarquable travail sur l'enseignement de la physiologie en Allemagne (*Revue de Belgique*, 15 mai 1881) :

« Si l'on admettait en principe que l'esprit de l'enseignement supérieur doit correspondre exactement au niveau moyen des intelligences auxquelles il s'adresse, il faudrait logiquement abaisser encore considérablement celui de nos universités pour le mettre entièrement à la portée de cette foule chaque jour plus nombreuse de jeunes gens qui, à la faveur de notre loi de 1876, se lancent à présent dans les études supérieures sans avoir pris le temps de terminer leurs études moyennes. En se plaçant même au point de vue de ces intelligences médiocres, n'est-ce pas quelque chose que d'avoir au moins une fois dans la vie, franchi le seuil du temple de la science pure, d'avoir appris à rechercher et à estimer la vérité pour elle-même, avant d'être entraîné pour toujours dans le tourbillon utilitaire des réalités de la pratique médicale (et juridique)? D'ailleurs notre société bourgeoise ne court aucun danger d'être envahie par l'idéalisme, et les autels de Mercure auront toujours plus d'adorateurs que ceux de Minerve. »

On objecte encore l'esprit matérialiste, l'utilitarisme de la jeunesse belge. Mais d'abord n'a-t-on pas tout fait pour développer ces tendances dans notre jeunesse universitaire ? lui a-t-on jamais dit que les études existent pour autre chose que pour des buts pratiques ? Et puis, je suis fermement convaincu qu'on se trompe sur le compte de cette jeunesse. C'est précisément à cause de la fraîcheur de mes souvenirs d'un autre pays, que je me crois le droit d'établir une comparaison et d'assurer que parmi les étudiants de Bruxelles, il en est un grand nombre qui par leur zèle, par leur application, par leur amour de la science, par leurs aspirations ardentes et généreuses ne le cèdent en rien aux meilleurs sujets des universités allemandes.

C'est à ces jeunes gens que s'adresse notre projet dont le but est de commencer la réorganisation de l'enseignement supérieur historique et philologique. Nous le savons, nous exigeons d'eux un travail considérable, des efforts assidus, et cela pour une chose nouvelle, inconnue, qui est en dehors de tout l'enseignement actuel. C'est donc un vote de confiance et en même temps un sacrifice de temps que nous leur demandons. Mais, nous avons le ferme espoir que les résultats en seront utiles pour l'avenir des études historiques et philologiques à l'Université de Bruxelles, utiles aussi aux élèves eux-mêmes, surtout s'ils se placent à un point de vue quelque peu élevé et idéal.

Notre Institut historique et philologique a un double but qui est :

1° D'initier les élèves à la méthode du travail historique et philologique pour les mettre à même de se former un jugement scientifique indépendant sur les recherches et la littérature historiques ou philologiques et d'enseigner ainsi d'une manière correcte et sûre l'histoire ou la philologie, soit dans les athénées et colléges, soit dans les universités.

2° De faire faire aux élèves les plus avancés et les mieux doués des travaux dans l'une ou l'autre des deux branches, sous la direction et la surveillance des professeurs, afin de les rendre capables de travailler plus tard, indépendamment, d'après les exigences de la science moderne.

Qu'il me soit permis d'entrer ici dans quelques détails sur ma branche spéciale : la branche historique. Je compte partager mon cours en deux années : dans la première l'élève recevrait une instruction méthodique générale, comme je viens de l'indiquer au numéro 1°; dans la seconde, où ne seraient admis que les élèves d'élite, l'on ferait des travaux historiques spéciaux, l'étudiant étant amené à devenir lui-même créateur dans la science.

Le cours de la première année comprendrait la théorie des recherches historiques et les principes de la critique, le tout éclairé par des exemples; la comparaison d'auteurs modernes ayant écrit sur le même sujet, afin d'étudier les différentes méthodes de ces auteurs, leurs qualités et leurs défauts et de constater les résultats acquis définitivement à la science par leurs travaux ainsi que l'importance de la critique historique; enfin chaque élève ferait, sur un thème

donné, un travail analogue à celui que le professeur aurait déjà entrepris oralement ; après quoi, comparaison et critique de ces travaux en présence des élèves.

Pendant la seconde année on s'occuperait des sources historiques et de leur classification. On instituerait alors, pour ajouter l'exemple à la théorie, une étude comparée des sources sur un même événement important ou sur une série de faits, en s'efforçant de conduire cette étude à des résultats bien précis. Enfin les élèves choisiraient chacun un thème sur lequel ils entreprendraient un travail original d'histoire d'après les sources mêmes. Le travail fini, il serait donné par le professeur à un autre élève qui en ferait la critique détaillée dans un certain délai ; le professeur comparerait ensuite lui-même le travail original et la critique, et en rendrait compte dans une des séances du cours.

Voilà en traits généraux le programme de mon cours pratique d'histoire.

C'est à peu près un *novum* pour la Belgique, mais c'en est un pour la Belgique seulement. En effet, cette apparente innovation est déjà très ancienne chez tous nos voisins. Tous les pays civilisés ont reconnu le besoin de créer un enseignement technique et méthodique de l'histoire et de la philologie. En Allemagne, en Autriche, en Suisse et en Italie même, à chaque université sont joints des *séminaires* historiques ou philologiques dirigés par les professeurs ordinaires, et les maîtres les plus célèbres ont toujours cru ces séminaires assez importants pour leur vouer une grande partie de leur temps et de leurs efforts. La France possède l'admirable Ecole des Chartes, destinée à former les futurs archivistes et paléographes, l'Ecole pratique des Hautes Etudes, les Ecoles libres de langues, institutions d'où sortent chaque année d'excellents travaux entrepris d'une façons rigoureusement scientifique et méthodique. En Espagne même, on a fondé des séminaires de paléographie et de diplomatique. C'est sous l'impulsion donnée par ces institutions que les sciences historiques et philologiques ont pris du développement et sont arrivées à une exactitude et une précision inconnues encore il y a cinquante ans.

La Belgique seule voudrait-elle rester en arrière ?

M. PHILIPPSON.

Fusains mignons.

I

VERS ANCIEN

Mes rêves purs d'enfant étaient si grandioses,
Mon cœur jeune et naïf était si plein d'amour,
D'oiseaux ravis, de chants divins, de rayons roses !

Oh ! si doux et si clair me souriait le jour !
Si fraîche était la voix des sources murmurantes
Et des vents printaniers me berçant tour à tour !

Ah ! souvent, dans l'ardeur des luttes dévorantes,
Je revois le sentier fleuri de genêts d'or,
Madame, où nous cueillions leurs grappes odorantes !

N'est-ce pas ? j'étais fou comme un simple Lindor,
De croire à vos baisers où pleure ma mémoire,
Et de rimer pour vous ce vers qui vous endort :

« Pour gagner ton amour je volerai la gloire ! »

II

LA BENÉDICTION DU DAMNÉ

Soyez bénie, ô vous qui me faites souffrir
Avec le feu divin échappé de votre âme,
Et qui monte à vos yeux comme pour les fleurir !

L'enfer même est un ciel dans les yeux d'une femme :
Soyez bénie, ô vous qui me faites languir
Dans l'enfer où vos yeux sont les foyers de flamme !

Je voudrais vivre encor dans l'espoir d'attendrir
Le cœur superbe et doux par qui je suis infâme,
Et qui me veut démon pour me pleurer martyr.

Le pauvre damné geint, car il a soif, madame ;
Vous dites que le bois sec ne peut reverdir :
Mais de vos lèvres coule un tout-puissant dictame.

Soyez bénie, ô vous qui me faites mourir !

FRÉDERIC BATAILLE.

Mon dernier Carnaval

— Ah ! chenapan ! vaurien ! canaille ! c'est ainsi que tu reconnais mes bontés ! Eh bien ! je te dis, moi, que si dans quinze jours tu n'a pas épousé Lucette, dans quinze jours, entends-tu ! je te déshérite !

C'était la première fois que je voyais mon oncle Nicolet en colère et j'avais un vrai remords d'avoir remué la bile si calme d'ordinaire du brave homme. Sa bonne grosse face honnête prenait des teintes apoplectiques, sa lèvre inférieure tremblait d'indignation et son ventre vénérable avait des remous de mer orageuse.

Pauvre oncle Nicolet ! c'est qu'il avait raison de se fâcher ! Oui ! j'étais une canaille, un chenapan ! Oui ! j'étais un vaurien ! j'avais fait pleurer Lucette, ma douce petite cousine Lucette !

***

Nous devions nous marier à Pâques. On avait fait venir de Paris une belle robe de noces pour Lucette, et mon habit noir avait été soigneusement retapé par le tailleur de mon oncle. Tout était donc prêt ; on n'avait plus qu'à publier les bans et votre serviteur allait enfin s'unir à sa bien-aimée cousine.

Mais, voilà qu'un mois avant la noce, j'avais été accroché par cet animal de Marius ; vous connaissez bien Marius, mon vieux Marius, mon copain de collége, qui copiait deux fois par jour le 3e livre de « Télémaque » ... enfin Marius, quoi ! Et nous avions roulé ensemble toute la soirée, j'étais un peu « tipsy, » j'avais des idées batifolantes et je crois que si à ce moment j'avais vu Lucette, j'aurais fait... un mauvais coup ! Mais je n'avais pas Lucette, et non seulement je ne l'avais pas, mais elle me croyait absent pour deux jours, et nous étions en carnaval.... et je pouvais me masquer.... et l'on n'en saurait rien (grande excuse des coupables !) et puis ce diable de Marius était là qui voulait me faire terminer dignem.... non ! indignement ma vie de garçon.

Pauvre moi ! j'étais séduit !

Dès lors, je n'eus plus de regret, plus de pudeur, plus rien ! Je n'avais qu'un désir.... O, Vénus ! O, Cupido !

Et je dodelinais de la tête en chantonnant avec passion :

« Il nous faut de l'amour
N'en fût-il plus au monde ! »

De l'Offenbach ! Moi qui pose au Wagnérien !

***

C'était mal pourtant, très mal, car j'aimais Lucette, je l'aimais de toute mon âme.... enfin ! expliquez çà comme vous voudrez ! D'ailleurs, c'est la faute à Marius !

Nous prîmes donc chacun un domino de satin noir (un reste de pudeur me fit adopter ce vêtement sombre). Dix minutes après, nous valsions à l'Opéra, et une heure plus tard, ni plus, ni moins, nous étions en cabinet particulier, Marius avec une petite blonde grassouillette, moi avec une petite noire à fine taille et dotée de deux yeux noirs, je ne vous dis que çà !

Nous étions quatre dans ce beau petit réduit parfumé d'amour.

Un souper fin nous envoyait ses émanations balthazariennes, et là-bas dans le coin, un seau nickelé laissait émerger, du sein des glaçons cristallins, trois têtes argentées de Rœderer.

Oh ! en voyant tout cet appareil diaboliquement vicieux, ces deux folles créatures au nez en trompette, qui lançaient au plafond de jolies cascades de rire, et ce grand diable de Marius qui souriait avec béatitude en croquant une tête de grive, je me sentis monter au cœur un grand regret de jeunesse, un souvenir amer et radieux de mes belles échappées de Mi-Carême; je revoyais en rêve toutes les jolies nymphes.... (soyons modeste !), et j'avais honte du plat avenir conjugal qui devait bientôt m'accrocher au gilet et me précipiter dans le cinquante-troisième dessous du gâtisme. Oui, à ce moment-là, je paradoxais ainsi, cynique, infâme, moi qui la veille, faisais de doux projets de bonheur en ménage, qui rêvais intérieur, bébé rose, nounou, coin du feu, robe de chambre.... Où en étais-je de mes grandes idées de sagesse ? Où étiez-vous parties, ô mes résolutions supra-honnêtes ! Sacré Marius, va !

***

Tata avait dégrafé son corsage....

Nos quatre cerveaux étaient dans une nuageuse ébriété mixte, à ce moment où l'on se sent pincé par l'ivresse, sans en éprouver la lourdeur brutale.... Oh! que c'était bon! que c'était bon!

Je ne vous dirai pas, lecteur, ce qui se passa bientôt....

« Par de pareils objets les âmes sont blessées
« Et cela fait venir de coupables pensées. »

D'ailleurs le sais-je moi-même? — le fait est que, le lendemain, je me réveillai dans mon lit, moulu, avachi, bête! mais dans mon lit à moi! Comment cela se fit-il? Dieu seul et mon oncle Nicolet le savent. Je suppose qu'on m'avait trouvé gris comme un polonais sous une table du Café R.... étendu mollement entre deux jolies femmes, plus ou moins vêtues. On m'avait rapporté chez moi avec une addition de dix louis, Lucette m'avait cru mort, elle avait pleuré à chaudes larmes, l'oncle Nicolet avait compris tout, il m'avait menacé de sa malédiction, et quinze jours après j'épousais devant le maire, le curé et mon brave oncle, ma petite cousine Lucette.

***

Voilà l'histoire de ma dernière guindaille. Elle n'a rien de neuf ni d'extraordinaire et je pourrais la terminer comme Charles Cros termine « le Hareng Saur » :

« J'ai composé cette histoire simple, simple, simple,
Pour faire enrager les gens graves, graves, graves,
Et pour amuser les enfants petits, petits, petits,.... »

Mais je préfère lui donner une morale austère en vous faisant comprendre que lorsque vous faites des folies, il ne faut pas vous faire pincer par votre oncle.

11 Mars 1881. MAX WALLER.

Les Etranges

FRÉDÉRIC-CHARLES BAUDELAIRE

I

Quand un poëte original apparaît, ses confrères lui font place en rechignant, les feuilletonnistes crient à l'outrance et au scandale et se pendent en désespérés à la cloche d'alarme de la bêtise. La

foule indifférente s'éveille sur son oreiller de médiocrité, se fâche d'être secouée dans sa paresse d'intelligence, et jette à la tête du grand homme intempestif les mêmes pavés que Scudéry lançait à Corneille, Pradon à Racine, Faydit à Fénelon, Fréron à Voltaire, Viennet à Victor Hugo. On lapide le malheureux pendant de longues années et quand la poussière tombe, on voit qu'il s'est fait un piédestal des pavés de la critique.

La même émeute intellectuelle qui salua Lamartine, Hugo, de Musset, ne pouvait manquer de saluer Charles Baudelaire.

Ce fut épique. On renversa le poëte et l'on se mit à danser sur son corps. Les quakers de la littérature organisèrent un menuet collet-monté ; les académiciens esquissèrent un quadrille honnête, où Monsieur Villemain eut pour vis à vis des figures de rhétorique ; les critiques du Lundi pincèrent un cancan. Robert Macaire, — il était alors journaliste — se fit une pudeur d'occasion, et, dans sa fourrure inviolée d'hermine, demanda la tête de l'écrivain dévergondé. Joseph Prud'homme répéta la clameur dolente et remplit sa fonction de porte-voix. Enfin, comme Gustave Flaubert, Charles Baudelaire eut le suprême honneur d'un procès. Disons-le pourtant, à la décharge de la magistrature française, — au milieu de cette pudibonderie endémique — celui qui réclama la condamnation du poëte ne fut pas un Daguesseau, mais un Brid'oison.

Et ce n'est pas que j'exagère. Si l'on me reprochait d'habiller la vérité, je pourrais citer les journaux du temps, et faire assister le lecteur à ce carnaval rétrospectif des intelligences. C'est à se demander si le public avait lu le livre obscène, ou si, pour rendre à chacun selon ses œuvres, l'obscénité ne venait pas du public. On n'eût pas assez de brocards pour la Muse de l'Egout. Athéisme, firent les quakers ; mauvais goût, crièrent les académiciens ; réalisme, matérialisme, glapit la foule. Alors, dominant le charivari de cette mascarade, déconcertant quakers, académiciens et critiques, s'envolant vers l'inaccessible azur, résonna l'admirable cantique du poëte :

— Soyez béni, mon Dieu qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés!

Je sais que vous gardez une place au Poëte
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut, pour tresser ma couronne mystique,
Imposer tous les temps et tous les univers

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair;

Car il ne sera fait que de pure lumière
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux humains, dans leurs splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! —

II

Aujourd'hui, la démonstration est faite. Baudelaire n'était pas, et ne pouvait pas être matérialiste. Il ne s'agit plus de défendre le poëte, mais de réduire à l'unité des phénomènes en apparence irréductibles, de dégager la synthèse d'une œuvre fourmillante et pleine de contrastes, en un mot, d'expliquer l'homme par l'œuvre et l'œuvre par l'homme.

Nature nerveuse, maladive, paroxyste, sollicitée par l'aimant du surnaturel, le voyant partout au travers de sens suraiguisés, Baudelaire devait glisser du spiritualisme dans le mysticisme. La postulation de l'âme, l'élan du cœur inassouvi, l'éternel soupir de l'imparfait aspirant à l'absolu, ont dicté les plus beaux vers des *Fleurs du Mal.* " La Charogne " — cette pièce tant critiquée — n'est-elle pas l'affirmation du spiritualisme de l'amour ?

— Et pourtant, vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion!

Oui, telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés!

Quel poëte idéaliste — fût-ce Lamartine lui-même, a peint avec plus de magie l'attirance du gouffre d'en haut, la nostalgie de l'azur inaltérablement chaste, que le poëte des *Fleurs du Mal* dans *Élévation* ?

La Dante consacre-t-il à la Béatrice mystique un plus bel hymne que celui de Baudelaire à la femme d'élection?

Mais aussi, comme la plupart des mystiques à la Swedenborg, abusé par le don de correspondance, découvrant par une intuition subtile les rapports des êtres supérieurs et de la matière, hanté par le souvenir de ce qu'il appelle la vie antérieure, l'oreille ouverte aux mystérieuses confidences des choses, il va par les sens à l'Idéal. Il remonte dans la sensation jusqu'à cette limite extrême ou le plaisir devient une torture, où les sens s'affolent ; il se hisse à la force des poignets jusqu'à cette fenêtre grillée de l'Infini par où se glisse un rayon des clartés paradisiaques, et retombe, toujours plus avant, dans ce deuil profond de la nuit que ne blanchira jamais l'aube spirituelle. Parfois pourtant, trompant ses entraves, il sillonne l'éther d'un vol Icarien, et s'il se brise sur le sol, c'est d'avoir, au lieu des ailes de la foi, mis les ailes de cire de la volupté.

Quoiqu'on en puisse dire, ce n'est pas là le matérialisme des tempéraments sanguins pour qui le plaisir est le but de l'existence. Les natures nerveuses, lors même qu'elles le veulent, ne connaissent pas ce matérialisme. Pour Baudelaire, le plaisir n'est jamais un but, mais un moyen. Il tâche de bondir de la volupté humaine à la volupté divine. C'est comme une dilatation jusqu'à Dieu de l'esprit, du cœur et des sens. C'est une révolte contre l'ordre éternel, mais avec un désir intense d'entrer dans sa réalisation pour l'absorber. C'est une rupture d'équilibre dans les facultés humaines, un dérangement des conditions primordiales de l'existence, une dépravation du type normal, au bout de laquelle se trouvent la déchéance et la mort. *Qui veut faire l'ange fait la bête.* (1)

La poésie de Baudelaire est un perpétuel lendemain de has-

(1) Pascal.

chisch. Après la vie extra-terrestre, après l'enthousiasme de l'âme et des sens, l'atonie et l'hébètement du réveil.

Parfois encore, un battement d'aile clouée, désespéré comme ceux de Rolla.

Parfois encore une évocation divinement triste du jour de justice. Parfois encore à la fin du voyage à Cythère, du milieu des orgies de la chair, ce cri du croyant :

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégout !

Mais bientôt, le cri s'éteint ; le dieu cherché disparaît ou change de nature ; le désir de connaître devient une ironie douloureuse ; la fatalité pèse de tout son poids sur la pensée du poëte, comme la chape de plomb sur les damnés du Dante. Baudelaire ne quitte pas le vêtement qui le gêne, ce vêtement de chair et de sang, il le retourne. Il met Satan à la place de Dieu, l'enfer à la place du ciel, les chaudières, les flammes, les crocs, les tortures, les plaies, à la place de la musique des séraphins et de l'éternité sereine des élus (1). C'est toujours le même dédain du réel, la même imagination désorbitée, la même envolée vers le surnaturel : l'objet seul a changé. Au lieu des neiges vierges roses de soleil, les bitumes noirs de la Géhenne ; au lieu de l'auréole resplendissante de l'archange, la lueur sulfureuse de l'Abhorré ; au lieu de la liberté humaine, la fatalité du mal ; au lieu de la grâce divine, la perversité naturelle ; au lieu du Saint Sacrifice et de la Toison mystique de l'agneau, le pied fourchu de Satan et le rituel de la messe noire. Sur toutes les choses, sur tous les êtres, l'estampille royale de l'enfer.

Il fait penser à ces moines sorciers de la légende, jetés dans les sciences occultes par le désespoir ou l'orgueil, dont la face cadavérique se détache avec vigueur du fond sombre de la cellule gothique, éclairée d'un rayon à la Rembrandt, et qui, dans l'horreur fantastique du clair-obscur et des jeux de lumière verte sur les bocaux, les alambics et les cornues, demandent au Satan du moyen-âge le secret de la pierre philosophale.

MARIUS NEMINY.

(A continuer.)

(1) E. Zola.

Au Buffet de l'Eden

SONNET NATURALISTE

Débitante de stout et de propos galants,
Superbe en son comptoir, l'impure se rengorge ;
Les parfums de sa chair mêlés à ceux de l'orge
Font monter au cerveau des vertiges troublants.

Parfois, les reins cambrés, baîllant à pleine gorge,
Elle s'étire et fait craquer ses poignets blancs.
Sous son front sans pudeur, clignotants, rutilants,
Ses yeux cerclés de bistre ont des reflets de forge...

Elle compte vingt ans à peine. Rien d'humain
N'a remué jamais ses entrailles de femme;
C'est l'incarnation de la bohême infâme :

Hier importait peu, qu'importe encor demain ?
Elle suit ses instincts brutaux, heureuse en somme
Lorsqu'elle vend sa bière ou qu'elle embrasse un homme!

PAUL BERLIER.

Myrto

Où vas-tu, Myrto, sous l'épais feuillage,
Fiévreuse, inquiète et l'œil aux aguets,
T'arrêtant rêveuse au frais babillage
Des petits flots bleus parmi les galets ?

Le berger Tityre attend-t'il, ma brune,
Pour aller, au fond d'un bois d'oliviers,
Surprendre la danse au clair de la lune
De l'amadryade et du chêvre-pieds ?

La bonne Déesse, en ses noirs mystères,
Pour mieux t'arracher un troublant aveu,
Du nard trois fois saint vômi des cratères
A-t'elle humecté tes lèvres en feu ?

Que poursuis-tu donc que tu deviens rouge
Et que tout ton corps tressaille d'effroi
Quand le vent te frôle ou qu'une herbe bouge,
Ou qu'un ramier passe à côté de toi ?

Oh ! j'ai deviné : l'automne vermeille
L'ayant doucement laissé se mûrir,
Ton cœur, ce matin, en sursaut s'éveille
Et sa rouge fleur est près de s'ouvrir....

Je connais, Myrto, quelle ardeur t'inonde ;
Je connais aussi comment l'apaiser ;
Donne-moi ton front, blanche vagabonde,
Je veux t'en instruire avec un baiser !

PAUL BERLIER.

La Cassette de St-Pierre

LÉGENDE

Au temps jadis où le Seigneur et l'Église prenaient la part du lion dans la récolte des pauvres manants, vivait au hameau de H*** un homme appelé Marcel qui avait toujours régulièrement payé la dîme. Il était marié depuis de longues années déjà et le Ciel lui avait accordé la joie d'être père. Par son travail, son économie et avec l'aide de sa vaillante femme, il était parvenu à procurer une modeste aisance à sa famille et Dieu semblait le favoriser particulièrement quand un jour terrible vint pour lui, pour lui que le malheur semblait avoir oublié.

C'était à l'époque des moissons. Les blés de Marcel étaient encore sur pied, quand soudain éclata un orage épouvantable qui détruisit en quelques moments le fruit de plusieurs mois de labeur et le pain de toute la famille pour l'hiver. Le pauvre homme fut bien découragé quand il vit ses récoltes qui s'annonçaient si belles, couchées sur le sol et hâchées menu par la grêle et la pluie. «Que vont devenir mes pauvres enfants, se dit-il, si de ce qui me reste je dois encore payer la dîme au comte et au curé ; nous n'aurons plus de pain avant le printemps.» Et dans le fond de son cœur il eut une pensée

de haine pour ces vautours qui allaient lui voler la meilleure partie de ses dernières ressources.

Une idée lui vint alors : s'il coupait les épis qui demeuraient encore debout avant qu'on le sut, il ne devrait donner au seigneur et à l'Église que le grain atteint par l'eau et la perte serait ainsi moins sensible. Ce fut une chose résolue. A la nuit close il s'en alla faucher le blé mur et le rapporta chez lui à l'aube naissante, tout heureux d'avoir assuré pour l'hiver l'existence de sa famille.

Mais il avait compté sans les esprits méchants qui se réjouissent du malheur des autres, et sont toujours à l'affût d'un préjudice à causer à leur prochain. Un de ses voisins, dont il ne se méfiait pas, le trahit, et un matin que Marcel déjeûnait entouré de sa femme et de ses enfants, il vit entrer chez lui une troupe d'hommes d'armes envoyés par le comte qui lui prirent tout ce qu'il possédait pour punir sa fraude. Le malheureux se vit ainsi plongé soudain dans la plus terrible misère. Plus rien ne lui restait de son aisance passée, pas même les outils nécessaires pour la reconquérir : on avait entièrement pillé sa demeure.

Longtemps il s'abandonna au plus affreux désespoir. Le jour il s'enfermait chez lui et pleurait comme un enfant ; la nuit il errait dans la campagne, semblable à un fou. Mais gémir n'est point réparer. Aussi sa détresse s'aggravait-elle chaque jour.....

Un soir, à bout de forces, il se laissa choir sur une pierre non loin de sa demeure et la tête dans les mains, les coudes sur les genoux, il se livra aux tristes pensées qui l'obsédaient. La nuit enveloppait la terre de ses voiles sombres. Le ciel, noir comme de l'encre, semblait se confondre avec la campagne couverte d'ombres épaisses et une bise aiguë sifflait dans les arbres qui gémissaient sous l'effort du vent. Marcel ne voyait, ne sentait, n'entendait rien : il ne songeait qu'à sa femme et à ses enfants dont il savait les souffrances et auxquels, chose atroce, il ne pouvait porter aucun secours.

— Ah ! s'écria-t-il dans sa douleur, ne serait-ce point à se donner au diable !

— Tu m'appelles ? fit tout-à-coup une voix à deux pas de lui.

Marcel leva brusquement la tête et aperçut debout devant lui un

homme long, sec, osseux, qui le regardait avec un sourire étrange. Il était vêtu entièrement de noir et sur sa toque de velours se dressaient deux grandes plumes rouges que la brise agitait. Ses yeux étaient petits et brillaient comme des escarboucles sous d'épais sourcils roux. Son nez crochu descendait sur ses lèvres minces, pincées et railleuses, et semblait s'unir à son menton pointu et recourbé. Ses mains ressemblaient à des serres et ses ongles à des griffes. Enfin il dégageait une telle odeur de souffre et de fumée que Marcel reconnut Satan.

— Tu m'apelles, reprit ce dernier, que me veux-tu ?

— Pardonnez-moi, Messer, répondit le pauvre paysan qui tremblait de tous ses membres, je n'ai pas eu l'intention de vous faire venir. J'ai parlé sans aucune arrière pensée.

— Sois à l'avenir plus circonspect dans tes paroles.

— J'y veillerai; bonsoir Messer Satan...

— Un peu de patience, fit le démon en retenant Marcel par le bras, je dois te parler.

— Mais Brigitte m'attend, Messire...

— Ecoute-moi d'abord.

Il le fit asseoir devant lui.

— Je sais dans quelle détresse tu te trouves, lui dit-il, je sais que ta femme et tes enfants vont bientôt mourir de faim.

— Oh ! ne me dites pas cela, implora le pauvre homme dont les yeux se remplirent de larmes.

— Je sais aussi que si, à l'heure qu'il est, ils endurent de cruelles souffrances, que si aux passants ils devront demain mendier leur pain....

— Pitié, Messer, vous me tuez !

— Je sais, continua implacablement le diable, qui si toutes les douleurs les accablent, c'est à toi qu'ils le doivent.

— A moi, s'écria Marcel dont la prunelle lança des éclairs, à moi oses-tu dire... Mais, misérable, toi qui sais tant de choses tu ne dois pas ignorer que pour eux je donnerais ma vie !... Et tu m'accuses !

— La vie, c'est peu, répliqua le démon avec calme.

— Que puis-je donner encore ? Je n'ai plus rien.

— Ton âme !

Ces mots tombèrent comme la foudre sur le malheureux.

— Mon âme, balbutia-t-il, tu veux mon âme ?

— En échange du bonheur de tes enfants.

Marcel hésita une minute.

— Vas, dit-il tout-à-coup, prends la, et qu'ils soient heureux.

Le diable lui tendit un papier.

— Signe, ordonna-t-il.

— Une minute, s'il vous plaît, messire, répondit le paysan qui avait un peu repris son sangfroid ; quand viendrez-vous chercher mon âme ?

— Dans dix ans.

— C'est bien. J'accepte, sous deux conditions.

— Lesquelles ? demanda Satan en fronçant les sourcils.

— D'abord je perdrai le souvenir de ce pacte jusqu'au jour de son exécution.

— Je te l'accorde. Et l'autre ?

— Et l'autre, la voici. Mon âme vous échappera si sur trois choses que je vous prierai de faire, il en est une qui vous soit impossible.

— C'est dit. Signe à présent.

Il obéit. A peine avait-il fini d'écrire son nom que le démon disparut dans la terre au milieu de flammes et de fumée....

Marcel, comme cela lui avait été accordé, perdit la mémoire de cette nuit fatale, mais en rentrant chez lui, il retrouva ses outils et se mit, dès ce moment, à travailler avec une ardeur que l'on croyait éteinte en lui.

Bientôt ses peines lui furent largement payées. Chaque année, ses champs rapportaient des récoltes merveilleuses qui faisaient l'admiration et l'envie de chacun. Ses vignes étaient couvertes de raisins d'une grosseur phénoménale et les branches de ses arbres ployaient sous le poids de leurs fruits. Le Seigneur du village attribua une pareille prospérité à l'intelligence que montrait Marcel dans la culture de la terre, et pour l'encourager, non-seulement il lui pardonna ses fautes passées, mais encore il l'affranchit. Le bonheur et la fortune ne changeaient cependant point son cœur et il restait

toujours aussi bon et aussi généreux qu'il l'était auparavant : c'était la Providence des malheureux qui, du reste, ne s'adressaient plus qu'à lui...

MAX MARC.

A continuer.

Fusains mignons (1)

LA PRIÈRE DU PÈRE

Voici, quand je suis né, la fervente prière
Que mon père adressait au Dieu qui fait les fleurs
Et donne au rossignol la voix et la lumière :

« O bienheureux Esprit que nos ris ou nos pleurs
Bercent dans la paix sainte et l'extase infinie,
Et qui, serein et doux, voit saigner nos douleurs !

« Ame de l'être, essence où se fond l'harmonie
Des soleils, source pure où l'éther est clarté,
Préserve mon enfant du crime de génie !

« Enveloppe son front dans la naïveté
Inguérissable et dans l'incurable ignorance,
Afin que le printemps l'enivre de beauté

« Sans tuer dans son cœur l'oiseau de l'espérance ! »

JUSQU'A LA LIE

Quand le Nazaréen, — ô pauvre âme sublime ! —
Cherchait du but final le secret douloureux
Et, brisé sous l'affront, gravissait vers la cime ;

Quand son amour meurtri par le déboire affreux
Se tordait sous la rire atroce de la haine,
Et, toujours plus divin, souriait, généreux ;

---

(1) Ces 2 poésies ainsi que celles que nous avons publié dans notre précédent numéro sont extraites d'un volume en préparation à Paris sous ce même titre.

Quand son pardon coulait comme d'une fontaine,
Sur les prêtres hideux et les pharisiens
Qui, vengeurs d'un Dieu dur, lui forgeaient une chaîne :

Il ignorait, hélas ! qu'un jour, laissé des siens,
Il boirait jusqu'au fond la coupe de la lie
Et que ses amis même, effrayés des liens,

N'essuiraient pas son sang sur sa tête pâlie !

FRÉDERIC BATAILLE.

Illusion

Elle dort ; et je veille... Elle dort ! Je la vois
Sur son lit de repos. J'entends sa douce voix
Rendre des sons confus. Ses lèvres purpurines
Esquissent un sourire et ses fines narines
Se dilatent alors aux rayons du bonheur,
Et son visage frais comme à l'aube la fleur,
Resplendit de beauté, d'amour et d'innocence.

. . . . . .

Dors, jeune fille, heureuse en ton insouciance !
Au champ de l'idéal, vole, erre en liberté,
Car le bonheur n'est pas dans la réalité.
On l'entrevoit parfois — mais sa durée est brève —
Dans l'infortune ou bien dans la vapeur d'un rêve,
Mais en songe aux méchants il n'apparaît jamais. –
Dors, jeune fille, dors, souris et rêve en paix !
Dors, car c'est ma pensée attentive qui veille
Sur toi, sur ton sommeil et — touchante merveille
De l'amour -- qui venant sur l'aile de la nuit,
Pénètre auprès de toi, comme un voleur, sans bruit,
Et, se laissant flotter devant ton pur visage,
D'un songe gracieux prend la charmante image.

CAPRICE.

Revue Musicale

Nous avons eu l'autre jour l'heureuse fortune d'assister au Kursaal d'Ostende à la première exécution d'une œuvre musicale d'un mérite incontestable... et qui plus est : incontesté ! Nous ne nous serions certainement point permis de sortir des limites de notre programme, lequel ne comprend pas la chro-

nique ni le fait-divers, si l'auteur de la suite d'orchestre en sol ne se trouvait être un des correspondants parisiens de la *Jeune Revue* : M. Fernand Leborne, un nom destiné tôt ou tard à figurer sur le livre d'or de la musique belge.

Elève et ami de Massenet, Monsieur Leborne possède dans son jeu tous les atouts : il a pour lui la jeunesse, cette féconde inspiratrice; il croit fermement en son art; il porte inscrite sur sa bannière la fière devise de l'audace, encore de l'audace! L'audace, surtout aujourd'hui, c'est déjà la moitié de la fortune, si pas la fortune tout entière.

Et dans le désarroi immense de la caravane humaine, on ne voit arriver au but suprême : la gloire, que celui qui bouscule la foule, qui joue des coudes pour se frayer un passage parmi les imbéciles encombrants, qui ose, enfin! Les pusillanimes, les modestes, les trembleurs restent en route.

La suite du jeune compositeur comprend 4 morceaux d'un style différent chacun, très habilement disposés de manière à amener une série de contrastes doublant l'intérêt sans toutefois rien détruire de l'unité générale.

La pièce est le développement d'une idylle gracieuse. Tour à tour, elle respire une rêverie douce, calme, balançant mollement l'esprit à travers des accords légers, tout imprégnés des senteurs de la brise matinale; puis, furieuse, mordante, elle éclate avec les élans irrésistibles de la passion. On dirait d'une traduction rhythmique, d'une adaptation à l'orchestre du Raphaël de Lamartine cet admirable poëme d'amour.

La mélodie du premier morceau, d'un développement trop savant peut-être, semble calquée sur telle ou telle de Saint-Saëns; tandis que dans l'air de ballet c'est plutôt le maître qui perce sous l'élève.

On sent que le jeune auteur a beaucoup étudié, beaucoup comparé, beaucoup approfondi; mais aussi, que sa personnalité propre (car il en a une, nous l'affirmons) ne s'est pas encore complètement débarassée de ses langes, ni dégagée des ténèbres de l'école.

Nous croyons appelés à un grand succès dans les concerts, l'air de ballet d'abord, puis la déclaration — un chant simple et convaincu, modulé fièvreusement par la voix grave du violencelle et raillié sans merci par toutes les sonorités argentines des octaves élevés.

Quant au choral par lequel se ferme la série des morceaux précédents, nous n'en dirons qu'un mot :

C'est magistral! — Bravo!

Télégramme : L'audition publique vient d'avoir lieu. Grand succès. On demande l'auteur qui paraît tout ému et remercie vivement Monsieur Perier, l'excellent chef d'orchestre.

P. B.

Les Livres.

BIBLIOTHÈQUE GILON, VERVIERS

Le Roman d'un chat, de Marg. VAN DE WIELE.

Décidément le beau sexe se distingue en littérature.

Le roman d'un chat est tout à fait charmant. Un petit chat, qu'on a baptisé du nom de Jean (drôle de nom pour un chat) dicte ses mémoires à un perroquet du nom de Fulah qui les transcrit de sa plus belle écriture.

Jean, puisque c'est son nom, appartient à Lucy, une petite fille, un véritable amour d'enfant, qui de temps en temps fait la causette avec Minet en l'appelant « Mon Çat ».

Vous devinez quels jolis tableaux, l'auteur a su introduire dans ce roman. M^lle^ Van de Wiele qui connaît l'enfance, nous la peint si bien que l'on croirait volontiers qu'elle aussi est encore une enfant.

Tout dans ce petit livre est gentil, y compris le style.

Une petite taquinerie cependant: je voudrais bien savoir depuis quand l'on dit « les déclinaisons d'un verbe. »

ALBERT ORTH.

Le corps humain, par le Dr HENRI ROBERT.

Ce volume vient s'ajouter à la liste déjà longue des ouvrages scientifique, publiés par la bibliothèque Gilon (entre autres *l'Art de vivre* du Dr Boens-*Nos dents* de M. Ernest Gilon et la *santé de l'enfance* du Dr Richald) Incoms pétents dans la matière, je ne me permettrai pas de critiquer le fond de l'ouvrage, mais ce que je dois signaler, c'est que l'auteur s'est servi avec beaucoup de raison de la langue vulgaire, écartant autant que possible le langage technique et par trop scientifique de tant d'ouvrages de médecine, prétenduement populaires.

Le seul moyen d'initier le peuple à la connaissance de son corps, c'est de lui parler sa langue et de lui rendre ainsi la tâche plus facile.

C'est ce que Mr Robert a bien compris et le succès qu'obtiendra certainement son livre le récompensera d'avoir, comme il le dit, sacrifié plus ou moins son amour propre d'auteur, sans crainte des critiques sévères de la science, mais uniquement guidé par le plaisir d'être utile à quelques uns de ses semblables.

ALBERT ORTH.

Le passé des classes ouvrières, par TH. JUSTE.

Ce nouvel ouvrage de M. Juste est de ceux qu'il est bon de répandre dans les campagnes, dans les fabriques, en un mot partout où se trouvent des bibliothèques populaires.

Il apprendra à l'ouvrier, au paysan qui malheureusement l'ignorent pour la plupart, la condition sociale des travailleurs dans l'antiquité et au moyen-âge.

Il lui montrera la situation réellement déplorable des esclaves à Athènes et à Rome. M. Juste a exposé avec beaucoup de clarté la position de ces « malheureux qui étaient dépourvus de toute personnalité et de toute individualité, dont les maîtres faisaient ce qu'ils voulaient »

En comparant cette situation misérable de leurs ancêtres à leur condition actuelle, ils ne seront plus si disposés « à écouter ceux qui entreprendraient de les irriter sous prétexte de l'exploitation de l'homme par l'homme et se défieraient un peu des habits noirs pour qui l'on fait le coup de feu. »

ALBERT ORTH.

Damas, Jérusalem, Suez par ALFRED BRUNEEL.

Mr Bruneel est un voyageur infatiguable. En un an il nous donne le récit de 3 voyages lointains.

L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui, quoique un peu trop personnel est un des meilleurs qu'il ait écrits, non-seulement au point de vue des idées mais au point de vue du style qui est facile et élégant, M. Bruneel s'élève avec raison, dans le cours de son récit, contre les coutumes que l'on a dans la patrie du christ et qui ma foi se sont un peu introduites partout, de montrer à tout instant soit une jambe, soit un doigt de pied ayant appartenu à quelque saint personnage, si M. Bruneel était quelque peu médecin, peut-être aurait-il pu remarquer que souvent les os de saints sont des os d'animaux.

Espérons que bientôt M. Bruneel bouclera de nouveau sa valise et nous rapportera encore un de ces récits si bien faits pour inculquer des notions géographiques aux lecteurs de la bibliothèque Gilon.

ALBERT ORTH.

PLUME & CRAYON

REVUE

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

ARTS SCIENCES LETTRES

Sommaire : Un peu de Conscience, par Léon des Fagnes. — Causerie bruxelloise, par Augusta. — Concours de poésie. — Exposition des aquarelles, par Lami. — A la Poésie. par Aug. Mestdagh. — Au bord de la mer, par Memore — Concours du Conservatoire royal de Bruxelles, par Ad. Wouters. — Nécrologie, par Augusta. — Gaesbeck (suite), par Vander Meeren. — Camées : les filles mères, par Valère Idelche. — Bibliographie, par Augusta. — Correspondance.

CASE A LOUER.

Librairie Vve Ferdinand SACRÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 33, BRUXELLES

Achat de Livres au Comptant

ABONNEMENT

à la lecture au mois et au volume

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE

Fournitures de Bureaux

Préparation aux EXAMENS de *Philosophie* et *Lettres :*

Répétitions de **Latin, Philosophie, etc.**

—

Examens de *Secrétaire de Légation* :

Anglais : grammaire, traduction, correspondance, etc.

—

Succès obtenus à chaque session.

R. BENHAM, professeur, 43, rue Keyenveld, IXELLES.

SALLE Ste-GUDULE

Petite Rue de l'Écuyer, 9, Bruxelles

TOUS LES MOIS

Ventes de Tableaux, Antiquités

LIVRES & GRAVURES

On accepte des objets pr les ventes

ACHAT & ÉCHANGE

DE

TABLEAUX & ANTIQUITÉS

Expertises

VIENT DE PARAITRE

A la Librairie Universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine, 81, Bruxelles

L'ARDENNE

BELGE, FRANÇAISE, GRAND-DUCALE

Guide du touriste dans la région de l'ancienne forêt

PAR

LÉON DOMMARTIN (JEAN D'ARDENNE)

Un volume relié, format Baedecker, de près de 400 pages, orné de 4 cartes détaillées, dressées et gravées à l'Institut Cartographique Militaire de Bruxelles, et d'une carte des chemins de fer, imprimée en couleur.

PRIX : 6 FRANCS

En vente chez tous les Libraires.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Achat et échange de livres
Romans, Littérature et Poésies — Livres de Sciences et Classiques

LIVRES A GRAVURES

LOUIS DEMEULENEERE

Rue du Chêne, près du Manneken-Pis, Bruxelles

Estimation et achat de Bibliothèques au comptant.

SALLE SAINTE-GUDULE

9, Petite rue de l'Ecuyer, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES HEBDOMADAIRES

DE

BELLES COLLECTIONS DE LIVRES

Gravures et Musiques

L'Exposition publique aura lieu les jours de vente, à partir de 10 h.

Au comptant avec augmentation de 10 %.

Librairie de A. BOITTE, Éditeur

38, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES

HUGO (V.) Les Misérables, 10 vol. in-12 . . . . . fr. 20 00
SUE (E.) Les Mystères du Peuple, 12 vol. in-8°. . . . . » 60 00
Gros-Jean et son Curé — dialogue sur l'Eglise, 1 vol. in-32 . » 2 50

Collection Laurent : Poètes et Prosateurs français, format in-32
Volumes de luxe

DEMANDEZ LE CATALOGUE

MAISON FONDÉE EN 1848

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

J.-B. MOENS

7, Galerie Bortier, 7, à Bruxelles (Belgique)

Vente et achat de Bibliothèques et toutes sortes de livres anciens et modernes. (Pour les affaires d'une certaine importance, on se rend à domicile.)
Commission pour la Belgique et l'étranger.
Dépôt général des principaux éditeurs de Paris.
Tous nos ouvrages sont garantis complets et en bon état.
Grand choix de livres à gravures, éditions de luxe et autres, bien reliés, au rabais et d'occasion.
Grand assortiment de musiques pour instruments, piano et chant, partitions, etc., à prix réduits.

LIBRAIRIE D'OCCASION

Achat et Echange de Livres

J. VANSTRAALEN

rue des Foulons, 28,

près du Palais du Midi

BRUXELLES

VANDREPOL

BOUQUINISTE

RUE DU CHASSEUR, 3

près la Place Rouppe

Publie tous les mois un catalogue à prix marqués, lequel sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

1re Année — N° 10 — 15 Septembre 1881

LA

JEUNE REVUE

LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Les Étranges : Frédéric-Charles Baudelaire . . . Marius Neminy.
Sonnets naturalistes . . . . . Paul Berlier.
L'affection . . . . . Max Waller.
La Cassette de St-Pierre . . . . . Max Marc.
Rebecca à la Fontaine. . . . . A. J.
Fusains mignons . . . . . Frédéric Bataille.
Amour d'Outre-Tombe. . . . . A. M. Champ d'Aulnes
Les livres . . . . . A. J. — A. Orth.

Le Numéro : 25 centimes

BUREAUX :

BRUXELLES
Librairie Universelle de J. ROZEZ
RUE DE LA MADELEINE.

LIÉGE
27, Rue Hemricourt, 27

PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX.

GAND : Hoste, libraire.
LOUVAIN : Aubette du Tram.
OSTENDE : au Kursaal.
PARIS : Librairie Patay, rue Bonaparte, 18.
BELFORT : Smith et Morlot.
MONTBÉLIARD : Pétermann & Maillard.

Imprimerie et Lithographie Xavier HAVERMANS
GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1881

AVIS

Il est créé des abonnements de 6 mois (du 15 juin au 15 novembre) au prix de 1 franc 25 centimes

Un an. . . . . 2 fr. 50
Six mois . . . . . 1 fr. 25

Adresser les demandes d'abonnement et tout ce qui concerne la REVUE *à la* DIRECTION, *librairie Rozez, rue de la Madeleine, Bruxelles ; Liége : rue Hemricourt, 27.*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera déposé au bureau de la REVUE.

Annonces : 6 francs la case pour le restant de l'année, la petite ligne 20 centimes.

La JEUNE REVUE *accepte l'échange avec toute publication périodique.*

La réimpression des articles de la JEUNE REVUE *est autorisée, à condition toutefois d'en indiquer la source.*

Toute personne qui nous fera parvenir avec son adresse un exemplaire du n° 4 de la JEUNE REVUE, recevra à son gré soit 40 centimes soit 2 numéros de la Revue.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

Paris : Le *Jeune Parnasse* — *La Revue du Progrès* — *La Jeune France* — *La Revue de la Poésie* — *Les Muses Santones*. **Bruxelles** : *L'Art Moderne* — *L'Illustration Belge* — *L'Excursion* — *La Raison* — *L'Etudiant* — *Ciel et Terre* — *La Bohême*. — **Liége** : La *Revue Nationale*. — **Namur** : Le *Journal des Gens de Lettres* — *Plume et Crayon*. — **Verviers** : *Bibliothèque Gilon*. — **Genève** : *L'Ether*.

L'ART MODERNE

Paraissant tous les Dimanches. — Un an : 10 francs.

Sommaire du N° 28 — *septembre* 1881 : A propos du salon, dialogue. — Le Salon de Bruxelles, (quatrième article). — Une curieuse discussion à propos de nos sociétés chorales. — Vitriolisme artistique. — Théâtres : Théâtre de la Monnaie.

JOURNAL DES GENS DE LETTRES BELGES

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Sommaire du N° 21 *du* 1er *septembre* 1881. — Étude : I. Encore et toujours les lettres belges. — Chronique littéraire. — Çà et là : La voix de la montagne. — Bulletin bibliographique : De Mogador á Biskra, par M. J. Leclercq. Mes vacances en Suisse, par M. J. Chalon. — Feuilleton : Un médecin s. v. p. (suite), par le Dr Emile Valentin. — Concours. — Annonces.

Les Etranges

FRÉDÉRIC-CHARLES BAUDELAIRE

III

Dès lors, le poëte est en pleine fantasmagorie de l'Étrange. Il occupe en France la place d'Edgar Poë en Amérique. Tous deux ont joué la grande tragédie de l'horreur ; tous deux y ont perdu la raison et la vie. Natures excessives et fébriles, d'une nervosité exquise, d'une morbidesse féminine, — claviers vivants qu'un souffle fait douloureusement chanter. Les sens affinés, pervertis, — par une erreur d'optique particulière aux tempéraments extranerveux — ils retrouvent dans le monde inorganique leur agitation intérieure, attribuant aux fluides ambiants les phénomènes de leur argile galvanisée, travestissant à leur insu leurs sentiments et leurs passions. Personnalités maladives, absorbant tout ce qui les entoure et croyant s'y absorber, aimants qui attirent et qui se disent attirés. Subjectifs à l'excès, déterminés par les objets extérieurs; mais les modifiant avec une telle puissance qu'ils finissent par se les assimiler et les fondre dans leur propre substance. Les objets changent de couleurs et de contours ; les voix, d'âme ; les parfums, d'essence, sous la tyrannie de la vue, du toucher, de l'ouïe, de l'odorat surexcités. Métamorphoses bizarres, avatars mystérieux, hiéroglyphes de l'imagination et de la pensée, fantaisies d'autant plus obsédantes qu'elles sont logiquement et mathématiquement agencées. Récits effrayants qui désaccordent les nerfs, et font courir le frisson de la peur le long des vertèbres ; gaîtés énormes, lugubres comme les trémoussements des clowns anglais; éclats de rires douloureux comme un chatouillement, faux comme une succession de quintes. Hors de ce milieu baroque, de cette athmosphère saturée, ils ne sauraient vivre. C'est un monde nouveau qu'ils se sont créé pour se consoler de l'autre, où ils échappent à la domination du réel. C'est là qu'ils goûtent les voluptés de l'Étrange ; car c'est ainsi qu'il faut traduire le vers de Baudelaire :

Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts.

Les Fleurs du Mal renferment une dizaine de pièces fantastiques, dont quelques-unes atteignent l'idéal du genre : *Le Vampire, l'Irré-*

parable, le Revenant, les Hiboux, Obsession, l'Examen de Minuit, l'Irrémédiable, les Sept Vieillards, — qui firent à Jersey l'étonnement et l'admiration de Victor Hugo.

Le poëte se promène à travers Paris, un jour de pluie. Un vieillard en guenilles apparaît, l'échine cassée, le regard aigu, le pas automatique et spectral. Le long de la muraille immense du brouillard, la sinistre vision se dédouble, se multiplie encore ; et la procession baroque de se dérouler dans son horreur. Appelé, Baudelaire tourne le dos au cortège :

Exaspéré comme un ivrogne qui voit double,
Je rentrai, je fermai ma porte, épouvanté,
Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et trouble,
Blessé par le mystère et par l'absurdité !

Vainement ma raison voulait prendre la barre,
La tempête en jouant déroutait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre
Sans mats, sur une mer monstrueuse et sans bords !

Au même cycle poëtique appartiennent encore : *le Squelette laboureur, le Vin de l'Assassin* et *la Danse Macabre.*

La première version de la Danse Macabre — ou du moins l'une des premières — est l'allégorie espagnole de Santo Rabby, poëte du quatorzième siècle. Elle a pour titre *la Danse Générale.* La Mort la dirige ; promenant sur la foule ses yeux sans regards, elle s'écrie :

« J'appelle d'abord à ma danse ces deux jeunes filles que tu vois là si belles : elles sont venues à mauvaise intention, pour entendre mes chansons tristes. Mais ni les fleurs, ni les roses, ni les parures ne les défendent. Si elles le pouvaient, elles voudraient bien se séparer de moi, mais en vain, car elles sont mes fiancées ! »

La ritournelle fantastique fait écho en Allemagne. La ville de Bâle montre avec orgueil *la Danse Macabre* d'Holbein.

Théophile Gautier et Charles Baudelaire ont aussi chanté la maigre déesse. Dans *la Comédie de la Mort,* c'est la vulgaire antithèse païenne : « il faut mourir ; hâte-toi de vivre. » Dans *Emaux et Camées,* c'est un merveilleux caprice d'artiste, une vision noire et blanche, ou, comme aurait dit le maître lui-même, une tranformation des tableaux gothiques.

Le spectre en tête se déhanche,
Dansant et sonant du rebec,
Et sur fond noir, en couleur blanche,
Holbein l'esquisse d'un trait sec.

Quand le siècle devient frivole,
Il suit la mode, en tonnelet
Retrousse son linceul et vole
Comme un cupidon de ballet,

Au tombeau-sofa des marquises
Qui reposent, lasses d'amour,
En des attitudes exquises
Dans les chapelles Pompadour !

C'est bien là le pittoresque inné de Gautier, sa grande faculté de réalisation, sa touche nette et voluptueuse, mais l'âpreté manque ; le rhythme est trop musical, et ne traduit pas l'épilepsie de la danse macabre.

Seul, Charles Baudelaire, dans cette version moderne, a su mettre sa note personnelle ; et de toutes ces fantaisies lugubres que se renvoient, comme un écho, les littérateurs et les peintres, la dernière vibration n'est pas la moins forte :

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,
Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués :
« Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge,
Vous sentez tous la mort ! O squelettes masqués,

Antinoüs flétris, dandys à face glabre,
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,
Le branle universel de la danse macabre
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus !

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange,
Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir
Dans un trou du plafond la trompette de l'ange
Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir ! »

***

Ces hallucinations de génie ont leur peine en elles. Les plus violentes épices de la fantaisie n'ont plus d'action sur l'esprit. Baudelaire s'enfonce de plus en plus dans le noir. De l'écœurement universel surgit alors, parmi

Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Un monstre encor plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris,
Et dans un bâillement avalerait le monde,
C'est l'ennui ! . . . . . .

Hébètement complet, émoussement de l'âme et du corps, stagnation de la volonté, supplice d'Héliogabale et de Néron, de tous ceux qui ont surmené leurs désirs — auprès duquel l'inaction romantique d'Obermann et de René n'est qu'un canevas banal de poëte. —

IV

Parfois pourtant dans une demi-teinte d'une suavité fondue, le poëte congédie l'obsédante cohue des Regrets, des Angoisses, des Cauchemars et des Névroses. Il se repose de ses colères dans une rêverie des sens, bercé par le doux hamac de la paresse. D'une subtilité sensuelle d'oriental, Baudelaire, dont l'âme voltige sur les parfums, comme l'âme des autres sur la musique, parcourt la gamme enivrante des senteurs, étourdi par la symphonie des roses, des violettes, du musc, de l'ambre, du nard et du benjoin. Parfum, musique et couleur, trois vibrations de la matière dont il pénètre les correspondances. Un arôme lui suffit pour évoquer tout un monde exotique et charmant, pour dégager de la brume des souvenirs, lointaine et distincte, sous la poudre d'or du soleil couchant, une féérique architecture orientale. Porté sur l'âme errante des parfums, Baudelaire regagne ces climats heureux *d'où il avait rapporté dans sa jeunesse l'éblouissement splendide qu'il a gardé toute sa vie.* La muse de Baudelaire, capricieuse et fantasque, se retrempe souvent dans un bain chargé d'aromates. C'est l'orientale exilée sous nos cieux froids, la belle Malabaraise des *Fleurs du Mal.*

Puis enfin, comme contraste à ces débauches de lumière tropicale et de parfums exotiques, — dans la bleue horreur desnuits, des légendes aériennes pleines d'une grâce baroque et mélancolique, dignes d'être chantées par le Mercutio de Shakespeare.

Pour décor : la forêt du *Songe d'une nuit d'été.* Le cor des lutins sylvestres résonne au loin. Une odeur d'herbe fraîche et mouillée embaume la clairière. Les fleurs, lourdes de sommeil, un instant réveillées, s'entrouvrent : de chaque corolle, — pistil vivant, surgit une

fée. C'est un frôlement continu de mousselines, un sourd bruissement d'ailes, une vie intense et douce gonflant la forêt. Puck ricane dans les halliers. Aziel chante la chanson de l'air. Les fées, effleurant du pied les lianes frêles, murmurent leur berceuse ; la sève circule à flots pressés dans le tronc des arbres, et, — planant sur l'extase des choses de la nuit, là-haut, dans l'entrelacement nuptial, Obéron et Titania, blancs et purs, — sous un ruissellement de lune. Le poëte s'aventure dans les allées bleuâtres, inattentif aux trépignements vagues de la danse, au bercement de la musique, les yeux rivés au ciel, amoureux de la lune, comme le poëte chinois Li-taï-pé. Il suit, sur le tapis sombre de la nuit, le glissement de la robe lamée, et, dans les bois emplis de sa mélancolie intense, il lui chante cette incantation.

TRISTESSE DE LA LUNE.

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ;
Ainsi qu'une beauté sur de nombreux coussins,
Qui, d'une main distraite et légère, caresse
Avant de s'endormir le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,
Et promène ses yeux sur les visions blanches
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,
Elle laisse filer une larme furtive,
Un poëte pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle
Aux reflets irisés comme un fragment d'opâle,
Et le met dans son cœur loin des yeux du soleil !

(A continuer).

MARIUS NEMINY.

Sonnets naturalistes.

LE CREDO DE LA FEMME.

Prototype idéal de la splendeur charnelle,
Linéaments divins, sublime nudité,
J'admire en toi la forme immuablement belle,
O femme, sphynx fougueux par l'amour seul dompté.

Je t'admire, être Dieu, créature immortelle,
Vénus, Eve, Lackmi, qui que tu sois ! — femelle.
Toi dont la croupe vibre à toute volupté,
Toi dont les larges flancs couvent l'humanité !

Je t'admire et je crois en ta beauté féconde,
En ta double poitrine, en ta hanche profonde
Où nous trouvons la vie, où nous guette la mort.

Je crois qu'il faut loger les viscères d'eunuque
Pour ne t'adorer point des orteils à ta nuque,
Femme, dont le désir incessamment me mord !

PAUL BERLIER

L'Affection

L'amour, hélas ! l'étrange et la fausse nature !
Vit d'inanition et meurt de nourriture.
(A. DE MUSSET).

Dans un premier article publié par la *Jeune Revue* sous ce titre : « *De Matrimonio* » j'ai essayé de défendre une thèse que d'autres soutiennent avec moi, thèse de guerre contre le mariage d'amour en faveur du mariage de raison. Je la reprends aujourd'hui, après l'avoir mûrie et discutée longtemps, avec une nouvelle conviction et un nouvel acharnement. J'ai raison, j'en suis certain, et le Diable — à moins qu'il ne se présente sous les traits d'une irrésistible Biondetta ! — ne m'en ferait pas démordre !

***

Comme je n'ose espérer que les gracieuses lectrices de la *Jeune Revue* se souviennent encore de mon énoncé, je le répète : *Il faut aimer une femme parcequ'on l'épouse et non épouser une femme parcequ'on l'aime,* et pour être plus clair, *c'est après et non avant le mariage qu'il faut aimer.*

Lorsque j'ai dit : « C'est dans le monde où l'on danse que se font les mariages d'amour », on m'a répondu : « Au contraire, ce n'est qu'une exception ; l'amour n'a pas besoin des feux de la danse ni des becs de gaz pour s'allumer ; les mariages se font aussi dans les intérieurs, au coin du feu, dans les réunions intimes ! » Parfait ! j'en conviens, mais convenez aussi que, n'importe où, la femme n'est pas

elle, lorsqu'elle se trouve en présence d'un homme... « mariable » ; (je ne dis même pas : « à marier ».) Inévitablement elle met un masque, elle se fait valoir, elle montre le dessus de sa marchandise, elle prêche — et très éloquemment hélas ! — pour sa chapelle. Si dans son milieu habituel, elle est violente, par exemple, elle se gardera d'avoir la moindre altercation avec sa mère, son frère, etc., tant que vous serez là. Comment saurez-vous alors qu'elle est violente ? qui vous le dira ? Si elle est entêtée, aigre, égoïste, etc. etc., elle aura les qualités contraires en votre présence... comment pourrez-vous la juger ?

Donc ce n'est pas vous qui devez apprécier, examiner, analyser cette femme, ce n'est pas vous qui devez décider si, oui ou non, elle vous convient ; parbleu ! elle vous conviendra toujours, si elle n'est pas laide comme Monsieur Veuillot et si elle est assez spirituelle pour se montrer parfaite.

Après ? — Si ce n'est pas vous, c'est un autre... un autre devant qui elle n'a pas intérêt à se transfigurer, devant qui elle restera pimbèche si elle est pimbèche et charmante si elle est charmante ! Celà me semble lumineux, que diable !

***

Pourquoi, en somme, les fiancés sont-ils si aimables ? Pourquoi les bouquets, les exquises délicatesses de toutes sortes qu'ils mettront de côté vingt-quatre heures après la cérémonie nuptiale ? Vrai Dieu ! on a envie de leur dire ce que disait un jour un malin à un gommeux saturé de lavande : « Vous sentez donc bien mauvais ? » Est-ce qu'une femme a besoin de tout celà ? Est-ce que ce sont là des preuves ?...

N'est-il pas plus simple d'aller à celle que l'on vous a désignée, de lui prendre la main comme on prend la main d'un ami qu'on a cherché et qu'on trouve, de lui dire : Voulez-vous de moi ?

Je sais que vous êtes bonne, je vois que vous êtes belle, et jeune ; voulez-vous de moi ? je vous aimerai de toute mon âme ! on m'a choisi pour vous, on vous a choisie pour moi. Je ne vous ai jamais vue et pourtant je vous connais ; voulez-vous du bonheur que je vous offre, voulez-vous unir votre existence à la mienne, vous

appuyer sur mon bras pour traverser la vie, voulez-vous de mon affection calme et forte, voulez-vous !

Tête bleu ! n'aimez-vous pas mieux celà que les soupirs qui sonnent creux comme des bidons, que les paroles mielleuses qui crient à tue-tête : Du sel ! du sel, que les tête-à-tête sans vérité, sans confiance, sans expansion, que les compliments douçâtres ! Oh ! éternelle gelée de groseilles ! et comme il est vrai, ce couplet que chantait Suzanne Lagier :

.... ainsi que toute chose
L'amour un matin finit,
Et le joli songe rose
Devient un affreux mari !
Les premiers temps, cette médaille
N'ose pas montrer de revers,
Mais quand arrivent les hivers,
Femme et mari, comme l'on baille !

***

L'affection — plus que l'amitié, moins que l'amour — voilà le but, voilà l'idéal. Je ne sais si je prends ce mot dans le sens académique, mais il rend ma pensée. L'affection, ce sentiment presque paternel qui fait qu'on abrite une tête sous son bras, qu'on réchauffe un cœur contre son cœur, qu'on est amis.

N'est-ce pas le type de la compagne, cet être qui s'initie à vos ambitions, qui y participe, qui travaille avec vous ?

Votre femme est de celles qui tuent, la mienne est de celles qui votent ; tant pis si vous ne saisissez pas la nuance.

L'amour, a dit Bornier

L'amour est un journal et l'on se désabonne,
Mais l'amitié — du moins comme je la conçois, —
C'est le livre qu'on aime et qu'on relit cent fois.

Remplacez *amitié* par *affection* et nous y sommes.

L'affection, celle dont je parle, a des chances de durer ; la vôtre — ou plutôt votre amour — c'est un feu d'artifice, et encore rate-t-il aussi souvent que ceux de M. Ricard !

« Toujours, disait Mürger, *toujours* est la devise des amants, comme *jamais* est celle des ivrognes. Toujours, c'est un mensonge éternel que les uns et les autres commettent avec la plus grande

sincérité. Toujours, c'est un billet signé par l'enthousiasme et protesté plus tard par l'oubli ! »

Comment voulez-vous entretenir un diapason qui n'est pas à votre voix normale ? La note fausse viendra, et alors, gare aux scènes, gare aux reproches ! Votre femme, l'innocente ! croyait en vous prenant, que vous seriez toujours le même, et elle vous verra dépouiller un à un vos postiches. Le mousquetaire de la garde noble redevient garde civique retour de Vienne. Horreur!

***

« L'amour, dit Dumas, merci ! Voilà une chose que je comprends qu'on regrette, que je comprends qu'on désire, mais que je ne comprends pas qu'on fasse ! »

— L'amour, c'est l'aveugle de La Fontaine, le petit Cupido guidé par une volage Antigone : la folie !

— L'amour, c'est ce feu de paille qui flambe superbement pendant une minute, pour laisser un amas de cendres suffocantes qu'emporte le vent de l'oubli !

— L'amour, c'est le prologue délicieux d'une comédie vaine et factice ; c'est le ballet mirifique destiné à faire accepter une mauvaise pièce.

— L'amour, c'est la robe d'or qui cache un squelette, c'est le fard qui masque un fantôme, c'est le rideau qui cèle un tombeau.

Eh bien ! Allez-y, les sots, les ignares, les fous ! Allez-y, les naïfs, les candides, les simples ! Allez-y, les idiots, les imbéciles ! Allez-y les coquecigrues ! Je préfère à votre amour qui passe, la bonne affection qui dure, au grand brasier qui brûle le petit feu qui chauffe, à l'astre qui éblouit la lampe qui éclaire !.....

Là dessus, j'éteins la mienne ; bonsoir.

MAX WALLER.

La Cassette de St-Pierre

LÉGENDE

(Fin).

Un soir de Noël, Marcel avait réuni à souper une nombreuse compagnie. La grande table était dressée et tout autour se pressaient

les convives du fermier. C'était dans toute la salle un grand bruit de vaisselle et des rires clairs et sonores qui éclataient comme des fusées dans le murmure général de la conversation. Au dehors, la tempête sévissait avec fureur. Des rafales de vent soulevaient d'épais tourbillons de neige et faisaient craquer les arbres dont les branches dépouillées se choquaient avec un bruit sinistre, comme des ossements de squelette. Au loin dans les bois les hurlement des loups jetaient leur note lugubre dans ce concert épouvantable des éléments déchaînés...

Au moment où l'on s'apprêtait à manger l'oie de Noël quelqu'un frappa timidement à la porte et une voix tremblante demanda :

— Y a-t-il place au foyer du riche pour le pauvre qui a froid ?

— Toujours ! cria Marcel, venez, vous qui souffrez.

Alors on vit entrer un petit vieux, à la barbe et aux cheveux blancs, aux yeux pleins d'une douce tritessse, et qui marchait péniblement appuyé sur un bâton. Marcel se leva aussitôt de table, et s'avançant vers le mendiant, il le prit par le bras pour le soutenir et le conduisit à sa propre place. Puis il le servit lui-même et l'entoura de tant de soins et de prévenances que des larmes d'attendrissement et de gratitude voilèrent les yeux du malheureux vieillard.

— Ah ! vous êtes charitable, disait ce dernier, et Dieu vous récompensera.

Quand il eut fini de souper et qu'il se fût réchauffé il souhaita le bonsoir à chacun et Marcel le conduisit dans la chambre qu'il lui avait fait préparer.

Le lendemain quand on alla frapper à sa porte, il ne répondit point : il avait disparu. Mais sur son lit il avait laissé un petit coffret de forme rectangulaire en bois de sapin, soigneusement fermé, ainsi qu'un parchemin plié en quatre que le fermier s'empressa d'ouvrir. Il y lut ces mots : « Marcel, en récompense de l'hospitalité que tu lui as offerte si généreusement hier, St Pierre te remet la cassette qu'une fois chaque année il confie à l'homme le plus charitable qu'il ait rencontré. Si tu es un jour embarrassé et si tu as besoin d'un conseil quelconque, consulte-la et elle te répondra. Profite le plus que tu pourras des bons avis que t'offre la cassette, car dans un an, à pareille date, St Pierre te la viendra reprendre. »

Il est inutile de dépeindre l'étonnement du bon fermier quand il apprit que c'était St-Pierre en personne qui avait soupé chez lui la veille. Tout le monde comprendra parfaitement qu'une pareille aventure est d'espèce à troubler les esprits les mieux trempés, et à fortiori celui d'un naïf paysan. Pourtant si simple qu'il fût, Marcel eut encore assez de bon sens pour comprendre qu'il ne fallait mettre personne dans le secret, s'il ne voulait voir bientôt sa maison remplie de gens avides de conseils. Aussi recommanda-t'il le plus complet silence à sa femme qui jura bien de se taire, et qui, chose étrange, respecta son serment...

Cependant l'époque fatale approchait et Marcel allait devoir remettre son âme au démon. Suivant les termes du pacte, le fermier n'avait nulle mémoire de l'engagement qu'il avait pris. Aussi, heureux et prospère, il courait avec insouciance au jour terrible où son sort allait se décider.

Mais le réveil arriva bientôt. Le diable se présenta, le contrat à la main et ramena le souvenir dans l'esprit du pauvre Marcel. Celui-ci essaya en vain d'attendrir Satan par ses larmes et celles de sa famille, le démon resta inflexible.

— Hâtez-vous, lui dit-il, de me poser les trois questions dont nous sommes convenus, car j'ai d'autre besogne et le temps me presse.

Marcel et sa femme se consultèrent un moment.

— Messire Satan, fit enfin le fermier, dites-moi donc combien de grains d'avoine renferme cette auge que vous voyez.

— Exactement deux cent cinquante sept mille huit cent nonante trois.

— Prouvez-le.

— Compte et tu verras.

Le compte fait, le Diable avait raison.

— Messire Satan, reprit Marcel, pourrez-vous retrouver une aiguille cachée dans cette botte de paille pendant que je dirai vingt fois mon nom ? . . . . . .

— Vas-y, dit le démon. . . . . .

Et mettant le feu à la paille, il souffla pour activer la flamme qui eut bientôt dévoré la botte. Alors prenant l'aiguille dans les

cendres il la présenta au fermier qui en était seulement à la quinzième répétition de son nom.

Le pauvre homme était attéré : une seule question lui restait encore à poser. Qu'allait-il demander ? Le diable était si fort et lui si simple que nul doute ne lui restait sur l'issue fatale de l'épreuve. Une idée lumineuse lui vint soudain à l'esprit. S'il interrogeait la cassette de St-Pierre ? Elle seule pouvait désormais le tirer d'embarras. Il courut donc la consulter. Elle répondit à son appel et il revint vers le diable plein d'espoir en l'expédient que la bienheureuse cassette lui avait suggéré.

Il prit deux mesures de grains de froment, répandit l'une d'un côté de la cour et l'autre du côté opposé. Puis, s'adressant au diable, il dit :

— Je vous défie de faire disparaître grain par grain un de ces deux tas pendant que je ferai disparaître l'autre. Je vous autorise toutefois à vous aider d'autres forces que des vôtres, comme de mon côté j'en vais user... Acceptez-vous ?

— J'accepte.

— Eh bien ! au troisième coup de cette baguette sur la porte nous commencerons.

Il frappa les trois coups. Au dernier, le démon fit apparaître une légion de diablotins qui se mirent avec ardeur à ramasser grain par grain le froment éparpillé sur la terre pendant que Marcel ouvrait la porte du poulaillier à un régiment de poules et de poussins qui eurent bientôt nettoyé le sol, car, tandis que les ongles crochus des diablotins étaient un obstacle à la rapidité de leur travail, le bec court et pointu des volatilles les aidait considérablement dans leur tâche.

— Vous avez perdu, Messer, s'écria le fermier en riant et je conserve mon bien !

Le diable lâcha un épouvantable juron, et d'un coup de pied entr'ouvrant le sol sous ses pas, il disparut au milieu de flammes et de fumée . . . . . .

. . . . . .

Au bout de l'année, St-Pierre revint chercher sa cassette, et jusqu'à la fin de ses jours Marcel et sa famille jouirent d'un bonheur

qu'ils avaient bien mérité. Quand le fermier mourut, on grava sur sa tombe une épitaphe rappelant la légende que je viens de vous rapporter. Mais le temps, cet impie qui ne respecte rien, en a détruit les dernières traces.

Quant à St-Pierre, on prétend que chaque année encore il descend parmi nous et remet sa cassette à un homme charitable qui en est digne. Mais les méchantes langues ajoutent que, depuis des siècles qu'il fait ses voyages terrestres, il n'a jamais trouvé l'occasion de la laisser chez nos curés ou nos moines.

MAX MARC.

Rebecca à la fontaine.

I.

MARIAGES RICHES ! RELATIONS UNIVERSELLES !

SUCCÈS ASSURÉS ; PROMPTS RÉSULTATS.

M. BENJAMIN TARTUFEL, *de la célèbre agence Tartufel et Cie, la seule recommandée*, a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle qu'il est descendu à l'hôtel des Bains, et qu'il se tiendra, pendant tout son séjour à Spa, à la disposition de ceux qui voudraient bien lui accorder leur confiance.

Jacob Durandel avala une gorgée de chartreuse, puis reprenant son journal, il relut cette singulière annonce et se mit à réfléchir.

Ma foi, se dit-il, pourquoi pas ? Les malins ont beau se moquer des officines matrimoniales ; plusieurs de mes amis qui ont confié leur sort à ces marieurs de profession, sont aujourd'hui parfaitement heureux et coulent une existence paisible, entourés d'une nombreuse progéniture... Faut-il nécessairement, pour trouver femme, courir les bals et les fêtes ? faire la cour à un tas de péronnelles qui se rient de vous ?

Et puis, hâtons-nous de le dire, Jacob Durandel n'avait pas eu à se louer des rencontres qu'il avait jadis faites dans le monde ; c'était dans une soirée dansante qu'il avait fait la connaissance de Julie Pigrichot ; deux tours de valse, et crac ! son cœur était pris. Il avait commis l'inconcevable sottise d'unir sa destinée à la sienne ; mais

cette union avait eu si peu de charme pour l'un et l'autre époux que, trois ans après, les petites formalités judiciaires accomplies, ils avaient, d'un commun accord, repris le chemin de l'hôtel-de-ville, à l'effet de faire solennellement dissoudre par le même officier de l'état civil qui avait procédé à leur mariage, les liens qui les unissaient.

Semblable en quelques points au héros de Jacques Normand, Jacob Durandel avait trente-neuf ans, et possédait fortune ronde ; célibataire, il l'était pour le quart-d'heure, — et, ajoutons le tout de suite, — c'était un excellent garçon. Mais c'est ici que le parallèle cesse d'être aussi parfait ; il avait toujours éprouvé la plus profonde aversion pour les écrevisses; aussi, bien qu'il eût promené longtemps son spleen dans toutes les capitales de l'Europe, jamais, entendez-vous, jamais, il n'avait mangé d'écrevisses en cabinet particulier.

Un autre, appréciant d'autant mieux la liberté qu'il en avait été quelque peu privé, eût à sa place, sans nul doute, contracté diverses unions, en omettant toutefois de se présenter devant Monsieur le maire ; mais lui, il avait horreur de tout ce qui est illégitime et illégal ; dès sa tendre enfance, les phrénologues lui avaient dit qu'il avait la bosse du mariage, si bien qu'après toutes ces pérégrinations, et malgré tous ses déboires, il s'était senti pris d'une folle envie de convoler en secondes noces. Il n'y a que le premier pas qui coûte, et ce premier pas, il est vrai, lui avait coûté, mais bah ! c'était une raison de plus pour espérer qu'une seconde tentative réussirait mieux. Il était, à présent, bien décidé ; cette annonce était si alléchante.... Il voulait à tout prix trouver une occupation sérieuse ; l'oisiveté lui pesait ; un instant, il avait hésité entre la politique et le conjugo, mais, toute réflexion faite, se disant qu'il ferait sans doute un piètre conseiller communal et à coup sûr un mari passable, il résolut de consacrer ses loisirs à soigner le pot-au-feu conjugal ; c'était plus prosaïque peut-être, mais certes, moins périlleux.

Que voulez-vous ? il y a des gens qui ont des goûts si étranges...

Et, après avoir vidé son verre de chartreuse, Jacob Durandel se

leva et se dirigea vers la demeure de l'entremetteur pour le bon motif.

II

Lorsque Jacob Durandel entra, Benjamin Tartufel, (de la célèbre agence Tartufel et Cie, la seule recommandée) mollement enfoncé dans son fauteuil, était en train de savourer un excellent londrès.

Poliment, il se leva, et invitant Jacob à s'asseoir, il s'enquit sur-le-champ du but de sa visite.

Quand Durandel lui eut exposé son cas et se fut longuement étendu sur ses qualités personnelles, et plus longuement encore peut-être sur celles que devait posséder la femme qu'il désirait conduire à l'autel (vieux style), Benjamin Tartufel (de la célèbre agence Tartufel et Cie, la seule recommandée) se frappa joyeusement la tête et s'écria triomphalement, traduisant d'une manière toute moderne, le mot d'Archimède : — J'ai votre affaire ! Justement, il y a un quart d'heure à peine, j'ai reçu la visite d'une dame, une veuve, je pense, qui cherche à se remarier, et elle semble réunir, je pense aussi, toutes les conditions que vous souhaiteriez trouver chez une femme. Elle a déjà franchi le cap des illusions, paraît aimer la tranquillité, se contenterait de quelques petites distractions, telles que le théâtre, de temps en temps ; elle m'a dit qu'elle adorait le coin du feu et savait au besoin exécuter, avec sentiment un « Nocturne de Chopin » pour endormir son mari....

— Mon idéal ! mon idéal ! celui que je poursuis depuis dix ans, s'exclama Jacob Durandel. Oh ! dites-moi, cher M. Tartufel, dites-moi quand et comment je pourrai rencontrer cet ange, je brûle du désir de le voir, de lui dire que ma flamme.....

Coupant court à l'enthousiasme poëtique de son client, Benjamin Tartufel (de la célèbre agence Tartufel et Cie, la seule recommandée), lui déclara que rien n'était plus simple, qu'il allait immédiatement écrire à la dame en question de se trouver le lendemain à trois heures devant le Pouhon ; Durandel y serait comme par hasard, Tartufel aussi, et.... il n'y aurait plus qu'à commander le repas de noces....

Jacob Durandel était rayonnant ; après avoir juré une reconnaissance éternelle à celui qu'il appelait son bienfaiteur, il prit congé de lui, non sans lui avoir toutefois donné des preuves de sa reconnaissance ; ce que ce bon M. Tartufel (de la célèbre agence Tartufel et Cie, la seule recommandée), accepta sans trop se faire prier.

III.

Le lendemain, exact au rendez-vous, rasé de frais, tiré à quatre épingles, Jacob Durandel se dirigea vers le Pouhon.

L'air était embaumé; les petits oiseaux gazouillaient en se becquetant dans les branches, les gouvernantes anglaises, des rançons sous le bras, traînaient derrière elles une ribambelle de babies ; des malades, imaginaires et autres, sillonnaient les allées ; bref, c'était un spectacle bien fait pour remplir de joie le cœur de Jacob Durandel ; la nature semblait s'associer à son bonheur. On a beau avoir conjugué cent fois, et cela même légitimement, le verbe aimer, ce n'est pas sans une certaine émotion que l'on approche d'un rendez-vous ; mille sensations l'agitaient; et puis, il y avait je ne sais quoi de poëtique dans cette rencontre, quelque chose de biblique même, et Jacob se rappela l'histoire de Rebecca à la fontaine....

Le Pouhon était littéralement pris d'assaut ; des femmes de tout âge, grandes, petites, moyennes, blondes, noires et rousses se bousculaient là-bas, et Jacob Durandel se demandait en les passant en revue : « Laquelle serait-ce ? laquelle serait-ce ? »

Il finit, dans cet océan de types, par découvrir Benjamin Tartufel (de la célèbre agence Tartufel et Cie, la seule recommandée).

— Eh bien ! est-elle là ? s'écria-t-il anxieux.

— Elle vient, répondit Benjamin ; la voilà....

On entendit le bruit régulier d'une robe de soie balayant la poussière de l'allée ; une dame s'avançait, majestueuse....

Jacob Durandel leva les yeux sur elle, mais il ne l'eut pas sitôt regardée qu'il poussa un cri, et renversant Benjamin Tartufel (de la célèbre agence Tartufel et Cie, la seule recommandée), il s'enfuit au plus vite....

Il venait de reconnaître son ancienne femme !....

A. J.

Fusains mignons.

V

LA GRANDE PEUR

Rien ne me fait peur autant que la mort,
Rien ne m'épouvante autant que la bière :
Or, je suis sans foi, partant sans remord.

Ce qui me fait peur, ô toi, la Lumière !
Ce qui m'épouvante, ô toi, le Soleil !
C'est la nuit qui va clore ma paupière ;

C'est le repos froid du fatal sommeil;
C'est l'inconnu noir où mon esprit sombre ;
C'est le temps sans fin, égal et pareil.

O matin, j'ai peur des griffes de l'ombre !
O rose, j'ai peur des baisers du ver !
O pinson, j'ai peur du vieux vautour sombre !

O printemps, j'ai peur des neiges d'hiver !

VI

EVOCATION

O mon frère, ô mon sang, que fais-tu sous la pierre ?
A deux, j'avais une aile, et seul j'ai le sol nu ;
Seul, je suis l'ombre sourde, à deux j'étais lumière.

Oh ! ce poids du tombeau d'où nul n'est revenu,
Ami de ma pensée et de mon rêve intense,
Dis moi que c'est un gouffre où pleure l'inconnu.

Alors, alors, j'irai, bercé par la cadence,
Large des lyres d'or, m'abîmer dans ton sein
Qui garde pour mes os l'éternelle constance.

J'irai m'ensevelir, chantant, avec l'essaim
Des pétales de rose et des frissons de brise,
Et je dirai mon heur au temple grave et saint

Qui mentait à ma foi caressée et surprise.

(A suivre).

FRÉDÉRIC BATAILLE.

Amour d'Outre-Tombe

Mon âme, quand le jour viendra
De quitter ta robe mortelle,
Et quand alors Dieu t'ouvrira
Ta cage, joyeuse hirondelle,

Monte aux cieux ainsi qu'un éclair,
Va chercher parmi les étoiles
La sœur que tu pleurais hier,
Le front couvert de sombres voiles.

Va lui dire que les oiseaux
Chantent au bord de notre tombe,
Que le myrte étend ses rameaux
Verts au dessus de cette combe

Où dans un paisible sommeil
Et dans une étreinte éternelle,
Nous dormons sans peur de réveil
Rêvant, elle de moi, moi d'elle!

Va mêler ton cœur à son cœur ;
Dans l'infini plane avec elle ;
Bois à la source du bonheur
Bois, cette source est éternelle !

Et quand lasse d'azur, de cieux,
Parfois lorsque le jour s'achève,
Tu reviendras revoir les lieux
Où tu passas ainsi qu'un rêve,

Mon âme, avec des chants joyeux
Vers l'éther remonte légère,
Heureuse d'aimer sous les cieux,
Heureuse d'aimer sous la terre !

A. M. CHAMP D'AULNES.

Les Livres.

L'Ardenne belge, française et grand-ducale. Guide du touriste dans la région de l'ancienne forêt, par JEAN D'ARDENNE. *Rozez, éditeur.* — *Bruxelles*, 1881.

A en juger d'après sa reliure rouge sur laquelle se détachent en lettres d'or le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur, on pourrait d'abord se croire en présence d'un simple guide, uniquement destiné à renseigner le touriste, à

lui indiquer la route à suivre, les précautions à prendre et les hôtels à choisir; mais l'œuvre de M Jean d'Ardenne ne rappelle guère que par sa forme extérieure les guides Bædeker, Johane, Conty, et *tutti quanti*.

Ce n'est pas seulement un guide, c'est un livre, et un livre fort consciencieusement travaillé; à peine en a-t-on parcouru les premières pages qu'on s'aperçoit bientôt qu'il y a là autre chose qu'un simple vade-mecum de voyageur.

M. Dommartin a eu l'Ardenne pour berceau, et cela seul suffirait pour expliquer la sollicitude qu'il a mise à nous décrire son pays natal, à nous vanter ses beautés trop méconnues ou plutôt trop ignorées, hélas! des Belges surtout. Il semble qu'il ait voulu attirer l'attention du public sur sa mère-patrie, pour laquelle il professe une si profonde et si légitime admiration; il semble qu'il ait, en quelque sorte, voulu la réhabiliter. C'est là une tâche ingrate, mais nous ne croyons pas être démenti en disant que l'auteur a pleinement réussi. Aussi a-t-il prêté à l'accomplissement de ce labeur le secours puissant de son talent; il y a mis toute son âme, et lui, le grand sceptique, l'écrivain — disons-le sans le blesser — légèrement gouailleur, ne peut se défendre d'une certaine émotion, lorsqu'il s'écrie : « Au printemps, — quand le printemps se décide à sourire — à l'heure où les pousses nouvelles commencent à égayer la tristesse des bois; en été, aux jours du soleil qui hâle, des blés hauts, des bois touffus, des feuillages sombres; en automne — oh! en automne surtout, — saison qui donne à notre pays sa splendeur entière, où la terre prend un charme singulier, indéfinissable, presque enivrant; — il fait bon s'en aller à travers les paysages variés de l'ancienne Ardenne. »

Le lecteur en conviendra avec nous : on a de la peine à reconnaître là le Jean d'Ardenne que vous savez. Mais « chassez le naturel, il revient au galop » Jugez-en par la fin de la préface : « Il me reste à prier le lecteur, selon la formule, d'excuser les fautes de l'auteur, ensuite de les lui signaler. Permettez-moi d'insister sur ce point : les personnes qui trouveront que j'ai pêché soit par action, soit par omission, pourraient se contenter de m'appeler crétin dans des lettres anonymes; je les supplie d'ajouter en post-scriptum les renseignements qui me permettront de corriger l'édition prochaine. »

Et, ce préambule achevé, le guide nous invite à le suivre. Successivement, il nous promène sur les rives de la Meuse supérieure, puis nous fait côtoyer la Meuse inférieure, nous entraîne dans la vallée de l'Ourthe, et finalement, sans être nullement fatigués de tous ces zigzags, nous nous trouvons au beau milieu du Grand-Duché. Avec un tel cicerone, le charme du voyage semble grandir encore. Il connaît les coins et les recoins de la terre d'Ardenne; avec lui on s'enfonce dans les bois mystérieux, dans les forêts antiques, avec lui on gravit les rocs escarpés, avec lui on contemple, on admire; de temps à autre, il vous arrête pour vous rappeler un peu d'histoire — très peu, — comme dit l'auteur, sans doute pour ne pas effrayer les historiens en vacances; et parfois, il se plaît à vous conter quelque bonne légende, toujours marquée au coin de sa verve railleuse. Un mot ici — à propos de légendes. — Nous conseillons aux personnes à l'imagination un peu vive, de passer outre les légendes, malgré tout l'esprit qu'on met à nous les narrer! Mais là bien franchement, M. Jean d'Ardenne ne trouvez vous pas cruel d'effeuiller les illusions des gens poëtiques? ..Que deviendrons nous, bon Dieu! si nous ne croyons plus à l'histoire des dames de Crévecœur qui tombèrent dans le fleuve... Il est si bon de croire que c'est arrivé....

On continue à marcher de merveille en merveille, et, ébloui, on voit se dérouler devant soi des panoramas — de vrais, ceux-ci, — qui, pour ne pas avoir été faits sur commande, n'en conservent pas moins certain mérite... Là-bas s'étendent les vertes prairies, — pour employer le cliché d'usage — et

tout au fond de la toile, — la rivière « déride les replis tortueux de son ruban entre des croupes hérissées de rochers, couvertes de forêts. »

N'allez pas vous imaginer toutefois que M. Jean d'Ardenne n'ait fait là qu'œuvre de poëte, œuvre d'artiste ! Il a voulu faire avant tout un guide pratique, et il ne nous pardonnerait certes jamais d'essayer de lui enlever cette qualité qu'il semble hautement revendiquer dans sa préface.

Les paysages les plus variés, les près les plus pittoresques se succèdent sans cesse... mais halte ! vous arrivez au terme de voyage... déjà !... vous vous étonnez de la distance parcourue... et vous vous retrouvez auprès de vos bouquins, au milieu du tapage de la ville, et traînant le boulet du terre-à-terre quotidien....

Ce livre — comme nous l'avons déjà dit — n'a pas eu seulement en vue d'être utile aux touristes ; c'est en même temps une œuvre littéraire, où la description tient certes une large place, mais où la legende frôle l'anecdote, — où la forme est châtiée et où l'esprit abonde — ce qui d'ailleurs ne surprendra personne. Il se recommande donc à tous, petits et grands, touristes infatigables et gens sédentaires qui pourront réaliser—comme on l'a fait pour le théâtre — le phénomène du voyage dans un fauteuil au coin du feu. Ceux qui connaissent l'Ardenne referont leur voyage avec plaisir, et ceux qui ne la connaissent pas s'empresseront de s'envoler vers ces belles régions. Peut-être finiront-ils par comprendre qu'ils n'ont pas besoin de franchir la frontière pour découvrir des merveilles, peut-être finiront-ils par se persuader qu'ils n'ont pas besoin de sortir de leur pays pour trouver des écrivains de talent.

Ajoutons que l'ouvrage, édité avec le plus grand soin par le maison Rozez, est enrichi de 4 cartes superbes qui ont été spécialement exécutées pour cet ouvrage à l'Institut cartographique militaire.

A. J.

BIBLIOTHÈQUE GILON, VERVIERS

Chez les Sauvages, par ERNEST GILON.

M. Gilon, tout en dirigeant avec un zèle qui ne se refroidit pas un instant, la remarquable publication qu'il a entreprise, trouve encore le temps d'écrire des livres, et des plus intéressants.

« Chez les Sauvages » son dernier ouvrage est un volume fort attrayant. Tout en nous décrivant la vie, le langage, les mœurs, la toilette de nos frères des antipodes, il se plaît à nous montrer qu'en certaines choses la société civilisée n'est pas fort au dessus de l'état sauvage. C'est ainsi qu'à propos du tatouage des sauvages, il nous dit : « N'est-ce pas encore la vieille histoire de la paille et de la poutre et sommes nous bien certains de ne pas tomber dans un usage aussi stupide ? Nous ne nous tatouons pas, mais nos élégantes ne se fardent-elles pas et ne doivent-elles pas la fraîcheur de leur peau et la douceur de leur regard aux cosmétiques bien plutôt qu'à la nature ? Quelle est l'actrice si jeune et si jolie qu'elle soit, qui ne nous montre par les lentilles grossissantes de nos jumelles que sa figure est platrée ? »

Je pourrais vous citer encore une foule d'autres choses fort amusantes et fort bien dites mais je craindrais de trop allonger mon article. Un mot encore cependant : « Chez les Garos et les Bhienjas, nous dit Monsieur Gilon, les garçons ne font jamais de déclaration aux jeunes filles. Ces sont ces dernières qui demandent la main des jeunes gens. » Eh bien, voilà qui m'irait. Le livre de M. Gilon est intéressant au plus haut point, et nous en conseillons fort la lecture.

ALBERT ORTH.

PLUME & CRAYON

REVUE

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

ARTS SCIENCES LETTRES

Sommaire : Correspondance. — Causerie bruxelloise, par Augustin. — Petite chronique. — Les pétales d'une marguerite, par Eugénie Darrieu. — Camées : Les fines mouches, par Valère Idelche. — A travers la musique, par V. I. — Nécrologie. — Au coin du bois ; le bonheur, par Memor. — A mon ami Henri Bonny, par Aug. Mestdagh. — Pickwick, par F. Wagener. — La dernière lettre, par A. Geist.

BELLE OCCASION

V. HUGO. Napoléon le petit, 1 v. in-32, **0 80.**

chez Boitte, rue de l'Hôpital, 38, Bruxelles.

Librairie Vve Ferdinand SACRE
RUE DE LA PUTTERIE, 33, BRUXELLES

Achat de Livres au Comptant
ABONNEMENT
à la lecture au mois et au volume
IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE
Fournitures de Bureaux

Préparation aux EXAMENS de *Philosophie* et *Lettres :*
Répétitions de **Latin, Philosophie, etc.**

Examens de *Secrétaire de Légation* :
Anglais : grammaire, traduction, correspondance, etc.

Succès obtenus à chaque session.
R. BENHAM, professeur, 43, rue Keyenveld, IXELLES.

SALLE Ste-GUDULE
Petite Rue de l'Écuyer, 9, Bruxelles
TOUS LES MOIS
Ventes de Tableaux, Antiquités
LIVRES & GRAVURES
On accepte des objets pr les ventes
ACHAT & ÉCHANGE
DE
TABLEAUX & ANTIQUITÉS
Expertises

VIENT DE PARAITRE

A la Librairie Universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine, 81, Bruxelles

L'ARDENNE

BELGE, FRANÇAISE, GRAND-DUCALE

Guide du touriste dans la région de l'ancienne forêt

PAR

LÉON DOMMARTIN (JEAN D'ARDENNE)

Un volume relié, format Baedecker, de près de 400 pages, orné de 4 cartes détaillées, dressées et gravées à l'Institut Cartographique Militaire de Bruxelles, et d'une carte des chemins de fer, imprimée en couleur.

PRIX : 6 FRANCS

En vente chez tous les Libraires.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Achat et échange de livres

Romans, Littérature et Poésies — Livres de Sciences et Classiques

LIVRES A GRAVURES

LOUIS DEMEULENEERE

Rue du Chêne, près du Manneken-Pis, Bruxelles

Estimation et achat de Bibliothèques au comptant.

SALLE SAINTE-GUDULE

9, Petite rue de l'Ecuyer, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES HEBDOMADAIRES

DE

BELLES COLLECTIONS DE LIVRES

Gravures et Musiques

L'Exposition publique aura lieu les jours de vente, à partir de 10 h.

Au comptant avec augmentation de 10 %.

Librairie de A. BOITTE, Éditeur

38, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES

HUGO (V.) Les Misérables, 10 vol. in-12 . . . . . fr. 20 00
SUE (E.) Les Mystères du Peuple, 12 vol. in-8°. . . . . » 60 00
Gros-Jean et son Curé — dialogue sur l'Eglise, 1 vol. in-32 . » 2 50

Collection Laurent : Poetes et Prosateurs français, format in-32
Volumes de luxe

DEMANDEZ LE CATALOGUE

MAISON FONDÉE EN 1848

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

J.-B. MOENS

7, Galerie Bortier, 7, à Bruxelles (Belgique)

Vente et achat de Bibliothèques et toutes sortes de livres anciens et modernes. (Pour les affaires d'une certaine importance, on se rend à domicile.)

Commission pour la Belgique et l'étranger.

Dépôt général des principaux éditeurs de Paris.

Tous nos ouvrages sont garantis complets et en bon état.

Grand choix de livres à gravures, éditions de luxe et autres, bien reliés, au rabais et d'occasion.

Grand assortiment de musiques pour instruments, piano et chant, partitions, etc., à prix réduits.

LIBRAIRIE D'OCCASION

Achat et Echange de Livres

—

J. VANSTRAALEN

rue des Foulons, 28,

près du Palais du Midi

BRUXELLES

VANDREPOL

BOUQUINISTE

RUE DU CHASSEUR, 3

près la Place Rouppe

Publie tous les mois un catalogue à prix marqués, lequel sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

1re Année — N° 11 — 15 Octobre 1881

LA JEUNE REVUE LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Conte pur	Max Waller.
Les Étranges : Frédéric-Charles Baudelaire	Marius Neminy.
Drôle ! Triolets	Jean Rimaille.
Notes sur le Salon de Bruxelles	M. V.
Amour et Raison.	Max Marc.
Fusains mignons	Frédéric Bataille.
Sur un album.	Paul Berlier.
Les livres	M.W.—A.O.—F.M.

Le Numéro : 25 centimes

BUREAUX :

BRUXELLES
Librairie Universelle de J. ROZEZ
RUE DE LA MADELEINE, 81.

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX.

GAND : Hoste, libraire.
LOUVAIN : Aubette du Tram.
PARIS : Librairie Patay, rue Bonaparte, 18.
BELFORT : Smith et Morlot.
MONTBÉLIARD : Pétermann & Maillard.

Imprimerie et Lithographie Xavier HAVERMANS
GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1881

ABONNEMENTS

Un an. . . . . 2 fr. 50
Six mois . . . . . 1 fr. 25

Adresser les demandes d'abonnement et tout ce qui concerne la REVUE *à la* DIRECTION, *librairie Rozez, rue de la Madeleine, Bruxelles ; Liége : rue Hemricourt*, 29.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront déposés au bureau de la REVUE.

ANNONCES : 1 *franc la case et à forfait.*

La JEUNE REVUE *accepte l'échange avec toute publication périodique.*

La réimpression des articles de la JEUNE REVUE *est autorisée, à condition toutefois d'en indiquer la source.*

La JEUNE REVUE *restera indépendante de toute coterie littéraire, artistique ou politique.*

Toute œuvre adressée à la JEUNE REVUE *sera mûrement examinée et insérée, s'il y a lieu.*

Toute personne qui nous fera parvenir avec son adresse un exemplaire du n° 4 de la JEUNE REVUE, recevra à son gré soit 40 centimes soit 2 numéros de la Revue.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

Paris : Le *Jeune Parnasse* — *Le Magasin littéraire* — *La Jeune France* — *La Revue de la Poésie* — **Royan** : *Les Muses Santones*. **Bruxelles** : *L'Art Moderne* — *L'Illustration Belge* — *L'Excursion* — *La Raison* — *L'Etudiant* — *Ciel et Terre* — **Namur** : Le *Journal des Gens de Lettres* — *Plume et Crayon* — **Verviers** : *Bibliothèque Gilon*. — **Genève**: *L'Ether*. — **Issoudun** : *Le Prisme* — **Rome** : *Il Nomade*

BOITE AUX LETTRES

A. M. Champ-d'Aulnes. — La *Jeune Revue* désirerait beaucoup savoir l'adresse du charmant auteur des triolets sur un carré de papier rose.

C. à Schaerbeek et **L. B.** à Saint-Gilles.—Nous ne pouvons insérer cela, et c'est grand dommage ; car le vers est facile et harmonieux ; mais l'idée est vague et le genre usé ; lisez les modernes : Sully-Prud'homme, Coppée, Aycard et revenez-nous ensuite ;

J. Rhouette et Dominique. — Voilà qui a du tour et de l'entrain ; mais quels tristes vers ! soignez la forme et l'on vous imprimera.

Don Quichotte et **Sancho** à Liége.— Jolis vers ; sujet usé ; un peu de prose ferait bien mieux notre affaire.

L. C. à Gand ; **H. R.** au Hâvre ; **A. V.** à Bruxelles — vos articles paraîtront prochainement.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

HEBDOMADAIRE

à la librairie illustrée, Paris : 7, rue du Croissant, 7.

UN AN : **26** FR.

Sommaire du n° 1, 8 Octobre 1881.

Numa Roumestan	Alphonse Daudet.
Gorgeon	Edmond About.
Le Rêve.	Ludovic Halévy.
Monsieur le Ministre	Jules Claretie.
Une forêt au milieu de Paris	Camille Flammarion.

N° 11.

Conte pur.

Le soleil avec des rayons tentants
Cognant aux croisées,
Je suis allé voir le nommé Printemps
Aux Champs-Elysées,
Les femmes étaient toutes déguisées
En robes rosées
Et les amoureux avaient tous vingt ans.
E. GOUDEAU.

I.

Non ! elle ne voulait plus ! C'était fini — les ivresses étaient passées cette fois... Elle avait au cœur un grand dégoût de la jouissance brutale — elle voulait de l'air, du soleil, des fleurs, de l'idéal. A bas la chair ! Vive tout ce qui est beau, vive tout ce qui est pur !

Oui, ils iraient ensemble au bois Dimanche, et là ils cueilleraient beaucoup de violettes, et puis ils courraient après les papillons d'or, et puis ils iraient boire du lait chaud à la Maison blanche, et le soir, ils reviendraient comme des fiancés timides en se tenant par le bras, et chacun de son côté irait retrouver son dodo ; n'est-ce pas, Robert ? Et Robert, qui en somme était bon enfant, avait dit oui, un oui pénible !

Oh ! comme elle avait pensé toute la semaine à cette folle échappée ! Tous les jours, chez la patronne, elle en avait parlé à ses compagnes. Le soir, quand elle rentrait, elle s'attardait longtemps devant les grands magasins qui éclaboussaient la lumière et elle regardait, muette, les toilettes de printemps. Puis elle rentrait dans son petit gîte frais, et là elle travaillait fiévreusement à sa robe blanche, la nouvelle robe qu'elle voulait mettre Dimanche pour être bien belle, et pour faire honneur à son gros Robert.

Le Vendredi, l'étudiant était venu à neuf heures, légèrement lancé — on avait nocé chez le grand Chose — et il avait plaqué un gros baiser chaud sur les joues de la petite, mais elle avait énergiquement résisté en disant : Non, mon petit vieux, sois sage, dis ! tu sais, tu as promis...

Et Robert — comme un sage enfant — était retourné chez lui avec un vague regret, mais content tout de même d'avoir obéi. Ce soir là, Lucette se sentit un peu triste en allant au lit. Elle ne savait pourquoi, elle devait être heureuse.... allons ! endors-toi, vilaine !

Le Dimanche vint enfin, un beau Dimanche de printemps, avec une masse de soleil qui dansait aux vitres.

Lucette s'habilla dare dare, mit les bottines gris-clair que Robert lui avait données la veille, et son grand chapeau de paille replié sur les oreilles. Il était ravissant, ce chapeau, avec sa grande branche de muguets jetée avec chic sur la grosse paille, et là-dessous la mignonne figure de Lucette souriait coquettement au soleil.

Robert arriva à neuf heures, sanglé dans sa redingote numéro un, rasé comme un carme et fredonnant de sa voix de basse :

Mignonne voici l'Avril,
Le soleil revient d'exil,
Tous les nids sont en querelles,
L'air est pur, le ciel léger
Et partout...
Et partout... et... zut ! je ne sais pas le reste !

— Allons vite ! Roro ! nous allons manquer le train.

Ils partirent, elle, fière de lui, lui, ne demandant plus qu'un bonheur à cette terre : celui de rencontrer toute la faculté de médecine.

II.

Lucette étendit son mouchoir à terre, lança une roulade fantastique qui fit tressaillir tous les rossignols du bois, se coucha paresseusement et s'endormit, les pieds au soleil.

Robert avait promis d'être sage.

Il s'assit gravement dans une fourmilière et se mit à songer : « Oui, c'est beau, bien beau, excessivement beau, mais... mais c'est bête, bien bête, remarquablement bête ! Cela durera-t-il grand Dieu ! sinon je me vois d'ici condamné à la contemplation muette de la plastique vêtue, et de la marmoréenne vertu. O Tantalus ! toi qui souffris pour des raisins, intercède pour moi qui souffre.... pour des prunes ! O Vénus ! O Eros ! *Quousque tandem !* »

Après cette invocation payenne, digne souvenir d'un rhétorique supra-littéraire, Robert s'endormit entre son tuyau flambant neuf et ses gants gris-perle mollement affaissés dans l'herbe fraîche.

Ils rêvèrent longtemps ainsi, baignés dans le bon air nourrissant de la verdure, et, quand vint l'heure du départ, Robert, ses deux coudes plongés dans les pousses vertes, racontait à Lucette, l'histoire

— habillée, bien entendu — de Monsieur des Grieux et de Mademoiselle Lescaut.

Ils partirent, vaguement bercés par les bruits lointains de la ville qui leur arrivaient confus et étranges. Ils se sentaient remplis de poésie maintenant; l'idéal avait montré son nez rose et... pourtant ce n'était pas tout. Lucette éprouvait de vagues frémissements, sa respiration avait des intermittences d'amour... La bête revenait, la vilaine bête !

Quand ils furent arrivés au logis de la petite, Robert voulait monter une minute — rien qu'une minute — pour causer un peu. Mais quand ils se retrouvèrent dans la chambrette, et qu'ils voulurent se séparer, l'ouvrière se suspendit au cou de l'étudiant et lui dit tout bas, tout bas :

— Tu m'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, ma mignonne, mais tu sais, j'ai promis d'être très sage.

. . . . . .

Elle alla pousser le verrou et répondit plus bas encore, rougissante et délicieuse :

— Pas trop, dis !

MAX WALLER.

29 Juillet 1881.

Les Etranges

FRÉDÉRIC-CHARLES BAUDELAIRE

(Suite et fin).

Après le fond, la forme.

Le poëte créateur invente son style. Baudelaire augmente de plusieurs octaves le vieux clavier romantique, et frappe en maître l'accord parfait de l'Idée et de l'Expression. L'homme est merveilleusement servi par l'artiste. La forme est abstruse, intense, concentrée, les contrastes croisés et confondus comme les écritures différentes d'un palimpseste. Ce ne sont qu'épithètes mystiques, renouvelées du latin d'Eglise, ex-votos du poëte à la vierge du rêve ; strophes bizarres, composites, byzantines, ployées par le poëte, mais comme un arc, et lançant, — en guise de flèches, leurs vers

formidables ; phrases morbides, carressantes, voluptueuses, aux vibrations douces de chanterelle ; appels désespérés, ululations plaintives, lugubres comme un timbre de cloche félée. Par tout le volume, à travers plus de trois cents pièces, un mot répété, ample, immense, polysyllabique, coupe la mélopée du vers. Ainsi, résonnent et se répondent, dans les profondeurs de la foule, dominant le murmure des hymnes védiques, le bruit des conques, des vinas et des cymbales, les gongs d'airain des pagodes hindoues!—

L'anatomie du vers Baudelairien mériterait une plus longue étude. Comme tous les romantiques, il aime le vers brisé, la césure mobile, l'enjambement, la rime riche. Il a comme eux des vers d'une venue, emplissant l'oreille avec des vibrations de dard planté dans la cible. Ainsi, la fin du *Couvercle :*

Le Ciel ! couvercle noir de la grande marmite
Où bout l'imperceptible et vaste humanité.

Ainsi, cette inoubliable invective des *Femmes damnées*, dans *Les Épaves* :

Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

Celui qui veut unir dans un accord mystique,
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !

Souvent, des adjectifs à la rime ; non pas de ces adjectifs stéréotypés, que l'on est sûr de voir se glisser dans tout rassemblement d'alexandrins, — mais de ces adjectifs inventés, renouvelés, détournés de leur sens profane, relevant la traine croulante de la strophe, comme les pages d'une infante de Velazquez.

L'image de Baudelaire n'a point la fréquence et la vanité des métaphores Hugoniennes. A la fois sobre et intense, bizarre et juste, d'un mathématicien et d'un poëte, elle réunit la précision du compas et l'enchevêtrement de l'arabesque. Telle, cette image du *Serpent qui danse :*

A te voir marcher en cadence,
Belle d'abandon,
On dirait un serpent qui danse
Au bout d'un bâton.

Et cette autre, du *Guignon :*

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

Baudelaire, au lieu de développer la métaphore, la concentre. Toujours merveilleusement en rapport avec le sujet, elle n'a pas besoin d'être préparée. De là, des vers inattendus qui secouent comme une décharge électrique :

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,
Ta gorge triomphante est une belle armoire,
Dont les panneaux bombés et clairs
Comme des boucliers, accrochent les éclairs !

Là où Victor Hugo délaie l'image en cinquante vers, Baudelaire l'enferme en un seul, — quintessenciée ; laissant au lecteur le soin de la compléter par le don d'évocation. Ainsi, dans un pantoum d'une harmonie ensorcelante, pour exprimer la persistance d'un souvenir amoureux, ce seul vers :

Ton souvenir en moi luit comme un ostensoir !

Et soudain s'ouvre devant nous l'immense vaisseau d'une Église, assombrie par le deuil de la nuit tombante. Un soupir étouffé soulève l'âme des orgues ; et, dans la paix fraîche des dalles, dans l'aromatique ivresse de l'encens, sur le maître-autel où s'alanguissent des cierges, frappé d'un filet d'or par le soleil couchant, symbole mystique et lumineux du souvenir, — l'ostensoir.

Cette concentration d'images est caractéristique d'une manière. Rien de pareil dans Victor Hugo, ni dans Alfred de Musset, — ni même dans Théophile Gautier, dont on a souvent, et sans trop d'intelligence, rapproché notre poëte. Gautier n'a point le spasme, le paroxysme de Baudelaire. Dans les ciels brouillés des *Fleurs du Mal* croasse un vol noir de comparaisons lugubres. Sur *Emaux et Camées* tombent d'exquises visions blanches, comme la neige des plumes de ramiers sur les dentelles des campaniles.

Baudelaire ne doit rien *au poëte impeccable, au parfait magicien ès lettres françaises* (1). Comme les deux images, les deux instruments diffèrent.

1) Ch. Baudelaire, dédicace des *Fleurs du Mal.*

La langue de Gautier, dans sa royale indifférence, dans son kief oriental, n'est pas inventée pour rendre l'enthousiasme hystérique, les fiévreuses torpeurs, les fantaisies hallucinantes des *Fleurs du Mal*. Elle fige la passion ; à son rythme d'or, la voix haletante s'égalise ; en dégradations légères se fondent les teintes cruelles ; les bras tordus se déplient dans le calme souverain des statues. C'est la triple, l'insaisissable, l'idéale chasteté des contours, des couleurs et des harmonies !

La langue de Baudelaire est d'un homme, non d'un demi-dieu. Les mots vivent, souffrent, adorent, trépident. Ces vocables étranges ont des contorsions de damnés ; ces phrases douloureuses, affaissées, ont les remords et les génuflexions des pénitentes ; ces musiques éoliennes ont la diaphanéité, la grâce flottante des apparitions ; la beauté bestiale des prostituées, leurs masques de plâtre, leurs yeux approfondis de k'hol, exultent en ces strophes charnues. D'autres ont les raideures cataleptiques, les maigreurs ardentes, les tons fauves, les gestes extatiques, les regards brûlés de foi d'une sainte espagnole !

VI.

Deux Écoles Littéraires se disputent Charles Baudelaire : L'École réaliste et l'École parnassienne. Les réalistes se trompent sur le sens de quelques tableaux horribles, d'une tonalité puissante et sombre, où l'homme se traîne comme une larve le long des murs, secoué par les passions brutales, crispé par l'ennui moderne, trébuchant à chaque pas sur un cadavre en putréfaction. Ils ne voient pas que le poëte des *Fleurs du Mal* décrit la pourriture humaine comme Suétone et Juvénal ; toutes leurs charognes aux verdeurs marbrées sont éclairées d'un rayon d'immortalité. Ils ne se doutent pas que Baudelaire possède au plus haut degré le don de transfiguration. Loin de ressembler à son ami Edouard Manet, il rappelle en littérature la brosse fougueuse d'Eugène Delacroix. Ils ont le même génie troublé, inquiet, chercheur, exaspéré, paroxyste. Tous deux *agitent leurs figures sur des fonds violâtres et verdâtres ; où se révèlent la phosphorescence de la pourriture et la senteur de l'orage* (1). Ils animent la nature et la font frissonner d'un frisson surnaturel et galvanique.

(1). Ch. Baudelaire.

Baudelaire n'était pas un réaliste. Parnassien, il ne l'était pas davantage. L'auteur de l'*Idéal* et de la *Géante* devait admirer la beauté plastique et la poésie impassible, le rythme calme et fort de la statuaire antique. Le poëte de *La beauté* pouvait prêcher l'impersonnel en ces admirables vers:

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Mais il n'est parnassien que d'intention et d'aventure. Rarement il s'immobilise dans la contemplation stérile de la ligne, et si, d'un ciseau impeccable, il réalise dans le marbre le rêve de pierre d'une Vénus, il l'entoure de ses bras, l'échauffe de sa flamme, et donne au bloc marmoréen l'illusion de vie ; — au rebours des parnassiens, Pygmalions retournés, dont la Galathée était femme, mais qui l'ont changée en statue. L'auteur des *Fleurs du Mal* n'a fréquenté l'École de personne, et ne doit pas plus à Manet qu'à Leconte de Lisle (1). *C'est un maître ayant son royaume, son peuple, et battant monnaie à son coin* (2). Comme de Vigny, Hugo, Musset, Barbier, Gautier et Leconte de Lisle, il a donné son fragment à la grande Epopée humaine. Il a chanté les voluptés de l'étrange, et s'est livré à la mortelle alchimie de la douleur. Entre la tour d'ivoire d'Eloa, les bas-reliefs de la Légende des Siècles, le pilori des Iambes, les Vénus de Milo des poëmes antiques, les transparents Emaux et les fins Camées, Baudelaire a fait courir les arabesques de sa fantaisie, et bâti pour le cadavre de sa chimère, un grand sarcophage en marbre noir.

MARIUS NEMINY.

FIN DES ÉTRANGES.

(1) Il va sans dire que nous parlons ici de l'imitation *voulue*, et non pas de cette imitation *inconsciente* qui est le résultat d'une similitude de tempéraments. Baudelaire correspond en littérature à Poë, en peinture à Delacroix, et en musique à Chopin.

(2) T. Gautier.

Drôle !

(TRIOLETS).

Et l'on revient toujours.....
(air connu).

I

Peut-on bâcler un triolet
Alors que l'on n'a rien à dire ?
A l'instar de Monsieur Daudet
Peut on bâcler un triolet ?
Bah ! tant pis ! qu'il soit bel ou laid,
En somme, les vers, c'est pour rire !
Peut on bâcler un triolet
Alors que l'on n'a rien à dire ?

II

Je suis un pauvre carabin,
Je dissèque à l'amphithéâtre
Et pour me délasser un brin,
Comme un modeste carabin,
Je fais des vers — morne destin ! —
Les deux pieds posés devant l'âtre.
Je suis un pauvre carabin,
Je dissèque à l'amphithéâtre.

III

C'est drôle, gai, rigolbochant
De trifouiller dans la chair morte !
Si cela rend l'homme méchant,
C est drôle, gai, rigolbochant.
Quel plaisir lorsqu'on nous apporte
Un chic sujet, frais, allèchant!
C'est drôle, gai, rigolbochant
De trifouiller dans la chair morte.

IV

Or, hier on nous chahuta
Une enfant de vingt ans à peine,
Mon ancienne... tu sais... Tata !
Or, hier on nous chahuta
Celle qui pour dot m'apporta
Son cœur... elle est morte de peine !
Or hier on nous chahuta
Une enfant de vingt ans à peine.

V

Alors je me souvins du jour
Où j'entrai dans cette chambrette
Qui devint notre nid d'amour.
Alors je me souvins du jour
Où je la lâchai... C'était pour
Quelque petite et sotte brette.
Alors je me souvins du jour
Où j'entrai dans cette chambrette.

VI.

— Phtysique, nous dit le docteur,
« Je crois qu'elle est morte phtysique !
« Çà roulait trop ! » dit-il, moqueur...
— Phtysique, » nous dit le docteur.
Moi je lui répondis, cynique ;
— Je crois qu'elle est morte... du cœur ! »
— Allons donc ! me dit le docteur,
« Je vois bien qu'elle était phtysique. »

VII

Quel farceur, le nommé Destin !
J'ai dû disséquer ma maîtresse !
Ça m'a fait un effet, mâtin !
Quel farceur, le nommé Destin !
En voleur, j'ai pris ce matin
De ses cheveux blonds une tresse.
Quel farceur le nommé Destin !
J'ai dû disséquer ma maîtresse !

VIII

On dit que l'on revient toujours
Hélas ! à l'ancienne tendresse,
Au nid des premières amours...
On dit que l'on revient toujours
Aux jours de printemps, aux beaux jours...
En disséquant avec adresse,
J'ai songé : « L'on revient toujours
*Hélas ! à l'ancienne tendresse ! »

IX

Et tenez ! j'ai l'esprit devin,
Sans calembour, ça va sans dire !
Je m'étais dit : « sacré matin !
— Voyez si j'ai l'esprit devin —
« J'aurai ce petit cœur... pour rire ! »
Et je l'ai trouvé si divin,
Qu'il est là dans l'esprit-de-vin
Sans calembour, ça va sans dire !

X.

Demain je prendrai son fémur
Pour en faire un tuyau de pipe !
Sans me gêner beaucoup pour sûr,
Demain je prendrai son fémur ;
Il faudra bien que je le chipe,
Ce sera chouette à mon mur.
Demain je prendrai son fémur
Pour en faire un tuyau de pipe !

XI.

Pour en faire un pot à tabac,
Si je sais, je prendrai son crâne !
Ma chambre est un vrai bric-à-brac.
Pour en faire un pot-à-tabac,
Je le chiperai, c'est très crâne ;
Ça me donnera l'air kanak.
Pour en faire un pot-à-tabac
Si je sais, je prendrai son crâne !

XII.

Et quand morose je serai,
En contemplant mon amoureuse,
Asile d'un Richmond serré,
Lorsque morose je serai,
Ce souvenir inespéré
Rendra l'heure moins douloureuse,....
Et quand morose je serai
J'embrasserai mon amoureuse !

JEAN RIMAILLE.

Notes sur le Salon de Bruxelles.

Il est sans doute un peu tard pour s'occuper encore du salon de Bruxelles. Les portes du palais des Beaux Arts, ouvertes depuis deux mois, sont près de se fermer; les tableaux ont été discutés, critiqués, jugés; les amateurs ont fait leur choix, le gouvernement a distribué ses récompenses. Aussi la *Jeune Revue* n'a-t'elle pas la prétention d'offrir à ses lecteurs une analyse minutieuse et complète.

Ce sont tout simplement quelques notes prises un peu au hasard, quelques réflexions que l'aspect du Salon a pu faire naître chez un observateur sincère.

***

L'impression qui se dégage d'une première visite est une impression de médiocrité. Non pas que la plupart des œuvres exposées soient dépourvues de mérite. Le détestable est rare au salon, presqu'aussi rare que le très bon. Ce qui domine, c'est le terne, le gris, le neutre; ce sont des œuvres dont on ne peut pas dire qu'elles sont mauvaises, mais dont on ne dira certainement pas qu'elles sont bonnes. Ce qui vous accable, ce sont les tableaux en présence desquels on se demande pourquoi ils ont été faits, et ce que le public aurait bien pu perdre si par hasard, ils n'eussent pas été faits. Bref, le Salon nous frappe par la disette de vrais artistes. En effet, pour avoir le droit de se qualifier de ce nom, il ne suffit pas d'exécuter plus ou moins adroitement un paysage ou un portrait. L'artiste n'est pas le premier venu, qui. à l'aide de ses pinceaux ou de son ciseau, viendra nous dire sur la nature des choses qu'avec de l'étude, nous aurions pu, vous et moi, dire aussi bien que lui. C'est l'homme, au contraire, dont les sensations fines et profondes résonnent au contact des choses avec plus de sonorité; dont le talent mérite toute notre reconnaissance pour avoir su nous transporter au-dessus de nos impressions quotidiennes et pour avoir su nous montrer que l'âme humaine est capable d'émotions aussi rares. Alors, qu'il soit touché par la vue d'une ligne noble ou souple, d'une couleur chaude ou fine, d'une physionomie touchante ou spirituelle: peu importe, c'est un artiste. Et s'il joint à cette émotion la technique indispensable, l'œuvre qu'il produira sera belle; elle méritera de vivre et certainement elle vivra.

***

Une impression vivement ressentie étant la première condition pour qu'un tableau nous plaise, on comprendra sans peine comment il se fait que la peinture historique, religieuse ou mythologique nous laisse d'ordinaire indifférents. L'artiste qui s'attaque à de pareils sujets ne trouve que rarement aujourd'hui, dans le milieu qui l'entoure, la source de cette émotion créatrice dont nous avons parlé. Son œuvre, fruit de la réflexion, a quelque chose d'artificiel et de voulu. Voilà pourquoi nous ne goûtons que médiocrement les grands tableaux de M. Brozik, en dépit du mérite éminent qu'ils présentent à certains égards. Composition habile, couleur opulente, admirable exécution, ce sont là des qualités essentielles. Regardez-y d'un peu plus près, vous serez frappé par l'attitude théâtrale des personnages, par le défaut de profondeur dans les physionomies. Cet harmonieux coloris manque de la chaleur communicative qui trouble et qui attache. Ce que M. Brozik nous montre, ce ne sont pas tant des scènes d'histoire que des scènes de grand opéra.

En revanche, un artiste belge, M. Mellery, a su nous toucher en nous montrant une *Vente à l'encan au* XVI^e^ *siècle*, et cela malgré la tonalité triste et fumeuse dont il s'est plu à revêtir son tableau. Sous les accessoires, sous les détails d'archéologie, le spectateur découvre une âme; il démêle certains sentiments profonds et permanents, des sentiments qui étaient vrais au XVI^e^ siècle, comme ils sont vrais aujourd'hui, comme ils le seront toujours. Ajoutons que le dessin de M. Mellery est à la fois simple et pur, la composition de son tableau des plus heureuses.

Quand nous aurons mentionné pour mémoire l'œuvre de M. Cluysenaar, *Henri IV à Canossa*, connue depuis quelques années, nous aurons à peu près épuisé ce que l'exposition contient de bons tableaux historiques. Le reste ne vaut guère la peine d'être nommé. Tel artiste nous offre, en dehors d'un *Camoëns* verdâtre, un groupe de neuf ou dix personnes qui se promènent la bouche ouverte. Cela s'appelle *le premier cri d'indépendance*. De semblables artistes ne sont heureusement pas aussi deshérités qu'on pourrait le croire à première vue. Le talent leur a parfois manqué, le gouvernement jamais.

***

A quoi faut-il attribuer le singulier malaise que provoquent chez

nous les nymphes, baigneuses et femmes couchées, dont les formes s'étalent insolemment aux murs de l'Exposition? Ou plutôt, pour parler d'une manière plus générale, à quoi faut-il attribuer l'état d'infériorité dans lequel se trouve ce genre de peinture communément désigné du nom de peinture mythologique? A notre sens, il n'en faut pas chercher bien loin l'explication.

Un peintre moderne ne peint pas bien le nu, parce qu'il ne le voit pas, ou s'il le voit c'est par éclairs, dans des conditions défavorables, sous un jour cru et faux. Un ancien, un artiste grec, par exemple, quand il contemplait, au bord d'une fontaine, une jeune fille demi-vêtue et dont les formes se fondaient dans l'azur environnant, devait ressentir une impression que n'éprouve pas du tout l'artiste d'aujourd'hui quand il voit un modèle se déshabiller dans son atelier. Les baigneuses modernes, pareilles à ces plantes décolorées que l'on cultive dans une cave, n'ont jamais été effleurées par un rayon de soleil. Sans doute, il fut de tout temps des artistes qui triomphèrent de ces difficultés. Témoin M. Jules Lefebvre. En s'emparant de la figure de la *Madeleine* avec la pleine vigueur d'un grand talent et d'une science approfondie, il est parvenu à faire de son œuvre, une œuvre rare entre toutes. Mais de pareils succès sont exceptionnels. La Madeleine de M. Lefebvre fait ressortir d'autant plus tristement la médiocrité des peintres qui ont traité des sujets analogues.

***

S'il est une forme de l'art pour laquelle il soit difficile d'éviter la banalité, c'est bien le portrait, et c'est aussi le portrait qui l'évite le moins souvent.

Un peintre de portraits n'a pas rempli son devoir par cela seul qu'il a reproduit d'une manière exacte et plate, les traits de la personne qui posait devant lui. Un photographe en fera tout autant et fera même mieux. L'artiste a précisément pour mission de mettre en relief tel ou tel caractère saillant, qui donne à son modèle une physionomie originale. Il est vrai que la matière est fréquemment ingrate. Bien des personnes paraissent ne rien présenter de saillant. Est-ce absolument certain? Nous ne le pensons pas. Prenez cent personnes d'un physique plutôt vulgaire et qui se ressemblent. Il n'est pas une d'entre elles qui n'offre sur ses traits un détail, une nuance qui lui donne son individualité, et la distingue des quatre-vingt-dix-neuf

autres personnes. Le tout pour l'artiste, est d'être doué d'une assez fine pénétration pour découvrir cette nuance. Mettre en son plein jour le caractère de son modèle, tel doit donc être son but. Prenons pour exemple le portrait de la *reine Marie-Amélie* par M. Jalabert. Tout le monde sait que la reine Marie Amélie, après une existence, semée de vicissitudes, mourut dans un âge fort avancé, sans que l'élévation de son caractère se soit jamais démentie. Son nom seul va donc évoquer en nous je ne sais quelle image confuse de tristesse et de majesté. C'est précisément l'impression que nous fait le tableau de M. Jalabert. Comme on voit, le plaisir naît pour nous de l'harmonie qui s'établit sans effort entre le portrait tel qu'il est et le portrait tel que nous aurions voulu qu'il fût.

M. Wauters, lui aussi, a l'horreur de la banalité. Cette horreur est même si forte qu'elle le pousse dans l'extrême opposé. La plupart des portraits ne disent rien; ceux de M. Wauters disent trop. Il est des artistes dont le génie supérieur ne paraît même pas soupçonner l'existence de la banalité. M. Wauters l'aperçoit, s'en détourne avec soin et nous ne pouvons nous empêcher de prendre part à son effort. Ses deux portraits sont d'ailleurs d'une exécution magistrale et d'une couleur puissante. De telles qualités sont faites pour les ranger parmi les œuvres les plus remarquables du maître.

Les enfants ont leur peintre officiel en M. Jan Verhas. Nul mieux que lui n'a rendu leur grâce rieuse et la mobile expression de leurs traits. M. Jan Verhas est en outre, un coloriste dans toute la force du terme. Sa couleur hardie est à la fois lumineuse et solide, réunion de qualités bien digne d'être appréciée aujourd'hui que tant d'artistes sont solides sans lumière, ou lumineux sans solidité.

Nous ne pouvons que citer en passant, d'excellents portraits de MM. Gervex, Vastagh, Nisen, de la Hoese, Agneessens, etc. Quant au reste, il vaut mieux n'en point parler. Assurément, nous n'en voulons pas aux honnêtes gens qui ont fait reproduire leurs traits pour l'édification de leurs descendants. De tels sentiments n'ont rien que de respectable. Mais ils sont du domaine de la morale et de de la vie de famille, ils échappent à la critique d'art.

***

Il n'est pas dans nos intentions d'examiner méthodiquement les nombreux tableaux qui figurent au palais des Beaux Arts. Ce compte-rendu posthume ne serait pas exempt d'un certain ridicule. Bornons-

nous à parler plus abondamment des quelques œuvres qui ont eu le don de captiver l'opinion publique.

Au nombre de ces dernières, il faut citer en première ligne *les foins* de M. Bastien Lepage. Nous ne croyons pas nous tromper beaucoup en avançant que le succès de ce tableau est dû principalement, en dehors du rare mérite de l'exécution, à son réalisme, à son naturalisme, appelez-le comme vous voudrez, à ce fait que les personnages sont pris en plein peuple. L'introduction dans l'art du peuple tel qu'il est, voilà peut-être la seule nouveauté dont nous soyons redevables au naturalisme. Il est vrai que son importance est capitale. Aussi ne dirons-nous pas, avec un journaliste bruxellois, que ce tableau n'est qu'une simple étude, dépourvue de toute intention et dont le seul mérite, est une facture habile. C'est se placer sous un point de vue bien bas. Dans le corps ployé de cette paysanne, dans ses bras tombants, dans son regard clair, fixe et vide, qui exprime si bien la lassitude de l'animal surmené, on découvre tout un monde d'observations sur le dur labeur des campagnards. Si le terme de document humain n'était discrédité, nous l'employerons volontiers pour qualifier cette œuvre.

Les Français se distinguent d'ailleurs à l'Exposition. Outre les tableaux déjà cités, mentions-nous encore une *Hérodiade* d'une beauté étrange et d'un modèle savant, par M. Benjamen Constant, les paysages de MM. Breton et Chabry, les spirituelles scènes de mœurs de M. Gervex et Dantan.

Nous croyons cependant que pour l'esprit et l'observation, il n'est pas un tableau qui vaille celui de M. Bokelmann : *la fin d'une élection acharnée*. Le spectateur démêle les sentiments, détermine les opinions, classe les partis, si bien qu'il n'est pas impossible d'établir la situation politique de la ville où se passe l'élection. C'est beaucoup pour un seul tableau. Des critiques acerbes diront même que c'est trop. Il est certain qu'en présence de l'œuvre de M. Bokelmann, on finit par oublier couleur et dessin, pour se rappeler les scènes analogues, qu'on a lues quelque part, dans un roman anglais et qui elles aussi, se distinguent par la perfection du rendu, par la vérité de l'observation psychologique.

Ce n'est pas M. Van Beers qui se plaindra de passer inaperçu. A-t-on fait assez de bruit autour de son tableau? Différents journalistes commencent par accuser l'auteur du crime de photographie.

Puis un très mauvais plaisant enlève au moyen d'un grattoir la lèvre d'une jeune femme. M. Van Beers soumet le tout à l'examen d'une commission dont faisait partie un chimiste et cet examen tourne à son honneur. Œuvre distinguée d'ailleurs que *le Yacht la Sirène* et d'un bien beau travail. Son succès n'a rien d'étonnant. Au nombre des curieux, bourgeois et autres, qui tous les jours assiégent ce tableau, il en est en foule qui sont tout heureux de rencontrer chez M. Van Beers des impressions, qu'ils ont, eux aussi, ressenties, en se promenant au bord de la mer. A quoi bon se montrer plus exigeant qu'eux?

M. Hermans, en revanche, nous offre l'œuvre d'un véritable artiste. La donnée, une femme, qui vient d'enivrer un homme, semble n'avoir rien que de vulgaire, et un artiste vulgaire en aurait fait sans doute quelque chose de répugnant. M. Hermans ennoblit son sujet en lui donnant toute sa signification. La Circé d'Homère est une belle magicienne qui, sans passion, comme sans remords, change les hommes en pourceaux. La *Circé* moderne, celle de M. Hermans, est une fille. Son regard vicieux, impudent, dégoûté, l'ennui féroce qui règne sur son visage sont faits pour suggérer de sérieuses réflexions au moraliste. Mais quoi? elle est Circé, c'est-à-dire séduisante et terrible. Cela étant, bien des choses s'expliquent. Son corps s'appuie légèrement sur la table. Cette attitude est une inspiration. C'est d'ailleurs par le choix des attitudes que M. Hermans, dans la plupart de ses tableaux, se montre artiste exceptionnel. Dans la foule de lignes qui pourraient s'offrir à lui, son rare discernement découvre la ligne décisive, celle qui résume une situation et se fixe à jamais dans l'esprit.

M. Sacré, dans la *mort du puisatier* est ému sans être théatral, naturel sans vulgarité. La couleur est maigre malheureusement et semble avoir peine à couvrir le tableau.

Il est un groupe d'artistes dont nous regrettons, faute d'espace, de ne pouvoir parler plus longuement. Par la tendance de leur talent, par le mœlleux éclat de leur coloris, ils représentent, mieux que personne, la saine tradition de l'école flamande. C'est d'abord M. Henri de Braekeleer, digne héritier des maîtres d'autrefois, dans sa couleur, riche, concentrée, dorée, comme aussi dans son dédain de l'élégance plastique. Ce sont ensuite MM. Oyens, Impens, Ravet, Verhaert, Meerts, les uns déjà anciens, les autres plus nou-

veaux, mais qui tous méritent la sympathie et la reconnaissance d'un public flamand.

***

Notre siècle tant attaqué, possède du moins un mérite incontestable. Il aime la nature, il la comprend et ses artistes la décrivent avec émotion. Le paysage offre du reste une autre particularité. C'est là que les modernes impressionnistes ont remporté leurs triomphes les plus mérités. Auparavant, on peignait le paysage comme on peint une scène d'intérieur, avec lenteur et minutie. Les artistes de l'ancienne école mettaient tous leurs soins à reproduire le luisant d'un étang, le rugueux d'une écorce, la courbure d'une branche noueuse. Les impressionnistes essayent de nous donner en bloc l'émotion douce ou poignante qu'ils ont ressentie en face de la nature. Qui a raison, de l'ancienne école ou des peintres du plein air? Il est certain que M. Lamorinière et ses émules peignent bien, dessinent bien, beaucoup mieux assurément que les impressionnistes. Mais il s'échappe des œuvres de ces derniers comme une bouffée d'air frais. Regardez plutôt les tableaux de MM. Coosemans, Rosseels, Den-Duyts, Bouvier, Bellis. Il y a beaucoup de bons paysages au Salon. Il serait trop long de mentionner les nombreux exécutants qui tiennent honorablement leur partie, dans cette vaste symphonie chantée en l'honneur de la nature.

Parmi les œuvres des peintres d'animaux, rappelons les moutons de M. Mauvez, une des toiles les plus finement colorées du Salon; les vaches d'un modelé si puissant par M. Verwée, et surtout, *l'attelage des brasseurs* par M. De Pratere qui est en train de se placer au premier rang des artistes belges.

***

Nous avons dit en commençant que l'aspect du salon de peinture est assez terne. L'aspect de la section de sculpture, certes ne vaut pas mieux. L'insignifiant y abonde. Notons cependant, un *Christ en croix* par M. Injalbert d'un sentiment neuf et intense; le *Travail*, par M. De Groot, œuvre pleine de naturel, mais d'un naturel noble et sain; d'autres œuvres de mérite, exposées par M. De Vigne, Désenfans, Namur, et enfin le *Baiser* par M. Lambeaux. Jusqu'ici la sculpture avait assez heureusement échappé à la tendance qui

entraîne l'art dans la voie du réalisme. Peut-être devait-elle cette force de résistance à la dureté du marbre. Quoiqu'il en soit, les héros et les dieux, nourris de souvenirs classiques, formaient le côté conservateur, réactionnaire dans une exposition des Beaux-Arts. Hélas, les dieux s'en vont; le marbre s'est laissé corrompre et le plâtre s'encanaille. Voyez le groupe de M. Lambeaux. Pas une règle de l'ancienne statuaire qui ne soit violée. Elle exigeait simplicité, noblesse, sérénité. Les personnages de M. Lambeaux ont le geste anguleux et l'expression violente. C'est donc de la décadence? Qu'en savons nous ? Ce jeune gars maigre et ardent ne s'attendait certes pas à voir ses traits reproduits par le ciseau d'un sculpteur. Mais vous qui le critiquez, vous l'avez peut-être rencontré quelque part, tandis que jamais vous n'avez eu l'occasion de vous trouver avec Achille ou Apollon. Existe-il d'ailleurs dans l'art de ces règles immuables dont on ne puisse s'écarter sans crime? Ces règles sont-elles au contraire flexibles et changeantes comme l'esprit humain lui-même? Grave question, la plus grave peut-être qu'on puisse se poser dans le domaine de l'art, trop grave assurément pour qu'il nous soit en ce moment possible d'y répondre. M. V.

Amour et Raison

A Max Waller.

L'article que Max Waller fit paraître le 15 septembre dernier, et auquel je vais tâcher de répondre, me semble édifié sur des bases fausses et ne peut donc donner qu'une conclusion erronée.

La thèse du mariage de raison préféré au mariage d'amour est loin de rallier les sympathies de tous, et l'auteur qui cite A. de Musset — un sceptique — me permettra de lui opposer l'opinion d'Emile Augier qui, dans son admirable comédie *Les Fourchambault*, condamne absolument cette théorie :

« Le mariage, dit-il, est la plus noble des institutions divines, quand il est l'union de deux cœurs ; mais c'est la plus vile des institutions humaines quand c'est la fusion de deux capitaux. »

Or, qu'est-ce que le mariage de raison, sinon une pure opération commerciale. Et peut-il en être autrement d'une transaction d'où l'âme est si soigneusement écartée ? Car se marier, suivant le mode

de Max Waller, c'est contracter une association à terme indéfini. Je m'étonne peu, du reste, de l'aphorisme qu'il défend, étant donné le point de vue où il se place pour juger la femme.

Certes, celle qu'il dépeint existe. C'est la poupée que vous et moi nous coudoyons dans le monde, au bal, au spectacle, à tous les concerts, à chaque réception, et que nous retrouvons l'été au bois, sur les boulevards, à Ostende et à Spa. Cette jeune fille là est toujours la même : creuse, sotte, comédienne, affectée, coquette et souvent ignorante. Elle est parée comme un âne portant des reliques; elle parle haut pour fixer l'attention des badauds et des naïfs, pontifie, dit des énormités sans sourciller, persuadée qu'elle charme, qu'elle séduit, fait la chatte avec le maladroit qui s'y laisse prendre, a des poses étudiées, incline la tête de façon à faire remarquer la beauté de sa nuque, arrondit le bras pour en faire valoir les harmonieux contours, se décolte en triangle pour augmenter par une ombre savante l'attrait de sa chair rose, est fausse, enfin, fausse jusque dans ses entrailles.

Cette jeune fille-là, c'est celle qui joue avec nous, et avec qui nous jouons, celle à qui l'on dit : *Je vous aime*, sur le ton qu'on prendrait pour dire : *Il fait chaud;* celle qui accepte les déclarations avec autant d'indifférence qu'on met à les lui adresser ; celle enfin dont on fait sa maîtresse, mais que l'on ne conduit jamais devant le maire.

C'est ce que l'on nomme en argot commercial : des rossignols. Ce sont les fonds de boutique, les articles de solde dans la société : Ça se négocie, passé la trentaine, grâce à des sacrifices pécuniaires de Messieurs leurs papas qui s'estiment encore heureux de vider leur caisse pour placer cette marchandise avariée. Et ces pauvres créatures n'ont de valeur que pour les marchands de nouveautés qui s'en font la réclame la plus productive et la moins coûteuse qui soit.

Celles-là sont les femmes dont nous parle Max Waller, habituées à jouer la comédie, ou, comme il le dit parfaitement : *à montrer le dessus de leur marchandise.*

Eh ! bien, ne vous en déplaise, mon aimable adversaire, ces femmes là ne sont pas la femme.

A côté de ces non valeurs, qui sont à la femme ce qu'est le marron sauvage à la chataîgne, il y a la jeune fille modeste et candide que vous voulez ignorer, et envers laquelle vous êtes injuste.

Celle-là n'a point, comme Mademoiselle Émérence X. ou Mademoiselle Emma Z, dont la galerie s'amuse, des toilettes bruyantes et une faconde inépuisable, mais elle n'en a pas non plus la cervelle creuse et le cœur vide. Celle-là ne se fait point remarquer par un étalage exagéré de grâces et d'esprit factices, mais si elle parle peu, si elle se vêt modestement, sa place est bien plus considérable dans la société, car c'est elle que l'on aime, c'est elle que l'on épouse, c'est elle enfin en qui se resumeront un jour toutes vos joies et toutes vos ambitions.

Point d'affectation chez elle, sa naïveté lui rend l'hypocrisie impossible, et pour peu que vous y mettiez de la patience et de la délicatesse, vous pénétrerez facilement dans les secrets de son âme.

Son cœur est un livre dont vous couperez les pages, et où vous lirez sans peine le délicieux roman de ses premières émotions. C'est une fleur qui s'ouvre en plein soleil, et dont vous recueillerez les premiers parfums.

Mais que de persévérance, que de détours habiles, que de manœuvres savantes il faut employer pour que cette fleur s'épanouisse à vos yeux.

La femme n'aime pas à se donner : elle veut être conquise ! Il faut que par des soins toujours nouveaux dont l'amour n'est jamais dépourvu, on s'empare petit à petit de son cœur. Il faut d'abord qu'elle vous remarque, il faut ensuite qu'elle se souvienne de vous, et le désir de vous posséder ne tarde pas à la tourmenter. C'est alors qu'elle vous découvre son âme; et soyez sûr qu'elle ne joue pas la comédie, car l'amour vrai, l'amour que nous connaissons mal, mais que les femmes comprennent si étonnament, est étranger à tout calcul. Si elle est de nature vive, emportée, il lui arrivera involontairement, fatalement, de s'irriter devant vous, car son esprit sera tellement plein de vous, que la pensée de vous mentir n'y trouverait plus place. Et du reste, l'amour ne fait pas d'une femme un être indépendant de vous, une associée ; non, c'est une partie de votre âme que votre âme retrouve, et avec laquelle l'union devient si intime, si intense, que rien de ce qui fait battre votre cœur ne laisse le sien indifférent. Dès lors, comment ne pas comprendre cet abandon adorable de la femme qui aime, et refuser de croire à son entière sincérité ?...

L'on s'y prendrait bien maladroitement pour conquérir cette

femme en s'adressant à elle suivant la formule de Max Waller. La jeune fille ne veut pas qu'on traite avec elle d'égal à égal, qu'on lui offre sa main comme on prêterait son bras pour franchir un passage dangereux ; il faut qu'on la prie, qu'on la cajole, qu'on l'adule, qu'on s'incline devant sa toute puissance, qu'on se montre son esclave enfin pour qu'elle vous accepte pour maître.

Celle qui épouserait un homme lui parlant le langage rêvé par Max Waller, le classerait bientôt dans la catégorie des maris de Molière. Et, Dieu merci, ce n'est pas pour cela qu'on se met en ménage.

Pour finir j'ajouterai que le mode de recrutement des jeunes filles à marier que préconise mon aimable adversaire, ne me plaît pas du tout. Eh quoi! c'est à un ami que je confierais le soin de me choisir celle que je dois aimer, mais qu'il doit surtout ne pas aimer. Entre nous, avouez donc que si l'ami la découvre, il sera bien naïf de vous céder cette perle, puisque d'après vous elle est si rare. Et voyez l'anomalie. Dans la vie, tout ce que nous destinons à un usage personnel, nous le choisissons nous-mêmes : notre lit, nos vêtements, notre cercle, notre maison. Et la chose la plus personnelle que puisse posséder un homme : sa femme, il faut qu'un ami se charge de la lui choisir! Je vous avoue que dans ces conditions, si j'étais atteint du scepticisme de Max Waller, je craindrais le mariage, car j'aurais peur d'endosser, au profit de mon ami, une charge dont il prendrait la jouissance et me laisserait la responsabilité.

Mais je veux croire que Max Waller n'est pas tant convaincu qu'il tâche de le paraître, et j'attends avec confiance la Biondetta, qui — d'après son aveu — lui fera brûler ses idoles.

Je dirai même que je le crois bien près de céder au démon tentateur, car il abîme trop le mariage d'amour pour que la campagne qu'il entreprend soit sincère. Il me fait assez l'effet de ces poltrons qui, la nuit, sifflent bien fort en traversant un cimetière pour se donner du cœur. Si Max Waller attaque l'amour avec tant d'ardeur, c'est qu'il le craint terriblement.

Qu'il en soit victime, et bientôt, c'est le châtiment que je lui souhaite du fond de mon cœur pour sa propagande criminelle en faveur du mariage de raison : que celle de mes lectrices qui pense autrement lève le doigt.

MAX MARC.

Fusains mignons.

VII

HAINES FINALES.

Dieu ! laisse-moi mourir dans mes haines finales !
Mets toujours dans mon sein le mépris haut et pur
Des maquignons tablant sur les vertus vénales.

Que mon vers ait toujours le mot vengeur et sûr
Qui, comme un fer trempé, poursuive en leurs ténèbres
Les crapauds venimeux qui crachent sur l'azur !

Que toujours, étreignant leurs hideuses vertèbres,
Mon fouet aille cingler les reptiles maudits
Qui traînent sur l'honneur leurs sifflements funèbres !

Que ma verve implacable, assaillant les bandits,
Ne se lasse jamais de dénoncer leurs fanges,
Et que même, arrachant son masque au paradis,

J'en chasse les démons qui posent pour des anges !

(A suivre)

FRÉDÉRIC BATAILLE.

Sur un album.

—

Sur cent modes divers
Moi qui sasse et ressasse,
Porte-lyre tenace,
D'invariables airs,

En vain dans ma besace
Je cherche quelques vers
A sertir de travers
Sous cette dédicace.

De mon cerveau lassé
A bout d'être pressé,
Comme une orange sèche,

Ce seul brin de sonnet
Désespérément nait
Mal bâti, creux et rèche !

PAUL BERLIER.

Les Livres.

La Mer élégante, poëssies par GEORGES RODENBACH, 1 vol. Lemerre.

Ceci est un livre exquis. L'auteur déjà connu des *Tristesses*, le recueil charmant où brille cette perle : *Le Coffret*, nous offre aujourd'hui une suite d'aquarelles aux couleurs vives, ruisselantes de soleil, parfumées de senteurs marines. Il nous découpe d'une main d'artiste des silhouettes adorablement élégantes qui se détachent avec un chatoiement sur l'horizon immense...

Mon cœur s'amuse à voltiger
Près des femmes blondes et roses ;
Dans son caprice passager
Mon cœur s'amuse à voltiger
Ainsi qu'un papillon léger
Qu'ensorcelle l'odeur des roses
Mon cœur s'amuse à voltiger
Sur des femmes blondes et roses.

La facture de Georges Rodenbach a beaucoup changé depuis les *Tristesses*. On pouvait reprocher autrefois au poëte de n'être pas lui ; sa manière, toute coppéenne le faisait satellite, pasticheur ; *La Mer élégante* est là pour nous prouver qu'il devait trouver enfin sa note personnelle. Les sonnets *Portrait*, *Au piano*, *L'oubli*, *L'amazone* ont une saveur que n'ont point ceux de l'auteur des *Humbles ;* ils sont plus simples, plus naturels, avec plus de couleur ; quant aux autres pièces, il en est d'adorables de sentiment et de forme. M. Rodenbach sent profondément, sa *Tristesse* n'est pas choquante, elle ne produit pas cette sensation d'agacement si difficile à éviter. Il y a, à la dernière page de la *Mer élégante*, des strophes délicieusement mélancoliques :

Quand les vierges d'Égypte étaient mortes physiques
On conservait leurs corps imprégnés de parfums
Et j'ai de même, aux sons de funèbres musiques,
Embaumé ta mémoire, ô mon amour défunt !
J'ai tissé chaque vers, comme une bandelette
Pour te garder intact et pour t'éterniser,
Pauvre amour ! dors en paix dans ta blanche toilette;
Reçois mes derniers pleurs et mon dernier baiser !

De pareils vers ne s'oublient pas.

Un Mâle, par CAMILLE LEMONNIER, 1 vol. Bruxelles, chez Kistemaeckers.

Camille Lemonnier procède de Cladel et de Zola. Il a la virtuosité de l'un et la vérité de l'autre. Son nouveau livre : *Un Mâle*, nous a profondément étonné. La langue s'est assouplie, le style est devenu plus musical. M. Lemonnier semble vouloir se griser du parfum étrange des mots. Comme les vrais écrivains, il n'a plus qu'un souci : la phrase ; qu'une préoccupation : la vérité. Le sujet n'est plus qu'un prétexte à grande œuvre. Ici, il est simple. Un homme des bois, un braconnier, un mâle, un de ces errants qui vivent dans l'intimité farouche des forêts, un ours nommé Cachaprès, est tiré de sa solitude sauvage par une belle paysanne : Germaine. La femme est attirée par la beauté robuste de ce mâle qui se fait tendre et docile pour elle. Ils s'aiment brutalement, cachant leurs étreintes sous les épaisseurs du bois. Puis, Germaine regrette ; elle craint l'avenir, elle abandonne son mâle. Cachaprès se fait tuer par les gardes. Cette simple histoire, Lemonnier la raconte en maître ; sa

forêt n'est plus cette forêt romantique de Theuriet ; elle est grande, elle est homérique ; elle prend des allures druidiques sous la plume solide de notre grand écrivain national. Il y a dans *Un Mâle* des tableaux superbes de rendu ; cela est travaillé en pleine pâte, avec des ombres hardies, des profils enlevés nerveusement. Les pages de la kermesse sont superbes La scène de la chûte, courte, et en même temps intense, est d'un effet magistral. Peut-être querellerions nous M. Lemonnier sur certaines de ses descriptions. Il nous semble que sa nature est parfois trop fantaisiste, qu'il se laisse aller à décrire une nature idéale, bruyante, parlante, et non la grande nature qui repose, mais cette erreur qui n'est qu'une exubérance d'artiste fécond, nous ne pouvons guère la reprocher à celui que nous considérons comme le premier écrivain qui ait paru en Belgique depuis cinquante ans, et que nous admirons comme un maître.

MAX WALLER.

BIBLIOTHÈQUE GILON, VERVIERS

Fleurs de Jeunesse d'EMILE LECLERCQ. — Voici trois contes d'une lecture fort agréable. Le *Fils de ma voisine* qui prend à lui seul les trois quarts du volume, est à coup sûr le meilleur : Madame Berthier habite, avec son fils, Félix, un petit village dont le nom m'échappe. Le docteur Lefebvre vient s'établir là, avec sa fille Marguerite. Félix, qui n'a que 14 ans, se prend pour Marguerite qui en a 18, d'un amour idéal, irréalisable dans notre société. On lui annonce que Marguerite va se marier ; peu-à-peu alors, il dépérit et ne tient plus à la vie que par un fil, quand M. Lefebvre, pour sauver Félix, épouse Madame Berthier dont le fils, bientôt remis, peut désormais aimer Marguerite comme une sœur.

Les deux autres contes sont des descriptions très vivantes des misères et de joies de la vie. Cependant, s'il est permis à un *jeune* de critiquer un vétéran de la littérature, nous avouons à M. Leclercq que le style d'Evelina nous a paru faible.

Eugène Mélen, biographie par E. GILON (PANTHÉON BELGE). — Cette nouvelle collection, également publiée par M. Gilon, est éditée avec luxe. Voilà qui est tout à fait élégant : couvertures en parchemin ; volumes in 8°, ornés d'autographes et de portraits. Dans cette collection, M. Gilon publie les biographies des grands hommes qui ont vu le jour à Verviers, et ma foi, c'est qu'il y en a beaucoup. ALBERT ORTH.

Méli-Mélo dramatique, par CLÉMENT MICHAELS, deuxième série. — Paris, à la Librairie théâtrale : Bruxelles, à l'*Office de Publicité*.

C'est par un compte-rendu de la première série du *Méli-Mélo dramatique* que la *Jeune Revue* a inauguré sa bibliographie. Nous disions alors, à cette place même, que la tentative de Monsieur Clément Michaëls, était des plus louables et qu'il y avait pleinement réussi. Nous ne pouvons que confirmer cette appréciation. *Philippe II et don Carlos* dénote une réelle entente de la scène et une profonde érudition historique. *Pendant la pluie* est un fin tableau de genre lestement enlevé! Nous aimons moins *Hermold le Normand* qui a le tort d'évoquer le souvenir écrasant des merveilleux *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle. Nous croyons que la note spirituelle est celle qui convient le mieux au tempérament de Monsieur Michaëls. F. M.

L'espace nous manque pour rendre compte de tous les ouvrages qui nous ont été envoyés. Nous avons pris les premiers arrivés.

LA JEUNE FRANCE

19, rue Bonaparte, 19

8 fr. par an

SOMMAIRE DU 1er OCTOBRE 1881.

I. Un Romancier réaliste au XVIe siècle. Le *Printemps* d'Yver, par J. Boulmier. 241
II. Vieux Souvenirs. Bobino. par François Coppée. 254
III. Les Sociétés ouvrières de secours mutue s. Après 1789, par Martin Nadaud 259
IV. Les Poètes contemporains, par André Lemoyne. 270
V. La Science française. Henri Sainte-Claire Deville, par François Ruyssen . 275
VI. *Poésies.* Sacra Fames, par Leconte de Lisle 281
VII. — Sonnets philosophiques : — X. Le Miroir. par André Lefebvre . 282
VIII. — Nuit dans les bois, par Théodore Maurer 283
IX. — Le Frelon, par Désiré Corbier 283
X. Théâtres, par Paul Wolff 284
XI. Gazette rimée : P. L. M., par Silvius. 285

Bulletin bibliographique.

Librairie Ve Ferdinand SACRE

RUE DE LA PUTTERIE, 33, BRUXELLES

—

Achat de Livres au Comptant

ABONNEMENT

à la lecture au mois et au volume

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE

Fournitures de Bureaux

SALLE Ste-GUDULE

Petite Rue de l'Écuyer, 9, Bruxelles

TOUS LES MOIS

Ventes de Tableaux, Antiquités

LIVRES & GRAVURES

On accepte des objets pr les ventes

ACHAT & ÉCHANGE

DE

TABLEAUX & ANTIQUITÉS

Expertises

ATTENTION !...

On offre à toute personne honorable, tous les ouvrages littéraires, payables mensuellement d'après le taux suivant :

Toute demande jusqu'à cent francs est payable cinq francs par mois ; deux cent francs, dix francs par mois, etc. Les demandes ne peuvent être inférieures à cinquante francs. Conditions spéciales pour les ouvrages de droit et de médecine.

Pous tous les renseignements, écrire X. R. (3), bureau restant, *rue Pépin*, Bruxelles.

VIENT DE PARAITRE

A la Librairie Universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine, 81, Bruxelles

L'ARDENNE

BELGE, FRANÇAISE, GRAND-DUCALE

Guide du touriste dans la région de l'ancienne forêt

PAR

LÉON DOMMARTIN (JEAN D'ARDENNE)

Un volume relié, format Baedecker, de près de 400 pages, orné de 4 cartes détaillées, dressées et gravées à l'Institut Cartographique Militaire de Bruxelles, et d'une carte des chemins de fer, imprimée en couleur.

PRIX : 6 FRANCS

En vente chez tous les Libraires.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Achat et échange de livres

Romans, Littérature et Poésies — Livres de Sciences et Classiques

LIVRES A GRAVURES

LOUIS DEMEULENEERE

Rue du Chêne, près du Manneken-Pis, B ruelles

Estimation et achat de Bibliothèques au comptant.

SALLE SAINTE-GUDULE

9, Petite rue de l'Ecuyer, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES HEBDOMADAIRES

DE

BELLES COLLECTIONS DE LIVRES

Gravures et Musiques

L'Exposition publique aura lieu les jours de vente, à partir de 10 h.

Au comptant avec augmentation de 10 %.

Librairie de A. BOITTE, Éditeur

38, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES

HUGO (V.) Les Misérables, 10 vol. in-12 . . . . . fr. 20 00
SUE (E.) Les Mystères du Peuple, 12 vol. in-8°. . . . . » 60 00
Gros-Jean et son Curé — dialogue sur l'Eglise, 1 vol. in-32 . » 2 50

Collection Laurent : Poetes et Prosateurs français, format in-32
Volumes de luxe

MAISON FONDÉE EN 1848

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

J.-B. MOENS

7, Galerie Bortier, 7, à Bruxelles (Belgique)

Vente et achat de Bibliothèques et toutes sortes de livres anciens et modernes. (Pour les affaires d'une certaine importance, on se rend à domicile.)

Commission pour la Belgique et l'étranger.

Dépôt général des principaux éditeurs de Paris.

Tous nos ouvrages sont garantis complets et en bon état.

Grand choix de livres à gravures, éditions de luxe et autres, bien reliés, au rabais et d'occasion.

Grand assortiment de musiques pour instruments, piano et chant, partitions, etc., à prix réduits.

VANDREPOL

BOUQUINISTE

RUE DU CHASSEUR, 3

près la Place Rouppe

Publie tous les mois un catalogue à prix marqués, lequel sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

LIBRAIRIE D'OCCASION

Achat et Echange de Livres

—

J. VANSTRAALEN

rue des Foulons, 28,

près du Palais du Midi

BRUXELLES

Préparation aux Examens de *Philosophie* et *Lettres :*

Répétitions de **Latin, Philosophie, etc.**

—

Examens de *Secrétaire de Légation* :

Anglais : grammaire, traduction, correspondance, etc.

—

Succès obtenus à chaque session.

R. BENHAM, professeur, 43, rue Keyenveld, Ixelles.

BELLE OCCASION

V. HUGO. Napoléon le petit, 1 v. in-32, **0 50.**

chez Boitte, rue de l'Hôpital, 38, Bruxelles.

1re Année — N° 12 — 15 Novembre 1881

LA JEUNE REVUE LITTÉRAIRE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Bohême triste	Max Waller.
Fragment	Charles Gros.
Théodore Hannon. Rimes de joie	Francioule.
La « Vierge au lit »	Marius Réty.
Fragments du Journal d'un jeune romantique	Onuphius Jambard.
Paradoxe sur le suicide	Caprice.
Fusains mignons	Frédéric Bataille.
Les 4 saisons	Pibrac.
Les livres	M.V.--A. deD.--A.O.

Le Numéro : 25 centimes

BUREAUX :

BRUXELLES
Librairie Universelle de J. ROZEZ
RUE DE LA MADELEINE, 81.

LIÉGE
29, Rue Hemricourt, 29

PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX.

GAND : Hoste, libraire.
LOUVAIN : Aubette du Tram.
PARIS : Librairie Patay, rue Bonaparte, 18.
BELFORT : Smith et Morlot.
MONTBÉLIARD : Pétermann & Maillard.

Imprimerie et Lithographie Xavier HAVERMANS
GALERIE DU COMMERCE, 24 A 32, GALERIE DE LA REINE, 12

1881

ABONNEMENTS

Un an. . . . . 2 fr. 50
Six mois . . . . . 1 fr. 25

Adresser les demandes d'abonnement et tout ce qui concerne la REVUE *à la* DIRECTION, *librairie Rozez, rue de la Madeleine, Bruxelles ; Liége : rue Hemricourt*, 29.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront déposés au bureau de la REVUE.

ANNONCES : 1 *franc la case et à forfait.*

La JEUNE REVUE *accepte l'échange avec toute publication périodique.*

La réimpression des articles de la JEUNE REVUE *est autorisée, à condition toutefois d'en indiquer la source.*

La JEUNE REVUE *restera indépendante de toute coterie littéraire, artistique ou politique.*

Toute œuvre adressée à la JEUNE REVUE *sera mûrement examinée et insérée, s'il y a lieu.*

Toute personne qui nous fera parvenir avec son adresse un exemplaire du n° 4 de la JEUNE REVUE, recevra à son gré soit 40 centimes soit 2 numéros de la Revue.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

Paris : Le *Jeune Parnasse* — *Le Magasin littéraire* — *La Jeune France* — *La Revue de la Poésie* — *Le Parnasse*, — *La chanson illustrée*. **Royan** : *Les Muses Santones*. **Bruxelles** : *L'Art Moderne* — *L'Illustration Belge* — *L'Excursion* — *La Raison* — *Ciel et Terre* **Namur** : Le *Journal des Gens de Lettres* — *Plume et Crayon* — **Verviers**: *Bibliothèque Gilon*. — **Genève**: *L'Ether*. — **Issoudun** : *Le Prisme* — **Rome** : *Il Nomade*. — **Falaise** : *Le Réveil lyrique*. — **Lyon** : *Revue de l'Union littéraire*. — **Bergerac** : *La Tribune littéraire*. — **Aignan** : *La Revue poétique méridionale*.

SOUS PRESSE :

MARIUS RÉTY

NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE

Un volume, Kistemakers

EN VENTE :

Les rimes nocturnes, *par* FRANCIS MELVIL, ouvrage couronné, 1 vol. 3 fr. — En vente chez VICTOR BILLAUD, à Royan France.

Le livre des baisers, *par* VICTOR BILLAUD, troisième édit. 1 vol. eau forte et dessins, 3 fr. — En vente chez Victor Billaud à Royan (Gers) France.

Le Carquois, *par* FRÉDÉRIC BATAILLE, 1 vol. 3 fr. 50. — Adresser les demandes au bureau de la *Revue*.

Les Pittoresques, *par* GEORGES EEKHOUD, 1 vol. avec eaux-fortes : 5 francs. — En vente chez Muquardt.

Contes des pêcheurs et des paysans, *par* PAUL SEBILLOT, 1 vol. 3 fr. 50. En vente chez Charpentier, éditeur à Paris.

BULLETIN
DE L'ACADÉMIE DES MUSES SANTONES

MENSUEL

DIRECTEUR : VICTOR BILLAUD.

ROYAN (FRANCE)

N° 12.

Bohême triste.

C'est la mort qui console hélas ! et qui fait vivre ;
C'est le but de la vie et c'est le seul espoir
Qui comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir.

CH. BAUDELAIRE.

Cette mort qu'il sentait venir, il l'avait voulue. Un beau jour, écœuré, il s'était dit : J'en ai assez ! et il avait songé au suicide. Mais ce n'était pas la mort brusque, la balle qui vous casse le crâne, le couteau qui vous hache le cœur, l'eau qui vous bouche la gorge, le poison qui vous tord les entrailles, la corde qui vous brise le cou, ce n'était pas la mort brusque qu'il voulait, non ; la mort du lâche, la mort du peureux qui ne veut pas souffrir, la mort du raffiné qui veut jouir de l'agonie comme d'une suprême et incommensurable volupté.

Il avait acheté de l'absinthe, tout un panier, pour être sûr d'en avoir assez ; il s'était enfermé dans sa chambre, et là, absorbé dans une rêverie morne, il buvait tout le long du jour. Il avait ordonné qu'on apportât ses repas du restaurant, il ne sortait plus, cela durait depuis un mois. Il se sentait partir, son dos se voûtait, ses joues creuses devenaient livides, elles avaient au milieu une tâche rouge comme une tâche de sang ; ses yeux étaient vitreux, ses mains amaigries tremblaient. Pourtant il se sentait heureux ; sa pensée plus intense rayonnait, il s'enterrait dans le souvenir, dans le bon souvenir d'autrefois. Il revoyait sa première amoureuse, sa première maîtresse, celle qu'il avait tant aimée.

Oh ! les douces heures passées ensemble. Oh ! les brûlantes étreintes. Oh ! les longues promenades dans la campagne. Oh ! toutes les ardeurs jeunes s'épanouissant dans ces cœurs de vingt ans. Ensemble ils avaient réalisé cette idéale vie de Bohême, cette vie au jour le jour pleine d'une grande insouciance abritée sous un grand amour.

Ensemble ils avaient bu à cette coupe d'allégresse, ensemble ils s'étaient chauffés au soleil du printemps, ils avaient vu fleurir les lilas, jaunir les feuilles, tomber la neige.

Elle l'avait quitté un soir et il ne l'avait plus revue.

Elle était partie lassée de l'ancien amour, fatiguée du bonheur exquis d'être deux ; elle était partie oublieuse et folle, laissant là des fleurs fanées et des voluptés mourantes.

Il avait attendu un long mois, puis il avait essayé d'oublier, mais quelque chose était brisé dans son cœur : il souffrait; cette première douleur avait allumé l'éclair du suicide ; et il pleurait, le misérable, des larmes brûlantes descendaient sur ses joues blafardes ; il avala trois gorgées d'absinthe ; ses yeux se rallumèrent un instant, il sourit nerveusement, but encore et roula sur le tapis. Quand il se reveilla hébété, mal assuré, il passa sa main sur son front, regarda l'heure, — il était minuit — la date, — c'était la veille de Noël. Il sortit, marcha le regard fixe à travers les rues ; l'air glacé le secoua d'un grand frisson; il eut froid; il eut peur ; une église découpait son clocher sur le ciel gris; il entra dans l'église. Une vague odeur d'encens nuageait dans l'air humide du temple. Les fidèles penchés sur leurs chaises, semblaient ployer le front sous une bénédiction immense : de temps en temps une chaise criait sur la dalle et le bruit rendu plus perçant dans le grand silence, se répercutait dans les ogives sombres.

Là bas, au fond, dans le chœur, trois prêtres officiaient. Les cierges jaunes jetaient des rayonnements sur les chasubles serties d'or, sur les encensoirs ciselés comme des châsses, sur les robes écarlates des enfants de chœur, sur le reposoir où le grand ostensoir de vermeil dormait son sommeil divin. Les lumières s'arrêtaient, se circonscrivaient dans cette partie de l'église, et le reste, perdu dans l'ombre, prenait des teintes mystérieuses, les vitraux se disaient de loin leurs légendes gothiques, les madones souriaient éternellement à leurs bambins de marbre et les hautes colonnes jetaient leur grand profil sur des tombes froides où des seigneurs de pierre dormaient, les mains jointes rigidement et les pieds posés sur leur casque de combat.

Et l'orgue lançait ses ronflements allongés, tandis que les chantres du jubé répondaient monotonement à la voix des prêtres.

L'homme s'abima dans une rêverie mystique, son regard se perdit dans le fond d'une chapelle où un haut vitrail faisait éclater sa note bleue et rouge. Là, un christ se tordait les bras étendus, la face bouleversée, les yeux douloureusement levés vers le ciel, et un grand nimbe d'or faisait ressortir plus vivante et plus horrible sa tête admirable de supplicié. De la plaie saignante de son côté coulait goutte à goutte un flot pourpré, et sur ses mains déchirées se dessinaient de longues stries rouges.... Au pied de la croix, la

vierge affaissée sur le sol brûlant du Golgotha, embrassait étroitement le gibet où râlait son christ, son enfant, son Jésus, sa chair, sa vie, son divin !....

L'homme eut un sanglot. Il pensa au passé, à sa mère, à son enfance, à tout ce qu'il avait tant aimé, à tout ce qu'il avait souffert....

Il se leva, perdu, comme sonnambule; il marcha sombre, la tête baissée vers la dalle, le cœur gonflé par le souvenir, tandis que majestueusement s'élevaient vers les étoiles d'or de la voûte, les sonorités grandioses du *tantum ergo !*

***

Le lendemain, il neigeait, les arbres du boulevard étendaient leurs branches crispées sous leurs gaînes blanches ; là bas, des gamins glissaient en riant aux éclats, d'autres se lançaient des boules de neige, des traîneaux passaient, laissant traîner après eux des coins de fourrure et faisaient sonner joyeusement leurs grelots dorés ; dans un coin, sous une porte, un marchand de marrons fredonnait en battant de la semelle, et les flocons tombaient lentement, lentement comme des larmes.

Un cercueil passa.

MAX WALLER.

Fragment.

Tandis que le Soleil d'un rayon pourpre innonde
Les sommets désolés qu'il frappe encor d'aplomb,
L'ombre sur l'ombre fond dans la gorge profonde,
Dense comme la poix, lourde comme le plomb.

C'est l'heure du Lion qui s'élance de l'antre,
Sombre et majestueux, tel qu'un roi dans l'exil,
Du feu plein le regard, de la faim plein le ventre,
Avec ses lionceaux goulus, au flair subtil.

Il s'étire lascif du poitrail à la croupe
En secouant son chef hérissé de poil roux.
Et pour signal de chasse au formidable groupe,
Soudain bouleversé d'on ne sait quel courroux,

Dans son mufle dressé comme dans une trompe,
Il pousse d'une haleine un fou rugissemeut
Dont l'écho de l'Atlas, avec une âpre pompe,
Prolonge le tonnerre au fond du firmament.

CHARLES GROS.

THÉODORE HANNON

Rimes de Joie.

Gay et Doucé, Bruxelles 1881.

C'est J. K. Huysmans qui présente au public Théodore Hannon. Ce naturaliste patronne cet artificiel.

Politesse littéraire, apparemment. Huysmans, dont le style est une bombance, ce gras, ce sanguin, ce pétrisseur de chaires flamandes, s'efflanque à saisir Hannon, ce maigre, ce nerveux, cet implorateur des ciels factices.

Un chef-d'œuvre de langue, la préface du livre, — mais un chef d'œuvre à côté.

Huysmans y escamote prestement la généalogie du poëte. Certes, comme le préfacier l'écrit, Hannon est le fils de Théophile Gautier et de Charles Baudelaire. Mais la question d'état civil est une question délicate ; et, comme toutes les questions délicates, mieux vaudrait l'aborder de front.

Hannon s'est infusé du Gautier ; il fait inconsciemment du Baudelaire.

Gautier, — cette personnalité toute en surface, presqu'à fleur de mots, le maître incontestable du verbe moderne, — doit être étudié par tout scribe soucieux de se tailler finement une plume, et d'écrire le français contemporain. Il faut lui ravir sa logotechnie et sa palette. Non pas afin de copier *Emaux et Camées*, mais afin d'aller plus loin, dans le même sens; afin de désarticuler le vers, de désosser les hémistiches, et de lancer superbement, au dessus des banales arènes, et vers les lointains inexplorés, — le rhythme, ce clown élastique.

Hannon l'a fait, il a bien fait.

Quant' à Baudelaire, il me semble impossible de l'imiter bellement sans avoir avec lui des affinités. Baudelaire, dans un langage nou-

veau, exprime des sensations nouvelles. A qui sent comme lui, le fond transparaît sous la forme. Celui qui n'éprouve pas la sensation du poëte ne comprend pas même son vocabulaire. Si donc Théodore Hannon imite Baudelaire, c'est moins par esprit d'école que par ressemblance de tempéraments.

De même, et plus que Baudelaire, Hannon est l'admirateur de l'artificiel. Il n'a rien des postulations mystiques qui donne une saveur étrange aux *Fleurs du Mal*, rien non plus de leurs démoniaques épilepsies. Deux ou trois fois à peine, Baudelaire a-t'il eu la vision de cette beauté moderne pour laquelle on a serti les *Rimes de joie*. « Il me semble, dit-il dans une préface, que deux femmes me sont présentées; l'une, matrone rustique, répugnante de santé et de vertu, sans allure et sans regard; bref, *ne devant rien qu'à la simple nature*; l'autre, une de ces beautés qui dominent et oppriment le souvenir, unissant à son charme profond et original, l'éloquence de la toilette, maîtresse de sa démarche, consciente et reine d'elle-même, une voix comme un instrument bien accordé.... Mon choix ne saurait être douteux.... » Cette dernière, Théodore Hannon la cherchait : il l'a trouvée. C'est pour cette femme qu'il a fait les *Rimes de joie*, les artificielles.

Partout, une lueur étrange, d'un jaune noirci, comme la clarté des cierges au soleil. L'atmosphère charrie les piments du musc, du patchouli, de l'opoponax. Les tentures rouges allument leur triomphal incendie. dans les flambes duquel grimacent des magots. Les fleurs asphixiantes respirent. Le boudoir entier s'alanguit.

Et dans ce luxe maladif elle se dresse, la Femme raffinée; flexible et gracile, elle palpite comme sous un archet, et des luxuriances l'enveloppent. Sur son corps se moule l'étoffe amoureuse, et la folle rit, chatouillée par le baiser du satin. Ses yeux d'émeraudes, ses subtiles mirettes aux cernes de khol, attirent et noient. Des mouches relèvent le grain de sa peau. Les pivoines du fard s'épanouissent à ses pommettes. Sa lèvre peinte saigne sur les blancheurs, et sa toison flave, empoudrée d'or, étincelle.

Et la nature même, le poëte la refait :

De l'inflexible azur du ciel
Irrémédiable ennemie,
Mon âme, tu le sais, ma vie
N'aime que l'artificiel.

De là un passage transfiguré, fantaisie de peintre brossée de chic, où la volonté despotique du poëte amène des rapprochements inattendus. Ainsi, cette esquisse d'hiver : une plaine impitoyablement blanche; un ciel incolore ou déplument les cygnes de la neige, et sur le sol, la tache noir d'un oiseau gelé. Et toute cette description de huit strophes n'est rimée que pour la dernière ; exquisement maniérée d'ailleurs :

Et je crus voir, ainsi qu'en rêve,
Point d'ébène en ce flot lacté,
Ta gorge neigeuse où sans trêve
Etincelle un grain de beauté.

De là encore d'ensorcelantes chinoiseries, plus belles à mon avis que celles de Bouilhet :

J'ai sur ma table une potiche
Chinoise, et du goût le plus fin,
Qu'avec l'extase d'un fétiche,
Plus d'un contemplerait sans fin.

Le soleil chérit son front pâle
Car dans son émail lactescent
Toujours un rayon caressant
Sertit quelque perle d'opale.

Sur ses flancs polis et bleutés
Vient s'épanouir une flore,
Belle d'inédites beautés
Qu'un caprice étrange colore.

L'œil découvre parmi ces fleurs
Qui carminent l'azur des grèves,
Les monstres entrevus en rêves:
Dragons hagards, sphinx persiffleurs.

Folles chimères, oiseaux gauches
Et funambulesques magots,
Assistant froids à ces débauches
De cinabres et d'indigos.

Japon ! Terre-Promise rose
Sonore du chant cristallin
Des tourelles de Kaolin
Qu'un fleuve de féerie arrose !

Telle est l'œuvre, pleine de parfums, de musiques et de couleurs. Elle peut tenir tout entière en ces deux termes: logotechnie empruntée à Gautier, mais poussée aux extrêmes limites, et parfois

d'une très-fantaisiste originalité; inspiration Baudelairienne, renfermée dans le cercle de la vie moderne.

Ce n'est pas à dire qu'en cette étude incomplète et sincère, nous refusions à Théodore Hannon une personnalité. Il est parti d'une idée de Baudelaire, ou pour mieux dire, d'une sensation. Mais il l'a si bien étendue et creusée, et d'une touche si nerveuse et si exaspérée, qu'il s'est fait un des réalisateurs les plus intenses de notre capiteuse modernité. Encore une épaulée, et les plafonds seront crevés.

Les *Rimes de joie*, qui ont enthousiasmé le public restreint des artistes, parviendront-elles à secouer le somme du public, chloroformisé par nos infirmiers littéraires? Je ne sais. Ce que je souhaite de tout mon cœur à Théodore Hannon, c'est de provoquer les piaillements capitolins des Académiques. Il aura beau jeu, le poëte, et voluptueusement le verrons nous fouailler les moralistes incongrus, à grandes escourgées.

FRANCIOULE.

La « Vierge au lit. »

A notre ami Camille Lemonnier.

O mon pauvre Olympio ! laissez-moi me rappeler cette nuit là!

***

Hé parbleu ! il vous faut bien l'avouer, c'était un vendredi saint. Les dévots jeûnent ce jour là; vous, qui n'êtes point dévot, n'aviez pas dîné.

Toujours j'aurai présente à la mémoire la réception que vous me fîtes lorsque j'entrai dans votre atelier où tout était rangé comme dans un atelier bourgeois. Bien triste il était, ce pauvre atelier où s'étaient ébauchées vôtre toile *la Vierge au lit* et vos amours avec la Piémontoise Ophélia! bien triste il était, le pauvre atelier!

Oh ! mon ami, laissez-moi parler de cet amour mélancolique! laissez mon égoïsme réveiller votre douleur, pour me faire oublier la mienne.

***

Il neigeait, ce soir là, — la neige sied aux désolés.

Et dans l'atelier froid, par ironie, Olympio avait placé sous le

manteau de l'âtre la triste chandelle de suif, emmanchée dans le goulot d'une bouteille vide ; les rideaux s'agitaient au vent qui pénétrait par les ais de la fenêtre mal close; au bord du toit qui surplombait, une houle de mousse blanche allumait ses étincelles aux feux de la rue. Dehors, sur le pavé, les voitures roulaient au trot, laissant sur la neige claire et polie, les sillons tracés par leurs rouelles osseuses. Et le pauvre Olympio rêvait, triste, accroupi devant la cheminée pleine de cendres éteintes.

On ne sait quels lutins hantaient la longue pièce nue. Les nains fourchus, les psylles, les atômes voltigeaient autour du front de l'artiste, lui soufflant des rêveries élégiaques. Le ciel était sombre, et la chambre aussi. L'amoureux Olympio s'était laissé prendre à cette teinte de deuil, et geignait, seul, comme un simple mortel, la chanson éternelle des amoureux trompés.

***

Le peintre allait avoir vingt-cinq ans lorsqu'il avait connu la brune Ophélia. Nous devons dire, à sa louange, qu'Olympio l'avait eue pour maîtresse avant de l'avoir pour modèle.

L'Italienne dansait et chantait un soir dans certain café, quand Olympio, veuf depuis huit jours, lui proposa sa table, le lit, et une robe de couleur locale.

Ophélia crut devoir accepter une offre semblable.

Il y avait un mois que leurs amours duraient, et Ophélia commençait à trouver la table du peintre un peu maigre et son lit un peu dur, lorsque, chez Olympio, l'homme s'éclipsa pour faire place à l'artiste. Justement, dans quelques temps, le salon devait s'ouvrir; et le peintre n'avait encore aucune toile sur le chevalet.

Alors seulement, il s'aperçut qu'il avait pour maîtresse une jolie femme. Et, sans plus attendre, craignant que la Piémonatise ne s'envolât, il commença l'ébauche de sa *Vierge au lit.*

***

Hélas! on était dans la saison des soupers et des bals ! Et la brune Ophélia, oubliant l'amour et la pose, prit sa volée vers d'autres cieux.

A dater de ce jour, Olympio devint mélancolique. Chaque nuit était pour lui une nuit de douleur. Jamais amoureux délaissé n'avait plus souffert que le peintre.

***

L'heure était avancée lorsque, cette nuit du vendredi-saint, j'entrai dans l'atelier d'Olympio.

— Bonsoir, ami ! lui dis-je.

Il ne me répondit pas. Son visage pâle s'illuminait de clartés brusques aux flammèches livides de la chandelle qui vacillait dans l'âtre. J'allai prendre la main de l'artiste : elle était glacée.

Alors, silencieux, je m'assis auprès de lui, n'osant remuer en son cœur un souvenir pénible.

Tout-à-coup, voyant que je me taisais :

— Ecoute, me dit-il.

Et pour la dixième fois peut-être, il se mit à me conter ses amours avec Ophélia. Je l'entendis jusqu'au bout avec patience et pitié ; puis, quand il eut fini, je lui dis d'un ton compatissant :

— Allons, mon ami, consolez-vous ; peut-être reviendra-t'elle...

— Trop tard !

— Il n'est jamais trop tard lorsque l'on aime encore...

— Et qui te parle d'aimer ! s'exclama l'artiste.

Et, voyant que je ne comprenais pas, il fut pris d'un fou rire nerveux, et ajouta :

— Allons donc, naïf, ce n'est pas la femme que je regrette, c'est le modèle !

Il est des gens qui ont le cœur sur la main ; Olympio l'avait sur la palette.

***

Au dernier salon, on admirait une toile sublime.

Et l'on se montrait du doigt, dans la salle, une femme dont la ressemblance avec la vierge du tableau était frappante.

Cette femme pleurait.

Et quand, au bout de la galerie, elle rencontra l'auteur du chef-d'œuvre, elle alla lui tendre la main. Mais superbe, l'artiste détourna la tête et s'éloigna.

MARIUS RÉTY.

Fragments du journal d'un jeune romantique.

(trouvés dans une table de nuit d'auberge à Taupigny-sur-Sambre).

1er *mars* 1832.

Ô mes pauvres illusions! où donc êtes-vous? Pourquoi vous êtes-vous envolées avec le printemps et les hirondelles? Pourquoi m'avez-vous abandonné ici, fugitives?

Un dégoût de toutes choses m'étreint; les jouissances sont passées; je n'ai plus de désir... tout est assouvi, tout est épuisé, tout est mort! Que fais-je sur cette terre? A quoi sert ma vie? Pourquoi suis-je encore debout comme un arbuste malade et rabougri?

Parfois ma gaîté revient comme un rayon dans la nuit; elle revient et je suis presque heureux, mais le spleen la chasse et je retombe dans mon néant.

13 *mars* 1832.

Je lis Werther; ce poême de douleur convient à mon âme désespérée; il me paraît que je ressemble à cet homme, que je m'incarne en lui, que je pleure ses larmes, que je souffre son martyre:

« Tout est si tranquille autour de moi et mon âme est dans une si immense quiétude! Merci, mon Dieu qui donnez cette chaleur et cette force à mes derniers instants!...

O Charlotte! je veux être enterré avec les habits que je porte, tu les as touchés, divinisés...

Hélas! je ne pensais pas en venir là... Ne pleure pas, je t'en supplie, ne pleure pas...

Ils sont chargés... Minuit!... Que tout soit consommé! Charlotte, Charlotte, adieu, adieu!... »

Comme elle est belle cette page navrante! Quelle belle fin pour un poète!... Va Werther! je comprends ta mort; tu as été persécuté par la destinée; tu as lutté et le tombeau t'as vaincu. Mon âme comprend ton âme et mes larmes se fondent dans les tiennes! Comme toi peut-être je mourrai... je pencherai la tête comme le saule des cimetières et je m'en irai dans les étoiles, dans la nuit, dans l'inconnu . . . . . .

. . . . . .

8 *mai* 1832.

Il m'a écrit :

HAULEVILLE-HOUSE, I.E....

Monsieur,

Vous êtes jeune, et tout ce qui est jeune est grand. Vous êtes l'avenir, je vous regarde. Courage! Sur votre front brille une flamme. Ne la laissez pas s'éteindre.

VICTOR H.

Oui, j'ai la flamme sacrée, je veux vivre pour la gloire, pour l'avenir ! je veux faire résonner ma lyre et chanter !

10 *août* 1832.

J'ai été chez mon libraire. Depuis quatre mois, il a vendu trois exemplaires de mes « Rayons de l'âme... » C'est fini.

2 *octobre* 1832.

O feuilles ! vous tombez tristes et d'heure en heure
L'arbuste se dépouille et le ciel au travers
De ses rameaux déjà glacés et découverts
Se montre... et l'on dirait que c'est l'été qui pleure...

Ainsi vient le chagrin dans la triste demeure,
Effeuillant notre joie avec les rameaux verts ;
De nos illusions aucune ne demeure,
Toutes tombent aussi quand viennent les hivers !

Hélas ! Dieu veut-il donc que toute chose meure,
Que les ambitions dont notre âme se leurre,
S'éteignent dans la nuit comme le bruit des flots ?...

Ah ! dans ce moment où comme l'oiseau frivole
Vers un ciel inconnu tristement je m'envole,
Mon cœur comme l'Automne est rempli de sanglots !...

Lorsque accablé de rancœur, je m'en irai au ciel de Werther, je mettrai ce sonnet sur ma table... Il n'en est pas temps encore.

1er *novembre* 1832.

Elle m'a trompé ! Je l'ai rencontrée au bras d'un étudiant de mon cours ! Elle m'a ri au nez...

Et je ne l'ai pas tuée ! et je n'ai pas enfoncé ma dague dans son sein d'infidèle ! et son rire ne m'a pas foudroyé ! O honte !

10 *novembre* 1832.

Non ! plus de femmes ! Plus de ces vampires qui nous tuent ! O stryges ! O lamies ! O goules ! Vous m'avez brisé !...

15 *novembre* 1832.

Allons ! morne insensé ! fuis l'amour et fuis-la !
Ton œil s'élève au ciel et ton cœur au-delà.
Que l'Océan, l'enfer ou la nuit t'engloutisse !
Que t'importe, après tout, que ton astre pâlisse !
Fuis l'amour et fuis-la... qu'est-ce donc cet amour,
Lys qui s'ouvre au matin et fleurit un seul jour !
Qu'est-ce donc cet amour ? Ah fuis ! va-t'en, démon !
Retourne où tu naquis, dans l'horrible limon...
Que l'oubli me revienne ! O douce insouciance...
Plaisirs du siècle et toi, redoutable science,
Ingratitude !... allons, accourez ! je vous suis,
Je ne veux plus être homme ou rester qui je suis !
L'amour m'a retenu dans ses replis infâmes
Et les démons pour moi se sont changés en femmes !

. . . . . .

Décembre 1832.

En fouillant les bouquins du quai Voltaire, j'ai trouvé trois exemplaires non coupés des « Rayons de l'âme »...

Janvier 1833.

J'ai échoué hier à mon examen de candidat-notaire. Mon père me rappelle à Taupigny-sur-Sambre.

TAUPIGNY-SUR-SAMBRE, *Février* 1833.

Le maire de Taupigny m'offre une place de douze cents francs à l'Hôtel-de-Ville.

J'accepte.

Mars 1833.

La fille du greffier est ravissante. Je lui ai offert un exemplaire des « Rayons de l'âme ». Elle se nomme Anastasie.

Août 1834.

J'épouse Anastasie Colardeau dans trois jours.

ONUPHRIUS JAMBARD.

Paradoxe sur le Suicide.

Je ne convertirai personne, dites-vous. — Soit. — Mais alors, à quoi bon prêcher? — Mon Dieu, d'abord pour le plaisir de prêcher Puis, je me convaincrai moi-même, et ce sera déjà un résultat.

Car jadis, je ne désapprouvais pas le suicide. Je me disais: Il faut

un certain courage pour se passer une épée au travers du corps à propos d'un dîner mal réussi, comme ce pauvre Vatel, de culinaire mémoire. Il faut un certain courage pour s'asseoir sur un tonneau de dynamite, en regardant brûler la mèche... pour faire de l'originalité et se donner de ces émotions qu'on n'éprouve qu'une fois en sa vie. J'admirais même le suicide, en lisant le glorieux épisode du Vengeur.

Mais ceux-là sont rares aujourd'hui ; et je connais peu de maîtres-coqs capables de se faire sauter la cervelle pour un rôt brûlé. Ce qui du reste ne l'améliorerait guère.

Néanmoins le nombre des suicides augmente dans une proportion effrayante. Les modes de se débarrasser de la vie croissent avec les progrès de la civilisation. C'est presque devenu un art. Une preuve : celui qui se manque, se couvre de ridicule.

Je prends un tableau statistique, et je constate que la plus grande quantité de suicides sont causés par l'amour et par la misère. Cette dernière cause, avec le temps et le progrès, disparaîtra. Le mal sera coupé dans sa racine. Mais la première ? On ne peut espérer de supprimer l'amour, comme la misère, quoi qu'en pense mon ami et collaborateur Max Waller. Vous ne pourrez jamais supprimer les parents et les préjugés ; jamais supprimer les brouilles entre amants, les distinctions sociales, l'abîme entre les fortunes, enfin, l'antipathie naturelle. Donc, conclusion logique : jamais supprimer le suicide par amour.

Hélas ! si les hommes devenaient plus raisonnables, si mes conseils étaient mieux écoutés, on arriverait peut-être à ce magnifique résultat, et mon nom serait écrit en lettres d'or sur le frontispice du temple de l'Humanité ! Et voyez quelles immenses conséquences cette suppression entraînerait !

Le suicide, *refugium* suprême, étant enlevé, chacun y regarderait à deux fois avant de s'aventurer à la légère. Les jeunes personnes hésiteraient plus à commettre des infidélités ; car enfin, un mort est toujours moins qu'un vivant. Les trahis, au lieu de se jeter bêtement à l'eau, feraient le bonheur d'autres femmes, et vice-versa. — Par suite, le nombre des mariages grandirait ; les notaires feraient florès ; le chiffre de la population s'élèverait ; la philosophie, déjà maîtresse dans le domaine de l'amour, ferait rayonner son influence bienfaisante; et tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. — Quelle perspective !

Je me suis déjà fait souvent cette remarque. Pourquoi notre siècle, si positif en toute autre matière, l'est-il si peu dans celle dont nous nous occupons ? Car aujourd'hui, le *ce qui sert* est le mobile principal; et je me demande à quoi peut bien servir le suicide. Après avoir bien réfléchi, je réponds qu'il ne sert à rien. Alors, comment expliquer cette tendance, si contraire à l'esprit du siècle ?

Il ne reste plus qu'à l'envisager comme une folie, comme une de ces maladies épidémiques, au nombre desquelles je range le fanatisme et la soif de décorations. Etant admis que c'est une maladie, il s'agit de la combattre. On a épuisé pour cela tous les arguments possibles. On les a tirés de l'amour propre, de la sensibilité, de la raison... On a invoqué la douleur des êtres qui vous sont chers. On a fait appel aux nobles sentiments de l'homme, on lui a dit que le suicide est une lâcheté, un vol fait à l'humanité; que la douleur est aussi nécessaire que le plaisir; que chacun, si petit qu'il soit, a sa tâche à remplir ici bas, et ne peut s'y soustraire.

Mais on a oublié l'argument frappant, convaincant par excellence. C'est celui tiré de l'intérêt personnel. Ce n'est pas le plus noble, certes; mais puisque les autres sont inefficaces ? Donc, je rencontrerai un individu, qui, soit jalousie, soit désespoir, va se retrancher du nombre des vivants. Je commencerai par le retenir par le pan de son habit, s'il m'en donne la faculté. Puis, toujours dans la même hypothèse, je lui tiendrai à peu près ce langage, bien respectueusement, car il peut être armé : « Insensé !... » Non ; il pourrait se fâcher. « Malheureux ! arrêtez un instant! Je vous apporte une bonne nouvelle! » Croyez-vous que si je lâche le pan de son habit, il va reprendre l'exécution de son projet? Oh non! Il me suivra. — Quelle nouvelle? ». — Vous venez d'hériter d'un million ! »

Le voilà déjà ébranlé. Mais il attendait mieux. Quand il est ainsi radouci, c'est le moment de frapper le grand coup : Vous aller vous tuer. Pourquoi ? Par ce que vous êtes malheureux dans vos amours ? Mauvaise raison ! A qui votre mort profitera-t-elle ? Pas à vous en tous cas. Votre Dulcinée s'en fera un titre de gloire. Votre rival sera délivré de tout souci de votre part. Au lieu d'être plaint, vous serez oublié dans quinze jours. Ah ! vous croyez inspirer des remords à celle que vous aimez ? Loin de là : vous lui étiez un obstacle. Et si ces remords tardifs lui viennent, quel

fruit en retirerez-vous ?. Et alors, vous ne pourrez plus rien, quand même vos mânes frémiraient de rage et d'indignation. Tandis que maintenant, il vous est loisible encore d'humilier vos ennemis. Vous êtes jeune, fort. Eh bien ! vivez, montrez que vous êtes plus fort qu'eux et que le malheur. Et n'aimez-vous pas mieux la vengeance que la mort ? Et si la vengeance est le plaisir des dieux, elle est aussi celui des riches, et vous êtes riche. Et quelle vengeance plus délicieuse que le dédain, l'indifférence ?. Ne travaillez plus que pour ce but : les faire dépendre de vous ; les mettre à vos pieds. Et alors dites leur : Vous m'avez fait mourir ; je vous ferai vivre !

Mon Dieu ! voilà que j'ai encore prêché ! Un véritable sermon, en trois points. Si encore, il *servait à quelque chose*. Mais tous ceux qui se suicident, n'ont pas de témoins aussi complaisants... et aussi éloquents ; et puis tous ne lisent pas la *Jeune Revue*.

CAPRICE.

Fusain mignon.

VIII

A TRAVERS CHAMPS.

Je passe comme un fou sous le vieux ciel marâtre,
Cherchant à qui donner une part de mon cœur,
Mais le ciel est plus sombre et la nuit plus noirâtre.

Je passe comme un fou qu'épuise la langueur
Sous les étoiles d'or à qui je porte envie,
Mais tous les astres ont un sourire moqueur.

Veux-tu donc que mon rêve enveloppe ma vie
Dans un linceul glacé, brisant mes bonds d'orgueil ?
Veux tu donc que ma foi du néant soit suivie ?

Je sais la gloire, hélas ! et je sais mieux le deuil !
Ce qu'elle jette au front, elle le vole à l'âme,
Et le fruit des lauriers, c'est la fleur du cercueil.

Mon Dieu, préserve moi, d'être jamais infâme !

FRÉDERIC BATAILLE

Les 4 Saisons.

Variations nouvelles sur un vieux thème.

LE PRINTEMPS

La terre est vierge. Les frimas
L'entourent de pudiques voiles.
C'est à peine si le lilas
Ose par ces nuits sans étoiles
Embaumer son blanc corselet;
A peine le rossignolet
Lui dit-il ses plus innocentes
Sérénades.... Messire Temps
Murmure aux brises caressantes :
« *Printemps !* »

L'ÉTÉ

Par un crépuscule vermeil,
Tremblante, pâle, fascinée,
Malgré ses pleurs, le dieu Soleil
Conquiert la pure couronnée ;
Malgré ses cris, sans se lasser,
Il la brûle de son baiser
Et gonfle sa forte mamelle
De sève et de fécondité.
La terre est mère — ardeur nouvelle,
« *Été* » !

L'AUTOMNE.

Ivre d'un transport inconnu,
Voluptueuse, âpre à l'orgie,
Elle roule, le torse nu,
Sur la peau de tigre rougie.
Sa gorge haletante bout
Et son éclat de rire fou
Insulte au nuage qui tonne !
Son flanc nerveux vomit du vin...
Elle est bâtarde d'un sylvain,
L'automne !

L'HIVER

Recoquillé, trottant menu,
S'en allant d'un pas qui trébuche,
Dissimulant son front chenu
Sous une pouilleuse capuche,
Il secoue avec ses talons,
La vermine de ses haillons
Sur les prés, sur le toit de chaume,
Sur le petit sentier couvert !...
Va ! je t'exècre, horrible gnôme,
Hiver !

PIBRAC.

Les Livres.

Belges et Bataves par THÉOPHILE CAILLEUX. Bruxelles, chez M. Weissenbruch.

On avait cru jusqu'à présent que le berceau de la civilisation aryenne se trouvait en Orient, sur un plateau de l'Asie centrale. Tel n'est point l'avis de M. Théophile Cailleux. A ses yeux la source, non pas seulement de la civilisation aryenne, mais de toute civilisation quelconque, doit être placée en Occident, sur les bords de l'Atlantique et chez le peuple des Celtes ou Belges primitifs. Bien loin d'avoir reçu la lumière de l'Orient, ce sont nos ancêtres au contraire, envers lesquels les Asiatiques sont redevables de leurs arts et de leurs sciences, Babylone, Memphis, Bénarès, sont des colonies belges. Dès la plus haute antiquité nous avons joui d'une civilisation florissante. Nous possédions des philosophes éclairés, d'habiles industriels, et surtout un grand poëte. Quel était ce poëte ? demande aussitôt le lecteur curieux C'est Homère répond sans hésiter M. Cailleux. Homère est pour nous un poëte national. Il est vrai qu'à cette époque les Belges parlaient grec. Troie se trouvait située en Angleterre. Ce n'est pas la Méditerannée, mais bien l'Océan atlantique qui servit de théâtre aux courses maritimes d'Ulysse. Il est probable que Ménélas poussa jusqu'en Amérique. En tous cas le nom de La Havane dérive du mot celtique *Hafen*, lequel signifie *port*. L'épisode de Circé fournit également une ingénieuse explication à M. Cailleux. La magicienne résidait à l'embouchure de l'Escaut. La visite que lui fit Ulysse n'est autre chose que son initiation aux mythes secrets d'une antique religion septentrionale. Témoin le nom de *kirkè* qui veut dire église en flamand. Veut-on connaître l'origine du sens mystérieux attaché par tant de peuples aux nombres 3 et 7 ? Le premier de ces nombres se rapporte aux trois fleuves : le Rhin, la Meuse et l'Escaut. Quant au nombre 7, il rappelle les différentes embouchures par lesquelles ces trois fleuves se déversaient dans la mer.

Nous doutons que la méthode historique de M. Cailleux fasse un grand nombre de prosélytes. Néanmoins son livre est d'une lecture agréable. Il est écrit avec facilité ; il est surtout écrit avec une conviction qui surprend le lecteur et qui l'intéresse sans le persuader.

M. V.

Henri Conscience par G. EEKHOUD Un vol. Office de publicité.

Ce petit volume, qui fait partie de la collection belge, contient la série des remarquables études sur Conscience qui ont paru naguère dans l'Etoile.

Nous n'avons que des éloges à adresser à celui-ci pour cet intéressant petit travail, mais... Ah, oui, lecteurs, il y a un *mais!* M. G. Eekhoud, en relatant la mort d'Hildevert, le fils du romancier qui succomba au typhus à Dixmude, est quelque peu inexact quand il dit que Conscience *trouve son Hildevert dans une chambre d'auberge, privé de tous soins, les naturels de l'endroit n'osant pas approcher de sa couche.* Mieux que personne je sais ce qui s'est passé, et je puis assurer que les meilleurs soins ont été *prodigués* au malheureux Hildevert par les *naturels* de l'endroit, comme M. Eekhoud se plaît à appeler les Dixmudois. Mme Van Ackere, le poëte flamand, — que le gouvernement vient enfin de décorer, soit dit entre parenthèses — a offert au fils de Conscience un appartement chez elle ; mais Hildevert préféra rester à l'auberge où « *le baes suppute les litres délivrés* » mais où, certainement le père Conscience n'a pas dû déchirer ses mouchoirs pour faire des compresses à son fils. Il y a beaucoup à dire à propos de cette mort, mais ce n'est certes pas au désavantage des Dixmudois.

Il est, croyons-nous, complétement inutile de louer le style si littéraire de M. G. Eekhoud. Depuis longtemps il est connu comme un de nos meilleurs écrivains. Pour le fond, son livre contient une critique très-exacte de l'œu-

vre du romancier flamand. Les romans sont appréciés d'une façon digne sans parti pris d'engoûment ou de dénigrement: et c'est ce qu'il faut. On ne peut que féliciter les éditeurs de la collection belge d'avoir voulu ajouter cet ouvrage à d'autres fort intéressant, et dont le succès n'est ni contesté, ni contestable.

UN DIXMUDOIS.

BIBLIOTHÈQUE GILON, VERVIERS

Le Pétrole, par E. GILON. – Monsieur Gilon est décidément un homme d'une activité prodigieuse, non content, comme je le disais dernièrement, de diriger sa remarquable publication avec le zèle qu'on lui connaît, il trouve encore le temps d'écrire des ouvrages, toujours marqués au coin de l'utilité et du sens pratique. Qui ne sait, en effet, les nombreux accidents que cause le pétrole, presque toujours par suite de l'ignorance ou du peu de précaution de ceux qui s'en servent. C'est cette ignorance que Monsieur Gilon a voulu combattre, ces précautions qu'il a voulu augmenter, et c'est dans ce but qu'il a écrit ce livre qui se recommande à toutes les bibliothèques populaires et à toutes les mères de famille.

Les Accidents par le Docteur FRÉDÉRICQ. — Le livre de M. Frédéricq est un extrait de son ouvrage couronné sur l'Hygiène populaire. Nous aimons à recommander ce genre d'ouvrages qui se distinguent à la fois par le mérite de la forme et par leur caractère essentiellement populaire. Toutes nos félicitations à Monsieur Gilon qui met ses petits livres au service de cette grande chose: la vulgarisation de la science.

La vie à Bord, par LÉON DUMAS. — Voici certainement de tous les récits de voyages publiés par la bibliothèque Gilon, le plus intéressant, le mieux pensé, et de beaucoup le mieux écrit. Le style, coulant et facile, est bien celui qui convient à ce genre d'ouvrages. Ecoutez plutôt : « Quel port ? Lecteurs, mettez-y le nom qui vous est le plus symphatique, Anvers, le Hâvre, Londres, Marseille, Hambourg, peu importe : le tableau peut varier de coloris, mais le coup d'œil d'ensemble reste sensiblement le même. C'est toujours et partout le spectacle d'une fourmilière humaine dont tous les membres s'agitent fiévreusement, se déploient de mille manières pour terminer leur travail qui ne cesse jamais. Le port, c'est la main que la patrie tend à toutes les contrées, c'est le cerveau grâce auquel la nation éclaire ses conceptions et modifie les errements de son commerce. N'est-ce pas lui qui reçoit sous les formes les plus utiles, les divers produits de l'industrie nationale ? Il en compare la valeur avec les produits similaires de l'étranger et tire de l'examen un jugement qui doit désormais servir de guide. »

Il y a beaucoup d'esprit dans le livre de Monsieur Dumas, beaucoup de choses finement observées et non moins finement racontées. Mais aussi, est-il un sujet qui prête plus aux réflexions de tous genres, une mine plus féconde d'observations, que les passagers d'un bateau ? En résumé : livre à livre.

Washington, par TH. JUSTE. — Washington est un héros populaire, et à juste titre. Comme tel, sa place était marquée dans la bibliothèque Gilon. Qui mieux que Monsieur Juste, l'historien impartial que l'on sait, pouvait nous rendre cette grande figure ? « Washington, dit Monsieur Juste, quoique battu, ne se décourageait pas et croyait au succès final. On a pu dire qu'il avait sauvé son pays par la mâle constance de son caractère et l'habile circonspection de ses manœuvres. »

Les Terres, par GEORGES MATLET. — Ce livre, le premier de Monsieur Matlet, est des plus intéressants. C'est une histoire des terres, précise et claire. Plaines, volcans, montagnes, tout y a son chapitre. En un mot : livre utile, plein de renseignements exacts, et tout à fait propre à faire damner son auteur, dans ce monde et dans l'autre.

ALBERT ORTH.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

La Rédaction.

Au Lecteur 1

ASMODÉE.

Le Diable à Bruxelles . 10, 27, 60

AZIR.

Les Violettes 111

Frédéric BATAILLE.

Heureuse Folie 121
A mon frère 121
Fusains mignons 176, 189, 209, 234, 251

Paul BERLIER.

Au buffet de l'Eden 184
Myrto 184
Sonnet naturaliste 197
Sur un album 234
Revue musicale 190

CAPRICE.

Le Feu follet 153
Illusion. 190
Paradoxe sur le suicide . . 248

CAROLUS.

Le Moulin du Diable . 109, 128

A. M. CHAMP D'AULNES.

Sur un carré de papier rose . 122
Amour d'outre-tombe . . . 210

Jules DELECOURT.

Les Ecrivains excentriques en Belgique: Guillaume Gensse 93, 117, 133

Michel DUMANOIR.

Vision 51
Souhait 52

FRANCIOLE.

Théodore Hannon 240

GEORGES-HENRI.

La Pipe du Zouave 4

Albert GRÉSIL.

La bride sur le cou 24
Etre grand 41

Charles GROS.

Fragment 239

Louis HYMANS.

Le mouvement littéraire en Belgique 99

Pages

ISMAIL-KADRI.

Constantinople 111

A. J.

Un premier client 57
L'Eclipse (comédie en un acte) 77
Rebecca à la Fontaine . . . 205

Onuphrius JAMBARD.

Fragments du Journal d'un jeune romantique . . . 246

MARIO.

Fumée d'ambre gris . . . 35

Max MARC.

Les Bretelles de Monsieur Pitanchard 149
La Bohémienne (comédie en un acte) 156
La Cassette de St-Pierre 185, 201
Amour et Raison 230

Marius NEMINY.

Frédéric-Charles Baudelaire 179, 193, 215

M. PHILIPPSON.

Une nouvelle institution à l'Université de Bruxelles . 169

PIBRAC.

Les 4 Saisons 252

PIC

Le déguisement de Jeanne . 127

Marius RÉTY.

La Vierge au lit 243

J. RIMAILLE.

Drôle 220

STÉPHANE.

Matin d'Avril 122

Maurice SULZBERGER.

Etudiants en *Philosophie et Lettres* 145

SYLVIUS.

Préface des Minutes perdues par un clerc de notaire . . 14
Blanc partout. 23
L'Orphelin. 53
La question du Grec . . . 74

THÉOPHILE.

Le Naturalisme . . . 2, 17, 33

Pages

TRISTAN.

Clamor 139

M. V.

Notes sur le Salon de Bruxelles 223

VERAX.

La Comédie de la mort . . 69

VIATOR.

La Halte 45

VLAN.

Chronique rimée 7

Max WALLER.

Le Portier 49
De Matrimonio 71
Les Etranges: Edg. Poe 104, 123, 141
Mon dernier Carnaval . . . 177
L'Affection 198
Conte pur 213
Bohême triste 237

V. WITT.

Souvenir 42

* * *

Au Presbytère de *** . . 10, 37

* * *

L'honnête homme 15
Le Chambertin (chanson) . . 31
Mercure (chanson) 65
Les Maris (chanson) 148
Miettes et Rimes 127

Critique des Livres.

Pages

A. de DIXMUDE.

H. Conscience par G. Eekhoud 253

Albert GRÉSIL.

La Créance (comédie en un acte, Bosiers) 48
L'Art moderne 67
Notes au crayon: (L'Étudiant allemand. (Siebel) . . . 67
L'Ordre de Léopold et les marques d'honneur en Belgique depuis 1830 (L. Van Hollebeke) 91

A. J.

L'Ardenne belge, française et Grand Ducale (J. Dardenne) 210

F. M.

Méli-Mélo dramatique (Cl. Michaels, deuxième série) . 236

Albert ORTH.

Paul et Blanche (Mme Darrien) 92
Monsieur Cinq pour cent (Vaudriessche trad. par Barlet) 131
Au Brésil (H. Verhaeren) . . 131
Les Jésuites (Th. Juste) . . 132
Comment je n'allai pas en Espagne (comte Goblet d'Alvieilla) 132
Mésaventures de Rosine (Mme Deros) 132
Contes anglais de Mistress Hall. (Trad. par E. La Selve) 132
Roman d'un chat (Marg. Van de Wiele) 191
Le corps humain (Dr H. Robert) 192
Le passé des classes ouvrières (Th. Juste) 192
Damas, Jérusalem, Suez (A. Bruneel). 192
Chez les Sauvages (E. Gilon) 212

* * *

Pages

Fleurs de Jeunesse (E. Leclercq) 236
Eugène Mélen (E. Gilon) . . 236
La vie à bord par Léon Dumas 254
Whashington, par Th. Juste 254
Les terres, par G. Matlet . . 254
Le Pétrole, par Ernest Gilon 254
Les Accidents, par le Dr Frédericq 254

SYLVIUS.

Les Charniers (C. Lemonier) 91
Ecole française moderne de peinture (Em. Leclercq) . 92
Sœur Elise (Odilon Dubarot) 92
Compte-rendu du congrès universitaire de 1880. . . . 47

THÉOPHILE.

Horace (E. De Linge). . . 66

E. TNASSUIP.

Six nouvelles de Teirlinck-Styns (trad. par Elseni et Th. Gheury) 131
Nord et Sud (Dr H. Corbisier) 131

M. V.

Belges et Bataves, par Th. Cailleux 253

V. W.

Méli-Mélo dramatique (M. C. Michaels) 32
Bògénka (aquarelle russe par Valerien Schirkow) . . . 130

Max WALLER.

La Mer élégante (Georges Rodenbach) 235
Un Mâle (Camille Lemonier) 235

* * *

La Revue nationale (Liége, Adam) 116
En Wagon (par P. H.) . . 116

LA JEUNE FRANCE

Directeur : ALBERT ALLEVET

19, RUE BONAPARTE, PARIS. MENSUELLE : 8 fr. par an.

LA REVUE DE LA POÉSIE

MENSUELLE

DIRECTEUR : CASIMIR PERTUS, 12, rue Ganneron, Paris.

6 francs par an.

Librairie Vve Ferdinand SACRE

RUE DE LA PUTTERIE, 33, BRUXELLES

—

Achat de Livres au Comptant

ABONNEMENT

à la lecture au mois et au volume

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE

Fournitures de Bureaux

SALLE Ste-GUDULE

Petite Rue de l'Écuyer, 9, Bruxelles

TOUS LES MOIS

Ventes de Tableaux, Antiquités

LIVRES & GRAVURES

On accepte des objets pr les ventes

ACHAT & ÉCHANGE

DE

TABLEAUX & ANTIQUITÉS

Expertises

ATTENTION !...

On offre à toute personne honorable, tous les ouvrages littéraires, payables mensuellement d'après le taux suivant :

Toute demande jusqu'à cent francs est payable cinq francs par mois ; deux cent francs, dix francs par mois, etc. Les demandes ne peuvent être inférieures à cinquante francs. Conditions spéciales pour les ouvrages de droit et de médecine.

Pous tous les renseignements, écrire X. R. (3), bureau restant, *rue Pépin*, Bruxelles.

VIENT DE PARAITRE

A la Librairie Universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine, 81, Bruxelles

L'ARDENNE

BELGE, FRANÇAISE, GRAND-DUCALE

Guide du touriste dans la région de l'ancienne forêt

PAR

LÉON DOMMARTIN (JEAN D'ARDENNE)

Un volume relié, format Baedecker, de près de 400 pages, orné de 4 cartes détaillées, dressées et gravées à l'Institut Cartographique Militaire de Bruxelles, et d'une carte des chemins de fer, imprimée en couleur.

PRIX : 6 FRANCS

En vente chez tous les Libraires.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Achat et échange de livres

Romans, Littérature et Poésies — Livres de Sciences et Classiques

LIVRES A GRAVURES

LOUIS DEMEULENEERE

Rue du Chêne, près du Manneken-Pis, Bruxelles

Estimation et achat de Bibliothèques au comptant.

SALLE SAINTE-GUDULE

9, Petite rue de l'Ecuyer, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES HEBDOMADAIRES

DE

BELLES COLLECTIONS DE LIVRES

Gravures et Musiques

L'Exposition publique aura lieu les jours de vente, à partir de 10 h.

Au comptant avec augmentation de 10 %.

Librairie de A. BOITTE, Éditeur

38, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES

HUGO (V.) Les Misérables, 10 vol. in-12 . . . . . fr. 20 00

SUE (E.) Les Mystères du Peuple, 12 vol. in-8°. . . . . » 60 00

Gros-Jean et son Curé — dialogue sur l'Eglise, 1 vol. in-32 . » 2 50

Collection Laurent : Poetes et Prosateurs français, format in-32

Volumes de luxe

MAISON FONDÉE EN 1848

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

J.-B. MOENS

7, Galerie Bortier, 7, à Bruxelles (Belgique)

Vente et achat de Bibliothèques et toutes sortes de livres anciens et modernes. (Pour les affaires d'une certaine importance, on se rend à domicile.)

Commission pour la Belgique et l'étranger.

Dépôt général des principaux éditeurs de Paris.

Tous nos ouvrages sont garantis complets et en bon état.

Grand choix de livres à gravures, éditions de luxe et autres, bien reliés, au rabais et d'occasion.

Grand assortiment de musiques pour instruments, piano et chant, partitions, etc., à prix réduits.

VANDREPOL

BOUQUINISTE

RUE DU CHASSEUR, 3

près la Place Rouppe

Publie tous les mois un catalogue à prix marqués, lequel sera envoyé gratuitement aux personnes qui en feront la demande.

LIBRAIRIE D'OCCASION

Achat et Echange de Livres

—

J. VANSTRAALEN

rue des Foulons, 28,

près du Palais du Midi

BRUXELLES

Préparation aux Examens de *Philosophie* et *Lettres* :

Répétitions de **Latin, Philosophie, etc.**

—

Examens de *Secrétaire de Légation* :

Anglais : grammaire, traduction, correspondance, etc.

—

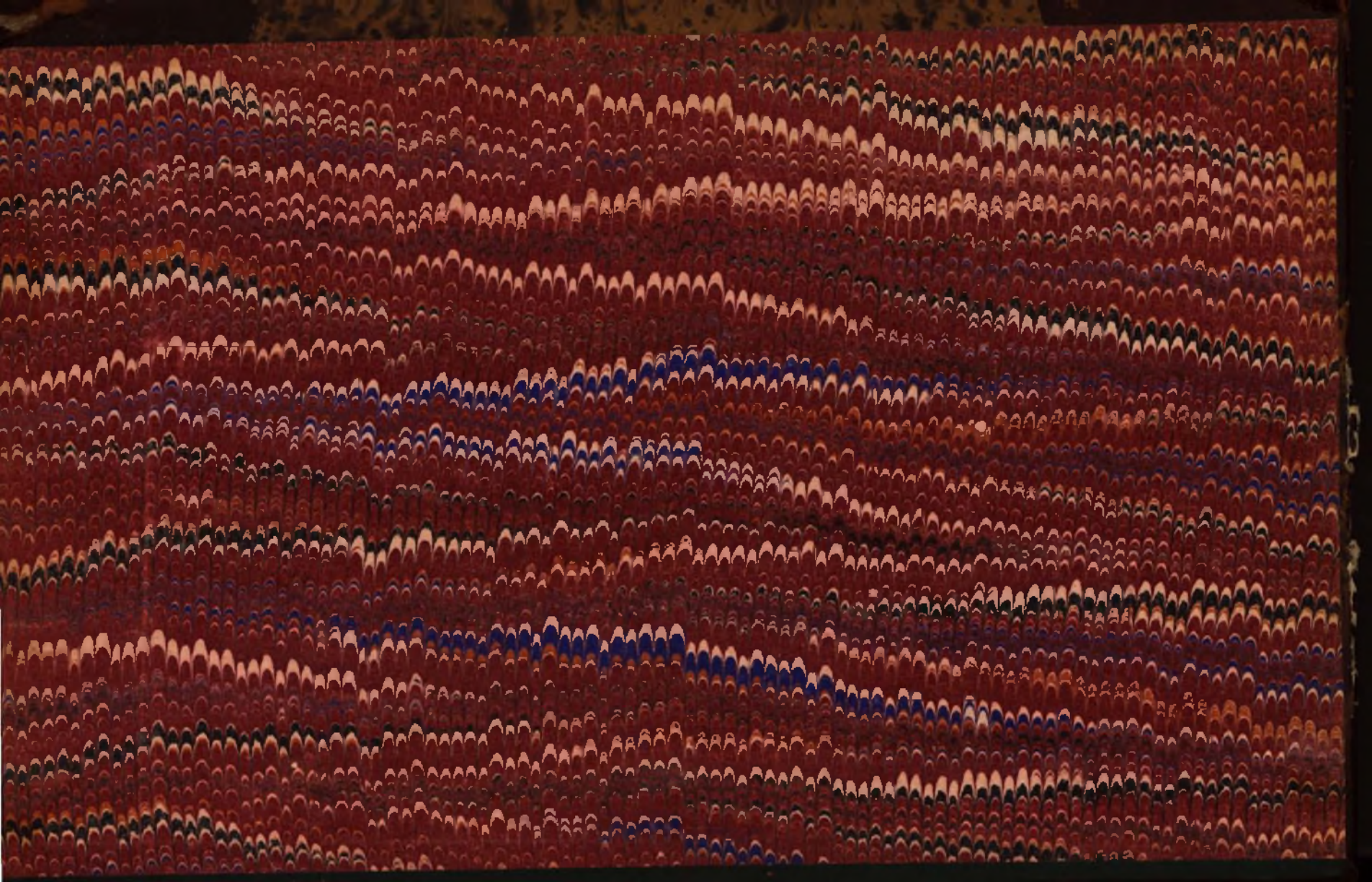
Succès obtenus à chaque session.

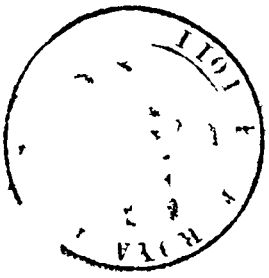
R. BENHAM, professeur, rue de la Victoire, 216, Saint-Gilles.

BELLE OCCASION

V. HUGO. Napoléon le petit, 1 v. in-32, **0 30.**

chez Boitte, rue de l'Hôpital, 38, Bruxelles.





LA
JEUNE REVUE LITTÉRAIRE.

La *Jeune Revue* recommence aujourd'hui sa carrière.

Nous reprenons, avec le titre de l'ancienne publication, son programme : nous faisons de la littérature et de l'art avant tout. Nous ne nous occupons pas de politique.

Nous ne sommes d'aucune école : tous les genres trouveront place et toutes les opinions seront admises dans nos colonnes ; seulement nous laissons à l'auteur de chaque article la responsabilité de ce qu'il écrit.

Nous faisons un appel aux jeunes, à tous ceux dont le rêve est de voir imprimer leurs œuvres ; qu'ils travaillent avec nous, qu'ils nous aident dans notre entreprise importante et difficile, et qu'ils justifient la devise que nous prenons : *Excelsior*.

LA RÉDACTION.

[1883]

Trottin.

A Théophile Anthoni.

Vous la connaissez tous comme moi, la fillette mauvaise, épanouie à la salissure précoce des ateliers.

Vous l'avez vue, le regard effronté, les savates béantes, marcher pesamment la marche sans gêne de celles qui n'ont plus aucune pudeur à conserver.

Le matin, elle file, échappée d'on ne sait quel intérieur sordide. Elle est mal nippée, mal lavée, sa coiffure emmêlée frisottant sur le front.

Traînant sa nonchalance, elle se dandine, va, errant à l'aventure, vaguant aux vitrines, coudoyant les passants avec un suivez-moi dans le regard.

A l'atelier, elle fainéante, s'attarde aux papotages de ses compagnes, ou dévore en cachette quelque livre obscène, ou encore palpite aux confidences vicieuses que se chuchottent les grandes.

A midi, elle mange distraitement son déjeûner, sérieuse, songeant qu'à l'heure présente il y a des dames qui savourent la douceur d'une grasse matinée dans le luxe mou des édredons.

Et, chagrine, elle reprend sa place, hantée par le rêve perpétuel du confortable.

Quand arrive le soir, elle pousse un soupir de soulagement et s'en va, comme toujours, les mains dans les poches.

Elle est heureuse du bruit, des lumières, du coudoiement de la foule, emplissant sa prunelle du reflet des bijouteries.

Et sa cervelle rumine des emplettes grandioses, des corbeilles de satin où rutileraient des escarboucles.

Puis, voyant passer des cocottes ayant sur la bouche un sourire d'impudeur tranquille, elle enrage de n'être qu'une fillette plate et insignifiante, une vulgaire camelotte du trottoir.

Plus tard, elle ne fera pas comme sa sœur aînée, l'imbécile qui a épousé un menuisier !

Elle dénichera bien un vieux, cacochyme et renté, quelque chose de gâteux et de riche, et alors, vive la joie !

Entretemps elle continue sa marche, aigrissant sa rancœur, se forgeant un avenir de volupté continue.

Et jamais elle n'a rien senti devant une fleur qui embaume ou un oiseau qui chante.

La nature lui est fermée, soit que le printemps épande ses souffles tièdes, soit que l'hiver déroule sous nos pieds sa frileuse ouate de neige.

FRANZ MAHUTTE.

Deux pages d'Album.

I.

THÈME ROMANTIQUE

Mentoli est le jeune musicien à la figure mélancolique et douce, cachée sous un chapeau à larges bords. Il est artiste et tire de sa harpe de mélodieux accords. Je l'ai vu souvent appuyé contre le mur grisâtre de l'Eglise, suivant d'un œil rêveur les oiseaux passagers qui fuyaient vers le beau ciel de sa patrie, ou bien assis sur la lisière d'un bois, s'enivrant des longs murmures de la brise dans le feuillage sonore des grands chênes.

. . . . . .

Mentoli, le pauvre musicien du village, Mentoli est amoureux de la fille de son seigneur, il chante en s'accompagnant de son luth :

« Je gravis les arides montagnes pour chercher mon amour, Biondetta « la fille princière, la blanche Biondetta.

« Sa soyeuse chevelure déroule ses flots d'or sur son cou d'ivoire. « Quand elle accourt toute souriante et toute belle du sommet de la « colline, son pas est plus léger que celui de la biche qui vole vers la « fontaine ; elle se penche ardente sur mon front pour que je ravisse à « ses lèvres de corail un enivrant baiser.

« Je gravis les arides montagnes pour chercher mon amour, Biondetta, « la fille princière, la blanche Biondetta.

« Viens, jeune fille, embaumer ton corsage des roses de la vallée, viens « rafraîchir tes lèvres brûlantes à la coupe enchantée, à l'urne d'or des « amours.

« Ange de la nuit, couvre-moi de ton aîle, guide mes pas secrets au « milieu des ténèbres jusqu'au pied de celle que j'aime.

« Je gravis les arides montagnes pour chercher mon amour, Biondetta, « la fille princière, la blanche Biondetta »

Il arrive au bord du lac argenté qui étend son magique miroir au pied du château coiffé de sombres tourelles et orgueilleusement drapé dans les ombres silencieuses de la nuit, noir fantôme !...

Un frêle esquif froisse les raides roseaux du bord ; il le détache, le pousse du pied, s'y élance d'un bond, et vogue vers le castel en soulevant de la rame une gerbe de perles liquides qui étincellent sous les rayons vaporeux de l'astre nocturne.

II

CORRIGÉ RÉALISTE

Anatole est chef d'orchestre au théâtre des Variétés. Il a l'air bête sous son gibus luisant neuf, surtout depuis une heure qu'il bat la semelle au pied d'un réverbère à l'angle du trottoir. Je l'ai vu souvent à cet endroit vers dix heures, attendant avec impatience sa dulcinée, regardant filer tous les omnibus et mâchonnant son cigare avec rage.

Cet imbécile est amoureux de la fille de son directeur. Il lui a donné rendez-vous pour ce soir et sifflote en attendant un petit air de bastringue :

Le marchand de vin, ma chère,
N'est pas encor fermé.

« Elle n'est pas mal, la pétiote, belle tignasse, vrai dos de chatte. Puis quand elle vient se cambrer toute belle et séduisante devant la rampe, elle m'envoie un gentil baiser que le public croit à son adresse. Cristi ! quel chic ! Et quand elle se penche vers mon pupître, mon cœur bat la breloque sous l'asticottement de ses yeux.....

Le marchand de vin, ma chère,
N'est pas encor fermé.

« Arrive donc, ma grosse boulotte, humer les huîtres, sucer les rouges écrevisses et siffler les flûtes de Rœderer.... Elle ne peut plus tarder longtemps ?... D'ailleurs ça ne fait rien :

Le marchand de vin, ma chère,
N'est pas encor fermé.

Tout-à-coup un fiacre s'arrête au bord du trottoir : le cocher était mystérieusement drapé dans son waterproof. Vrai croque-mort.

Mais content et sans souci, Anatole qui a vu Minia peletonnée dans un coin, saute d'un pas leste dans le sapin et crie : « Cocher, à Tortoni. »

G. D.

POÉSIES

Rêverie

Ainsi tu me montrais, flottant comme une amorce
Sur ton sein verdoyant, l'Idéal éternel,
O Terre ! je n'avais qu'à toucher ton écorce
Pour bondir jusqu'au ciel.

ANDRÉ CHATEN.

Lorsque le laboureur, ses travaux achevés,
Conduisant ses taureaux, revient de la campagne
Et les mène à l'étable après s'être abreuvés ;
A l'heure où l'ouvrier, son jour fini, regagne

Sa demeure, où, parmi leurs enfants adorés,
Impatiente, l'attend sa fidèle compagne ;
Quand, traçant un sillon dans les cieux empourprés,
Le soleil disparaît derrière la montagne ;

Oh ! combien j'aime alors, devant la plaine immense,
Rêver, rêver longtemps dans l'ombre et le silence ;
De mon amour déçu je ressens moins le mal

Quand je me laisse aller à ma mélancolie,
Quand ma pensée à Dieu vole en ma rêverie,
Quand mon âme ravie aspire à l'Idéal.

ALBERT CHALYS.

Triolets à Ninon.

Pourquoi n'osez-vous pas me dire,
Ninon, que vous m'aimez un peu ?
Pourtant aimer, cela se peut :
Pourquoi n'osez-vous pas me dire,
A l'amour chacun doit souscrire,
Et vous pouvez bien me le dire,
Ninon, si vous m'aimez un peu.

Voyez : ai-je craint de vous faire
Timidement de doux aveux !
Laissez-moi baiser vos cheveux ;
Ce sont bien ceux que je préfère ;
Et je ne crains pas de vous faire
Timidement ces doux aveux.

Cependant, quand j'ai dit : Je t'aime,
Ninon, mon cœur, battait bien fort,
Et j'ai dû faire un grand effort
Pour vous dire ce mot suprême ;
Et pourtant je l'ai dit : Je t'aime,
Quoique mon cœur battît bien fort.

Aussi ne craignez pas de dire,
Ninon, que vous m'aimez un peu.
Et puis aimer, cela se peut :
A l'amour chacun doit souscrire,
Et ne craignez pas de me dire,
Ninon, que vous m'aimez un peu.

Car vous ne pouvez pas prétendre
Qu'il n'en est rien, et dire non :
Vous avez prononcé mon nom
Me regardant d'un air si tendre
Que vous ne pouvez plus prétendre
Qu'il n'en est rien, et dire non.

Ensuite, je vous ai surprise
Ecrivant, distraite, ce nom.
Vous m'aimez donc un peu, Ninon ?
Et voulez-vous que je vous dise ?
C'est hier que je vous ai surprise
Ecrivant, distraite, mon nom.

Aussi vous pouvez me le dire,
Ninon, si vous m'aimez un peu.
Aimons-nous bien, cela se peut :
A l'amour chacun doit souscrire,
Et vous pouvez bien me le dire,
Ninon, si vous m'aimez un peu.

Gand, 12 octobre 1882. EUGÈNE SAMUEL.

Boutade.

Tohu-bohu vaste et grotesque
Sillonné d'ombre et de jour
D'où fuit, insaisissable et sourd,
Un bourdonnement gigantesque.....

Bourdonnement terrible, où meurent ignorés
Des cris pleins de grandeur et de mâle génie ;
Bruit énorme et confus, dont l'immense harmonie
Étouffe, en son sein même, un monde d'égarés !

Effrayante littérature
Que de nouveaux-nés tu nourris
Dans cet antre ou demain, proscrits,
Ils te serviront de pâture.

Et cependant, toujours, sous tes rayons brûlants
Viennent papilloner de folles espérances,
Avides de briller au nombre des puissances
Que tu marques au front de follets scintillants.

Craignez cet astre magnétique,
Foyer des lettres et des arts,
Où viendront s'émousser les dards
De votre verve poétique.

Forgez d'or votre bec, et vos serres d'airain,
Suivez dans ses contours la lumineuse trace
D'un aigle triomphant qui plane dans l'espace,
Et vous réussirez..... si le ciel est serein.

RODRIGUE TOULANGE.

La Légitimité du Nihilisme

Le nihilisme ! ce seul mot évoque une série de tableaux fantastiques. L'honnête bourgeois bien pensant, lisant au coin de son feu, se représente aussitôt ces buveurs de sang, agissant dans l'ombre, accomplissant avec une audace inouïe les plus odieux forfaits ; s'introduisant partout, au sein des familles, et jusque dans le palais des Czars ; peuplant cités et bourgades, ne respectant rien, personnes ni choses ; ne reculant devant aucun moyen, devant aucun obstacle pour mener à bien leur œuvre monstrueux !

Eh ! raisonnons donc un peu, niais ! et si tu n'es pas capable de le faire seul, je vais donner un coup d'épaule à ton bon sens embourbé.

Œuvre monstrueux ! As-tu jamais songé au but que poursuivent ces hommes de fer, dignes héritiers des Danton et des Robespierre ? Non. Tu considères les moyens, les instruments, et tu t'écries bêtement : « Monstrueux ! »

Si tu ne savais pas qu'il existât une Russie, un peuple russe et un Czar — une exploitation, un exploité et un exploitant — et qu'on vînt te dire : « Aujourd'hui, en plein XIX^e^ siècle, il y a de par le monde un homme qui a pris la peine de naître ; et pour ce, est devenu le souverain d'une des plus vastes contrées du globe. Il gouverne cent millions de sujets, d'esclaves. Sa personne est sacrée. Sur un signe de lui, tout son peuple, comme un seul homme, doit se lever, marcher à la gloire et à la boucherie.. Lui seul est maître ; les autres ne sont que des choses à son service exclusif. Il ne peut en personne régir tous ses Etats. Il délègue des droits illimités à des fonctionnaires à lui dévoués et qui partagent ses prétentions. Car quel astre n'a ses satellites, quel puissant n'a ses parasites, quel souverain n'a ses valets ? Ces fonctionnaires se montrent despotes et rapaces en raison inverse de leur puissances. A leur tour ils s'environnent de subordonnés et d'agents. Et ainsi se forme une chaîne hiérarchique dans laquelle le pauvre peuple étroitement enserré, géant ignorant de sa force, n'ose pas se remuer.

Et ce peuple, quel rôle joue-t-il dans tout ceci ? Mon Dieu, c'est bien simple. Le peuple travaille pour ceux qui ne font rien Il paie des impôts plus ou moins élevés, selon le caprice du souverain, le besoin de la cour ou de l'aristocratie. Il verse son sang sur les champs de bataille.. Pourquoi ? Il n'en sait rien. Mais la liberté ? Inconnue à lui. Mais la loi ? Il n'y en a qu'une : la volonté du maître.

Maintenant je suppose un de ces hommes -- car ce sont des hommes — s'avisant de réclamer une de ces choses sacrilèges : la liberté ; des lois... Aussitôt on vous l'embarque en compagnie de 200 à 300 bandits, faussaires, assassins ; on vous l'expédie à quelques centaines de lieues de là, dans une sorte d'Eden glacé, en Sibérie enfin. Il passe là 10 ans, vingt ans, toute sa vie souvent, souffrant de la faim, du froid, astreint à un labeur pénible et permanent, objet d'une surveillance tyrannique, et privé de ce bien suprême de l'homme : la liberté.

Tu me répondras : C'est invraisemblable ; c'est impossible. Il y a un gouvernement en Russie ; il y a des lois ; il y a une justice.

Oui dà. Il y a un gouvernement. Lequel ? Celui du Tzar. Il y a des lois : quelles sont-elles ? Les ukases du Tzar. Il y a une justice. Qui la rend ? Les élus du Tzar. De qui relèvent-ils ? Du Tzar. Qui nomme les gouverneurs des provinces, les commandants des villes ? Le Tzar.

Un article de notre belle constitution dit : Tous les pouvoirs émanent de la nation. Et tu te pâmes d'aise devant ces fières paroles. Tu es illogique, mon vieux : Puisque c'est juste en Belgique, pourquoi serait-ce monstrueux en Russie ? ..

Examinons le but que poursuivent ces terribles nihilistes. Que veulent-ils ? Lis une de leurs proclamations : la liberté, encore la liberté, toujours la liberté. Est-ce exorbitant. Installe chez le peuple russe la constitution belge. Tu les verras rentrer sous terre, ces nihilistes de malheur. Ou plutôt : le nihilisme n'aura plus raison d'être. Car ils ne réclament qu'une constitution, fût-elle dix fois moins libérale que la nôtre. Et tu leur refuses cette juste satisfaction ? Mais alors tu n'es qu'un égoïste vil et méprisable.

L'humanité doit être une grande famille. Chaque peuple, chaque individu doit faire part aux autres des biens qu'il possède. Tu maudis un frère qui laisse son frère dans la misère. Et des hommes, tes semblables, tes frères, tu veux les voir, toi libre, toi heureux, croupir dans l'esclavage et s'abrutir dans l'ignorance ; et quand ils osent relever leur tête avilie, tu leur montres le poing, et tu leur dis : « Arrière, canailles ; ne dépassez pas votre niveau immuablement fixe, ou vous serez écrasés, comme on écrase la vipère qui montre sa tête au-dessus de l'herbe ! »

Eh bien ! non, cela ne sera pas ! Ils ne seront pas écrasés, ces généreux défenseurs des droits imprescriptibles de l'homme. Le bon droit triomphera : il doit triompher. Les victimes seront nombreuses. Qu'importe ? Le but est noble, le résultat immense. L'hydre aux innombrables têtes renaîtra sans cesse, jusqu'au jour où aura disparu le dernier vestige de la tyrannie.

Voilà à quoi prétendent les nihilistes. Leur œuvre n'est elle pas grande et digne? Et qui mérite mieux votre estime, votre sympathie, votre appui : eux, les amants intrépides de la liberté; ou bien leurs adversaires, ces partisans de l'absolutisme, ces repus de la fortune et des honneurs, ces suceurs, ces nobles, ces privilégiés, ces fainéants? Dites, prononcez. — « Mais il faudrait attendre; il ne faut pas brusquer les choses. On a déjà obtenu, on obtiendra encore.

Attendre, attendre! Mais voilà des siècles qu'on attend. Voilà un siècle que 1789 a sonné le glas de l'absolutisme en Europe ; et il est encore un pays, une des cinq puissances, où cette plaie subsiste, vivace ; où elle s'étale hideusement, au grand jour — tache d'huile sur une feuille de papier blanc, — charogne sur un étang clair et limpide.

Attendre! Jusques à quand? Si l'état actuel est bon, pourquoi le changer? S'il n'a que des vices, pourquoi ne pas le démolir aujourd'hui même?

Attendre! Pourquoi attendre, quand le fruit est mûr? Pourquoi attendre, pour faire l'opération, que la gangrène soit devenue incurable?

On a déjà obtenu beaucoup. Ah! et vous croyez que c'est en courbant la tête et en tendant l'échine qu'on a obtenu ce beaucoup? Et vous croyez que c'est en se tenant coi qu'on obtiendra plus encore? Erreur, erreur profonde!

Ce qui a été accordé est le minimum des concessions amiables. Et qu'est-ce qui a été accordé? Principalement l'abolition du servage. Cette institution honteuse n'a disparu en Russie que depuis 1864. Un simulacre de constitution a été établi pour éblouir les yeux des simples. Ce qui prouve que ce n'est qu'une fiction, c'est l'acharnement avec lequel une constitution véritable est refusée. D'ailleurs, dans ce soi-disant gouvernement russe, il n'existe pas le moindre contrôle ; nulle responsabilité par conséquent; nul gage de sécurité.

Des garanties, voilà donc ce que veulent les nihilistes. Ils les ont demandées de toutes les manières : ils ont pétitionné. Ils ont manifesté. Ils ont provoqué des mouvements en faveur de leurs désidérata. Comment leur a-t-on répondu? On les a menacés, traqués, poursuivis. Ceux qui ont été pris ont été pendus haut et court ou envoyés en Sibérie. Ceux qui ont échappé ont quitté le sol de la patrie. Et de la terre étrangère, les exilés ont convié leurs frères opprimés au festin de la liberté. Ils sont les pères du nihilisme. Bakamine fut leur chef. Honneur à lui!

Alors la lutte éclata. Les deux colosses s'étreignirent dans l'ombre. Le monde entier trembla. Les paris s'engagèrent. Et qui de nous osera ne

pas s'écrier plein d'admiration et d'enthousiasme : « Je tiens pour la liberté ! »

Les armes sont égales pour ce formidable duel. La force attaque ; la ruse riposte. Vous êtes témoin dans une rencontre. Il n'est pas rationnel de vouloir désarmer un des combattants et de le livrer la poitrine nue aux coups de son adversaire. C'est cependant ce que voulait faire l'honnête bourgeois que j'objurguais ci-dessus.

Je rencontre un individu, la nuit. Il m'attaque : il est plus fort que moi. Il peut m'assommer. J'ai un revolver en poche. Hésiterai-je à m'en servir? Non certes. Un intérêt supérieur le commande; il ne reste qu'à m'incliner.

Je n'approuve donc pas les moyens du nihilisme, considérés en eux-mêmes. Mais ces moyens étant les seuls efficaces, doivent-être seuls employés.

La révolution de 89 aussi s'est baignée dans le sang. C'était une nécessité fatale, inéluctable. Maintenant, grâce à l'éloignement, la souillure s'efface peu à peu, et l'œuvre nous apparaît grande, majestueuse, imposante. Ainsi en sera-t-il du nihilisme.

Car le nihilisme, tôt ou tard, demeurera maître du champ de bataille. Ses partisans sont innombrables et s'augmentent tous les jours. Partout la cause sainte compte des soldats dévoués. Bientôt le drapeau, large déployé, les mènera à la victoire; car il porte, en caractères indélébiles, ce mot magique, signe de triomphe, talisman tout puissant : Liberté !

CHARLES METTANGE.

Euterpe.

A sa ceinture pend brillant
Un évantail, joujou d'ivoire
Qui fait miroiter sur la moire
Son aile de papillon blanc
Où les folles brises vont boire.
Théodore HANNON.

Elle est jolie ;
Chacun envie
Ses perles d'yeux
Rêvant de l'onde,
Sa tête blonde
Aux flots soyeux.

Quand au clavier sous ses doigts gracieux
Sonnent les notes cristallines,
On croirait des harpes divines
Ouïr soudain les sons harmonieux.

J'aime à la voir avec l'air folichon,
La blanche cigarette à sa lèvre rieuse
Et la folle fumée enveloppant son front
D'une auréole vaporeuse

Elle est gentille,
La blonde fille,

J'ai dans la nuit
L'âme bercée
De sa pensée
Qui me poursuit.

Et quand l'étoile
Au jour se voile,
Je vois encor
Sa douce image
Dans le nuage
D'un rêve d'or.

G. B.

Le Salon de Paris.

Le Salon de Paris de cette année est particulièrement intéressant ; il y a quelques œuvres à sensation ; en général les toiles sont bonnes et les médiocres sont en nombre assez restreint.

Pour la sculpture il y a moins d'œuvres capitales; le nombre des bustes est toujours plus considérable.

La Belgique est largement représentée au Salon de Paris, bon nombre d'œuvres d'artistes belges sont très entourées et très appréciées.

Parmi les maîtres, citons *M. Herbo*, qui nous présente une admirable Psyché ; c'est un chef-d'œuvre d'exécution ; les formes sont bien marquées et la peinture solide.

M. Hermans, avec des ravissantes Baigneuses qui font l'admiration de tous les visiteurs. Une bonne Nature morte de *M. H. Pellis*, qui pèche malheureusement par le dessin.

Une Visite à la Douane de *M. Hoeteriks* ; types bien réussis, bonne toile.

M. Hamesse a choisi un pauvre sujet : l'Eglise d'Herbemont, et a mal réussi.

Une composition charmante de *Mme De Cool*, Toujours, Passionnément, tableau d'un grand talent qui réussit à captiver l'attention de tout le monde ; c'est une œuvre habilement combinée et d'une finesse extrême.

Une ferme flamande, de *M. A. Asselbergs*, est une toile remarquable par son exécution. *M. Bahieu*, de Dour, nous montre deux bonnes œuvres. La meilleure est : Une rue de Créteil ; c'est pris sur le vif et empreint d'une réalité frappante. *Mlle d'Anethan*, avec l'Affiche, composition spirituelle et bien comprise.

Une des meilleures compositions est celle de *M. Castellani*, de Bruxelles, representant la mort du Prince Louis de Prusse, tué par un maréchal-des-Logis du 10me Hussards, à Salfeal, l'avant veille de la Bataille d'Iéna. C'est une œuvre délicatement faite ; les physionomies sont frappantes. *M. Ceramano*, avec de superbes troupeaux, genre dans lequel il excelle.

Le Pont d'Ostende, de *M. Clays*, de Bruxelles, est remarquable par la justesse de ses tons. Zierkzée, île de Schouwen, semble moins réussie.

M. F. Cogen, nous a composé une bonne marine : Les femmes de pêcheurs de Scheveningue qui attendent la vente du poisson, sont bien là les types du pays ; cette scène hollandaise laisse une bonne impression.

M. F. Courtens : de ravissants paysages, *Les Prés Salés*, et, *dans les Choux*. M. Courtens excelle en ce genre.

Les Patineurs, de *Croegaert*, ressemblent un peu trop à une image coloriée.

Arrêtons-nous devant une toile importante et magistralement peinte. Le nom seul de l'artiste suffirait à nous démontrer son incontestable supériorité. Nous voulons parler de *M. A. Clarys* : Labourage sur le champ de bataille, aux environs de Reischoffen. M. Clarys a déployé beaucoup de talent pour nous rappeler de douloureux souvenirs, que l'exécution si soignée fait encore revivre davantage.

(*A suivre*). E. GRANDHANTZ LOISEAU.

Paris, le 10 Mai 1883.

Une Perle

Comédie en 3 actes de MM. Cristafulli et H. Bocage.

C'est Aristide Bonardel, qui n'est pas de l'avis de son beau-père, quand celui-ci dit en parlant de sa fille : « C'est une perle. »

Le jour même de son mariage avec Eveline, celle-ci lui annonce qu'elle a l'intention de le mettre à l'épreuve pendant un mois ou deux.

« Si vous croyez que je suis votre femme, que je vous appartiens, parce que Monsieur le Maire y a passé, vous vous trompez. Soyez aimable, prévenant, montrez vous plein d'attentions pour moi pendant trente jours, et alors..... »

Beau petit raisonnement, n'est-ce pas ; et comme ce pauvre Bonardel s'y attendait !

Mais il en prit vite son parti : il trouve sa femme charmante, adorable même ; mais un mois, c'est un peu long, aussi va-t-il se consoler chez Gertrude, une gentille modiste qu'il a connue intimement avant son mariage.

Mais Eveline n'entend pas de cette oreille là ; à peine son mari a-t-il quitté le toit conjugal, qu'elle court le rejoindre chez Gertrude Elle se déguise en demoiselle de magasin, et sous le nom de Zoé, prend rendez-vous avec Aristide pour le soir même.

En cabinet particulier ! Elle qui est restée onze ans au couvent ! Comment devra-t-elle se conduire en cette circonstance? Et la fantasque enfant court demander conseil à son père. Cependant Aristide, de plus en plus fou d'Eveline, a découvert sa ruse ; mais il feint de la prendre pour Zoé.....

Réconciliation des deux époux.....

Tout est bien, qui finit bien.

La comédie de MM. Cristafulli et Bocage a un défaut capital : elle est trop longue. Deux actes eussent amplement suffi, et auraient peut-être excité davantage l'intérêt. L'intrigue, assez péniblement menée durant ces trois actes, n'est pas suffisante, vu la longueur de la pièce.

Si les auteurs avaient pu réduire leur comédie, en un acte, c'eût été

charmant, d'un bout à l'autre L'on aurait retranché ces allonges, qui gâtent tout le bon de la pièce, tant elles sautent aux yeux.

Le sujet, sans être absolument neuf, ne manquait pourtant pas de piquant et d'originalité.

HENRY MARIUS.

Chronique Littéraire

Au bonheur des dames, par EMILE ZOLA. Le nouveau livre du grand romancier, ou plutôt du grand naturaliste, est remarquable, non seulement par la profonde logique qu'il respire, mais encore par la force de la pensée qui distingue Zola, par son style facile, élégant et coloré.

L'idée est simple, mais admirable dans sa simplicité : l'écrivain oppose dans son ouvrage le vieux commerce parisien au commerce actuel, au commerce moderne : les Bandu représentent l'un, Octave Mouret personnifie l'autre.

De cette idée abstraite Zola a tiré un chef-d'œuvre : il a introduit une action attachante du commencement à la fin. Il a mis en scène des personnages sympathiques et les a dépeints de main de maître. Ses descriptions surtout sont superbes. Je regrette que l'espace me manque pour transcrire la description du magasin au soleil couchant.

Bref, je n'hésite pas à le déclarer : *Au bonheur des dames* me semble une des œuvres les plus grandes de l'auteur de Pot-Bouille et Thérèse Raquin.

Une campagne contre le naturalisme, par M. FERDINAND LOISE. Un nouveau livre dirigé contre l'école de Zola, comme l'indique assez son titre M. Loise, dans son volume, attaque le réalisme, mais seulement le réalisme sale de parti pris, la pornographie, et il a raison. C'est un ennemi acharné du naturalisme ; du reste, il le déclare lui-même : « Je n'ai pas la prétention d'avoir détrôné le naturalisme, mais on me rendra cette justice que je n'ai pas du moins épargné mes efforts pour contribuer à sa ruine dans notre pays, et je l'ai fait avec un complet désintéressement. »

Je ne suis pas du tout de l'avis de M. Loise quand il dit que naturalisme et saleté sont synonymes. Que de romans honnêtes et pourtant naturalistes, ont été écrits : le *Nabab* et les *Rois en Exil*, *Madame Gervaisais et les Frères Zemganno*, le *Père Goriot*, *Thérèse Monique*, ne sont-ils pas des ouvrages réalistes et sains ?

ALBERT CHALYS.

Memento Bibliographique

Kees Doorik, par Georges Eeckhoud. — Un vol. 35o. Lib. Hochsteyn.
Le Scribe, par Albert Giraud. — Un vol. 35o. Hochsteyn.
Les Flamandes, poësies d'Emile Verhaeren. — Un vol. 35o. Hochsteyn.
Grelots progressistes, par Edmond Picard. — Un vol. Larcier.
L'œillet bleu, par Georges Pradel. — Un vol. 5 fr. Rouveyre et Blond-Paris.
Breton et Patrie, poëme, par Emile Prorrey.
Le scrupule du père Durieu, par E. Godde. A. G.

Nos écrivains et nos poètes. (1)

CAMILLE LEMONNIER.

> Définir, dans de l'écriture artiste, ce qui est joli, ce qui est élevé, ce qui est bon, et donner les esprits et les profils des êtres raffinés et des choses riches, et cela en une étude appliquée, rigoureuse, et non conventionnelle et imaginative de la beauté.
>
> EDMOND DE GONCOURT (2).

I

Camille Lemonnier est le maître de la littérature belge ; il est à nous ce que sont à la France Zola et Goncourt. Dans certaines de ses productions, il possède la géniale observation et la conception géante de Zola, cet énergique, ce mâle; dans d'autres, *Thérèse Monique,* par exemple, on retrouve le procédé élégant et doux de Daudet, ce mièvre, ce sentimental. Dans chacun de ses livres règne un incontestable ton de personnalité ; Lemonnier répond, surtout dans un *Un Mâle* et *Le Mort,* aux règles essentielles tracées par Emile Zola dans *Les Romanciers naturalistes :* le romancier n'exagère ni les faits, ni les caractères ; le personnage subit l'influence du milieu ; la forme doit être personnelle.

Romancier naturaliste, Camille Lemonnier cherche le vrai ; il le trouve et admirablement le peint ; il prend ses personnages dans le milieu qu'il habite ; il les campe là, d'un coup de plume. Pas de situations dramatiques comme dans les grandes machines à sensation des Montépin, des Gaboriau, des Ponson du Terrail ; pas de trame, à peine une intrigue.

Le style de l'écrivain est une sonore musique, faite de mots vibrants, de rutilantes phrases éclatant en gerbes colorées, chaudes, étincelantes ; c'est, pour me servir de l'heureuse expression de Goncourt, de l'écriture artiste ; Lemonnier écrit pour écrire. Le fond pour lui n'est rien, la forme, tout. *Il fait de l'art pour l'art.*

Où notre romancier excelle, c'est dans la description. Ecoutez cette page des *Croquis d'Automne :* « L'automne, c'est alors que la terre révèle avec le plus de magnificence » les splendeurs de ses flancs, et, qu'arrachant au chaos les univers endormis, elle » rejette au dehors les moissons et les forêts comme la marque de son triomphe » suprême. Alors on voit la nature, épuisant jusqu'à la dernière goutte de ses mu» melles, couronner son existence par l'épanouissement qui l'avait commencée. » Aurait-elle la secrète compréhension de la nuit prochaine? Des souffles glacés ont» ils mordu ses entrailles ? Quelle révélation s'est faite? Ne dirait-on pas qu'elle se » hâte d'enfanter au soleil, dans la lumière expirante des derniers jours, de peur que

(1) Sous ce titre nous nous proposons de publier une série d'études sur les principaux de nos auteurs belges.

(2) Edmond de Goncourt : *Les frères Zemganno,* préface.

» les embryons cachés dans son sein ne surgissent, avortons, dans les ténèbres, quand » la suprême étincelle aura disparu ! Mystère solennel ! On doute, mais son délire est » si sacré, et l'on voit un tel rayonnement, qu'on se prend à lui sourire comme si » c'était une femme, et qu'on baise la terre où l'on marche comme si c'était une » mère..... »

Le talent de Camille Lemonnier s'annonça surtout dans les *Charniers*, qu'il écrivit à vingt ans ; *Nos Flamands* et *Un coin de village* sont l'idylle de la Flandre dans toute sa rustique simplicité ; les *Croquis d'automne* sont une série de peintures où l'on perçoit un vif amour de la nature ; enfin, dans *Un Mâle* et dans *Le Mort*, Camille Lemonnier entre dans la réalité brutale, sauvage, rude, surtout dans le dernier, où le maître est horriblement vrai, hideusement beau !.....

II

C'est par *Nos Flamands* (1869) que Camille Lemonnier débuta dans la littérature, un livre où se déploient tout son talent descriptif et son caractère rêveur de poète. Romantique ou naturaliste ? Romantique, romantique, tout ce qu'il y a de plus romantique. On y trouve un sentiment profond de la nature, de cette nature qu'il aime et qu'il décrit jusque dans ses intimes détails : d'un mot il peint un coin de terre, mieux qu'un autre en une page.

Les *Croquis d'automne* (1870) sont encore une œuvre de poète : dans le livre plane une sorte de tristesse calme, sereine ; après la lecture de ces tableaux d'automne, on rêve, le regard dans le vague, une rêverie morne et douce ; et il semble entendre le monotone bruissement de la chute des feuilles jaunies et assister à l'agonie lente de la nature mourante.....

Les *Contes flamands* et *wallons* (1879) ne sont qu'une suite de charmantes et gracieuses idylles, des perles. Lemonnier a opposé au caractère rude des Flamands, ces graves, l'esprit gaulois des Wallons, ces riants. Il est vrai dans chacun de ses récits les scènes qu'il narre, il y a assisté ; elles lui ont laissé une impression qui, quelle qu'elle soit, se reflète sur l'œuvre. C'est simple, c'est beau.

Son étude sur le pays flamand, il l'a continuée dans *Un coin de village* (1880), un petit roman dont le sujet peut tenir en quelques lignes : « Un riche fermier aime Roose, la fille de Jan Slim. Roose a placé son amour autre part. Son père veut lui faire épouser le fermier. Sur ces entrefaites, Lamme découvre le trésor caché par Jan Slim. Une comédie est convenue entre lui et la vieille Ursula qui promet à Slim de lui faire rendre son argent s'il donne Roose à Lamme. — Et le mariage se fait. »

C'est après la bataille de Sedan et encore sous l'impression de cet échec sanglant que Camille Lemonnier écrivit les *Charniers* (1881), ce livre « *rouge comme les Batailles de la Bible.* » Cette œuvre contient des tableaux d'une réalité épouvantablement terrible. Sur tout l'ouvrage court un frisson d'horreur imprégné d'une odeur de sang, du sang des blessés mourant sans secours dans le rouge du champ de bataille, ce charnier !

III

De toutes les productions de Camille Lemonnier, les deux plus grandes sont certainement *Un Mâle* et surtout *Le Mort*, son chef-d'œuvre, ou plutôt le plus beau de ses chefs-d'œuvre, car le mot peut s'appliquer à chacun de ses ouvrages.

Le Mâle, c'est le braconnier ; c'est Cachaprès, le sauvage, le rude, qui vit continuellement au fond des forêts. Le maître, dans un contraste frappant, a montré ce fauve cachant ses bestiales amours dans les enfoncements verts des bois, au milieu d'une nature poétique et grandiose, d'une luxuriante végétation.

Dans *Le Mort* (1882), Camille Lemonnier a comblé la mesure de son talent : Il fera peut-être encore aussi bien, jamais mieux. Dans des entassements d'admirables descriptions, le romancier a fait vivre une action d'une réalité horrible et poignante. Il s'est surpassé dans la scène de l'assassinat de Hein :

« Balt leva les deux mains, les abattit au cou de Hein avec une violence extraor-
» dinaire, comme un bûcheron qui entame un chêne.

» Ce fut terrible.

» Ses énormes pouces entraient dans la chair, la pétrissaient, et il se mit à étran-
» gler le meunier, les coudes écartés, pesant sur lui de toute sa force, des cris de
» bête dans la gorge.

» Hein ouvrit démesurément les yeux, laissa pendre hors de sa bouche sa langue
» devenue dure comme un caillou, commença un mouvement et demeura les mains
» en l'air. Alors Balt à son tour se rua sur lui et tapa son crâne, sa face, ses yeux,
» avec une rage qui croissait à chaque bourrée. »

Cette scène n'est-elle pas d'une réalité effrayante ?...

Thérèse Monique (1882) est le dernier ouvrage de notre maître belge qui ait paru en volume (1) : « C'est à Louvain. Un jeune étudiant se lie à une fille qui le trompe bientôt. Déçu, il aime d'un grand amour sa cousine Thérèse Monique ; mais leur bonheur est troublé par l'arrivée de la première maîtresse de l'étudiant, qui de nouveau séduit ce faible. Navrée de douleur, Thérèse Monique meurt. » — *Thérèse Monique* est le vrai poème de la vie et de la jeunesse, dans ses douceurs et dans ses vicissitudes ; c'est une étude réelle et chaste, qui ne rappelle en rien l'auteur du *Mâle* et du *Mort*, — et qui n'en est pas moins un chef-d'œuvre (2).

IV

Pour compléter cette courte étude, il me reste à reproduire quelques lignes que je lisais dernièrement dans un de nos journaux : « Camille Lemonnier se tient en constante communication avec le public, par le journal, par la critique artistique et littéraire, et crée autour de lui une école de jeunes écrivains, — admirateurs sincères du maître. « A Camille Lemonnier, l'honneur des lettres françaises en Belgique, » disait en tête de l'un de ses recueils Léon Cladel, qui n'est certes pas indulgent ; et

(1) Nous disons paru en volume, car Thérèse Monique avait été publié en 1880 dans la *Revue de Belgique*.

(2) Camille Lemonnier a encore écrit : *Derrière le rideau*, 1875 ; Paris-Berlin, 1871 ; une magistrale étude sur la *Belgique*, parue en 1881 dans le *Tour du Monde ;* plus une foule d'articles divers, de chroniques artistiques et d'ouvrages de critique, entre autres : Le *Salon de Bruxelles*, *Gustave Courbet et son Œuvre* et l'*Histoire des Beaux-Arts*, ce monument.

il disait cela avant *Un Mâle*, avant *Le Mort*. — Mérite rare dans notre histoire littéraire, toujours on a pu dire de lui : c'est un « homme » et de chacun de ses livres, c'est une « œuvre » (1). ALBERT CHALYS.

POÉSIES

Désillusion.

A Mademoiselle M. des G.

Avec quelques lambeaux, vénérable relique
Des gazes de Vénus, des jupes de Junon
De Desdémone, Laure, Héloïse et Ninon,
Se coudre un idéal, arlequin fantastique ;

Le jour, la nuit, pendant des mois, pendant des ans
Mêler et démêler cet étrange amalgame ;
Le chérir à l'avance, ainsi que fait la femme
De l'enfant qui tressaille et couve dans ses flancs ;

En faire son idole et son œuvre maîtresse ;
Ajouter quelque trait, arrondir un contour,
Nouveau Pygmalion, verser avec amour
Dans cette œuvre son feu, sa vie et sa tendresse ;

Vouloir en plein soleil jeter cet idéal ;
Vouloir, en le sentant déborder de son être,
Crier : « Le temple est prêt. — Qui donc sera le prêtre ? »
Et craindre que le grand air ne lui soit fatal ;

(1) A l'occasion de l'incroyable injustice que le jury chargé de décerner le prix quinquennal vient de commettre envers Camille Lemonnier, M. Max Waller, le directeur de la *Jeune Belgique* avait organisé une manifestation éclatante en l'honneur de notre grand écrivain. Cette manifestation, consistant en un banquet, a eu lieu le 27 Mai. Toute la Jeune Belgique littéraire y était représentée ; et dans son admiration sans bornes pour le maître, l'a acclamé et a manifesté son indignation en protestant hautement contre l'injure infligée à son chef, injure atténuée certainement pour M. Lemonnier par les sympathies qui lui furent témoignées ce jour-là.

Toutes nos félicitations à M. Max Waller, qui s'est chargé de la direction et de l'organisation de cette charmante fête, destinée à vivre longtemps dans la mémoire des Jeunes Belgique.

Puis, un beau matin, par un caprice baroque
D'artiste mécontent, briser son chevalet ;
Tombant de l'idéal au réel bête et laid,
Prendre, comme affolé, cette chère défroque ;

Dans la fouille grouillante, à tout hasard choisir
Un quelque chose, un être, infime créature ;
S'en affubler soudain, comme d'une parure
Flasque de carnaval ; l'élever, la grandir

Au-dessus de ses sœurs ; et, la montrant du geste,
Ainsi qu'Eliezer rencontrant Rébecca,
Se jeter à genoux et crier : « Eurêka ! »
Rester perdu dans cet aveuglement funeste,

Ce vertige hébété du chasseur qui, manquant
Sa bête, et la voyant à travers la fumée
Filer et s'enfoncer sous la verte ramée,
S'imagine la voir tomber à chaque instant ;

Puis rapide comme un soupçon, sentir le doute
Mordant vous envahir et vous ronger le cœur ;
Vos yeux se dessiller, et le voile trompeur
Tomber devant ce vrai qu'on cherche et qu'on redoute ;

Voir, sur ce manequin trop faible et trop petit,
Bailler l'accoutrement qu'il porte et qui l'écrase, —
Tandis que lui, béat, dans la stupide extase
D'un saint paré de neuf, s'admire et se sourit ;

Puis cet accoutrement s'effronder, loque à loque ; —
Tandis qu'orgueilleux, lui, qui jamais ne comprit
Le rôle trop sublime, hélas ! par vous écrit,
Ne pouvant le jouer, parodie et se moque ;

Regarder, l'œil humide et chargé de courroux,
Douleur et rage au cœur, la fille de vos rêves
Arracher de ses doigts vos illusions brèves
Avec les lambeaux vils qui la cachaient à vous ;

Et, comme pour railler votre attente trompée,
Faire à ses pieds glisser son vêtement ôté ;
Dans sa nudité pauvre et sa blême beauté
Se montrer toute à vous, — femme, pantin, poupée !. .....

Spa, Septembre, 1880. CHARLES METTANGE.

Rêve et Réalité.

BOUTADE.

Au milieu d'un pays merveilleux et superbe,
Mollement étendu dans la douceur de l'herbe.
Insouciant, ravi, je parcourais des yeux
Les campagnes d'azur ensoleillé des cieux
Et la nature, au loin vaste et luxuriante.
Dans l'espace, une femme apparut, souriante,
Flottant dans la splendeur d'un nuage doré.
Spectacle ravissant ! Souvenir adoré !
Te souvient-il, mon cœur, de l'ineffable ivresse
Qui, d'un coup, t'envahit, lorsque l'enchanteresse
Du feu de son baiser eut embrasé ton front ?
Ah ! ce baiser ! les jours par milliers passeront
Sans effacer sa trace : elle est indélébile !
— Soudain, tout disparaît ! Je me sens lourd, débile,
Je baille, étends les bras, m'éveillant à demi :
Dieu ! sur un banc du quai je m'étais endormi !
Des yeux, je cherche en vain la sylphide légère :
Je ne vois près de moi qu'une affreuse mégère
Le menton posé sur le manche d'un balai ;
Auprès d'elle, un gamin admirablement laid.
Tous deux raillaient, car le malicieux gavroche
Avait mis sur ma tête un vieux mouchoir de poche.
Et les passants de rire ! Alors que, transporté,
J'exultais ! — Oh ! le rêve et la réalité !

Liége, 22 mai 1882. CÉLESTIN DEMBLON.

A Table.

SONNET.

Il est midi ; chacun ayant faim, s'est hâté
De venir occuper la place familière ;
A table sont assis le fermier, la fermière,
Les filles, les garçons, et l'aïeul édenté.

La nappe aux carreaux blancs et bleus a luit ; la gaîté
Surgit avec la mousse au haut des pots de bière ;
Et du bord de l'assiette au flanc de la soupière
Un rayon de soleil promène sa clarté.

« Benedicite, » dit le fermier ; le silence
Se fait profond ; et seul le pendule balance
Son disque d'or et geint son tic-tac à l'écart ;

Et pendant que l'œil bleu des jeunes gars s'allume
Luisant de faim, les vieux abaissent un regard
Profond, vague, hébété, sur la soupe qui fume.

JULES DE BAUGNIES.

Espoir.

Te souviens-tu bien de la route,
Où la première fois j'osais
T'offrir des fleurs. C'était sans doute
Audacieux, mais je t'aimais.

Te souviens-tu bien, ma mignonne,
Qu'alors tu me dis froidement :
« Gardez, monsieur, votre anémone ;
Ne vous en privez pas, vraiment. »

Te souviens-tu, ma belle amie,
De ma tristesse et ma douleur ;
Et depuis lors toute ma vie
S'écoule morne et sans bonheur.

Et cependant je t'aime encore,
Et cependant j'espère en toi,
Et cependant, oui ! je t'adore ;
Pourtant tu refuses ma foi.

Un jour, tu seras moins cruelle,
Tu retrouveras en mon cœur,
Ta jeunesse, ma toute belle,
Mon rêve patient, vainqueur.

H. D.

Petites études Flamandes.

SCHREMINKELE.

A ma cousine,

I

Cousine, comment te dire la chose? — A l'antique? « Au mesme pays de Flandre y avait n'haguères..... » — Mais ce serait si court! Nos pères racontaient l'histoire pour l'histoire, laquelle était pimpante, alerte, de poupine et gaillarde figure. — A la mode du siècle passé? — « Il y avait une fois une jeune personne que la nature, etc....» — Mais alors on racontait pour raconter et cela n'en finissait pas — A la manière d'aujourd'hui? « Ma mie, le soleil ne saigne plus là-haut; il s'empêtre derrière les arbres, comme une cymbale de cuivre avec de la pourpre alentour ; et moi je trime et ahanne encore.... » — Mais on raconte des rien du tout, pour avoir prétexte à faire son auto-panégyrique, étaler son talent, si talent il y a; pour paraître original et vrai, on force le vrai, ce qui est bien plus mauvais que de l'adoucir comme autrefois.

II

Tout bien considéré, je te dirai cela tout fin droit, comme c'est arrivé : Jeanne aimait Pierre et Pierre aimait Jeanne.. .. — « Du Florian, » dis-tu ? — Oh ! que non, je le déteste : mais comment dire quand positivement Pierre aimait Jeanne et que Jeanne aimait Pierre ?.....

Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre ?. ..

Des parents impitoyables avaient fiancé Jeanne à Cies van den Navel, — gros, rouge, hideux, méchant, comme celui qui forme le nœud d'un mélodrame, — mais riche de plus de 300 francs avec une brouette et deux bèches en sus.

III

Or, un matin clair et frais, je rencontrai Pierre et Jeanne marchant à grands pas sur la route, ayant l'air de fuir. Ils allaient tout, tout proche, elle du fossé de droite, lui de celui de gauche, au risque d'y tomber, s'il arrivait malheur ou distraction ; — par quoi je jugeais qu'ils étaient amoureux en diable. A la campagne, les indifférents marchent côte à côte, voire la main dans la main. Une déclaration risquée, on se promène à la distance d'un pavé ; la blessure plus profonde, deux pavés ; de sorte qu'on ne dit pas comme chez nous : ils s'aiment passionnément, éperdûment, que sais-je ? mais : ils s'aiment à deux pavés ; hum ! — à trois pavés ; ho ! ho ! — à quatre pavés ; oh ! là ! là ! — à cinq pavés ; marions les vite, qu'il n'arrive malheur ! — Et ainsi, jusqu'à ce que le solennel : « Moi je veux de toi ; toi, tu veux de moi, soit prononcé ; c'est le maximum et alors on prend toute la chaussée.

IV

Et Jeanne et Pierre, outre la chaussée, avaient pris les deux accotements, plus la bordure gazonnée du fossé. — Juge donc, cousine, c'était folie !

Je les vis fuir bien loin, se réfugier dans une maison abandonnée, croyant avoir trouvé au bout du monde un nid où cacher leurs amours.

Mais Cies van den Navel, le traître, les avait aperçus. Il eut un ricanement terrible. — Je dois te dire, cousine, qu'en nos villages existe une coutume cruelle que nous léguèrent nos pères les vieux Germains et que décrit Tacite : en vertu d'icelle, qui s'aime en dépit de MM. le curé et le bourgmestre, est livré aux vengeances populaires ; et quelles vengeances !.... Juges-en.

V

Elle et lui, blottis dans leur refuge qu'ils croyaient sûr, se parlaient d'amour : — « C'est les pommes de terre qui seront belles cette année, Pierre! » — « Oui, Jeanne, et les betteraves aussi. » — « Je crois qu'il fera beau aujourd'hui, Pierre. » — « Oui, Jeanne, je crois qu'il fera beau..... » N'est-ce pas, cousine, qu'on s'aime quand on dit de pareilles bêtises!.....

VI

C'était une masure abandonnée à l'angle d'un carrefour, couvertes de tuiles rouges ébrêchées sur lesquelles rampaient les branches lamentables d'un sureau. — Des ombres grouillaient tout autour dans la nuit noire. Il en sortait des taillis, il s'en élevait des fossés, il en jaillissait du sureau par bandes; il en dévallait du toit par chapelets, — en silence, en silence; et tout cela portait des instruments bizarres, qui fourches, balais, casseroles, qui poëles, fouets et fourches; troupe de sorciers ou de gnomes, méditant un mauvais coup.

VII

Toute la jeunesse du pays était là; — et il y en avait, cousine; il en était venu de trois lieues loin, de Desteldonck, la coquette, de Dorseele la boisée, de Saint-Amand la haute; et des éclopés, et des boiteux, et des bossus. — Croyant faire œuvre de haute morale, personne n'aurait eu garde d'y manquer.

Un jeune paysan à figure blonde et candide de bébé, — le chef élu — fort, mais mou et flasque comme un bœuf désossé, fit cerner la masure. Alors il prit du champ, fit tournoyer un fouet géant au-dessus de sa tête, et d'un claquement nourri et retentissant comme un coup de canon, donna le signal.

Il sembla que la terre éclatât : le crin-crin des vieux violons, le tam-tam des casseroles, le clic-clac des fouets, tout se mêlait en un charivari immense; des torches s'allumaient, et on voyait s'agiter, danser, se trémousser tous ces êtres dans une sarabande effrénée; — comme si l'enfer eût fait explosion sous le carrefour et vomi une légion de ses plus noirs habitants.

VIII

Elle et lui, éperdus, se tapirent en un coin comme pauvres chiens battus. C'était donc pour eux qu'on faisait cela ! pour eux que les alentours

s'étaient réunis là, — leur honte qu'on chantait; et instinctivement, ils se reculaient, s'éloignaient l'un de l'autre, s'inclinant devant le jugement absurde, mais irrésistible de la masse. Et il leur semblait que tout s'enfonçât autour d'eux, ils se rappelaient le temps où ils traversaient le village la tête haute, car personne n'avait rien à leur reprocher. Et un grand désespoir les prenait; tout se tournait contre eux; que faire? où se réfugier?....

Et l'orgueil tuait l'amour.

IX

Dehors le bruit continuait : on faisait de la friture; on buvait à même des tonneaux, bière et genièvre. Sous la lueur rouge des torches, les faces s'empourpraient d'ivresse. On avait établi des planches en manière de tables et il y avait dessus toutes sortes de choses grasses et lourdes à l'huile et au beurre.

Tous étaient heureux de pouvoir réduire au désespoir un de leurs amis; dans les intervalles, on causait avec animation; chacun éprouvait le besoin de démontrer son innocence à son voisin, comme font tous ceux qui se trouvent en présence d'un crime, et surtout qui le punissent. Ils se vantaient mutuellement, avec des airs onctueux de vieilles bigotes, une vertu conventionnelle et indéterminée.

Un bruit de ferrailles retentit sur la route. « Les gendarmes, » cria quelqu'un. Il s'en suivit une bousculade, une poussée sauvage; on se renversait, on s'écrasait pour franchir les fossés, où l'on roulait par grappes. — C'était une fausse alerte; deux gars arrivaient, traînant d'énormes lèchefrites requises à deux lieues de là. Et le charivari recommença de plus belle.

X

Pierre sentit sa gorge se serrer; — comme une colère qui voudrait éclater, mais qui se gonfle dans le gosier parce qu'elle se sent impuissante. Une révolte le prit. Cette Jeanne valait-elle bien cette honte?.... Mais il l'avait choisie enfin! ... Eux avaient-ils le droit?.... D'un coup de poing il brisa la lucarne et vint injurier ceux du dehors, pendant que Jeanne pleurait dans un coin. Il y eut un redoublement, comme une décharge donnant en un coup tout ce qui restait de bruit dans casseroles, poëles, lèchefrites et violons. — Jeanne vint à son tour; elle pria, supplia qu'on leur épargnât cette honte; et lui, gagné par cette faiblesse et par ces larmes, joignit les mains comme elle. — Mais ils continuaient impitoyables.

XI

Pierre rentra alors en embrassant Jeanne. Ils avaient pris leur parti et étaient heureux maintenant : lui, fier de la pouvoir protéger, de lui rester fidèle dans cette persécution; elle, contente de se livrer doucement à ce protecteur et de le voir s'attacher à elle dans l'abandon de tous, se disant : « Faut-il que je sois assez belle pour provoquer un pareil amour ! »

Est-ce bien là de l'amour, cousine ? M. M.

Un Portuguais en bonne fortune.

Mon ami Mario Integres était seul dans son fumoir, dégustant un délicieux havane, lorsque son domestique, frappant un léger coup à sa porte, vint le troubler de la douce somnolence à laquelle il s'était laissé aller.

— « Monsieur, voici une lettre que l'on vient d'apporter pour vous ; » — et il tendit une enveloppe de papier bleu, recouverte d'une écriture fine et élégante.

A peine Mario eut-il pris connaissance de la missive, qu'il poussa un grand éclat de rire.

— Oh mais ! voilà qui est amusant..... Une jeune fille d'une des meilleurs familles de Bruxelles, éprise de moi..... elle sera demain — avec sa mère — à l'église St-Jacques. Je pourrai ainsi la voir..... toilette entièrement bleue.

La première idée de mon ami, à la lecture de cette singulière lettre, fut d'en rire. Une « déclaration » faite en ces circonstances, c'était quelque peu le monde renversé; mais il finit par trouver l'aventure charmante, et le lendemain, à midi précises, il se trouvait à l'église St-Jacques — second pilier à gauche. Hélas ! il eut beau regarder à droite, à gauche, devant, derrière, il n'aperçut point sa jolie inconnue.

J'ai dit jolie, parce que Mario, sans la connaître, sans l'avoir jamais vue, s'en était tracé un portrait, et, naturellement ce portrait était délicieusement tracé.

La foule s'écoula lentement de l'église, et Mario sortit le dernier, désappointé, furieux; chez lui, il trouva une lettre qu'un commissionnaire venait de remettre, sans en indiquer la provenance. Vous devinez de qui

elle était, et ce qu'elle contenait..... On s'excusait d'une façon tout adorable de n'être pas venue à l'église. « Jeudi je serai au théâtre du Parc, disait-elle, avec mon père et une de mes amies — 4me loge à droite. » Suivait la description de la toilette.

Inutile de dire si Mario fut exact au rendez-vous ; mais ce fut en vain : la loge 4 resta inoccupée durant toute la soirée.

— « Qu'est-ce que cela signifie? se moquerait-on de moi? disait mon ami. Cette fois, ce sera bien la dernière qu'on m'aura fait courir à ces rendez-vous inutiles ».

Mais il fut bien ébranlé dans sa résolution, quand, à son retour, il trouva une troisième lettre — un amour de lettre — signée Lucia. La jolie inconnue se plaignait du sort qui paraissait vouloir les séparer toujours. Coûte que coûte, il fallait que cela eût une fin.

— « Dimanche, disait la lettre, — je ferai en sorte que ma gouvernante sorte seule ; ce cerbère une fois éloigné, il me sera facile de m'échapper, car mes parents sont à Paris. Trouvez-vous à onze heures précises au boulevard du Régent, près de la rue de Namur, dans un coupé à roues bleues, attelé de deux chevaux blancs, et conduit par un cocher à livrée vert et or. Vous trouverez puéril peut-être de prendre ces précautions, mais je vous jure qu'elles sont absolument nécessaires.

Madame Louise D., mon amie, possède une voiture semblable à celle que je vous indique. Si par hasard, l'on me reconnaît, au boulevard du Régent, je dirai que je vais retrouver Madame D., dans son coupé, et de cette façon tout s'expliquera. Nous nous ferons conduire à la station du Nord, où nous prendrons le train pour X.....

A Dimanche ou jamais,

LUCIA.

« Un enlèvement, se dit Mario, de plus en plus charmant », et il courut tout de suite prendre les dispositions que la jeune fille lui avait indiquées.

Mario était quelque peu romanesque, et cette aventure lui plaisait, en raison même de son étrangeté. Comme ces trois jours lui semblèrent longs : jusqu'ici, il n'avait parlé à personne de sa bonne fortune ; maintenant, il brûlait de la conter à tout le monde. Cependant, comme une indiscrétion pouvait faire manquer tout, prudemment il se tut.

Ce bienheureux dimanche arriva enfin — tout ensoleillé, tout joyeux, un vrai dimanche d'enlèvement.

A dix heures et demie, ce cher Integres, après avoir changé une demi-douzaine de fois de cravate et de redingote, après avoir répété à son domestique qu'il ne rentrerait probablement pas avant la quinzaine, ce cher

Integres, dis-je, ouvrît enfin la porte de sa demeure, une légère sacoche à la main.

Dans la rue, un cocher à livrée vert et or promenait un élégant coupé, traîné par deux superbes chevaux arabes. Mario s'y élança, et le cocher, stylé par lui, se dirigea au pas vers la rue de Namur. A dix heures et cinquante, il était à son poste.

Les minutes semblaient des siècles au pauvre impatient.

Onze heures et cinq ;... personne encore ;..... qu'est-ce que cela veut dire?.... Le quart sonne ; Mario, qui a déjà dévoré à moitié un de ses gants, ne sait que penser..... Onze heures et demie.....

— C'est trop fort, je n'y tiens plus, il faut que je regarde par la portière, et il se penche hors de la voiture.....

Je remontais la rue de Namur, ce dimanche là, vers onze heures et demie, quand mon attention fut attirée par un cortège qui stationnait près du boulevard du Régent.

Cinq jolies voitures, attelées de chevaux blancs ; — les cinq cochers, revêtus de livrées identiques. — Il y avait déjà là une cinquantaine de personnes, tout étonnées, comme moi, de cette parfaite similitude. Tout-à-coup, Integres s'élance d'une des voitures ; je cours à lui. Au même moment, les portières des autres coupés s'ouvrent simultanément et j'en vois sortir Léon de C., l'avocat B., Fernand W., et deux inconnus. Il n'y eut pas besoin de longues explications.

Ils étaient tous cinq joués, mais fort habilement joués. Tous cinq, ils avaient reçu les mêmes lettres, avec des rendez-vous différents ; tous cinq avaient tenu le secret ; enfin, tous cinq se croyaient des don Juan et ils étaient venus là, invités par la lettre que j'ai reproduite plus haut.

Ce fut Mario qui se consola le moins vite de cette petite farce : il n'était pas content, mais là, pas content du tout d'avoir été ainsi ridiculisé. Mais aussi, pensez donc, un Portugais ! HENRY MARIUS.

Chronique Littéraire

Au pays de Manneken-pis, par THÉODORE HANNON ; 1 vol. Bruxelles. Kistemaekers, 10 fr. — Théodore Hannon a acquis dans ces dernières années un certain renom : il s'est révélé comme peintre de talent et comme écrivain distingué. Outre les *Vingt-quatre coups de sonnets* et les *Rimes de Joie*, une « œuvre », on a de lui quantité de critiques artistiques remarquables.

Aujourd'hui Théodore Hannon a donné la note réelle de son talent : dans des strophes étincelantes d'esprit gaulois, le poète a chanté le *Pays de Manneken-pis*, la

bonne ville de Bruxelles, cité du lambic et du faro ; il montre et décrit tout ce qu'il a vu et étudié dans ses flâneries à travers les rues de Bruxelles : il examine, dans ses vers boulevardiers et humouristiques, bourgeois, cochers, voyous, forains, etc..... et nous les présente chacun sous le jour qui lui est propre. Ses portraits sont frappants ; ses peintures sont exactes et vraies, tout ce qu'il y a de plus vrai : il me semble assister à la scène :

Il la bourrait de coups de poings
En la traitant, joyeux, de rosse... ..

Le véritable sujet du livre, Manneken-pis, Hannon n'a fait que l'effleurer. Il aurait dû nous raconter les légendes qui s'y rattachent et nous faire l'histoire du *plus ancien bourgeois de Bruxelles*. Parmi les pièces qui s'y rapportent, je cueille ce charmant sonnet, où se dévoile le caractère propre de la poésie de Théodore Hannon :

La fillette en cheveux par moi longtemps suivie
Vint s'arrêter auprès de l'impudent gamin,
Ce cher bronze qui n'a de libre qu'une main.....
Elle admirait son geste et paraissait ravie.

Ce qu'elle attendait là n'était pas l'omnibus !
— Très jeune, une de ces exsangsues fleurs du vice
Se dressant, pour les cœurs naïfs, comme un rébus.
« Viens ! » lui dis-je, prenant sa taille de novice,

« Viens ! je veux te mener par les cafés-concerts,
Où tout en écoutant rossignoler des airs,
A longs traits nous boirons le lambic des dimanches. »

L'enfant entrelaça les deux mains dans ses manches,
Et, rêveuse, levant ses longs yeux de lapis,
Sans répondre, écouta pleurer Manneken-pis.

Ecoutez encore ce croquis de foire, intitulé : *Chevaux de bois :*

Nous tournions comme des poupées,
Et, dans ce tourbillon joyeux,
Je ne voyais plus que ses yeux
Qui me perçaient de leurs épées.

Combien de temps sut nous lier
Cette étourdissante voltige
Dont garde encore le vestige
Mon cœur, qui ne peut oublier ?

Combien d'heures ? de jours ? Qu'importe !
Prit-elle fin, je ne le sais.....
Car depuis ces tours insensés
Un idéal galop m'emporte.

Je vais chevauchant sans repos
De fantastiques haridelles
Par des pays d'amour fidèles,
De paillons, de fards, d'oripeaux,

Par d'ébriétantes contrées
De lumières et de couleurs,
De musique aux rhytmes hurleurs
Et de senteurs exaspérées.

C'est là un des morceaux les plus fins, les mieux colorés, les mieux sentis, les mieux réussis, enfin, de l'ouvrage.

M. Théo Hannon est un audacieux, trop hardi même parfois : il va droit devant lui, bousculant tout, osant tout : et alors de sa plume jaillissent des licences (peu poétiques !) comme celle-ci :

Or voilà comment mon caprice,
Aimé d'un amour invaincu,
Me fit, — sans même qu'il comprisse
Hélas, ou s'en doutât, — cocu !

Celle-là, par exemple, est un peu forte !. .

Je ne quitterai pas ce volume sans parler des dessins de Lynen, 43 croquis naïfs, d'une naïveté cherchée.... et trouvée, des croquis charmants qui rehaussent la valeur de l'ouvrage.

Jeanne n'aimait pas ça, par Jean Penhoet ; 1 vol. Bruxelles : Hochsteyn, 3,5o fr.

Que cache ce mystérieux titre : *Jeanne n'aimait pas ça ?...* Tout simplement un intéressant petit roman, pas trop neuf, mais conté dans une langue pure et bien moderne. Le volume (comme, du reste, tous ceux qu'édite M. Hochsteyn) est d'une impression artiste.

Le Candélabre, par Théo Hannon ; 1 vol. Hochsteyn, 1 fr. — Cette spirituelle, plaisante et humouristique petite comédie, qui a eu un réel succès à la Renaissance, vient de paraître en une élégante brochurette. Tout le monde la connaît, la farce du mari magnétisé par l'amant de sa femme, laquelle tient le candélabre pendant l'inoubliable scène de l'hypnotisation.

La Revue Moderne commence le 20 mai son second volume. Cette très-scientifique et très-littéraire revue a pour directeur Max Waller. Le comité de rédaction est composé des sommités littéraires de Belgique et de France : Camille Lemonnier, Edmond Picard, Victor Arnould, Léon Cladel, Edmond de Goncourt. Parmi les principaux collaborateurs, nous remarquons les noms assez connus d'Emile Verhaeren, Théo Hannon, Rodenbach, Eeckhoud, Giraud, Nizet, Iwan Gilkin, H. Dumont, etc...

Le premier volume contient d'intéressants articles, entre autres : *Mathusalem Cox*, de C. Lemonnier, *Rococo*, de E. et J. de Goncourt, *Kyrielle de chiens*, de Léon Cladel, une longue et excellente étude d'Iwan Gilkin sur *Richard Wagner*. N'oublions pas cette perle de la délicate Caroline Gravière : *Pamphlet contre l'amour*, la *Symphonie en blanc*, de Georges Rodenbach et la *Vie bête*, de Max Waller, qui va paraître en volume.

Albert Chalys.

Memento Bibliographique

Un coin de la vie de misère, par Paul Heusy. — Paris : Oriol ; 1 vol : 3.5o fr.
Juifs et Russes, par Auguste Lavallé. — Bibliothèque Gilon.
Les Papes et la Belgique, par F. G. Haghe. — Bibliothèque Gilon.
Les Scabieuses, par Henri Meriot.
M. Daphnis et Mademoiselle Chloé, par Ange Bénigne. — Ollendorf.
Les bêtes du professeur Métaphus, par E. Cattier. — Office de publicité.
Henri Pestalozzi, par G. Mallet. — Office de publicité.
L'école de Pontilien, par E. J. Dardenne. — Office de publicité.
Les Rastoquouères, par Guérin-Ginysti.
Talleyrand prêtre et évêque, par A. Marcade. — Rouveyre et Blond.
La Belgique, par J. du Fief. — 2 fr.

A. C.

Nos écrivains et nos poètes.

OCTAVE PIRMEZ (1).

S'il est des génies qui traversent les Sociétés pareils à des ouragans, et chez qui les forces des deux puissances hostiles semblent aux prises, il en est d'autres qui brillent d'un éclat pur et tranquille, comme ces astres que nous voyons scintiller dans la profondeur du ciel.

O. P.

Depuis longtemps Octave Pirmez s'était retiré dans son immense solitude d'Acoz ; il vivait là, triste et pensif, parcourant à toute heure les grands bois, l'âme perdue dans des profondeurs extatiques et dans la navrance du souvenir de son cher Rémo, que lui rappelaient « les cygnes qui, dans leur grâce dédaigneuse, fendaient de leur poitrine les eaux sombres du fossé, lui disaient en leur mutisme : « Nous sommes toute blancheur et cependant toute obscurité, toute fierté et tout mystère. Ainsi votre vie, ô rêveurs! »

Ce solitaire s'était séparé du monde, et, dans ces vertes forêts, à l'heure où tombait le crépuscule, quand le vent doux du soir légèrement monotonait dans le feuillage, quand le soleil en feu descendait, loin là-bas, dans l'horizon empourpré, alors que toute la nature se tait, il laissait son âme triste s'élever aux hauteurs supra-terrestres, et il s'abîmait dans une rêverie tendre. Et je crois le voir, quand un penser sublime avait illuminé son âme, se lever, noter son impression vive et exacte, puis se renfermer de nouveau dans sa contemplation sans fin.

Aujourd'hui, il n'est plus! Rongé par une immense douleur causée par la mort de son frère Rémo, miné par une intime mélancolie, il a rendu sa grande âme à Dieu et exhalé son ultime souffle dans la Renaissance de la nature, quand la *dolce melodia* du Printemps *correva per l'aër luminoso.....*

***

Il n'est plus; mais son œuvre reste, grandiose, impérissable ; son œuvre immense, composée de pensées écrites au jour le jour, sans lien qui les rattache; des pensées profondes, si profondes que parfois elles semblent obscures.

Quant à moi, il me serait impossible de définir exactement l'impression laissée par la lecture des livres d'Octave Pirmez : les sentiments les plus divers se mêlaient en mon âme exaltée ; les idées du sublime rêveur y voltigeaient ; je me prenais d'une subite et inconsciente admiration pour celui qui si bien savait toucher les fibres de mon cœur. A certaines tant poignantes pages de Rémo, à certains déchirants cris de douleur, j'étais ému aux larmes.

(1) Mort en son château d'Acoz, le 1er Mai 1883.

Et quand l'œuvre était lue, je me recueillais, et dans une reconnaissance, mon âme volait à celui qui me procurait ces douces heures d'intime rêverie.

***

La philosophie d'Octave Pirmez se rapproche énormément de celle de St-Augustin Comme celui-ci, il est sans colère contre les mauvais, et il n'exalte pas ses louanges pour les bons. Tantôt la méchanceté des hommes lui arrache des plaintes qui, sourdement, comme de navrants sanglots s'exhalent; tantôt la bonté de certains lui met au front, resplendissante, une auréole de joie, à lui, ce dévoué dont l'existence entière se passa à faire le bien et à rendre des services.

Octave Pirmez aime la Nature ; il la vénère comme un Dieu, et tout ce qu'elle protège lui est sacré :

« Laissez filer le ver à soie, écrivait-il. Ne courez pas autour du nid. Ne touchez « pas à l'œuf de la couveuse. Ne criez pas quand l'oiseau se pose sur la branche. Ne « rompez pas le fil qui tient la chrysalide au rebord du mur. Ne marchez pas sur la « glace alors qu'elle est fragile. Ne sifflez pas quand les grues émigrantes cherchent « une contrée hospitalière Ne gravez pas votre nom dans la tendre écorce de l'arbre « alors que la sève printanière se porte à la cime. Ne sautez pas sur la barque qui a « son fardeau. Laissez la neige couvrir la mousse qui doit reverdir. Ne mettez pas le « flambeau sous des yeux fatigués par les veilles. Ne troublez pas, par vos paroles, la « rêverie du poète. Vivez en paix avec le respect du travail d'autrui, et recueilli dans « votre œuvre. »

Quelquefois il émet des pensées paradoxales :

« L'apparente immobilité des astres, c'est la rapidité étourdissante; le remuement de l'homme, c'est l'immobilité. »

Autre part, Pirmez est satirique ; mais, s'il attaque certains travers, ce n'est pas aigrement et avec rancune qu'il les reproche, c'est pour montrer à l'homme une plaie vivace et saignante de l'humanité, et lui fournir les moyens de la guérir.

***

Ses deux livres : *Feuillées et Heures de philosophie,* contiennent, comme je l'ai déjà dit, des pensées détachées, écrites sans ordre et sans suite ; mais qui toutes dénotent une science profonde du cœur humain, une âme grande, une philosophie en même temps douce et robuste.

Les Jours de solitude sont des relations de voyages en Italie et en Allemagne ; on y retrouve ce qui est le caractère propre d'Octave Pirmez, cette tristesse quiète qui jamais ne l'abandonne et qui imprime sa note sur toutes ses œuvres. Ce qu'on relève surtout dans ce livre, ce sont les superbes descriptions des pays et des sites traversés. Cependant certains de ses tableaux sont faux, car sa mélancolie innée qui ne saurait s'accommoder au riant des paysages du Midi, l'empêche de les rendre dans leur ton exact ; bruyant, criard, joyeux. Le Nord lui convient mieux, à cette nature contemplative, avec ses gris, brumeux et sombres horizons, avec ses antiques et mythologiques légendes : Elsa, Lohengrin, Siegfried. Aussi ses peintures sont-elles parfaites et il atteint parfois un talent de descripteur auquel jamais ne sont parvenus nos meilleurs écrivains.

I e chef-d'œuvre d'Octave Pirmez, c'est *Rémo*. Rémo est le jeune frère de Pirmez; un fatal accident l'enleva prématurément à l'affection de son aîné, « qui devait, hélas! lui survivre et voir cette vie si florissante, toujours soulevée par d'héroïques aspirations, émigrer soudainement de ce monde et commencer sous mes yeux sa mystérieuse absence..... »

Prenez *René*, la triste, la poétique, — mais vicieuse création de Chateaubriand ; faites-le passer à travers les temps de la Révolution, faites-le assister aux rouges horreurs de ce siècle de meurtres, montrez-lui toute la méchanceté des hommes ; faites-lui toucher du doigt les plaies gangrenées de la civilisation moderne ; donnez-lui une âme forte et courageuse, droite et loyale, éprise du beau et du sublime, méprisant l'égoïsme et aimant son prochain, une âme idéale, enfin, — et vous aurez *Rémo*.....

Que de pages exquises dans ce triste roman ; qu'on admire l'amitié qui unissait ces deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre! Et qui ne serait ému à la lecture de ces souvenirs de l'enfance de Rémo : « Mon père, dont la passion pour la chasse comblait le « vide d'une existence inoccupée, avait une meute; et parfois il arrivait que l'on dût « détruire des portées de jeunes chiens. Le pauvre enfant était alors dans une mor- « telle inquiétude, car il voulait arracher à la mort les petits êtres condamnés. Il s'en « emparaît à l'insu de tous, leur donnait des noms, courait les cacher en des terriers « qu'il creusait au fond des taillis et qu'il remplissait de foin. Quel n'était pas son « désespoir quand sa ruse était découverte. C'étaient des cris de douleur et des larmes « intarissables. Il écrivait alors en secret la relation du sort cruel de ses petits « protégés, dont il dépeignait la robe et les qualités que sa jeune imagination leur « attribuait. Ces manuscrits touchants dans leur naïveté, que je retrouvai sous un « meuble, il les avait intitulés : Du malheureux sort des chiens que j'aimais. »

Et quand Pirmez raconte, simplement, avec dans la voix un sanglot qui navre, la mort de son bien-aimé Rémo, vous vous sentez le cœur étreint d'une immense et muette douleur, et vous pleurez sur le cruel sort de cet adolescent si tôt descendu dans la tombe.....

Une œuvre pareille ne pouvait être écrite que par un frère : et le frère y a mis toute son âme et tout son génie..... Que Rémo repose en paix ; Octave a tenu sa promesse : « l'écho de sa vie se prolongera dans cette humanité dont un avenir meilleur occupait sans cesse la pensée. »

***

Bien ridicule serait celui qui voudrait classer Octave Pirmez dans une école quelconque!

Le style de cet écrivain est d'une pureté, d'une noblesse remarquables. La phrase est recherchée et souvent très-concise. Aucun mot inutile et qui ne peigne pas. Il a hérité du coloris superbe et de la richesse de Châteaubriand. Il se ressent aussi de la lecture des antiques : Virgile et Théocrite, dont il partagea l'amour de la nature ; Le Tasse, L'Arioste, le Giotto.

D'un autre côté, Octave Pirmez a subi les saines attirances de l'école moderne : il était un des chefs de la jeune armée et il est, avec Camille Lemonnier et Charles De Coster, une de nos plus belles gloires littéraires.

Pour me résumer, je dirais, si je puis m'exprimer ainsi : Octave Pirmez est *réaliste* de fond et *romantique* de forme.

ALBERT CHAPAUX.

POÉSIES

SONNETS.

I.

Larmes de Jouvence.

Quand on est loin, mignonne, on sent combien l'on aime !
Le baiser du départ se transforme en suçon
Incendiant les chairs....., et le suçon lui-même
Ouvre une ardente plaie au cœur, sans guérison.

Or je suis loin. Je songe aux caresses dernières,
Alors qu'à tes yeux clos j'allais buvant les pleurs,
Pleurs comme n'en ont point les aubes printanières,
Et qu'envîraient, friands, les oiseaux et les fleurs.

Près de vous les brillants semblent de mornes pierres,
Douces larmes filtrant, pures, sous les paupières,
D'où le regard jaillit plus aigu que le fer.....

Mignonne, le temps fuit, et l'âge mûr s'avance
Je donnerais gaîment, hélas ! ma part d'enfer,
Pour boire jusqu'au fond ces larmes de Jouvence.

THÉODORE HANNON.

II.

Sonnet réaliste.

L'hiver crotté jusqu'aux genoux laisse une trace
Boueuse dans la ville. Un soleil pâle et blond
Tache le ciel brumeux de sa livide face
Et sur les flaques d'eau jette un terne rayon.

Les bras dans son manteau resserrés avec grâce,
La jupe laissant voir le bout d'un mollet rond,
Le visage voilé, le pied leste, elle passe.....
Un poète, marchant la rêverie au front,

Un qui va, sans souci des maux du lendemain,
Poursuivant une forme en son âme apparue,
Aperçoit cette femme au détour du chemin ,

S'arrête fasciné, se penche pour mieux voir,
Fait un pas, glisse, tombe, et s'étend dans la rue
En projetant la boue aux angles du trottoir.

AUGUSTE VIERSET.

Rayon de Lune.

Oh ! si j'étais un rayon de la lune,
D'un seul regard embrassant l'horizon,
Là bas, dans la campagne brune,
Je chercherais une blanche maison.

Sourcil farouche obombrant deux prunelles,
Un lierre court sur ses volets poudreux ;
Quelques bouleaux, rigides sentinelles,
Sur le seuil chuchotent entre eux.

Sans m'attarder le long des monts sublimes
A franger d'or leur manteau virginal ;
Sans descendre au fond des abîmes,
Pour dissiper leur nuit comme un fanal ;

Sur une vague à la crête écumante,
Rapide éclair, sans reluire soudain,
Ni sautiller par la plaine dormante,
Feu-follet que l'aurore éteint ;

C'est là, jaloux de ma blonde lumière,
Trouant la nue et l'éther endormi,
C'est à l'huis de cette chaumière
Qu'on me verrait heurter comme un ami.

Nul n'ouvrirait. Qu'importe ? Mon audace,
Croissant à chaque obstacle m'entravant
J'irais sonder pour entrer dans la place
Les fentes où siffle le vent ;

Puis, y glissant ma clarté recueillie,
Mystérieux, je la viendrais poser
Au front de celle qui m'oublie,.....
Avec le charme humide d'un baiser !

Janvier 1880. PAUL BERLIER.

Boutade poétique et botanique.

LA ROSE.

Et pourquoi ne ferions-nous pas aussi un peu de botanique littéraire dans la *Jeune Revue* ? Les fleurs des champs et des jardins au milieu des fleurs de rhétorique, cela s'associe à merveille : les unes et les autres ont des parfums suaves. Les miennes enivrent mes sens de leurs effluves ; les vôtres flattent agréablement l'imagination. A tout bien prendre, je préfère mes fleurettes, et le soir, alors que l'éther céleste est imprégné des senteurs de la rose, de l'héliotrope et du jasmin, je me sens le cœur plus tendre, et ma langue, son écho fidèle, redit à celle que j'aime les désirs de mon âme, quand je lui offre les fleurs que sa main capricieuse a choisies.

Pourquoi Anaïs préfère-t-elle la Rose ? C'est qu'elle n'ignore point, comme l'a si bien chanté Anacréon, que l'amante de Céphale l'a fait éclore de ses pleurs et que seule, la Rose règne dans l'empire de Flore ! Hier encore, elle n'était que bouton ; oh ! ne rougis point, Anaïs, hier aussi tu étais une vierge craintive, cachée sous l'aîle de ta mère, et, aujourd'hui tu as brisé ta coquille pour me montrer, tout comme ta sœur, la Rose, sous ta robe blanche, l'éclat de ta beauté ! Mais si ma main q

se glisse dans les buissons brave l'épine pour saisir ta fleur, ô belle Rose, de combien, charmante amie, de difficultés tu hérisses mon chemin, pour m'empêcher de cueillir sur tes lèvres humides le baiser que je réclame depuis si longtemps!

Aimable Rose ! au lever de l'aurore, je vois tout un essaim de zéphyrs légers folâtrer autour de toi. Chacun d'eux jure qu'il te sera toujours fidèle, mais à peine le soleil a-t-il pâli vers l'occident qu'on voit succéder l'abandon à leur ardent amour : c'est que cette troupe ingrate et vagabonde a vu tomber un à un les pétales purpurins et parfumés de sa riche toilette du matin, et sans honte ni vergogne ils l'ont délaissée. Oh! Anaïs, n'imite pas ta sœur, la Rose, viens à moi toujours fraîche et belle, car si le malheur voulait que tu eusses le soir laissé traîner ta robe dans les allées ombreuses, oui, je le crois, tu me forcerais d'imiter les capricieux zéphyrs.

Que j'aime à te voir, modeste églantine, là-bas, au bord du sentier de la montagne où enfant j'aimais à rêver. Va, ne crains rien, sur toi je n'étendrai pas la main et toujours je te laisserai aux lieux où le hasard t'a fait naître, car du coteau tu es le plus frais ornement. Mais si ton front humecté par le froid crépuscule se penche lentement pour éviter ses pleurs, ta beauté et ton parfum resteront enclos dans ta tunique virginale. Alors quand reviendra le jour avec sa pure lumière, tu étaleras ton calice ranimé par ses feux et vers le ciel tu jetteras ton éclat embaumé. . . .

. . . . . .

Et mon imagination trottinait toujours dans les plaines azurées, rêvant roses et parfums, femmes et plaisirs, lorsque tout à coup une froide main vint se placer sur la mienne pour me rappeler au devoir. C'était la sévère raison qui du doigt effaçant mes élucubrations poétiques, me dit d'un ton rauque et moqueur : « Laisse aux disciples d'Apollon ces frivoles puérilités; homme, reste ce que tu as toujours été ; tu n'es pas né pour être poète, car tu n'es qu'un simple amant de Flore. »

La leçon était bien dure, ma foi, mais il fallait se rendre à ces conseils ; j'écoutai la voix de la fée et lui obéis sans murmure. Voilà pourquoi, aimables lecteurs, au lieu de poésies, je vais vous servir un peu de prose, de la prose scientifique même ; cependant au lieu de vous la donner couverte de ces aspérités qui font tout à la fois mal et peur aux oreilles profanes non habituées à franchir les arcades de la science, je vous présenterai mes fleurs du ton le moins doctoral possible afin de ne point effaroucher vos esprits.

La fleur, dit la Science, est l'ensemble des organes qui concourent à la

reproduction de la plante au moyen de ses graines. Dans une fleur complète, comme la Rose, quatre séries d'organes ou verticilles aident au travail de la nature : les deux plus extérieurs sont des agents passifs et protecteurs ; le botaniste les a appelés calice et corolle. Le calice est tout en dehors, vert comme les feuilles ; la corolle, qui le suit, est formée de jolies lames parfumées et agrémentées des plus vives couleurs; l'écharpe d'Iris pâlit devant la multitude de tous dont sa robe est parée ; chez la Rose, elle peut revêtir toutes les nuances depuis le blanc virginal jusqu'au rouge argent et au jaune de chrôme le plus foncé ; cette gamme de couleurs variant à l'infini a produit les 2500 variétés de Roses connues jusqu'à ce jour des jardiniers.

La troisième série d'organes est formée de nombreux filets jaune d'or, disposés tous en rangs serrés autour du verticille central. Ils sont une cohorte de cent au moins et représentent l'élément viril ; ils composent la foule d'adorateurs des organes du milieu qui jouent le rôle d'agents reproducteurs. On a donné aux premiers le nom d'étamines et leur constitution est des plus simples : un long filet mince terminé par deux boursicules renfermant la poussière fécondante qui sera projetée sur les organes centraux ou femelles, à la saison des amours, c'est-à-dire sous les chauds baisers du soleil. La série la plus intérieure est formée de pistils, qui arrivés à l'âge adulte, subissent l'influence des étamines et dans leur sein naissent et se développent les ovales qui plus tard porteront le nom de graines ; celles-ci sont destinées à continuer la descendance de la plante.

Dans la rose simple des champs, les pièces ou pétales de la corolle sont seulement au nombre de cinq : ces feuilles constituent en quelque sorte les rideaux ou enveloppes de la couche nuptiale, et quand l'hymen est consommé, que le travail mystérieux de la fécondation s'est accompli, ce qui a lieu après quelques heures, ces pétales n'ayant plus d'office à remplir tombent un à un pour joncher le sol : alors la vie tout entière se concentre sur les jeunes germes déposés au fond de l'ovaire où la nature en mère généreuse fait abonder un flot de sève.

Dans la rose double, la fleur reste plus longtemps attachée sur sa tige pour se laisser admirer à loisir. Ici l'homme a déformé l'œuvre de la nature par les soins de la culture et de la sélection, il a changé les étamines en pétales; par un travail patient et continu il a su faire élargir le filet de ces organes, les boursicules ou anthères ont disparu avec la poussière fécondante et un phénomène semblable à celui de la castration s'est opéré. Comme les soprani de la chapelle Sixtine qui ont échangé leur virilité contre la voix des chérubins, les étamines ont remplacé leur rôle d'agent

producteur par la robe étincelante d'eunuque du petit sérail qui se prélasse au sein de la fleur; deux ou trois au plus échappent au massacre pour redire à leurs amantes éplorées combien ils regrettent la métamorphose de leurs frères. L'art de la duplication est arrivé à un tel point que les habitantes mêmes du gynécée se sont transformées à leur tour en pétales; le germe de la reproduction a été anéanti dans leur sein et elles ont échangé leur rôle de mère contre la robe virginale des Vestales. Et dire cependant que l'homme appelle cette monstruosité une perfection et qu'il n'admire la rose que lorsqu'elle est ainsi martyrisée.

Honni soit qui mal y pense! Si j'ai pu effaroucher votre pudeur, charmantes lectrices, ne vous en prenez qu'à la nature dont je vous ai dévoilé quelques secrets. L'amour sur la terre est le même partout, quoiqu'il revête les formes les plus diverses : dans la rose, mon Anaïs, vous verrez votre image, tout comme j'y vois celle de Chloris et de Zéphire.

HYACINTHE JASMIN.

La Valse.

Au maître, Camille Lemonnier.

Le vaste porche, large ouvert, comme une énorme fournaise, enguirlandé de flammes et de fleurs, laissait déborder, en symphonie mystérieuse, ses torrents de lumière mêlés à des bouffées de parfums et d'harmonie, dans la rue noire. Parfois un piaffement sonore ébranlait le pavé; une calèche s'arrêtait, déposait sur le seuil une charge de dentelles et d'étoffes éblouissantes Un grand mouvement se faisait; on entendait des voix, des rires, le frou-frou soyeux des robes sur les lourds tapis. L'attelage repartait au galop. Tout redevenait morne.

Alors, tout à coup on vit une chose étrange : l'antique porche sembla s'animer et annoncer un événement fortuné; les girandoles agitèrent éperdûment leurs bras luisants, et, en marque de bienvenue, vomirent des clartés insoutenables. Le long des tentures courut un frisson de joie, lentement prolongé. Les fleurs, s'allumant, vécurent et se murmurèrent des mots confus dans leur divin langage. Les mélancoliques orangers exilés de la terre natale prirent un air de fête, redressèrent leurs branches inclinées et lancèrent au milieu de cette allégresse leurs parfums voluptueux.

Ils arrivèrent. Tout était prêt à les recevoir. Tout leur souriait. Tout leur faisait fête; car ils amenaient le roi des mondes: l'amour. Et vraiment, tous deux, si jeunes, si beaux, si aimants, avec leur sourire joyeux et leurs regards passionnés, ils étaient, comme en apothéose, ceints d'une auréole qui resplendissait autour d'eux. Et ils passèrent lentement, ainsi qu'un soleil d'amour, jetant leurs rayons de vie sur tout ce qui les entourait. Ils s'éloignèrent.... ils disparurent. Tout redevint morne.

Mais le charme les suivait. Tout s'éclipsait devant eux. Ils traversèrent la longue file de salons illuminés, ne voyant pas, n'entendant pas, insensibles aux murmures admirateurs comme aux œillades d'envie, plongeant déjà leurs regards dans un monde de félicités étranges, de voluptés inouïes, que l'imagination en délire n'entrevoit qu'en frissonnant. Et ils allèrent ainsi longtemps, silencieux, bras contre bras, serrés, noyés dans une vague extase. Tout ce qu'il y avait en eux de charnel et d'impur s'était évanoui Les désirs brutaux s'étaient tus : ils ne fouettaient plus leur jeune sang, ils ne faisaient pas bondir leurs cœurs dans leurs poitrines. Ils étaient en dehors, ils étaient au-dessus.

Mais leur heure n'était point venue encore. Ils durent descendre des sphères sereines où ils planaient. Ils durent regagner ce monde qu'ils sentaient trop bas pour eux. La réalité les empoigna avec un mauvais sourire de vengeance. Elle claqua des mains à leurs oreilles pour les réveiller, et ils se retrouvèrent, effarés, au milieu d'une foule de têtes souriantes, de mains tendues, de bouches complimenteuses. Et ils se souvinrent qu'ils étaient fiancés, qu'ils étaient la proie de ce monde avide et curieux qui les entourait. Leurs yeux se rencontrèrent tristes: ils s'étaient compris. On les accapara. Ils se séparèrent. Quelque chose se déchira en eux; mais il fallait.

Le monde est la plus singulière chose: le mal s'y lie au bien, comme l'arbre à l'écorce, indissolublement. Tout a son revers. L'homme a été créé pour corriger la création imparfaite de la femme, le chien fut créé pour corriger l'homme. La flamme échauffe, mais elle brûle. Tout s'unit d'une façon grotesque ; hommes et choses ressemblent à des médailles anciennes plaquées sur des briques. Le bien volatilisé est un mythe ; la perfection une rêverie ; l'accord parfait une chimère.

Et lorsque le hasard jette en présence dans ce monde deux êtres exactement identiques, deux feuilles semblables sur le même arbre, deux cœurs qui s'emboitent inséparablement, c'est une erreur du grand organisateur de là-haut. Aussi leur apparition est brève, car ils ne sauraient vivre ici,

— pourquoi le poisson expire-t-il dès qu'il est étendu sur la rive ?... Et cette apparition, les hommes ne la voient pas ou ne la comprennent pas.....

Dans ces deux cœurs froissés, dans ces deux âmes surnaturelles, l'idéal jetait son cri d'agonie. Ils souffraient. Pour quelques instants, avec une merveilleuse similitude d'impression, tous deux étaient redevenus hommes : leur souffrance le prouvait. Quand ils se retrouvaient l'un devant l'autre, une confusion leur rosissait les joues. Il leur semblait avoir déchu.

Un ferment de jalousie et de colère commençait à soulever sourdement leurs poitrines. Ils allaient obéir à cette loi fatale, inexorable, qui tend à séparer ce qui doit être uni, et à rapprocher ce qui doit être séparé. Ils étaient tombés de trop haut pour ne s'être pas fait mal. Ils étaient malheureux.

Alors une attraction mystérieuse les poussa soudain l'un vers l'autre. Lentement, mais invinciblement ils se rapprochèrent.

Ils voulurent lutter, car leur nature apparente ne les avait pas quittés encore. La puissance occulte les brusqua ; alors se penchant doucement, elle tomba dans ses bras.....

L'orchestre commençait une valse.

. . . . . .

Une, deux, trois..... Les couples enlacés se mirent à ondoyer mollement, formant des groupes et les dissolvant, dessinant sur le parquet des mosaïques bizarres. Puis l'animation grandit. Le mouvement s'accéléra. Les cœurs commencèrent à battre avec force. Les yeux se troublèrent et restèrent perdu dans un bleu vague. Les têtes tournant devinrent inconscientes et les paroles expiraient en arrivant aux lèvres. C'était cette délicieuse sensation que donne la haschisch aux Arabes, l'opium aux Ottomans, et la valse à ceux qui la comprennent.

La musique de Chopin, enivrante et plaintive, dominait le bruit sourd et monotone de la danse, et ses accords maladifs secouaient parfois d'un frisson les cœurs les moins mélancoliques.

Eux, ils s'abandonnaient. D'abord ils s'étaient serrés avec une frénésie voluptueuse et ils sentaient que cette étreinte les liait pour jamais. Ils se repossédaient par la valse, cette grande magicienne. C'était bien plus qu'une possession complète et matérielle : c'était l'alliance la plus sublime du réel et de l'idéal.

Sentir dans ses bras ce corps de chair qui palpite en vous suivant aveuglément ; sentir sa chaleur se mêler à la vôtre et ses parfums vous faire bouillir la tête ; partir pour des mondes inconnus, vaguement aper-

çus à travers des prismes étincelants ; abandonner cette écorce matérielle pour quelques moments, comme un papillon brisant sa chrysalide, n'est-ce pas une des rares félicités pures que puisse goûter l'homme ?.. ...

Ils se laissaient aller, irrésistiblement entraînés. Ils n'étaient déjà presque plus de ce monde. Ce qui les y rattachait encore c'était cette musique au rhytme douloureux, s'arrêtant parfois comme un ressort trop tendu qui craque, cette harmonie vague aux intonations fantastiques. Ils glissaient, inconscients de leurs mouvements. Ils avaient acquis une légèreté immatérielle. Ceux qui les rencontraient, en les heurtant, ne les sentaient point.

Et ils tournaient toujours, toujours, toujours, éperdus, silencieux. Et si l'on eût pu les voir, on aurait vu leur visage peu à peu blêmir sinistrement, et toute l'intensité de la vie se porter à leurs yeux effroyablement brillants. Et ils tournaient toujours, toujours, toujours. Et les autres tournaient aussi, avec acharnement, frénétiquement. La musique avait pris une allure endiablée, et de ses accords détonnants, chassait, comme à coups de fouet, les couples qui grinçaient des dents. Elle s'affaiblissait en redoublant de vitesse ; et puis, comme une décharge électrique, pan ! elle remontait à un diapason extrême en faisant tressauter tous les danseurs. Personne n'avait pu résister et tous, jeunes et vieux, s'etaient élancés dans cette sarabande échevelée.

La sueur perlait sur les fronts et les épaules nues des danseuses ; les poitrines et les seins haletaient convulsivement; les genoux se dérobaient ; -- mais impitoyablement les poussait la musique; le chef d'orchestre — grand, maigre, hâve, — les yeux hors des orbites, les cheveux hérissés, se démenait furieusement ; des éclairs jaillisaient de son bâton argenté, — et voilà pourquoi ils tournaient toujours, toujours!.... Un couple tomba. Il se releva, péniblement; il se remit à tournoyer, et, clopin-clopant, disparut dans le tourbillon.

Eux, ils restaient impassibles. L'épuisement n'avait pas de prise sur eux, et ils allaient, dominant de leur nature surhumaine toute cette cohue qui se débattait. Une immense joie les enveloppait. Ils pressentaient que leur heure allait venir. Ils s'avançaient vers la félicité suprême avec ce calme superbe que donne la certitude.

Alors on vit une scène effrayante: la musique, au paroxysme de l'affolement, avait acquis une rapidité infernale. Sa magique et invincible puissance triomphait des volontés et des fatigues. Les statues descendirent de leurs piédestaux; les fresques s'animèrent et les grandes figures des Faunes, des Satyres et des Dryades s'élancèrent en poussant de

grands éclats de rire et vinrent se mêler aux couples humains. Les lustres se mirent à décrire des orbes éblouissants; les pendules sonnèrent lamentablement et sans s'arrêter. Les chaises et les fauteuils battaient avec monotonie une mesure vertigineuse. Les verres et les bouteilles se démenaient avec des sons cristallins horriblement confondus.

Dans les vastes cheminées, un vent furieux s'engouffrait et faisait danser les étincelles par millions au-dessus de cette orgie de valse. Les tables se soulevaient lourdement et traçaient en lignes brillantes sur le parquet des caractères surnaturels. Les cadres familiaux battaient contre les murailles; et soudain les toiles se crevèrent, et tous les aïeux, bardés de fer comme aux croisades ou pomponnés comme sous Louis XV, et toutes les aïeules, altières châtelaines et gentes dames d'honneur, descendirent dans la salle et défilèrent devant *eux*. Les arbustes, lauriers, palmiers nains sylvestres se secouaient brusquement, par rafales, et chaque fois, de leur feuillage d'un vert fantastique, des flammes verdâtres surgissaient. Et, commandant magique de cette armée qu'il faisait volter à son gré, le chef d'orchestre, l'écume aux dents, pressait sans relâche le mouvement. Mais bientôt, engrené lui-même par cette force sauvage et mystérieuse, il jeta son bâton, descendit en appelant les musiciens et tous ensemble se précitèrent dans la foule. Et cependant les instruments reprirent leurs places devant les notes flamboyantes, et l'harmonie infernale continua toujours, toujours, toujours !....

Ce fut une ronde fatasmagorique, un sabbat effrené. Tout tournait, hommes et choses, avec une régularité automatique, une vitesse insensée. Cette multitude pressée se mêlait sans se confondre, et enfantait les plus bizarres assemblages. Vénus de Milo avec un faquin en habit noir, une mondaine à la mode avec un Sylvain aux yeux lascifs, s'étendaient à ravir. Une matrone digne et raide d'empois était enlacée par un mignon musqué et moucheté. Puis ils se quittaient brusquement et ne se retrouvaient plus.

Eux deux, ils ne se séparaient pas; ils filaient les bras en avant; et tout s'écartait devant eux; et derrière eux, ils laissaient un sillage noir.

CHARLES METTANGE.

Chronique Littéraire

La Vie bête, par MAX WALLER, 1 vol. Brancart, 4 frs. — Ceci est un livre pour nous, les jeunes, un livre délicieusement blond, comme le qualifie l'auteur lui-même, notre cher Max Waller. Oui, c'est bien là le roman de notre jeunesse, avec toutes les idéales tendresses du premier amour idylliquement pur et platonique, que nous avons tous éprouvé et dont pour la plupart nous avons été si douloureusement désillusionnés.

Dominant le ton d'ironie et de sarcasme qui semble régner sur certaines parties de l'œuvre, partout perce un sentiment d'amère et irrémédiable tristesse. Dans tout le ivre voltige et nuage, diaphanement blanc, l'adorable souvenir de la blonde et charmante Madeleine, cette douce et mièvre jeune fille, dont un soir, chez tante Del, Balmus fit la connaissance en causant de Lamartine et de Musset, ces rêveurs. Ils s'aimèrent d'abord platoniquement, de loin, en s'échangeant des billets et de tendres regards.

Mais un jour la réalité se fit, soudaine.

« Il avait fait brûlant. Un soleil torride avait grillé l'herbe, et des trombes de pous-» sière avaient tourbillonné dans les arbres ; puis le ciel s'était couvert lentement ; de » larges gouttes d'eau tiède avaient moucheté la terre durcie ; un long éclair avait » zigzagué dans le noir, et une nappe de pluie chaude s'était abattue dans les che-» mins, claquant dans les bruyères et faisant tremblotter aux feuilles des perles arc-» en-ciellées.

« A présent l'orage avait cessé ; de longs ruisseaux creusaient des sillons dans le sol » amolli ; une vapeur blanche traversée par des stries de lumière d'or, montait dans » les branches ; çà et là un coucou encore transi de frayeur, jetait sa note mélancolique » dans le grand silence, et nous, serrés l'un contre l'autre, émus par ce calme ineffa-» ble, nous allions sans rien dire dans la grande allée odorante. Madeleine penchait » sur mon épaule sa jolie tête blonde, et les mèches folles de ses cheveux caressaient » ma joue.

« Elle était heureuse ainsi, la romanesque enfant ; les idylles printanières lui » remontaient aux lèvres, son œil bleu prenait des tendresses, et son bras qui pressait » convulsivement le mien, communiquait à tout mon être la chaude effluve de l'a-» mour. Je sentais venir la lutte : cette fraîche fleur s'offrait à mon feu de jeune ; » confiante et naïve, elle éprouvait le brutal choc de la chair, croyant nager encore » dans l'idéal et céleste amour des églogues. Et son front touchait mon front, et sa » bouche rose cherchait ma bouche, et dans la tranquillité immense de la nuit qui » tombait lentement, nous nous donnâmes un baiser, un long baiser !

« Tu te souviens de ce baiser, n'est-ce pas, Madeleine ? Comme moi, tu as senti qu'il » marquait une étape à notre vie. Il était l'estampille de la plus grande, de la plus » belle page de notre existence. Tu as compris, ma blonde ancienne, qu'il était le der-» nier relai de notre bien-aimé platonisme, que la chair criait sous cette étreinte folle, » et moi j'ai eu peur, j'ai fui cette sensation étrange qui m'étouffait, qui m'étranglait, » qui me brisait ; j'ai fui, craignant le pourceau que je sentais assoupi en moi, et » mon premier amour est resté tout entier dans ce mordant désir et cet ineffable » baiser !....

Cet extrait donne la note générale du livre : tout est écrit dans ce style pur, harmonieux comme une musique, châteaubrianesquement poétique ; avec parfois de philosophiques pensées, avec souvent des accès brusques de noire mélancolie. Tantôt l'auteur s'élève en ses rêveries aux régions supra-terrestres, tantôt il tombe de ces hauteurs éthérées à la réalité plate et bête de la vie.

Personnel, jamais autant ouvrage ne le fut : Jacques Balmus, l'étudiant « aux longs cheveux, portant un veston en velours marron et un chapeau Rubens » c'est toi, n'est-ce pas, ami Waller ? Et elle existe sans doute, cette tendre Madeleine, dont les yeux bleus se baigneront de pleurs à la lecture de ces pages mélancoliques et à la souvenance de ces doux jours de jeunesse, si vite hélas ! passés. Et le bon, l'inoubliable Veinard, qui tant bien déclamait la *Mouche*, n'est-ce pas que quelquefois tu parles avec lui de ces joies d'il y a six ans, n'est-ce pas que souvent tu épanches en le cœur de cet ami les douleurs et les tristesses que te cause le ressouvenir de ces belles amours d'autrefois !.... .

***

Fragment d'un Voyage dans l'Inde et à l'île de Ceylan, par Jean Robie. — Un ouvrage écrit par un artiste, qui, embarqué sur l'*Anadyr*, note chaque jour ses impressions, avec la plume et avec le pinceau. Jean Robie était un inconnu hier ; aujourd'hui il s'est révélé ; son style est pur et clair, coloré dans ses superbes descriptions ; je ne puis m'empêcher de transcrire ces lignes :

« Nous entrâmes dans la forêt vierge. C'est l'une de ces impressions qui vous » envahissent et vous laissent en suspens. On est tenté de se découvrir comme à l'en» trée d'un temple. Quel fouillis ! Quelle exubérante fécondité ! C'est la nature dans sa » splendeur. Lutte pour la lumière parmi les végétaux qui s'entassent, lutte pour » l'existence entre les essences et les formes les plus variées : les herbes hautes de six » mètres surmontées d'un panache léger comme la plume de l'autruche, des lianes » frêles escaladant des troncs énormes, des fourrés sombres, des ravines sinistres au» dessus desquels plane une buée bleue et malsaine, des reptiles roulés en spirale » qui dorment dans le majestueux silence. Un paysage préhistorique !

On ne retrouve pas dans ce livre les prétentions scientifiques et les arides définitions qui se rencontrent ordinairement dans les récits de voyage ; non-seulement le livre est bien écrit, mais encore il est amusant à lire.

Nous attendons avec impatience la seconde partie de cet ouvrage.

***

La Vie ardente, par Hippolyte Buffenoir ; 1 vol. Paris, Alphonse Lemerre, 3 frs. N'étaient le vers un peu trop classique, les pensées parfois vieillottes exprimées dans les poésies de Hippolyte Buffenoir, je dirais que la *Vie Ardente* est un beau livre. Çà et là brillent des strophes fortes et des vers vibrants, çà et là une idée hardie ; mais l'ensemble beaucoup trop pâle et pas du tout ardent, tel est le volume de ce jeune poète français, que je voudrais voir aborder le moderne et prendre pour maître Richepin ; et je serais le premier à applaudir s'il voulait écouter les conseils d'un ami.

***

Wiertz, par Henri Claessens. 1 vol. Hochsteyn, 1 fr. — Ce sont là les premières

pages d'un jeune auteur qui avoue lui-même avoir à peine vingt ans. Henri Claessens est un admirateur du peintre Wiertz. Il fait preuve d'un grand talent de critique dans cette petite brochure, et je suis heureux de pouvoir lui crier : Courage, mon ami, ne prenez pas peur ; engagez-vous avec confiance dans la carrière des lettres ; vous parviendrez.

***

Œuvres de Piron, 1 vol. Collection Boitte, 0,50 c. — Après Boccace et Parny, Piron. Vous qui aimez la fine plaisanterie gauloise et..... grivoise, vous qui aimez à rire, lisez ce livre et vous ..... serez bien étonnés de n'y pas trouver ce à quoi vous vous attendiez.

***

Tintilaire, par Yves Jocelyn (?) 1 vol. Hochsteyn, 1 fr. — Inutile de parler de cet infect et ridicule recueil de poésies, qui me semble n'être qu'une farce de l'éditeur.

***

La Ballade (10 frs par an), 22, rue Vital-Carles, Bordeaux. — Ce journal, dont le rédacteur en chef est notre ami Charles Furster, a pour collaborateurs principaux les poètes bien connus : André Lemoyne, Frédéric Bataille, etc.

La Ballade, ouvre, pour juillet, un concours de prose pour lequel sont admises toutes les nouvelles de 100 à 200 lignes. Tous les abonnés peuvent y prendre part gratuitement.

***

Prochainement renaîtra un journal..... critique et abacadabrant, *le Scrondazur* ; qui a obtenu jadis un succès fou. Je me souviens d'une annonce qu'il publiait : « Les meilleures plumes d'oie sont les plumes Heymans. »

ALBERT CHAPAUX.

Memento Bibliographique

Le comte de Cavour, par Th. JUSTE. — Bibl othèque Gilon.
Le Sourd-muet, par F. GUÉRY et Em. GRÉGOIRE. — Bibliothèque Gilon.
Cage dorée, par Paule COMBES. — Bibliothèque Gilon.

Le petit béguinage à Gand. (1)

Tu te souviens, toi l'amoureux des pâles religieuses et des créatures souffrantes; tu te souviens, mon cher Mellery, de notre entrée au béguinage de Gand, à celui qu'on appelle le petit pour le distinguer de l'autre, le nouveau, plus vaste dans son entour de murs crénelés comme des remparts.

La veille, en courant des grandes églises sombres enfonçant leurs piliers trapus dans l'ombre des cryptes comme dans le froid des nécropoles et des lourds beffrois plantés en plein ciel aux halles autrefois retentissantes du va-et-vient des milices, nous avions enfilé les étroites venelles du quartier reconstruit, longé les alignements symétriques de ses petites maisons couleur de sang de bœuf figé, et sans grand entraînement toutefois, par complaisance peut-être pour les pignons des vieilles estampes, vanté la gothique architecture de cette ville, poussée un beau matin dans la modernité de l'autre.

Au fond, ces kilomètres de murs, tournant sur eux-mêmes à travers un labyrinthe de ruelles et ne laissant apercevoir que les profils déchiquetés des habitations, sans une gaîté pour les yeux ni un réconfort pour les âmes, surtout sans une échappée sur les claires verdures, cette douceur des solitudes, nous avait versé dans le cœur le morne des banlieues misérables, là où le train expiré de la vie ne laisse plus régner que la mélancolie du silence et de l'abandon. Le triste brouillard, abattu sur la petite cité à cette heure crépusculaire, avait peut-être contribué à l'impression navrée qui nous fit souhaiter d'être brusquement transportés dans le tapage et la circulation des grands quartiers marchands.

Nous sortîmes de là, emportant aux épaules le frisson toujours ressenti aux approches de la mort et nous demandant si toutes ces maisons étaient vraiment habitées, ou si elles n'étaient plutôt des tombeaux au fond desquels, rigides en leurs robes à plis réguliers, dormaient les béguines trépassées. Comme nous coupions l'angle d'une rue, un fer de cheval cliqueta à l'autre extrémité sur les pavés enténébrés, dans la sourde paix morte de l'air. Et nous vîmes passer, garnie d'un humble mobilier, une

(1) Ceci est un fragment de l'étude sur la Flandre orientale, destinée à paraître très-prochainement dans le *Tour du Monde*, et que le cher Maître nous a permis de reproduire.

Nous ne saurions remercier avec assez d'effusion Monsieur Lemonnier de sa gracieuseté.

A. C.

tapissière que suivait, dodelinant la tête, une petite dame très-vieille, coiffée d'un chapeau ridicule. Où allait ce déménagement effectué entre chien et loup? Nous plongeâmes en nous-mêmes pour trouver à cette question une réponse vraisemblable; mais toutes celles que nous imaginâmes nous paraissant chimériques, nous finîmes par nous persuader que les ombres grandissantes du soir nous avaient brouillé les yeux et que la tapissière était simplement un corbillard conduisant la bonne vieille vers les ifs noirs du prochain cimetière.

Aussi prîmes-nous grand plaisir, le lendemain, au recueillement souriant de l'autre béguinage, comme assoupi dans sa ceinture de briques roses. Un joli soleil pâle lustrait les façades, donnait aux volets le vernis d'une peinture neuve, et, sur le miroitement clair des vitres, détachait l'éclat cru des rideaux. Notre tristesse de la veille se fondit dans cette lumière molle, épandue sur la tranquillité bruissante des maisons, du fond desquelles montait une rumeur d'allées et venues, avec des sourdines de parlottes et de prières. Au milieu de l'enclos, un vaste carré d'herbe étendait sa belle tache reluisante d'aquarelle, piquetée d'un étoilement de pâquerettes, comme cette prairie mystique de l'*Adoration de l'Agneau* où Hubert Van Eyck agenouille ses théories de séraphins dans la blancheur flottante des tuniques. Les beaux anges du vieux maître flamand n'effleuraient pas de leur vol le gazon poussé dans ce coin d'idylle, mais un gros mouton y paissait, bêlant et doux, avec une placidité de bête symbolique. Tout autour du pré, des arbres avaient poussé, versant sur le pavé une ombre fraîche, dans laquelle s'ébattaient des milliers d'oiseaux; et par moment, une coiffe de béguine se glissait sous le demi-jour des feuillées, glacée de tons de vieil argent. Rien ne pourrait dire la douceur de ce paysage; derrière les clôtures éclatantes de chaux neuve, les maisons, avec leurs pignons pâles, avaient des langueurs détendues de convalescent; et comme une odeur de bonnes âmes, nous humions la rusticité qui s'émanait des choses.

L'envie nous prit de voir de plus près ces cœurs simples. Un de ces couvents, — c'est le nom que portent les maisons du béguinage, quel que soit le nombre des béguines qui les habitent, — nous attirait surtout par sa belle tenue extérieure, d'une placidité heureuse et candide. Cette âme du dedans qui monte aux façades, comme chez les hommes elle monte à la face, et compose aux uns et aux autres leur physionomie sensible, nous avertissait confusément de la présence d'une chair plus jeune et moins mortifiée que celle des demi-siècles que nous avions vu circuler par les allées. Au troisième coup de heurtoir, la clef tourna dans la serrure et

une tête de vieille, ridée comme une nèfle, sous les blancs fanés de son fronteau, s'enleva du fond de briques rouges, avec l'azur glauque de ses gros yeux regardant par dessus des besicles en corne. Elle eut une courte hésitation quand nous lui eûmes demandé de risquer un coup d'œil dans l'intérieur du couvent; mais bientôt, acquiesçant d'un mouvemnnt de la tête, elle s'effaça pour nous laisser passer.

Un petit jardin aux sentiers bordés de buis, avec des parcs en forme de cœurs et de croix, précédait le vestibule, surhaussé de deux marches et conduisant à un escalier de bois blanc dont les degrés, sous le passage de plusieurs générations, s'étaient usés par le milieu. La digne tourière, les épaules fléchissantes et le dos incurvé, toute sèche et ratatinée comme un bois duquel la sève s'est retirée, trottinait devant nous, faisant tournailler le long de ses maigres cuisses le cliquetis d'un interminable chapelet. Des parloirs se succédaient au rez-de-chaussée, d'une pauvreté décente et froide, meublés chacun d'une armoire, d'une table et de quelques chaises, avec une abondance d'images pieuses et de crucifix sur les cheminées et les murs. Dans la nudité sévère d'une de ces salles, plus vaste que les autres, une dizaine de grandes toiles noircies et craquelées, œuvres de peintres naguère acclamés et dont l'éphémère gloire devait sombrer dans le rayonnement des maîtres du dix septième siècle, étalaient des allégories et des symboles, parmi des floraisons de tulipes et de guirlandes d'angelots bouffis, selon le goût du jésuite Zéghers, ou s'ensanglantaient de rouges scènes de martyres, dont l'horreur contrastait avec l'engourdissante paix tombant du plafond, la fine poussière du silence dansant sous le jour des hautes fenêtres.

Du fond de ces corridors nous arrivait un marmottement lointain, comme un frémissement de lèvres balbutiantes, et cette rumeur sourde, constante, qui était celle des béguines en prières, ajoutait encore à la tranquillité muette de la maison. Chaque jour, en effet, les bonnes filles se réunissent dans l'ouvroir, passant les heures de la matinée à travailler en récitant le rosaire, après quoi elles peuvent disposer du reste de la journée. Cependant notre guide, nous ayant menés à l'étage, ouvrait devant nous les portes des chambres, presque toutes pareilles, avec l'humble coquetterie de leurs couchettes voilées de courtines blanches, dans la blancheur nue des murs ; et une odeur de vieilles boiseries, de linge frais, de buis séché sortait de là, mêlée à des senteurs de dortoirs. Toutes les chambres s'ouvraient sur de longs couloirs cintrés, où coulait une lumière limpide, égale, très-douce, détachant çà et là des murs un Christ naïvement peinturluré, le flanc béant d'une large place saignante.

Une matrone, le menton carré et les joues amples, apparut tout-à-coup sur le palier, ses dents saines étalées dans un bon sourire. C'était la supérieure du couvent. Elle s'offrit à nous montrer le reste de la maison, un peu étonnée de notre curiosité pour ce qu'elle appelait ses veilleries, nous mena au potager, un assez vaste rectangle où un jardinier était en train de piquer des salades, et finalement nous fit traverser le réfectoire et les cuisines. Midi approchant, la béguine préposée aux fourneaux, une grande brehoigne, la chair cireuse et les lèvres violettes, remuait avec une cuillère une soupe au lait et au pain mitonnant sur le feu. Longtemps elle demeura plongée dans cette occupation à laquelle elle mettait une gravité recueillie et de laquelle nous la vîmes après un certain temps se départir pour déployer la nappe du repas et mettre le couvert. Des armoires en chêne garnissaient les quatre côtés de la pièce, chacune des femmes ayant la sienne où elle serre, outre son linge de table, ses provisions et ses douceurs Au temps du jeûne, les béguines n'approchent plus de la table et prennent leur collation de bout, leur nourriture posée sur la planchette coulissée que renferme chaque armoire. Elles étaient au nombre de trente dans le couvent et près de mille dans les deux béguinages réunis; l'une d'elles avait récemment quitté l'institution pour se marier, mais c'était un cas qui ne se représentait pas souvent, la plupart préférant les aises du célibat aux charges du ménage

Depuis quelques moments, le bourdonnement des voix avait grandi, et quelques-unes plus hautes tranchaient sur la basse ronflante des autres, avec d'aigres discordances. Bientôt une simple portière de rideaux nous sépara seulement de l'ouvroir où s'achevait le travail du matin. Sans doute la supérieure s'aperçut du désir qui nous tantalisait, et qui, je me le rappelle, mon cher Mellery, mettait dans tes yeux la flamme des convoitises inassouvies. Lentement, le tableau s'était composé dans ton cerveau de toutes les impressions recueillies à travers la grande maison mystérieuse, sur laquelle planait une bonté de paix et d'oubli, et entre le dernier coup de pinceau et toi il n'y avait plus que l'épaisseur d'une mince étoffe. Brusquement d'un beau geste décidé, dont la vivacité sembla rompre un dernier scrupule, le respectable cerbère femelle écarta les retombées de la serge, et nullement effarouchées, les béguines, les vieilles et les jeunes, haussant leurs béguins au-dessus de leurs ouvrages, se levèrent d'un même mouvement, comme dans les classes, à l'entrée d'une inspectrice, se dressent des pensionnaires. Tout d'une fois, les voix s'étaient tues, avec des lambeaux de prière inachevés aux lèvres, expirant dans un frémissement. Puis elles se rassirent, le buste penché sur de la

couture ou de la tapisserie, quelques-unes ne laissant plus voir qu'une mince tranche de front sous leur bandeau, et les autres s'interrompant de travailler pour nous regarder bravement d'un œil clair de génisse, tandis que sur ton album déployé ta main retraçait les linéaments de la scène.

Notre sûr instinct nous avait bien servis : des joues roses, plaquées d'afflux de sang, mettaient dans ce jardin de virginités de tout âge comme une maturescence crue de pommes et de pêches. Par les grandes fenêtres sans rideaux, une belle nappe de jour s'épandait sur les coiffes, les cloisons et les planchers, ne laissant presque d'ombre nulle part et confondant toutes ces femmes dans une pâleur laiteuse, où la chair de leurs visages et de leurs mains se détachait exquisément. Au fond de l'ouvroir, entre des feuillages d'or, une Vierge habillée de dentelles blanches, posait sur le manteau de l'âtre transformé en chapelle.

Petit à petit, le silence du premier moment s'était rompu, des chuchotements volèrent de bouche en bouche, avec des rires, des malices, une gaîté de figures dans le croquis du peintre ; et tout doucement, les plus jolies s'arrangeaient une pose, reprises par d'anciennes coquetteries. A la fin, un petit rire éraillé chevronna près de nous : c'était la vieille tourière qui te regardait faire, par dessus ses besicles ; et mises en train par cette bonne humeur, l'une après l'autre elles se levèrent de leurs chaises et vinrent se ranger autour de toi, si bien qu'au bout d'un instant, il ne resta plus que la Sainte-Vierge toute seule dans ses dentelles, là-haut sur la cheminée.

CAMILLE LEMONNIER.

Nos écrivains et nos poètes.

GEORGES EEKHOUD.

Lorsque dans une œuvre d'art, nous admirons le réalisme du peintre, nous n'imaginons pas l'inspiration et l'embrasement d'âme qu'il lui a fallu pour rendre si poignante une expression de la vie naturelle. OCTAVE PIRMEZ.

Romantique poète, romancier naturaliste, tel est Georges Eekhoud. Sa carrière poétique est bien remplie : trois beaux volumes de vers.

Le premier de ces recueils, *Myrtes et Cyprès*, est du plus pur romantisme ; on y

sent vaguer la douceur et la tendresse lamartiniennes. Le vers est facile et riche ; l'expression n'est pas recherchée et est toujours propre ; la description est sobre et exacte. L'extrait suivant donne la valeur du livre.

L'automne allait venir..... Sur les halliers touffus
Apparaissaient déjà des tons bruns et confus ;
Le rouge cramoisi montait au vert des haies ;
Les sapins exhalaient de sauvages senteurs,
L'air était tiède et pur ; les bleuâtres lueurs
D'un beau ciel recueilli tombaient sur les futaies.

Les oiseaux chantonnaient, joyeux, à l'unisson,
Sautillant, voletant de buisson en buisson,
Secouant au soleil leur aile pétulante ;
Dans les prés veloutés ruminaient les grands bœufs,
Un placide regard contenu dans leurs yeux,
Les jarrets repliés et la tête branlante.

Les Zigzags poétiques, son second volume, ne sont pas une « œuvre » ; mais on sent déjà une touche plus nette, un sentiment plus profond du réel, et aussi une tendance accusée de rompre les attaches romantiques. Certaines pièces des *Zigzags* atteignent un lyrisme qui rappelle Hugo. Tantôt, au contraire, on pense à Richepin, ce fort, dont Eekhoud possède l'inimitable talent de rendre sympathiques des êtres que leur nature répugnent.

***

Les *Pittoresques* sont le plus bel ouvrage de poésie de Georges Eekhoud ; le vers y est plus vigoureux, moins pâlot que dans les *Zigzags* ; il met un coloris plus intense, plus de naturel, plus de vie dans ses tableaux.

De plus, il a créé un type : *Le Veloureux*.

Le *Veloureux*, c'est l'*Ompdrailles* de Léon Cladel, c'est le *Cachaprès* de Camille Lemonnier ; et ses amours avec la *Guigne* rappellent les inoubliables amours de Marie-Pierre et de la *Glu*, de Richepin.

Je ne saurais passer sans résumer la *Guigne*, cette superbe, sombre, rouge épopée : cela commence par une histoire d'amour. Un beau jour, la *Guigne* abandonne son amant pour un tendre blondinet. C'est au bal ; le *Veloureux* attaque le godelureau, l'assomme, et est arrêté. Relâché bientôt, il s'abrutit dans l'ivresse et dans le souvenir de la *Guigne*. Il se fait batelier.

Un jour, un couple se présente pour faire une promenade sur l'Escaut ; une angoisse crispe le cœur du malheureux : c'est la *Guigne* avec son amant. Son ancienne maîtresse ne l'a pas reconnu. Il s'éloigne loin, loin du bord, puis d'un coup, jetant là ses rames, il fond sur l'homme, l'étrangle, et fait chavirer la barque.

Mais son amour a survécu à sa souffrance ; il ne veut pas que la *Guigne* périsse ; il la soutint dans ses bras vigoureux, et nageur émérite, il la porte sur la berge. Il appelle au secours et tombe épuisé près du corps bien-aimé.

A genoux le maçon récitait sa prière.
L'aube venait. Déjà s'éveillaient les oiseaux.
Les chevaux de labour fumaient par leurs naseaux.
Pour la dernière fois son regard triste et tendre
Enveloppa la Guigne.... On arrivait. Attendre
Pouvait tout différer..... Il gagna les roseaux
A reculons..... Et seul il se laissa descendre.....

La mouette au poisson a disputé ses os.

***

Aujourd'hui, brisant définitivement la chaîne romantique, Eekhoud nous présente son superbe *Kees Doorik*, une forte, appliquée et rigoureuse étude des mœurs flamandes. *Kees Doorik* est un roman vécu, d'une réalité sombre : l'action se déroule dans les plaines poldériennes, cette farouche contrée, « où là-bas, derrière les digues, l'Escaut traîne lourdement ses eaux blondes. »

Kees Doorik est un enfant trouvé, que prend à son service un riche fermier de Dingghelaar. Après la mort de son maître, Kees Doorik, dont jusque-là la glèbe qu'il travaillait avait été la seule maîtresse, s'enamoure de la veuve du fermier, la baesin Annemie. Il se prend d'une bestiale, furieuse, exaltée passion pour ce *paquet de chairs*. Mais Annemie ne l'aime pas et, à la kermesse de Putte, prend pour amant un riche pachter du pays, nommé Jurgen Faas. Celui-ci, à la fête des Gansrijders, où il a été élu roi, agrippe, en un moment d'ivresse, Kees Doorik, et d'une voix abiérée lui narre ses amours avec Annemie. Kees souffre, souffre horriblement. L'autre ne remarquant pas le feu qui brille dans les yeux du valet, lâche une maladroite phrase qui met le comble à la fureur de Kees Doorik ; et le paysan, laissant éclater sa rage, attaque Jurgen Faas et, après une lutte acharnée et sanglante, tue l'amant de la baesin.

On le voit, la donnée était simple ; Georges Eckhoud en a tiré un chef-d'œuvre ; ni trop long, ni trop court, son roman attache d'un bout à l'autre ; jamais, même dans les plus grandes descriptions, l'intérêt ne faiblit. Les tableaux et les portraits sont frappants de vérité ; les caractères des personnages sont dépeints de main de maître ; la baesin Annemie, le bestial Kees Doorik, un mâle, l'hypocrite fouine de Janneke, le jovial Jurgen Faas, ce laideron de Paulke, tous sont des types bien vivants et pris dans le milieu où se passe l'action.

La langue d'Eckhoud est poétique et pure, avec souvent de sauvages et farouches soudains cris, de brusques rudesses qui grandement détonnent. S'il y a un reproche à lui faire, — un reproche unique —, c'est d'avoir abusé de termes techniques, particuliers au flamand et incompréhensibles pour nous.

Voilà Georges Eckhoud bien campé, sur *Kees Doorik* comme piédestal. J'espère avoir à l'applaudir bientôt de nouveau et le voir sous peu arriver au rang de nos plus grands écrivains.

ALBERT CHAPAUX.

POÉSIES

SONNETS.

I.

Rose sur rose.

Dans un boudoir de satin rose,
Dans un rosâtre demi-jour,
Dansaient la Jeunesse et l'Amour
Sur un parquet de bois de rose.

Nul n'avait la mine morose.
Sautaient-ils, volaient-ils autour
Des tables, des pouffs, — tour à tour
Se faisaient-ils des vers..... en prose.

Dormait dans le boudoir rosi,
Une pucelle, rose aussi,
Rose, sur une rose chaise,

Et l'on eût dit, la regardant,
Qu'aux beaux danseurs sarabandant,
En songe, elle souriait d'aise.

EMILE VERHAEREN.

II.

Prime baiser.

A Madeleine R....

Sais-tu combien je t'aime, avec tes grands yeux noirs,
Ton teint si blanc qu'on te croirait poudrerirée,
Tes cheveux réunis en tresse, au bout frisée
Bruns comme le reflet de l'horizon des soirs ?.....

Te le rappelles-tu, quand au Parc tous les soirs
Tu me lançais, mignonne, une œillade irisée,
Que ta bouche pour moi s'ouvrait à la risée
Et que l'amour mettait à tes yeux des feux noirs ?.....

Je t'aime surtout quand, les dimanches, tu mets
Ta longue robe bleue allant à mi-mollets
Et ton haut chapeau rouge encadrant ta figure ;

Tu sais ? — celui que tu portais lorsque, là-bas
Aux champs, je te serrai pâmée entre mes bras ;
— Baiser dont à jamais je garde la morsure !.....

ALBERT CHAPAUX.

A un désespéré.

Tu m'as dit, pauvre âme incomprise :
« La vie est dure au cœur aimant.
» On me dédaigne, on me méprise.
» Ah ! souffrir éternellement !.....

» Homme, s'exiler loin des hommes ;
» Lutter en vain, saigner en vain ;
» Sur ce peu de boue où nous sommes
» Traîner son idéal divin ;

» Perdre lentement, ô misère ?
» Son amour, sa candeur, sa foi,
» Subir la chute nécessaire,
» Ah ! c'est trop douloureux pour moi !

» Mieux vaut, loin de la populace,
» Mourir sans plaintes ni clameurs.
» Mon cœur est froid, mon âme est lasse
» Ami, voilà pourquoi je meurs. »

Je sais ta torture, ô poète !
Tu souffres : j'ai souffert aussi ;
Dans ma pauvre vie inquiète,
Le sort m'a brisé sans merci.

Et pourtant, je lutte et je chante
Sans m'arrêter ni défaillir ;
Un rayon de soleil m'enchante,
Une voix me fait tressaillir.

Car j'ai compris, ô solitaire,
Que pour vaincre le sort, il faut
Garder cette devise austère :
« *En haut les cœurs ! les cœurs en haut !* »

J'ai compris que nous devons suivre
L'exemple qu'un Dieu nous porta,
Et que, pour mériter de vivre,
Il faut gravir un Golgotha.

CHARLES FUSTER.

Une escapade.

Si j'allais ce soir au bal masqué ! C'est entre une version grecque et un thème latin, deux choses également récréatives, que cette idée carnavalesque me vint à l'esprit. Durant toute l'heure de la leçon, je réfléchis à mon projet et au moyen de le mettre à exécution. Ce n'était pas là chose facile. J'avais alors à peine dix-sept ans ; mes études n'étant pas encore terminées, on me laissait fort peu de liberté, de sorte qu'il n'était pas probable que l'on me permît d'aller à l'Opéra, un jour de Mardi-Gras.

Il valait donc mieux me taire et chercher un expédient quelconque.

Le soir, je sortis avec mes parents pour « voir les masques », c'est-à-dire faire la chose la plus ridicule et la plus sotte qui soit au monde : se promener durant des heures entières dans les mêmes rues, s'ennuyer à regarder deux ou trois misérables masques sales, désagréables, à moitié

ivres, qui ont l'air de s'amuser au moins autant que vous mêmes. Puis, vers onze heures, c'est-à-dire au moment où le vrai carnaval va commencer, rentrer chez soi, en somme très mécontent de sa soirée, furieux de ne pouvoir pas partager la joie générale.

A minuit, tout dormait dans la maison ; doucement, retenant pour ainsi dire mon souffle, je descendis l'escalier, mes escarpins à la main, mon gibus sous le bras. Il me fallut des précautions infinies pour ouvrir la porte de la rue : à chaque instant il me semblait entendre la voix de mon père. Dieux, s'il m'avait surpris à cette heure, en habits de soirée, me préparant à sortir ! Mais il dormait bien tranquillement, sans le moindre soupçon . . . . . .

Enfin j'entrai à l'Opéra : il y régnait une grande animation, bien que le bal fût à peine commencé. Je me trouvai un peu dépaysé au milieu de cette cohue bigarrée qui grouillait autour de moi : mais j'aperçus un groupe d'amis que j'allai bien vite rejoindre. Nous organisâmes alors des quadrilles échevelés, et le champagne aidant, la joie fut bientôt à son comble. Dans une de ces folles sarabandes, j'avais pour vis-à-vis une jeune Italienne assez pimpante qui me lançait, à travers les trous de son masque, des regards provocateurs.

Je lui offris mon bras et nous nous rendîmes au foyer. Là ma charmante beauté m'apprit qu'elle était follement éprise de moi ; je remarquai alors qu'elle avait dû prendre assez de champagne, durant cette soirée, car de temps à autre elle laissait échapper un de ces cuirs qui font dresser les cheveux sur la tête de ceux qui les entendent ; parfois aussi une de ces expressions marolliennes significatives ; mais je passais là dessus ; au reste c'était bien à moi, écolier d'hier, à faire le difficile.

Cependant, le bal touchait à sa fin ; il n'y avait plus que les enragés qui dansaient, encore était-ce le plus souvent à quatre pattes. Je crus qu'il était temps de sortir de cette galerie, et j'offris à souper à ma facile conquête, ce qui fut accepté avec joie.

— Maintenant, ma Dulcinée, dis-je, quand nous fûmes bien installés dans un salon particulier, maintenant, j'espère que tu vas te démasquer, et me montrer ces traits que je devine adorables, et que je brûle de voir.

— Oh que non, tu seras déçu dans tes espérances, mon cher, j'en suis sûre.

— Et moi je suis persuadé du contraire, répliquai-je en prenant un baiser sur la joue de la belle, qui ne s'en défendit pas trop.

— Tu t'enfuirais en me voyant, répondit-elle. Non, non, je garde mon masque.

— Allons, allons ! cela devient ridicule : c'est de mauvais goût. Voyons, je t'en supplie, ôte ce vilain loup.

— Écoute, reprit-elle ; nous allons souper gaîment ici, car j'ai grand'faim. Au dessert, je me démasquerai. Es-tu content ?

Je ne l'étais pas trop, mais il fallut pourtant se résigner. Un peu par pose, je boudai quelque temps mon Italienne ; mais je m'aperçus que cela ne l'empêchait pas de manger. Tudieu ! quel appétit ! Elle dévorait les plats avec une rapidité effrayante, arrosant le tout de vins fins, qu'elle se faisait verser par moi dans de longs gobelets.

— Voilà un poulet qui n'est guère bien préparé, dit-elle tout à coup ; tu vois, cette sauce est beaucoup trop liée.

— Hein ? murmurai-je, épaté, entre deux bouchées.

— Je dis que la sauce est trop liée ; tu ne sais pas, mon cher, combien il est difficile de bien préparer un poulet..... Moi, je connais une recette.....

— Grâce, je t'en prie, interrompis-je. Pas de cuisine ici..... Allons, nous voilà au dessert. Tiens ta promesse.....

— Tu le veux absolument et tu ne te fâcheras pas ?

— Me fâcher, mais tu es folle ! n'es-tu pas jolie comme.....

Je m'arrêtai brusquement : son masque était tombé et dans la charmante femme que j'avais promenée et amusée durant toute une nuit, je reconnus..... devinez qui..... ma cuisinière !

J'étouffais de rage. Je saisis mon chapeau et m'élançai dans la rue. J'arrivai chez moi honteux et furieux. Cinq louis de moins dans ma bourse, une aventure ridicule, et..... peut-être découvert par mes parents. Mais non, heureusement cette dernière malechance ne m'était pas réservée.

Depuis cette singulière aventure, je suis retourné nombre de fois aux bals masqués de l'Opéra, mais je vous jure bien que jamais plus je ne me suis fié aux petites Italiennes ! HENRY MARIUS.

L'Exposition de Blanc et Noir.

L'*Essor* a eu une excellente idée en organisant les Expositions annuelles de *Blanc et Noir*, qui consistent en dessins, fusains et eaux-fortes ; les œuvres exposées sont vraiment remarquables ; dans toutes on remarque une tendance à la réalité, au *vrai* et le but a été atteint par la plupart des jeunes peintres. Il y a peu de médiocrités : tout est bon, sinon excellent

— M. Evrard montre des terrassiers au travail. C'est très bien observé : les ouvriers sont bien campés. Le dessin est très net.

— James Ensor expose des croquis pleins de vie ; seulement, il prodigue trop les empâtements de fusain, ce qui rend le dessin lourd et diminue la valeur de l'œuvre.

— Théo Van Rysselberghe a aujourd'hui fait le portrait de son ami Dario de Regoyos ; les traits de la face sont fins et bien rendus. C'est réussi.

— M. Charlet représente un incendie, dont on ne voit qu'un effet de lumière, très-bien compris du reste. Tout le talent réside dans les figures des paysans pleines de sentiment et de douleur.

— M. Hamesse a envoyé une *Forêt* emplie d'ombre et de mélancolie. Excellent.

— M. Dillens a très-bien dessiné un bas-relief ; seulement la donnée était incompréhensible. (C'était un dessin sur commande).

— Les illustrations de Lynen ne sont pas mal réussies. Seulement ce n'est pas son genre. Pensons à *Manneken-pis*.

— M. Van Gelder n'a exposé de bon que son *Flûtiste*.

— M. Frédéric a donné un dessin superbe. La *Fille aux loques* est vue on ne peut mieux et rendue d'une manière vivante. C'est, à mon avis, le meilleur envoi de toute l'Exposition.

— L'*Abattoir*, de M. Clarys, est bon ; seulement cela rappelle un peu la *Rixe* de Mayné. C'est très-bien observé, surtout les physionomies ; mais le dessin n'est pas assez net, pas assez hardi.

On remarque encore des dessins de Fernand Khnopff, entre autres une tête de femme finement exécutée ; de M. De Witte, qui a rapporté d'Italie une suite de dessins et d'eaux-fortes très-remarquables ; des illustrations de M. Duyck ; le *Mendiant aveugle* de M. La Boulaye, passable; les Sarcleuses de M. Heins, mauvaises ; etc., etc.....

En somme, grand succès qui fait regretter la rareté de ces sortes d'expositions.

ÉMILE R.

Chronique Littéraire

La Légende des Siècles (tome V), par Victor Hugo ; Calmann-Lévy, éditeur. — Assez faible est, à mon avis, le dernier volume de cette gigantesque œuvre : *La Légende des Siècles*. Aux deux points de vue de la conception et de la facture, le livre laisse beaucoup à désirer. On n'y trouve plus ce vers magistralement fort de l'ancien Hugo, on n'y découvre plus le lyrisme enchanteur qui est le point de départ de son talent.

Quelquefois pourtant, Victor Hugo a encore de ces idées sublimes, profondément philosophiques, de ces cris de haine contre les oppresseurs, de ces pleurs d'amour pour les bons, de ces infinies célestes visions.

Le genre épique, représenté par les deux morceaux les plus réussis de l'œuvre, *Les Quatre jours d'Elciis*, et la *Vision de Dante*, reste toujours le genre favori et excellent du superbe poète.

Grandiose, digne des héros de Corneille, simple pourtant, mais dite fièrement, cette parole du vieux soldat Elciis, que vient de condamner l'empereur Othon :

« J'ai la tête de plus que vous ; ôtez-la moi. »

Il serait trop long d'indiquer ici les développements apportés à ces deux pièces admirables entre toutes celles produites par le plus grand des romantiques. Du reste, ce serait tâche difficile de résumer ces héroïques scènes sans abuser des citations. Qu'il me suffise de répéter que rarement Hugo a mieux réussi dans ce genre.

Mais dans le genre épique seulement, car le reste, il faut le dire, n'est pas très-digne de la plume qui a ciselé les *Orientales*, chanté les *Odes et Ballades*, hurlé *Napoléon le petit*.

***

Poésies, par Camille Crèvecœur ; Dentu, éditeur, 3 frs. — Un inconnu, Camille Crèvecœur, mais digne de voir son nom figurer parmi les meilleurs poètes français. Il a le vers simple : pas d'entassements d'épithètes et de métaphores. Il émet des idées élevées, il a un sentiment de la poésie et de l'idéal qui vous mettent sous le charme. Excellent livre, en somme.

***

La Forêt Bleue, par Jean Lorrain ; Lemerre, éditeur ; 3,50 fr.— D'un *chic* achevé, ces poésies à la Hannon. Quoique très-superficiel, Jean Lorrain a une belle manière de construire le vers ; certains ont une languissante morbidesse, et traînent comme un parfum ; d'autres, comme sous un soudain coup de cravache, se redressent ardents et sanguins.

Les idées sont parfois un peu vieilles ; mais plus souvent étranges, inquiètes, — je pense à Albert Giraud — ; toujours cependant son procédé rend exactement sa pensée. C'est là le *chic* dont je parlais.

***

Paraît en ce moment à Bruxelles, en livraisons splendidement illustrées, *Bruxelles à travers les âges*, par Louis Hymans, Cet ouvrage dénonce une profonde érudition et une constante et patiente recherche de la vérité historique. Mais c'est écrit dans le style que l'on connaît — ô Hymans de l'Office — horripilamment terne, plat, et lourd — académicien,

Puisqu'il faut l'appeler par son nom.

..... L'œuvre est *grâcieusement* dédiée à S. A. R. Mgr le prince Baudouin de Flandre.

— Quoi ! il ferait sa cour d'avance !.....

— Eh bien !. .. ça n'est ma foi pas aussi idiot que.... ses articles.

***

Pierre Patient, par Léon Cladel ; 1 vol. Paul Oriol, éditeur. — Ceci n'est pas un livre nouveau du fort et âpre styliste d'*Ompdrailles le tombeau des lutteurs*. C'est une œuvre de jeunesse, publiée pour la première fois il y a une vingtaine d'années. Tout, dans *Pierre Patient*, porte le sceau de l'impéccable et puissant Cladel : c'est bien là sa phrase sonore et harmonieuse, aux verbes hardis et bellement formés avec des racines étrangères, une phrase travaillée, et ne sentant pas le travail, fouaillée, triturée, sculpturale, une phrase comme celle de Flaubert, le superbe écrivain de *Madame Bovary* et de *Salammbô*.

Toutes les qualités propres à Léon Cladel se retrouvent dans cet ouvrage : rudesse des idées, profondeur des pensées, cruauté de l'analyse — naturalisme, — style fort et harmonieux.

Je n'en dirai pas plus, me proposant de consacrer sous peu, dans la *Jeune Revue*, une étude à celui qui, avec Zola et Goncourt — trinité magistrale — sont arrivés au faîte de la gloire littéraire.

***

Pauline Tardivau, par Albert Dupuit ; Charpentier, éditeur.— *Etude de la vie de province*, dit prétentieusement le sous-titre. Quelque talent qu'on croie posséder, il faut être hardi, après les maîtres-romans de Balzac et de Flaubert, pour prendre sur soi la tâche de mettre à nu une plaie de la société bourgeoise de province. Eh bien ! Albert Dupuit l'a eue, cette audace, et, ma foi, cela ne lui a pas mal réussi. Cependant s'il croit avoir fait un roman naturaliste, qu'il me permette de le détromper : rarement, jamais même ne se trouvera une femme capable de sacrifier fortune, bonheur possible, tout, et de s'empoisonner pour rendre libre son mari amoureux d'une autre et céder la place à celle-ci. Cela est de pure imagination : c'est trop noble. Je comprends bien mieux les bourgeoises de *Pot Bouille*, dans leur saleté cachée sous un masque d'honnêteté, ou la *Madame Bovary* de Flaubert, dans ses accès d'hystérie : voilà du réel, du vivant. Tandis que *Pauline Tardivau*, elle, aurait plutôt sa place dans certains indigestes romans de Feuillet ou de Georges Sand.

Les autres types du roman sont pris sur le vif; aussi rappellent-ils des personnages bien connus de Zola et de Gustave Flaubert : aucun n'est une création de Albert Dupuit. Les descriptions — semées en nombre respectable — sont pleines de

couleur, mais parfois trop longues, ennuyeuses même. Le style est simple et clair, d'une touche très-nette, d'une logique serrée.

***

Le *Correspondant belge* (10 frs par an ; rue de la Madeleine, 13) a commencé son second tome, dont le premier numéro contient une nouvelle charmante d'Alphonse Daudet : *Le bandit Quastana*, une histoire un peu trop mystérieuse : *Le Coffret mystérieux*, qui rappelle les romans de Capendu, Montépin, Matthey; une lettre d'Albert Giraud à Max Waller, au sujet de la *Vie bête*, et un rondeau très-réussi du rédacteur en chef, Georges Bauwens.

Le premier volume contenait plusieurs beaux morceaux, entre autres : *Le morceau de pain*, de François Coppée, *Robert Helmont*, d'Alphonse Daudet, des *Rondels* d'Albert Giraud, une *Nouvelle pour vieilles filles*, d'Arthur Jamez et des *Nouvelles pour jeunes filles*, de Max Waller.

***

La Plage qui autrefois paraissait à Gand, émigre. Max Waller en prend la direction. Ce journal, paraissant toutes les semaines, contiendra : la liste des étrangers séjournant dans les villes d'eaux : Ostende, Blankenberghe, etc ... les programmes des fêtes, des nouvelles, des poésies de Georges Rodenbach, des chroniques mondaines, etc. ...

Sommaire du 1er numéro : *Le Salon de* 1883, Emile Verhaeren. — *Tableaux de genre*, Georges Rodenbach. — *Causettes*, Max Waller. — *Les Flots sont changeants*, Emilio. — *Intérêts locaux*, X. — *Nouvelles de Blankenberghe*. — *Lettre d'Ostende*, vicomtesse Alice. — *Liste des étrangers*. — *Renseignements divers*.

ALBERT CHAPAUX.

Memento Bibliographique

Souvenirs d'une famille Bruxelloise, par E. Lagrange. — Office de Publicité.
En Turquie d'Asie, par Edmond Dutemple. — Charpentier.
Contes de la Bécasse, par Guy de Maupassant. — Rouveyre et Blond.
La Lanterne magique, par Th. de Bauville. — Charpentier.
Contes à Ninon, par Émile Zola. — Charpentier.
Maître Sauvat, par Paul Labarrière. — Ollendorf.
Souvenirs d'enfance et de jeunesse, par E. Renan. — Calmann Lévy.
Kéraban-le-Têtu, par Jules Verne. — Hetzel.
Le Livre des Têtes-de-bois. Charpentier.
Le Coffret de perles noires, par le Marquis de Feydan. — Rouveyre et Blond.
Le Compagnon de chaîne, par Georges Pradel. — Marpon et Flammarion.
A la maison, par Xavier Marmier. — Hachette.
La fille du fusillé. — Rouveyre et Blond.

A. C.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.